A39f

John Carter Brown
Library
Brown University

ky bv.

15:6

by Prevost d'Exiles,
Antoine François

Sabin 65409

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL;

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1770.

PRÉFACE.

JE n'imiterai point l'affectation de quantité d'Auteurs modernes, qui semblent craindre d'offenser le Public, ou du moins de l'importuner par une Préface; & qui font paroître autant de répugnance & d'embarras lorsqu'ils en ont une à composer, que s'ils avoient à redouter effectivement le chagrin & le dégoût de leurs Lecteurs. J'ai peine à concevoir ce qui peut causer leurs alarmes & leurs difficultés. Car si leurs Ouvrages ne demandent point les éclaircissemens préliminaires d'une Préface, qui les oblige de prendre le soin inutile d'en composer; & s'ils croient au contraire que leurs Lecteurs aient besoin de quelque explication pour l'intelligence de ce qui leur est présenté, pourquoi craindre de leur déplaire, en leur offrant un secours, qu'ils ne sçauroient manquer de trouver agréable dès qu'ils auront reconnu qu'il est nécessaire? On sent, par exemple, qu'il manqueroit quelque chose à un Livre tel que celui que je donne au Public, s'il n'étoit pas précédé d'une Introduction qui puisse répandre quelque lumiere sur des événemens obscurs, ou inconnus jusqu'aujourd'hui. Un Ouvrage de cette nature peut être regardé comme un Pays nouvellement découvert & le dessein de le lire, comme une espece de Voyage que le Lecteur entreprend. Il ne suffit pas de lui en annoncer le nom par un Titre, il faut qu'il en connoisse la situation & le chemin, pour y entrer

avec assurance. Il faut même qu'il soit informé de ce qu'il y doit rencontrer de curieux & d'agéable, pour éviter l'embarras des recherches & des incertitudes, qui diminueroient la satisfaction qu'il se promet sur la route. Tel est le service que je vais rendre à mes Lecteurs.

L'Histoire de M. Cléveland *m'est venue d'une bonne source. Je la tiens de son fils, qui porte le même nom, & qui vit actuellement à Londres, dans une heureuse vieillesse, après avoir passé la plus grande partie de sa vie au service de différens Princes Etrangers. Le hazard me procura sa connoissance. Il avoit lu mes* Mémoires, *& ce fut la plus forte raison qui le porta à me parler de ceux de son pere. Je veux vous faire connoître, me dit-il un jour, en me les representant, un homme qui avoit le cœur fait à peu près comme le vôtre, & qui a fait le même usage que vous des aventures d'une vie fort malheureuse. Il me confia le Manuscrit, que je lus avec avidité. Je trouvai en effet tant de raport entre les inclinations de M. Cléveland & les miennes, tant de ressemblance dans notre maniere de penser & dans nos sentimens, que je confessai au fils, que je m'étois reconnu dans les traits de son pere, & que nos cœurs, si l'on me permet cette expression, étoient de la même trempe & sortis du même moule. Je lui demandai quelle raison il avoit de condamner aux ténébres un ouvrage qui plairoit vraisemblablement au Public ? Il me répondit, que la seule raison qui l'empêchoit de le publier, étoit la difficulté de mettre le Manuscrit en ordre, & de donner un air d'Histoire & de Narration suivie à des événemens dont le fil étoit interrompu en quantité d'endroits. Je me serois chargé de ce soin sans balancer, si j'eusse sçu la Langue Angloise assez parfaitement pour me flatter de pouvoir atteindre aux agrémens du style, mais comme il y a bien*

loin de la simple intelligence d'une Langue, au talent de l'écrire avec politesse, je me bornai au dessein d'entreprendre en François ce que je ne me sentois point capable d'exécuter en Anglois. M. Cléveland ne marqua point d'éloignement pour cette proposition. Il me permit de prendre une copie de son Manuscrit; & l'ayant aportée en France à mon retour, j'ai employé ce que des occupations plus importantes m'ont laissé de liberté, pour lui donner la forme sous laquelle elle peut paroître aujourd'hui.

Le tems où vivoit M. Cléveland n'est pas si éloigné du nôtre, qu'il ne puisse se trouver encore quantité de personnes qui l'aient connu. La plus grande partie de son Histoire roule aussi sur des faits dont la mémoire est récente; de sorte qu'un Lecteur ne doit pas craindre qu'on le transporte ici dans la Région des Fables. Cependant il faut convenir qu'il s'y rencontre des aventures extraordinaires, & qui semblent demander d'être attestées. C'est ce que j'ai reconnu moi-même en les traduisant; & je me suis trouvé engagé par cette réflexion, à faire ici quelques remarques, qui pourront arrêter le penchant que la plupart des Lecteurs ont à l'incrédulité.

Je n'aurai point recours aux raisons génrales, dont il n'y a point d'Auteur qui ne puisse se servir pour accréditer également la vérité & le mensonge. Car quoiqu'il soit certain, par exemple, que la vraisemblance n'est pas un caractere nécessaire à la vérité, & que nous voyons arriver tous les jours mille choses que nous traiterions d'absurdes & d'impossibles sur tout autre raport que celui de nos yeux: une preuve si vague n'entraîne presque rien après elle, parce qu'elle n'établit tout au plus qu'un fait obscur & difficile peut être vrai, sans montrer qu'il le soit effectivement. Les preuves de raisonnement ne concluent rien en faveur d'un

point purement hiſtorique ; il en faut de la même nature que ce qui eſt à prouver, c'eſt-à-dire, qu'un fait douteux doit être prouvé par un fait certain. Un de vos arbres a produit des feuilles au milieu de l'Hyver : j'en doute, malgré vos aſſurances. Croyez-vous me convaincre, en m'expliquant par quelle voie la Nature a pu ſe développer avant le retour de la belle ſaiſon ? Vous me forcerez peut-être à convenir que la choſe eſt poſſible. Mais faites-moi confirmer cette merveille par des témoins ſages, qui l'aient vue comme vous, & qui n'aient pû s'accorder pour ſurprendre ma crédulité ; faites-moi voir quelqu'unes de ces feuilles, avec la verdure & la fraîcheur qu'elles doivent avoir en naiſſant : j'ajoute foi à votre recit, ſans m'embarraſſer un moment de l'examen. Dans le fond, je ne ſçais ſi cette lenteur délicate à croire la vérité des faits eſt fort glorieuſe pour les hommes, & s'ils ont raiſon de s'en faire une eſpece d'honneur. Il eſt clair qu'elle ſupoſe la mauvaiſe opinion qu'ils ont les uns des autres, & la défiance mutuelle où ils ſont de leur droiture & de leur bonne foi.

Quoique ce que j'ai à dire pour apuyer la vérité des aventures extraordinaires de M. Cléveland, n'ait point la force d'une preuve déciſive de fait, on ne la trouvera pas non plus auſſi vague & auſſi foible qu'une preuve de ſimple raiſonnement. C'eſt un mêlange de ces deux ſortes de preuves. 1. Dans toutes les choſes que M. Cléveland nous raconte ſans autre témoignage que le ſien, je remarque qu'il n'a rien avancé qui ne puiſſe ſe concilier parfaitement avec nos Hiſtoires les plus fidèles & les plus aprouvées. 2. Il raporte un grand nombre de faits, dont on trouve réellement des traces, & ſouvent même d'amples témoignages, dans les Hiſtoriens contemporains.

Le caractere de Comwel *eſt ſi connu, qu'on*

n'accusera point notre Auteur de l'avoir noirci par un ressentiment de vengeance & de haine. Il n'y a qu'à consulter les plus célébres Historiens d'Angleterre, on verra qu'ils s'accordent avec M. Cléveland, jusques dans les expressions. « *Personne* » (dit *le Comte de* Clarendon *en parlant du Pro-* » *tecteur*) *n'a jamais rien entrepris avec plus de* » *méchanceté, & avec tant de mépris de la Reli-* » *gion & de l'honnêteté morale. Cependant, une* » *méchanceté aussi grande que la sienne, n'auroit* » *jamais fait réussir ses desseins, sans le secours* » *d'un esprit sublime, d'une prudence & d'une a-* » *dresse admirables, & sans la résolution d'un* » *cœur magnanime.* » *Le même Auteur ajoute un peu plus bas :* « *En un mot, comme il étoit coupa-* » *ble de plusieurs crimes pour lesquels la damna-* » *tion est dénoncée & le feu de l'Enfer préparé,* » *aussi avoit-il de ces bonnes qualités qui ont ren-* » *du la mémoire de quelques-uns célebres dans* » *tous les Siecles; & il sera regardé par la postérité* » *comme un brave & un méchant homme.* » *M.* Burnet *assure que son principe favori, & celui dont il faisoit le plus souvent usage étoit* « *que* » *les Loix morales ne lient les hommes que dans* » *la conduite ordinaire de la vie, & qu'on peut* » *s'en éloigner dans les cas & dans les occasions* » *extraordinaires.* » *Il est aisé de voir qu'il n'y a point de crimes, dont on ne soit capable avec un detestable principe.*

J'avoue qu'il s'est trouvé peu de personnes qui aient reproché à Cromwel les excès de l'incontinence. Mais tout le monde convient qu'il étoit souverainement hypocrite, & c'en est assez pour comprendre qu'il ne faut pas juger du secret de ses mœurs, par l'aparence extérieure de sa conduite. Il laissa six enfans de son mariage : deux fils & quatre filles. La quatrieme, qui se nommoit Elisabeth, & dont M. Cléveland parle avec estime

dans les dernieres parties de ſon Ouvrage, a vécu juſqu'au tems du Roi Guillaume. *J'ai parlé en Angleterre à quantité de perſonnes qui l'ont connue, & qui m'ont confirmé une partie des avenures qu'on lui attribue dans notre Hiſtoire.*

Il y a deux choſes à obſerver ici ſur Cromwel. L'une, que M. Cléveland lui donne la qualité d'Orateur du Parlement, quoiqu'il ne paroiſſe par aucun Hiſtorien qu'il ait occupé cet Emploi. On trouve ſeulement, qu'il étoit député pour Cambridge en 1640, *& qu'il le fut juſqu'à ce que, de concert avec la Chambre des Communes, il trouva le moyen de s'élever aux Emplois militaires. J'ai conſulté à Londres ſur cette difficulté quelques perſonnes de conſidération, & leur réponſe m'a ſervi d'éclairciſſement. Cromwel fut effectivement nommé Orateur par les intrigues de pluſieurs Membres du Parlement, qui le croyoient propre à faire réuſſir leurs vues. Mais il ſe rendit juſtice, en refuſant cet Emploi. Quelque verſé qu'il fut dans les affaires, il avoit peu de talent pour parler en Public; & il entendoit trop bien les intérêts de ſon ambition, pour accepter une place qu'il ne ſe ſentoit pas capable de remplir avec honneur.*

Ma ſeconde information regarde le tems de la mort de Cromwel. Il eſt certain qu'elle arriva avant le voyage du Roi Charles *à Bayonne & à Fontarabie. Il faut par conſéquent que M. Cléveland ait demeuré à Rouen avec Milord* Axminſter *beaucoup plus long-tems que je ne marque; ou du moins, que* Richard Cromwel *eut alors ſuccédé à ſon pere. Sans l'une ou l'autre de ces ſupoſitions, il ſe trouvera dans le tems une erreur de quelques mois. Je confeſſe qu'elle vient uniquement de ma négligence. Cet endroit des Mémoires de M. Cléveland étoit interrompu; & je n'ai penſé qu'à joindre la narration, ſans faire atten-*

tion à remplir, ou du moins à faire apercevoir le vuide qui se trouvoit entre le départ d'Angleterre & le séjour de Rouen. On voit que je me suis aperçu de ma faute; mais j'ai mieux aimé qu'elle subsistât que de mettre une interruption désagréable dans mon ouvrage, ou de la remplir par quelqu'aventure de mon imagination.

Je ne m'étendrai point sur la Caverne de Rumney-hole, *que j'ai vue dans mon voyage d'Angleterre. La description de M. Cléveland suffit pour satisfaire la curiosité du Lecteur. J'ajouterai seulement, qu'on trouve dans plusieurs autres Provinces de cette Isle, de pareils jeux de la nature. Darbyshire en est remplie.* Hoeckey-hole *près de* Wells, Scherecliffs, *sont des raretés en ce genre, qui méritent l'attention des Voyageurs.*

La Colonie Rochelloise *m'a causé de l'embarras. Il ne me paroissoit pas vraisemblable qu'un Etablissement si extraordinaire eut été si entiérement ignoré, qu'il ne s'en trouvât nulle trace dans les Relations de nos Voyageurs; & je ne pus m'empêcher d'en témoigner quelque chose au Fils de M. Cléveland. Il me satisfit aussi-tôt, en me faisant voir quelques endroits d'une Relation de la Mer d'Ethiopie, composée par* William Rallow, *Anglois. Si je n'y trouvai point l'Histoire de* Bridge *& de ses Compagnons, je fus assuré du moins de l'existence de la Colonie, & de la maniere déplorable dont elle fut détruite. J'y remarquai même quelques singularités de sa situation, que M. Cléveland avoit omises, & que j'ai jointes à son recit dans le troisieme Tome.*

L'Histoire de Blud, *toute extraordinaire qu'elle est, ne peut être révoquée en doute par ceux qui ont quelque connoissance du Régne de* Charles II. *Je dis la même chose de la* Conspiration Protestante de la Rye, *& de la malheureuse fin de* Wal-

cot, *de Mylord* Ruſſel, *du Colonel* Sidney, *mais particulierement de l'aimable & infortuné Comte d'*Eſſex.

L'aventure de Sir Georges Aiskew *aux Barbades, & l'expédition de* Vénable *à la Jamaïque, ſont atteſtées par les Ecrivains Anglois, du moins pour le fond, ſi elles ne le ſont pas pour les circonſtances. Les malheurs du Milord* Axmiſter *ne ſont pas moins connus. Pour ceux de M. Cléveland, ils ſont expoſés ſi naturellement, qu'ils ſemblent n'avoir pas beſoin d'autre preuve que la franchiſe de ſon cœur & l'honnêteté invariable de ſes ſentimens. Ses liaiſons avec Mylord* Hyde *Comte de* Clarendon, *ſur-tout à Rouen où ce Seigneur paſſa les dernieres années de ſa vie, leurs conférences, leurs incertitudes ſur la Religion, & la maniere dont elles ſe terminent, ſont des traits ſi ſinguliers & en même-tems ſi naturels, qu'on ſe perſuadera aiſément qu'ils n'ont pû être inventés à plaiſir, ni contrefaits.*

La fin tragique du ſecond Fils de M. Cléveland, quoique racontée avec des circonſtances propres à exciter la foi, n'avoit pas laiſſé de révolter la mienne, parce qu'il ne me ſembloit pas croyable qu'un accident qui touchoit de ſi prés le Roi Charles, eut pu échaper aux recherches des Hiſtoriens Anglois. J'en ai feuilleté un tres-grand nombre, pour y découvrir quelque trait du moins qui pût ſervir de garant à mon Auteur. Voici ce que j'ai trouvé dans le Docteur Welwood : *le fond de l'aventure eſt manifeſtement le même ; il n'y manque que les cauſes & les circonſtances, que le Docteur a ignorées.* « *On fit auſſi quelque attention (dit-il) à un accident arrivé à Windſor » quelques années avant la mort du Roi. Ce » Prince, ayant lu plus que de coutume au retour » de la Chaſſe, ſe retira dans la chambre pro» chaine ; & s'étant envelopé de ſon manteau,*

» *s'endormit sur un lit de repos. Peu de tems après qu'il fut retourné joindre la compagnie, un* » *Domestique, du nombre de ceux qui étoient* » *avec le Roi, s'endormit sur le même lit de re-* » *pos, étant envelopé du manteau du Roi; & en* » *cet état il fut trouvé mort d'un coup de poi-* » *gnard, sans qu'on ait jamais sçu comment cela* » *étoit arrivé, & sans qu'on en ait fait la moin-* » *enquête.* » *Mais la chose fut étouffée. On n'a qu'à comparer ce recit, avec l'aventure du jeune Cléveland, & l'on ne demandera point d'autre clef.*

On pourroit reprocher à M. Cléveland, de n'avoir point assez ménagé la mémoire du Roi Charles à qui il étoit redevable de quantité de faveurs, comme il le confesse lui-même, & de la meilleure partie de son bien. Mais un Lecteur judicieux, qui connoîtra le caractere de ce Prince, & qui fera attention à celui de notre Philosophe, ne donnera point le nom d'ingratitude à cette conduite. Il l'admirera au contraire, comme un effet de cet sincerité généreuse qui abhorre la flatterie, & sans laquelle on ne voit jamais marcher la Vertu & la Sageſſe. M. Cléveland connoissoit les grandes qualités de Charles II. Mais il avoit remarqué aussi, mieux que personne, qu'elles étoient comme étouffées & rendues inutiles par ses défauts. Sa molesse sur tout, & sa haine pour tout ce qui sentoit l'aplication, ne pouvoit manquer de blesser un esprit naturellement ferme & attentif, à qui de continuels malheurs avoient fait contracter encore quelque chose de plus austére & de plus sérieux. L'Evêque de Salisbury rassemble en deux mots tout le caractere de Charles: « *Il étoit,* » *dit cet Ecrivain, si naturellement ennemi de* » *toute contrainte, que quoiqu'il eut autant d'es-* » *prit qu'homme du monde, & une mine majes-* » *tueuse, il ne pouvoit non pas même après l'a-*

» voir prémédité, jouer le rôle de Roi pour un» moment, ſoit au Parlement, ſoit au Conſeil, ni par ſes paroles, ni par ſes geſtes. » Ajoutez, qu'il avoit des idées de Religion & des principes de Morale aſſez ſinguliers, qu'un homme d'un caractere auſſi droit que M. Cléveland ne pouvoit s'empêcher de condamner hautement, même dans un Prince qu'il aimoit. Auſſi nous laiſſe-t il entendre, que la liberté avec laquelle il expliqua là-deſſus ſes ſentimens au Roi, eut plus de part à ſa diſgrace que la Conſpiration de la Rye, dans laquelle on le ſoupçonna d'avoir trempé. Ce fut à peu près la même raiſon qui lui fit perdre l'affection du Duc de Monmouth, *& qui lui attira de ce Seigneur l'outrage cruel, dont il eſt ſurprenant qu'il nous ait fait lui-même un recit ſi naturel & ſi ſincere dans ſon Hiſtoire.*

Je m'apercois que mes remarques s'allongent inſenſiblement ſous ma plume. Un excès de longueur dans une Préface ſeroit un défaut, comme c'en eſt un d'affecter ridiculement de commencer un Ouvrage ſans Préface & ſans Introduction. Je ne ſerois pas pardonnable de tomber dans la premiere de ces extrêmités, après avoir commencé rigoureuſement par condamner l'autre. S'il me reſte quelque choſe à demander au Public, c'eſt de faire attention qu'il y aura toujours une extrême difference entre une Traduction ſimple, & un Ouvrage qu'on a tiré de ſon propre fond. Je le prie de regler là-deſſus ſon indulgence.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE

M. CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE PREMIER.

LA réputation de mon Pere me diſpenſe du ſoin de m'étendre ſur mon origine, perſonne n'ignore quel fut le caractére de cet homme célebre, qui tint pendant pluſieurs années toute l'Europe dans l'admiration de ſes vertus & de ſes crimes. L'Hiſtoire balance encore dans quel rang elle doit placer ſon nom, & s'il faut le compter parmi les Héros, ou parmi les Scélérats. Mais de quelque côté que ſon jugement ſe

déclare, elle ne ſauroit lui ôter l'immortalité qu'il mérite ſous l'un ou l'autre titre. La qualité de fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement juſtice dans toutes les occaſions que je vais avoir de parler de ſa conduite.

Son zele affecté pour la religion ne l'avoit pas rendu inſenſible aux plaiſirs de l'amour. Il laiſſa pluſieurs enfans de ſon épouſe légitime, & de diverſes maîtreſſes. C'eſt une choſe incroyable, que les deſcendans d'un homme ſi puiſſant, ſi riche & ſi redouté, aient pu devenir le jouet de la fortune, & ſe voir réduits preſque tous à périr dans l'obſcurité & la miſere. Cependant, à la réſerve d'un ſeul qui a conſervé ſon nom, avec une petite partie de ſes biens, & qui les a tranſmis à ſon fils, qui occupe actuellement à Londres un emploi médiocre dans la Juſtice civile, tous les autres ont été expatriés diverſement, & n'ont rien recueilli de l'héritage de leur pere. Mon mauvais ſort m'a rendu le plus malheureux; j'expoſe l'hiſtoire de mes malheurs au public.

Ne me demandera-t-on pas, quelle ſorte de plaiſir peut trouver un miſérable à ſe rapeller le ſouvenir de ſes peines, par un récit qui ne ſauroit manquer d'en renouveller le ſentiment? Ce ne peut être qu'une perſonne heureuſe, qui me faſſe cette queſtion; car tous les infortunés ſavent trop bien, que la plus douce conſolation d'une grande douleur, eſt d'avoir la liberté de ſe plaindre & de paroître affligé. Le cœur d'un malheureux eſt idolâtre de ſa triſteſſe, autant qu'un cœur heureux & ſatisfait l'eſt de ſes plaiſirs. Si le ſilence & la ſolitude ſont agréables dans l'affliction, c'eſt qu'on s'y recueille, en quelque ſorte, au milieu de ſes peines, & qu'on y a la douceur de gémir ſans être interrompu.

Mais c'eſt une conſolation plus douce encore, de pouvoir exprimer ſes ſentimens par écrit. Le papier n'eſt point un confident inſenſible, comme il le ſemble : il s'anime en recevant les expreſſions d'un cœur triſte & paſſionné ; il les conſerve fidelement, au défaut de la mémoire : il eſt toujours prêt à les repreſenter; & non-ſeulement cette image ſert à nourrir une chere & délicieuſe triſteſſe, elle ſert encore à la juſtifier. Je commence donc mon recit.

Ma mere s'apelloit *Eliſabeth Cléveland*. Elle étoit fille d'un des principaux Officiers du Palais Royal de Hamptoncourt. Sa beauté lui attira les regards, & preſqu'auſſi-tôt l'amour du Roi *Charles Premier*. Il y a peu de femmes qui s'arment de fierté contre les ſoupirs d'un grand Roi. Ma mere ſe fit un honneur de les avoir mérités. Elle étoit adroite & intriguante. Elle comprit fort bien que dans ces engagemens inégaux où l'amour a beſoin de tout ſon pouvoir pour racourcir la diſtance des conditions, les mêmes traits qui ont ſu faire la conquête d'un Amant, ne ſuffiſent pas toujours pour fixer ſa conſtance & ſa fidélité. Elle joignit à ſes charmes, tous les ſecours qu'elle put tirer de ſon eſprit. Elle ſe ſoutint aſſez long-tems dans la faveur, ſi l'on conſidere l'inconſtance naturelle du Roi ; mais trop peu pour ſatisfaire ſon ambition, qui étoit la paſſion dominante de ſon ame: de ſorte que l'ardeur du Monarque ayant commencé à ſe refroidir elle reſſentit peut-être plus de chagrin de ſa chûte, qu'elle n'avoit trouvé de plaiſir dans ſon élévation. Elle n'eut point la force de diſſimuler ſon mécontentement. Ses plaintes indiſcretes, & les liaiſons qu'elle prit hautement avec le parti opoſé à la Maiſon Royale, la firent bientôt regarder comme une ennemie

déclarée du Roi. Elle perdit ſes penſions & quelques reſtes de grandeur qu'elle avoit eu l'adreſſe de garder juſqu'alors. M. Cléveland, qui étoit un zelé Royaliſte, lui ayant refuſé l'aſyle qu'elle s'attendoit de retrouver dans la maiſon paternelle, elle ſe vit contrainte, par la néceſſité, de ſuivre le premier choix de ſa haine, c'eſt-à dire, d'entrer ſans ménagement dans le parti des ennemis de la Cour.

Mon pere commençoit dès-lors à tenir parmi eux un des premiers rangs. Son eſprit, ſes talens extraordinaires, ſon reſpect pour la religion, la régularité de ſes mœurs, & ſur-tout le zele incomparable dont il paroiſſoit animé pour la patrie, l'avoient mis dans une haute eſtime à Londres, & le faiſoient regarder de tous les Anglois comme le Défenſeur de leurs Loix, & le ſoutien de leur liberté. J'ignore s'il avoit déjà formé les vues ambitieuſes qui ont éclaté depuis; mais dans la profeſſion ouverte qu'il faiſoit d'être opoſé au Gouvernement, il étoit trop habile homme pour ne pas reconnoître l'utilité qu'il pouvoit tirer de mademoiſelle Cléveland. Il connoiſſoit le caractere de ſon eſprit, & la part qu'elle avoit eue pendant ſa faveur aux plus ſecretes délibérations de la Cour. C'étoit à lui-même qu'elle s'étoit adreſſée. Il la reçut avec une diſtinction qui flatta ſa vanité. Il prévint l'expoſition de ſes beſoins, en lui offrant ſa bourſe & celle de ſes amis. Il la pria de ſe repoſer ſur lui du ſoin de ſa fortune. Il s'attira ſi parfaitement ſon eſtime & ſa confiance dans cette premiere entrevue, qu'elle ne tarda point à le regarder comme ſon meilleur ami. L'amitié entre deux perſonnes d'un ſexe différent, tient preſque toujours à l'amour. Leurs entretiens politiques ſe changerent bientôt en con-

verſations tendres. Ils s'aimerent ; & mademoiſelle Cléveland ne crut point s'avilir en devenant la maîtreſſe d'un homme tel que mon pere, elle qui l'avoit été de ſon Roi.

Cependant ſon amour produiſit un effet qu'elle n'attendoit point. Il fut funeſte à ſon ambition. Le monde pardonne à une femme certaines foibleſſes, qui paroiſſent ennoblies par leur cauſe. L'honneur d'être aimée d'un grand Roi, balance en quelque ſorte la perte de la vertu. Mais hors de cette extrême élévation qui flatte l'orgueil juſqu'au point de changer ainſi nos idées, on s'accorde à regarder d'un certain œil toutes leurs femmes qui oublient leur devoir par le tranſport d'une paſſion aveugle. Je ne le pardonne pas même à ma mere ; quoique ce ſoit à un pareil défaut de ſageſſe que je dois le jour. Elle ne trouva pas plus d'indulgence à Londres : toutes les perſonnes de diſtinction dont elle s'étoit conſervé l'eſtime, la lui oterent, avec leur familiarité & leur amitié. Mon pere lui-même ceſſa de la conſidérer lorſqu'elle ſe fut rendue à ſes deſirs, & ne la croyant plus propre à ſervir à ſes deſſeins, il ne la traita plus que ſur le pied d'une maîtreſſe ordinaire. Ce changement parut dur à ma mere. Il ſervit à la guérir de ſa paſſion. Elle eut aſſez de fierté pour quitter ſon amant ſans ſe plaindre, & elle ſe retira à Hammerſmith, où elle me porta dans ſon ſein. Je ne ſais pas quelles étoient ſes vues, ni ſur quel fond elle comptoit pour vivre ; mais mon pere ne l'oublia pas ſi entiérement, qu'il ne prit ſoin de lui aſſurer une honnête ſubſiſtance. Son malheur lui fut utile. Il lui fit perdre le goût de tout ce qu'elle avoit aimé juſqu'alors. Elle renonça non-ſeulement à l'ambition & à l'amour, mais aux paſſe-tems mêmes les plus innocens, qui occupent le commun des fem-

mes. Elle ſe renferma dans une vie ſérieuſe & apliquée. La lecture devint ſa plus chere occupation ; & lorſqu'elle m'eut mis au monde, elle y ajouta le ſoin de mon enfance, & enſuite celui de mon éducation.

Je crains de réuſſir mal à donner une idée de la ſageſſe & de la vertu de cette excellente mere. Ce n'étoit plus cette femme mondaine & diſſipée qui avoit été tour-à-tour eſclave de l'amour & de l'ambition. Ses idées & ſes ſentimens étoient devenus auſſi réglés que ſa conduite extérieure. Je ne fus pas plutôt ſorti des ténébres de l'enfance, qu'elle entreprit de me former elle-même l'eſprit & les mœurs, ſans avoir recours aux leçons des maîtres ordinaires. Elle avoit recueilli tous les bons Auteurs des derniers ſiécles, & elle y avoit ajouté les meilleures traductions des ouvrages des anciens. Elle s'étoit nourrie ſi aſſiduement de cette lecture pendant pluſieurs années, que ſans le ſecours de la langue latine, elle étoit parvenue à une connoiſſance extraordinaire de l'hiſtoire. Elle s'étoit formé le goût avec le même ſuccès pour les ouvrages d'eſprit. Il ne ſortoit rien de la preſſe, qu'elle ne le lut, en y joignant ſon jugement & la cenſure. C'étoit le ſeul endroit par lequel elle conſervoit encore quelque commerce avec le monde. Mais le principal objet de ſon étude avoit été la philoſophie morale. Elle y raportoit toutes ſes lumieres. Les autres ſciences lui ſervoient comme de degrès pour arriver à ce but, & elle ne les eſtimoit utiles & ſolides, qu'à proportion qu'elles pouvoient ſervir à l'en aprocher. Elle avoit lu dans les traductions tous les philoſophes anciens & modernes. Elle en avoit tiré avec un diſcernement admirable tout ce qu'ils ont penſé de plus raiſonnable par raport au bonheur & à la vérité. Elle en avoit compoſé à

force de ſoins, un ſyſtême complet dont toutes les parties étoient enchaînées merveilleuſement à un petit nombre de principes clairs & bien établis. C'étoit ſon ouvrage favori : elle ne ſe laſſoit point de le relire. Elle y trouvoit, diſoit-elle, comme dans une ſource toujours féconde, ſa force, ſes motifs, ſes conſolations, en un mot, le fondement de la paix de ſon cœur, & de la conſtante égalité de ſon eſprit.

Je n'avois guere plus de ſept ou huit ans lorſqu'elle commença à m'inſpirer le goût de ce qu'elle aimoit ſi chérement. Elle me trouva d'heureuſes diſpoſitions, ou plutôt elle m'en communiqua par l'aſſiduité de ſes ſoins & la répétition continuelle de ſes maximes. Je n'avois vu qu'elle juſqu'alors : car dans le deſſein où elle étoit de me donner pour ainſi dire, un cœur & un eſprit de ſa façon, elle m'avoit retranché tous les amuſemens de l'enfance. J'étois continuellement ſous ſes yeux. Mes mains avoient à peine la force de ſoutenir un livre, que j'étois déjà accoutumé à le feuilleter. Je ſçavois lire, lorſque le commun des enfans commencent à parler, & la ſolitude perpétuelle dans laquelle j'étois retenu, me fit prendre l'habitude de penſer & de réfléchir, dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature l'on eſt, & dans quelle claſſe d'animaux l'homme doit être rangé. Je n'apris point le Latin. C'eſt une Langue, diſoit ma mere, qui n'eſt néceſſaire à preſent qu'aux critiques ou aux Maîtres d'école. Toutes ſes beautés ont été tranſmiſes dans les Langues vivantes par le moyen des Traductions. Le tems qu'un enfant perd à l'aprendre, peut être employé plus utilement à l'acquiſition des connoiſſances ſolides. En général elle étoit fort prévenue contre l'étude des Langues ; elle les apelloit la peſte de la raiſon, & la ruine du

jugement. Cette multitude de traces, que forment tant de mots étrangers & barbares dans le cerveau d'un enfant, y produit une confuſion irréparable. Ce ſeroit un grand mal, diſoit-elle, qu'on ne pût faire du progrès dans les Sciences, qu'après avoir donné une partie de ſa vie à l'étude des Langues : mais puiſqu'on peut ſe paſſer de ce ſecours, c'eſt une folie extrême de ſe charger la tête d'un fardeau inutile. Cinq ou ſix années qu'on emploie dans la jeuneſſe à tourner un peu de Latin, ne contribuent que d'une maniere bien foible & bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but, qui doit être de ſe rendre ſages & heureux. Ce n'eſt point la mémoire, ajoutoit-elle, c'eſt le cœur & l'eſprit qu'il faut cultiver à cet uſage : de là dépend tout l'édifice du bonheur & de la vertu. Elle ſe contenta de me faire aprendre la langue naturelle dans la derniere exactitude, parce qu'il eſt néceſſaire à un homme de quelque naiſſance de s'exprimer poliment, & de ſçavoir écrire de même. Elle me fit ajoutet à cette étude celle de la Langue Françoiſe : comme ſi elle eût prévu que mon étoile ne me deſtinoit point à une vie tranquille. Peut-être vous trouverez-vous expoſé, me dit-elle, à quitter un jour votre Patrie : vous aurez beſoin d'un langage qui puiſſe vous faire entendre des Etrangers ; & vous ne ſçauriez en aprendre de plus univerſelle que le François.

L'occupation de mes premieres années fut donc une ſimple imitation des études de ma mere. J'apris les élémens des Sciences comme elle, & dans les mêmes vues. Je m'apliquai particuliérement à l'Hiſtoire, qui eſt la partie pratique de la Philoſophie morale. Je n'en négligeai pas non plus les ſources, je n'avois qu'à jetter les yeux ſur le ſyſtême abregé de ma mere : ce Livre d'or

étoit toujours ouvert sur ma table. Je l'avois copié de ma propre main. Je comparois mes lectures historiques à ses principes, je jugeois des vertus & des vices, suivant ses idées ; & soit qu'elle n'eût suivi que les sentimens droits de la Nature, qui se trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorsqu'ils veulent les observer & les suivre ; soit que l'habitude de vivre avec elle, & de recevoir incessamment ses leçons, m'eût accoutumé à penser comme elle, je sentois la vérité de ses maximes, & je trouvois au fond de mon cœur tous ces mêmes sentimens qui étoient sortis du sien, & qu'elle avoit mis en ordre sur le papier.

Pendant que nous menions ainsi une vie solitaire & apliquée, notre malheureuse Patrie s'étoit vue déchirer intérieurement par les divisions civiles. Mon pere, que j'apelle toujours de ce nom, (quoique j'ignorasse alors de qui j'avois reçu la vie ;) mon pere, à la tête d'une troupe de Citoyens furieux, avoit allumé le feu de la discorde dans toutes les parties de l'Isle. Ils y avoient répandu les horreurs de la guerre, pendant plusieurs années. Elle n'avoit fini que par un attentat qui surpassoit tous les autres, & auquel on n'a point donné de nom particulier dans aucune langue ; par cette raison sans doute, qu'il n'y en a point d'assez horrible pour le bien exprimer. Je parle de la mort infortunée du Roi Charles, notre légitime Souverain. Quoique notre retraite fut si profonde, que le bruit de la guerre n'étoit point venu jusqu'à nous, il nous fut impossible d'en ignorer la déteſtable catastrophe. Le cri du sang de ce bon Roi s'éleva jusqu'au Ciel, & les gémissemens de tous ces véritables Anglois pénétrérent jusqu'au fond de notre solitude. Ma mere se fit informer de tout le détail de cette

funeſte aventure. Elle vint me l'aprendre auſſitôt, & ſa Philoſophie ne put l'empêcher de verſer une abondance de larmes en commençant ce recit. Ecoutez mon fils ; me dit-elle, étoutez un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Le Roi eſt mort ſur un échaffaud ; & c'eſt votre pere qui l'y a fait monter. O Dieu, ajouta-t-elle, ne proportionnez point vos châtimens à cet horrible crime, & ne les étendez pas du moins juſqu'à nous ! Comme il ne m'étoit jamais rien arrivé qui m'eut cauſé le moindre trouble, & que j'avois toujours vu ma mere auſſi tranquille que moi, ſes larmes, le déſordre avec lequel elle avoit commencé à parler, & le nom de pere, que je n'avois jamais entendu prononcer, firent ſur moi une ſi forte impreſſion, que je tombai ſans connoiſſance. Etant revenu à moi, je demeurai les yeux ouverts à la regarder, comme ſi j'euſſe attendu d'elle la ſuite d'un Exorde ſi extraordinaire. Elle me ſatisfit, en m'aprenant ſes aventures, ma naiſſance, le rang auquel mon pere s'étoit élevé, & tout ce qu'elle venoit d'entendre elle-même de ceux qui lui avoient raconté les troubles d'Angleterre, & la fin tragique de notre malheureux Roi.

J'étois jeune encore ; mais j'avois l'eſprit avancé. Le recit de ma mere avoit été vif & animé. Je me trouvai, lorſqu'elle eut fini dans une eſpece de tranſport, qui m'empêcha durant quelque-tems d'être attentif à ce qui ſe paſſoit auprès de moi. J'étois comme effrayé de tant d'images nouvelles, qui agiſſoient tout à la fois ſur mon eſprit. Ce n'eſt pas que j'euſſe lu dans l'Hiſtoire, des renverſemens d'Etats, des troubles & des guerres ſanglantes ; mais on n'eſt guere ému d'un événement paſſé, qu'un Hiſtorien raconte froidement. Il me ſembloit que j'euſſe part à la Ré-

volution préſente, dans la perſonne de mon Pere. Les mouvemens de la nature ſe trouvoient comme en opoſition avec mes idées. Je me ſentois porté à l'aimer, & à deſirer de le voir ; & dans le même-tems je le déteſtois, comme un monſtre qui s'étoit rendu coupable du plus noir de tous les crimes. La conduite, d'ailleurs, qu'il avoit tenue à l'égard de ma mere, achevoit de me révolter contre lui. Tous mes ſentimens étoient encore droits & naturels. Je n'avois de goût & d'admiration que pour la Sageſſe & la Vertu ; je ne pouvois concevoir qu'on put s'écarter volontairement de l'une & de l'autre. Ainſi je m'accoutumai à mépriſer l'auteur de ma naiſſance, en commençant à le connoître, & le doux nom de Pere ſe lia tout-d'un.coup dans mon eſprit à des idées d'averſion & de haine.

Je dois rendre néanmoins cette juſtice à ma mere, qu'auſſi-tôt qu'elle s'aperçut de mes diſpoſitions, elle n'épargna rien pour les détruire. Mais les premieres impreſſions s'effacent difficilement dans le cœur d'un jeune homme. Elle employa en vain ces mêmes maximes, qu'elle m'avoit fait goûter par ſes inſtructions. Il faut haïr le crime, me diſoit-elle, mais dans la Société humaine, on eſt obligé quelquefois de le ſuporter. Cela eſt vrai, ſur-tout à l'égard des perſonnes à qui l'on doit de la tendreſſe & du reſpect. Il n'eſt permis alors que de s'affliger, & de faire des vœux pour leur changement. Leurs déſordres ne nous autoriſent jamais à leur refuſer ce que la Nature ou d'autres devoirs nous obligent à leur rendre. Elle me fit même connoître que mon intérêt demandoit néceſſairement que je priſſe ces ſentimens pour mon Pere ; que je n'avois rien à eſpérer que de lui, qu'elle tenoît de ſa libéralité le bien médiocre qui nous

faiſoit vivre ; que la penſion dont elle jouiſſoit n'étant attachée qu'à elle, je me trouverois dans une indigence abſolue après ſa mort, & qu'il falloit par conſéquent que j'euſſe recours à lui, pour l'intéreſſer à mon établiſſement, & pour l'engâger à me reconnoître en qualité de Fils. Quoique je compriſſe fort bien l'importance de toutes ces raiſons, elles ne purent changer le fond de mes ſentimens. Pluſieurs années ſe paſſerent, ſans que rien fut capable de me faire ſortir de ma ſolitude, pour aller ſolliciter des avantages que je n'eſtimois point, & que je ne voulois pas tenir de la main d'un homme que j'avois de la répugnance à regarder comme mon Pere. Je m'étois perſuadé, par mes lectures & par mes réflexions, que l'abondance n'eſt point néceſſaire à la félicité. La vertu, diſois-je, ne dépend point des biens de la fortune ; & c'eſt la vertu ſeule qui rend un honnête-homme heureux.

Ma mere avoit là-deſſus, ſans doute, les mêmes ſentimens que moi ; puiſque c'étoit, pour ainſi dire, avec ſon lait que j'avois ſuccé les miens ; mais elle y joignoit l'expérience du monde, qui lui faiſoit conſidérer les choſes dans un point de vue plus juſte. Elle ſçavoit que la foibleſſe & les beſoins du corps s'opoſent continuellement à la tranquillité qui fait le bonheur de l'ame, que la Philoſophie, en calmant les paſſions, ne rend point inſenſible aux neceſſités de la Nature ; qu'il y a des extrêmités dans la mauvaiſe fortune, qui déconcertent le Sage & qui lui font oublier ſes principes ; enfin, que s'il n'eſt point à ſouhaiter pour un homme vertueux de ſe voir dans une abondance capable d'abolir, il doit éviter, s'il le peut, une indigence exceſſive, qui abat & qui décourage,

Elle me répéta tant de fois ce raiſonnement, & elle renouvella ſi efficacement ſes inſtances, qu'elle me fit conſentir à prendre le chemin de Londres, pour me preſenter à mon pere.

Il étoit alors au ſommet de la fortune. Tous ſes ennemis avoient péri ou diſparu. Le Parlement n'étoit compoſé que de ſes partiſans, & les emplois militaires remplis par ſes créatures. Jamais Roi n'avoit vu ſon autorité mieux établie. Le titre modeſte de *Protecteur de la République Anglicane* ſembloit aſſurer la durée de ſon pouvoir, parce que le peuple qui eſt toujours la dupe des aparences, s'étoit laiſſé perſuader qu'un homme ſi modéré n'avoit point d'autre motif que l'amour de la patrie, ni d'autre vue que l'utilité publique. Il étoit affable, populaire, aimé de la plûpart des Anglois, & reſpecté ou craint des étrangers. Nous aprîmes à Londres tous ces changemens. Ma mere, qui connoiſſoit de longue-main ſon caractere, découvrit aiſément l'artifice de toute cette conduite; mais renfermant dans ſon cœur tous ſes ſentimens, elle s'imagina que ſon hypocriſie même nous pourroit être de quelque utilité. Il n'étoit pas croyable qu'il put traiter ſes enfans avec dureté, tandis qu'il affectoit tant d'indulgence & d'affection à l'égard du public. Elle lui fit demander une audience ſecrete, qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Nous fûmes introduits dans ſon Palais; & il parut ſeul, un moment après, dans le cabinet où nous étions à l'attendre.

Il reconnut ma mere, malgré l'intervalle d'une abſcence de pluſieurs années. Il l'aborda honnêtement, & il lui demanda quels ſervices il étoit capable de lui rendre. La vue d'un homme qu'elle avoit aimé autrefois juſqu'à lui ſacrifier toutes ſes eſpérances, la toucha tellement, qu'elle ne

put retenir ſes larmes. Il en parut attendri, & il lui renouvella l'offre de ſes ſervices. Elle lui dit naturellemenr, que le Ciel avoit permis qu'elle eût mis heureuſement au monde un fruit de leurs amours; qu'elle avoit pris ſoin d'élever juſqu'alors dans la retraite; qu'elle croyoit l'avoir rendu digne de n'être pas déſavoué d'un tel pere, & qu'elle prenoit la liberté de le lui preſenter ce jour-là, pour le faire entrer dans les avantages qu'il pouvoit tirer de l'honneur de lui apartenir. Ce diſcours le rendit rêveur pendant quelques momens. Son viſage parut enſuite ſe changer tout-d'un-coup. Il nous regarda d'un œil fier & mépriſant. Non, dit-il à ma mere, l'artifice eſt groſſier: rendez grace à ma bonté, qui m'empêche de punir votre effronterie, & gardez-vous de répéter votre impoſture à perſonne, ſi vous ne voulez être traitée avec toute la rigeur que vous méritez. Il nous tourna le dos en finiſſant cette cruelle réponſe, & il nous laiſſa dans le trouble & la confuſion qu'il eſt aiſé d'imaginer.

C'eſt vous qui l'avez voulu, dis-je à ma mere; vous voyez ſi j'avois raiſon de réſiſter à vos inſtances, & de refuſer de vous ſuivre. Elle étoit demeurée dans un ſi profond accablement, qu'elle n'eût point la force de me répondre. Elle s'apuya ſur mon épaule, pour ſortir de l'aparteament, & nous gagnâmes la rue, ſans qu'elle eût pu prononcer une parole. Le hazard, ou ſon propre choix, nous fit paſſer devant le Palais de White hall, qui étoit la place où le malheureux Roi Charles avoit perdu la tête ſur un échaffaud. Nous nous y arrêtâmes: ſa douleur s'y renouvella ſi amérement, que ne pouvant ſe ſoutenir davantage, elle fut obligée de s'aſſoir ſur un banc de pierre qui étoit au long de la muraille. Elle y demeura long-tems à gémir

de

de l'horrible injuſtice des hommes & de la rigueur de ſon ſort. J'entrois dans ſes plaintes. Ma haine ſe fortifioit contre l'Auteur de nos peines, & quelque dénaturé que fût ce ſentiment, je ne ſentois point que ma raiſon le condamnât. Pendant que nous étions dans cette triſte occupation, *Fairfax*, l'intime confident de mon pere, paſſa vis-à-vis de nous pour entrer à White-hall. Il avoit vu ſi ſouvent ma mere avant qu'elle eût quitté Londres, qu'il n'eut point de peine à la remettre. Il parut ſurpris de la trouver dans une telle ſituation, & il eut l'honnêteté de s'arrêter pour lui faire un compliment civil. Sa triſteſſe étoit ſi viſible, qu'il s'en aperçut. Il la preſſa de lui en aprendre la cauſe; & comme on n'eſt guére capable de diſſimulation dans une grande douleur, elle lui ouvrit ſon cœur ſans réſerve. Il l'écouta attentivement; & ſoit par compaſſion, ſoit par quelque vue politique qui regardât l'intérêt de ſon maître, il lui promit de s'employer avec tant de zèle, que nos affaires pourroient recevoir un heureux changement. Attendez-moi, nous dit-il, je retourne exprès chez Mylord Protecteur, & je vous prie d'eſpérer quelque choſe de mes ſoins. Il nous quitta. Je preſſai ma Mere de ſe retirer. Pourquoi, lui dis-je, nous expoſer une ſeconde fois à la dureté d'un barbare, qui ne connoît pas même les tendreſſes du ſang & de la nature? Il me fait grace, en refuſant de me reconnoitre pour ſon fils; il m'épargne la honte d'avoir un pere ſi criminel & ſi mépriſable. Elle ne ſe rendit point à mes deſirs. Nous attendimes le retour de Fairfax. Il parut avec un air ſatisfait, qui nous fit bien augurer de ſon entrepriſe. Effectivement, il nous dit qu'il avoit eu aſſez de pouvoir ſur l'eſprit de ſon maître

pour lui faire comprendre qu'il se deshonoroit en refusant de me reconnoitre. Personne n'avoit ignoré le commerce qu'il avoit eu avec ma mere, & sa grosseſſe n'avoit pas moins été connue de tout le monde avant sa retraite. La vie qu'elle avoit menée depuis, la mettoit à couvert de tout soupçon. De sorte que Fairfax, qui étoit l'homme du monde le plus adroit, avoit pris mon pere par son foible, en lui faisant faire attention, que sa dureté pour moi alloit ruiner l'opinion qu'il s'étoit efforcé de donner jusqu'alors au public de sa droiture & de sa bonté. Il nous pria donc de sa part de retourner à son Hôtel. En allant, il nous aprit que ce qui avoit disposé si mal le protecteur à notre égard, étoit une visite qu'il avoit reçue le matin toute semblable à la nôtre. Une autre de ses maitresses, qui se nommoit *Mally Bridge*, l'étoit venu voir avec un fils à peu près de mon âge, qu'elle avoit eu de lui. Il l'avoit vue à regret, par la crainte où il étoit de donner une mauvaise idée de ses mœurs, & son embarras s'étoit augmenté au renouvellement du même péril.

Fairfax nous fit entrer dans un apartement plus privé que celui où nous avions été introduits la premiere fois. Nous n'y fûmes pas longtems sans voir paroitre mon pere. Son visage étoit serein, & son accueil fut doux & honnête. Après avoir fait de courtes excuses à ma mere sur ce qui s'étoit passé une heure auparavant, il l'assura que son estime pour elle s'étoit conservée toute entiere, & qu'il étoit disposé à lui en donner des marques. Il se tourna ensuite vers moi, & m'apellant son cher Fils, il me promit de penser à ma fortune, & de m'accorder son amitié. Je tenois pendant ce tems-là les yeux baissés, & je demeurois dans le silence. Mon

cœur ne s'ouvroit point aux tendres ſentimens de la nature. Je me rapellois la mort du Roi Charles, & je m'imaginois voir le bourreau qui s'étoit couvert de ce ſang innocent. Je me remettois dans l'eſprit toutes les peines que ma mere avoit ſouffertes, & je ſongeois que je parlois à ſon perſécuteur. Je me ſouvenois de l'air inſultant & dédaigneux avec lequel il nous avoit rejettés la premiere fois. Enfin, ſa figure ſembloit répondre à l'idée que je m'étois formée de lui; je lui trouvois un air qui m'épouvantoit. Ma mere me dit: Embraſſez les genoux de votre pere, mon fils, & tâchez de vous rendre digne de ſa bonté. Je ne fis pas le moindre mouvement pour l'embraſſer. Ma mere l'aſſura que j'étois timide; il ne fit rien pour exciter ma hardieſſe. Notre converſation ayant duré pendant quelques minutes, quoiqu'avec beaucoup de langueur, il reprit la parole pour propoſer à ma mere un établiſſement fort avantageux, nous dit-il, pour elle & pour moi. J'ai fort à cœur, continua-t-il, les Colonies de la Jamaïque & de la nouvelle Angleterre. Je vous laiſſe le choix de votre établiſſement dans l'une ou dans l'autre. Je vous y procurerai des biens & des honneurs qui ſurpaſſeront votre attente. J'ai beſoin d'avoir dans ces lieux une perſonne de confiance qui faſſe ſes intérêts des miens: vous êtes propres tous deux à me rendre ſervice, puiſque vous me touchez de ſi près; & vous en recueillerez des avantages ſi certains, que vous pouvez déjà compter ſur une fortune aſſurée. Fairfax entreprit de perſuader à ma mere que cette propoſition étoit une faveur extrême de Mylord protecteur, & que la préférence qu'il nous accordoit ſur tant d'autres qui ſolliciſoient une telle commiſſion, marquoit bien ſa

confiance & ſon affection pour nous. Vous ſerez honorés, ajouta-t-il, & vous deviendrez riches en peu d'années, au bout deſquelles vous reviendrez jouir paiſiblement de vos richeſſes en Angleterre.

Ma mere pénétra tout-d'un-coup le deſſein artificieux de ſes offres. Mais quelque éloignée qu'elle fut de les accepter, elle comprit qu'il y auroit du danger à les refuſer ouvertement. Il lui étoit aiſé de voir en effet, après ce qui nous étoit arrivé le même jour, que mon pere étoit incommodé de notre préſence, & que ſon unique vue étoit de nous éloigner. Elle n'avoit point de goût, ſans doute, pour le voyage de la Jamaïque : quelle ſatisfaction une femme eût-elle pu ſe promettre à s'exiler ainſi volontairement avec un Enfant de mon âge? Mais il étoit à craindre de nous expoſer à quelque choſe de plus fâcheux, par un refus. Elle témoigna donc de la reconnoiſſance pour cette bonté, qui le faiſoit penſer ſi efficacement à nous. Il demeura perſuadé par ſa réponſe, qu'elle donnoit dans toutes ſes vues, & ne pouvant diſſimuler ſon contentement, il lui fit des careſſes qui étoient peut-être ſincéres, parce qu'elles étoient un effet de la joie qu'il avoit de nous avoir trompés. On ne parla plus que des préparatifs & du tems de notre départ. Il nous parut qu'il étoit dans le deſſein de ne rien épargner pour nous faire faire commodément le voyage. Le Ciel connoit de quelle maniere il eût exécuté ſes promeſſes ; mais celles de ma mere étoient équivoques, & lorſqu'elle le remercioit de ſa bonté, c'étoit en ſupoſant qu'il nous en donneroit des marques plus conformes à notre inclination.

Nous le quittâmes, après lui avoir laiſſé no-

tre adreſſe. Je n'avois pas ouvert la bouche dans cette converſation. Ma mere m'en fit un reproche. Je lui découvris naturellement tout ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur, & je lui marquai à mon tour la ſurpriſe où j'étois de l'avoir vue conſentir ſi facilement à quitter l'Angleterre, pour courir après des richeſſes incertaines dans un pays inconnu. Elle m'expliqua les motifs qui l'avoient fait agir; & comme je n'en avois point d'autre pour condamner ce projet, que le mépris infini que je faiſois des biens de la fortune, elle me fit apercevoir dans la propoſition de mon pere, tout ce qu'elle y avoit découvert elle-même, c'eſt-à-dire, ſon indifférence pour nous, & le deſſein qu'il avoit de ſe défaire d'elle & de moi. Ma ſimplicité & mon défaut d'expérience ne m'avoient pas permis de pénétrer ſi loin. Je ſentis croître mon averſion. Voilà donc, lui dis-je, à quoi ſe réduit le nom & la qualité de pere. Partons pour l'Amérique, ajoutai je, ſi c'eſt un lieu déſert & inhabité, nous y vivrons loin des hommes. Je les abhorre s'ils ſont tous ſemblables à celui qui vient de me reconnoître pour ſon Fils. Ma mere s'efforçoit toujours de modérer ces mouvements. Je me les reprochois quelquefois à moi-même, comme un excès du moins qui ſembloit bleſſer la nature; mais je n'en étois pas le maître, & la ſuite des événemens ne fit que les augmenter.

Avant que de retourner à Hammerſmith, & de prendre une derniere réſolution ſur notre conduite, ma mere jugea à propos de faire une viſite à une Dame de Londres, dont ſa mauvaiſe fortune n'avoit pas refroidi l'amitié. Ce n'eſt pas qu'elle eût entretenu le moindre commerce avec elle depuis qu'elle s'étoit retirée à la campagne; mais connoiſſant ſon caractere,

elle faiſoit toujours le même fond ſur ſa fidélité. Cette bonne amie ſe nommoit madame *Riding*. Elle nous reçut avec beaucoup de joie, mais lorſque ma mere lui eut fait confidence de nos peines & des deſſeins que mon pere avoit ſur nous. Elle pâlit, comme il arrive en aprenant les plus fâcheuſes nouvelles. Je vous ai cru morte, dit-elle à ma mere; & la ſatisfaction que j'ai eu de vous revoir, ne m'a pas permis de mêler rien d'abord de funeſte à notre entretien. Mais ce que vous m'aprenez m'oblige de changer de ton, pour vous donner de triſtes lumieres ſur le ſort qui vous attend. Vous êtes perdus, vous & votre fils, ſi vous prenez la moindre confiance aux promeſſes du protecteur; je vais vous aprendre une aventure ſi tertible, qu'elle ſuffira pour faire foi du péril où vous êtes, & pour vous ſervir d'exemple. Elle lui demande enſuite, ſi elle n'avoit jamais connu *Mally Bridge*, qui avoit été auſſi une des maitreſſes de mon pere? Non, reprit ma mere, mais Fairfax m'a parlé d'elle: il m'a dit qu'elle avoit été aujourd'hui même chez Mylord protecteur, avec le fils qu'elle a eu de lui. Fairfax vous a trompé, réprit madame Riding. Je ne ſai quelles ont été ſes vues, en vous parlant de cette fille infortunée; mais il y a quinze ans qu'elle n'eſt plus au monde. Je ne crois pas ſon fils non plus parmi les vivans. Ecoutez leur triſte hiſtoire.

Mally Bridge étoit une créature toute charmante, & du caractere du monde le plus aimable. Elle s'étoit laiſſé ſéduire par l'hypocriſie de Cromwel dans le tems qu'il n'étoit encore que ſimple orateur de la chambre baſſe du Parlement. Sa paſſion pour elle ne dura pas plus long-tems que celle qu'il a eue depuis pour vous.

Elle fut abandonnée comme vous pendant sa grossesse, & elle traina ensuite une vie obscure & languissante, avec le fruit de son malheureux amour. Le hazard me fit lier connoissance avec elle, trois ou quatre ans après qui l'eut quittée. Il vous avoit déjà traitée avec la même perfidie; & comme vous disparûtes presqu'aussitôt, on s'imagina que vous étiez morte du regret de vous voir méprisée, ou que vous aviez passé la mer pour vous retirer chez nos voisins. J'estimai Mally Bridge aussi-tôt que je la connus, & je vécus avec elle sur le pied d'une intime amie. Je la consolois dans le chagrin qu'elle conservoit encore de sa disgrace. Je lui faisois espérer un meilleur sort lorsque son fils seroit en état de paroître aux yeux de Cromwel, & de reveiller par sa présence les sentimens qu'il avoit eus pour elle. Le jeune Bridge (car elle n'avoit osé lui faire prendre le nom de son pere) étoit un enfant rempli de bonnes qualités. Elle l'aimoit avec la derniere tendresse. Elle goûta le projet de le presenter à son pere, qui ne pouvoit, sans être le plus barbare de tous les hommes, refuser son affection à un fils si aimable. Nous concertâmes ensemble de quels moyens elle pourroit se servir pour l'amener à une particuliere entrevue. Le plus court & le plus commode étoit de l'engager à venir chez elle-même; & je crus avec raison, qu'il ne refuseroit pas une faveur si mince à une personne qu'il avoit crue pendant quelque-tems digne de son affection. Le jour fut marqué. Elle lui demanda cette grace par un billet, qu'elle lui envoya dans un moment où elle s'étoit fait assurer qu'il n'étoit point occupé, Il ne tarda point à venir. Je m'étois rendu chez elle. Nous avions relevé les agrémens du petit Bridge, par une

innocente parure. Je le vis arriver. Je me retirai dans le cabinet, d'où je pouvois prêter l'oreille à cette intéreſſante converſation. Elle le ſalua en ſilence avec beaucoup de modeſtie, & faiſant aprocher ſon fils, qu'elle lui preſenta avec une grace capable d'attendrir le cœur d'un barbare : Voilà le fruit de votre amour, lui dit-elle, puiſſe-t-il être aſſez heureux pour plaire à ſon pere, après tant de larmes & de ſoins qu'il a couté à ſa malheureuſe mere. Je jugeai par ſa lenteur à répondre, qu'une ſcene à laquelle il s'attendoit ſi peu, lui cauſoit quelque embarras. Il ignoroit entierement que Mally Bridge eût un fils de lui ; & la régularité des mœurs qu'il commençoit à affecter, lui faiſoit craindre tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à ſa réputation. Il prit ſon parti en homme conſommé dans la politique. Il aſſura Mally qu'il étoit au déſeſpoir d'avoir ignoré ſi long-tems qu'elle eût ce cher gage de ſon amour. Il embraſſa mille fois le fils & la mere. Il les entretint de la maniere la plus tendre, & leur proteſtant qu'il ne ſe laſſoit point de les voir, après une converſation de plus d'une heure, il propoſa de ſe charger de la dépenſe & du ſoin de l'éducation d'un enfant qu'il alloit aimer autant que ceux qu'il avoit eus de ſon épouſe, & pour l'établiſſement duquel il n'auroit pas moins de zele & d'attention. Pour vous, dit-il à la mere, avec une tendreſſe contrefaite, je crains que vous n'ayez manqué de bien des choſes depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre de vue. Je veux, s'il eſt poſſible, vous faire oublier le paſſé, & je vous aſſure aujourd'hui, pour toute votre vie, deux cens livres ſterling de penſion. Quelque facile à perſuader que Mally Bridge eût toujours été, elle ſe ſentoit de la répu-

gnance à ſe ſéparer de ſon fils. Elle tâcha de s'en défendre, en répondant que cet enfant étoit accoutumé à vivre avec elle, qu'elle n'avoit rien de plus cher que lui; qu'il ſeroit élevé avec plus de ſoin ſous ſes yeux que dans une Ecole par des étrangers; qu'il étoit d'une délicateſſe extrême; & qu'il avoit encore beſoin de l'attention d'une mere. Cromwel fut ſi preſſant, & la flatta par tant d'eſpérances, qu'elle ſe rendit à la fin à ſes trompeuſes raiſons. Ils convinrent qu'il envoyeroit prendre le jeune Bridge deux jours après, & qu'il commenceroit auſſi de ce jour-là à payer les deux cens livres de penſion à la mere. Il la quitta, après l'avoir encore embraſſée elle & ſon fils.

J'avoue qu'il s'étoit contrefait avec tant d'art, que je fus embarraſſée ſur la réponſe que je devois faire à Mally, lorſqu'elle me demanda ce que je penſois de tout ce que j'avois entendu. Il peut être ſincere, lui dis-je, & ce ſeroit ſans doute un avantage infini pour vous qu'il le fût; mais s'il ne l'eſt pas, vous êtes à plaindre, de vous être engagée ſi inconſidérément; & le petit Bridge l'eſt beaucoup auſſi. Elle me demanda ce que je croyois donc qu'elle dût faire, & s'il y avoit aparence que Cromwel fut aſſez dénaturé pour avoir conçu quelque deſſein cruel contre ſon fils. Je n'oſe former ce ſoupçon, repris-je; mais je vous conſeille du moins de vous informer ſoigneuſement du lieu où l'on ſe propoſe de le mettre, & de ne pas vous repoſer tout-à fait ſur le zele d'autrui. Les deux jours ſe paſſerent. Un homme de fort bonne mine vint le matin du troiſieme dans un caroſſe, avec un billet de la main de Cromwel. Il aportoit à Mally Bridge une partie de la penſion. J'étois chez elle. Je ne la quittai preſque pas un

ſeul moment, pendant ce tems d'alarme. Le billet ne contenoit que quelques mots de civilité, avec une priere de remettre le petit Bridge entre les mains de l'envoyé. Ce fut alors que les inquiétudes de la triſte Mally redoublerent. Falloit-il livrer ſon fils à un inconnu ? Devoit-elle apréhender quelque choſe de la main d'un Pere ? Sa ſituation étoit en effet ſi embarraſſante, que j'aurois voulu pouvoir me diſpenſer honnêtement de prendre part à mes réſolutions par mon conſeil. Elle me preſſa de lui en donner un bon. Ne ſuivez, lui dis-je, que vos propres idées, pour vous épargner le chagrin d'avoir peut-être à accuſer quelqu'un de vos peines. Cependant ſi vous me conſultez, je vous dirai, qu'il eſt trop tard pour rompre l'engagement que vous avez pris avec Cromwel.

C'eſt un homme à craindre. Qui ſait s'il n'en viendroit point à la violence ? Seriez-vous en état de vous y opoſer ? Le ſort de votre fils, & le vôtre même, en deviendroient peut être plus triſtes, & le mal moins capable de remede. Non, mais en remettant votre fils à l'inconnu qui le demande, faiſons le ſuivre à vue d'œil par un domeſtique fidele : nous ſerons informés par ce moyen de la demeure que ſon Pere lui deſtine, & nous ne tarderons guere après cela à l'être de ſa ſituation. Elle goûta cet avis ; nous l'exécutâmes auſſi tôt. L'envoyé de Cromwel reçut le petit Bridge. Nous l'accompagnâmes de nos larmes juſqu'à la portiere du caroſſe. Cet aimable enfant qui n'étoit point encore en état de craindre le péril pour lui même, ne paroiſſoit ſenſible qu'aux pleurs de ſa mere.

Ce fut un de mes propres domeſtiques que j'envoyai à la ſuite du caroſſe. J'avois un garçon fidele & entendu, à qui il ſuffiſoit de dire deux

mots, pour le mettre au fait d'une telle commiſſion. Nous attendîmes impatiemment ſon retour. Il revint deux heures après, & comme je ne lui avois rien caché du fond de cette affaire, pour l'intéreſſer davantage au ſuccès par ma confiance : il leva les yeux au Ciel en entrant dans la chambre où nous étions, pour nous faire comprendre qu'il nous aportoit de fâcheuſes nouvelles. Hâtez-vous de parler, lui dis-je, & ne nous effrayez point, ſi vous n'en avez de fortes raiſons. Oh ! Madame, s'écria t-il, ſi je n'ai rien à vous aprendre qui doive vous effrayer, je ſuis ſûr de vous cauſer du moins beaucoup de douleur & de compaſſion, n'en duſſiez vous avoir qu'autant que j'en ai ſenti. Il nous raconta les larmes aux yeux, qu'ayant ſuivi long-tems le caroſſe, il l'avoit vu enfin s'arrêter dans une rue détournée ; que le Conducteur du petit Bridge étoit deſcendu avec cet enfant, & qu'ayant renvoyé le cocher, il étoit entré plus loin dans une maiſon ; qu'il y avoit paſſé environ une demi-heure ; qu'il y avoit fait apeller enſuite un caroſſe de louage, & qu'il y étoit monté avec ſon innocente proie ; qu'il ne paroiſſoit pas qu'on lui eut fait aucun mal ; mais qu'au lieu des habits propres & galans dont il étoit revêtu en nous quittant, on l'avoit couvert de miſérables haillons, tels qu'on les porte dans la derniere pauvreté : que le caroſſe étoit allé de-là à l'autre extrêmité de la Ville, du côté de Wite-Chapelle ; que le Conducteur s'étoit encore défait de ſon cocher à quelques pas d'un Hôpital où l'on éleve des enfans orphelins, par le ſecours des charités publiques ; qu'il y étoit entré, & qu'en étant ſorti ſeul, il n'y avoit point lieu de douter qu'il n'y eut laiſſé le jeune Bridge, pour y être élevé avec quantité d'autres petits malheureux de ſon

âge ; qu'il n'avoit osé parler au Directeur de l'Hôpital, ni prendre les moindres informations sans nos ordres, de peur de se rendre coupable de quelque indiscrétion.

Mally Bridge étoit à demi-morte, en écoutant ce recit. Quoique j'en fusse presque aussi touchée qu'elle, je la consolai en lui représentant qu'il n'y avoit rien à désespérer, puisque nous savions du moins ce que son fils étoit devenu ; qu'à la vérité, la barbarie de Cromwel alloit au-delà de ce que je m'étois imaginé ; mais que c'étoit un bonheur pour elle d'avoir eu cette occasion de le connoître, parce qu'il ne lui arriveroit plus d'être la dupe de ses artifices ; que n'ayant aucun sujet de s'imaginer que nous les eussions découverts, il nous seroit aisé sans doute d'en prévenir les suites, en retirant secrettement le petit Bridge de l'Hôpital ; qu'il n'étoit point à craindre qu'on refusât de le rendre, lorsqu'il seroit redemandé par sa propre mere ; qu'il falloit néanmoins qu'elle remit à l'extrêmité à le redemander sous ce titre, afin d'empêcher, s'il étoit possible, que Cromwel aprit jamais qu'il étoit retourné entre ses mains ; que je me chargeois de cette entreprise, & que j'en croyois le succès assuré ; que je lui promettois de le faire élever moi-même avec tant de secret & de soins, dans une Terre que j'ai en Devonshire, qu'il seroit moralement impossible à Cromwel d'en avoir jamais la moindre connoissance ; que si ce perfide avoit encore l'impudence de la venir voir, il falloit recevoir sa visite sans affectation, soit qu'elle ignorât qu'elle eût retrouvé son fils, soit qu'il parût l'avoir apris ; mais qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'il eût l'effronrie de reparoître à ses yeux, s'il aprenoit en effet qu'elle eût découvert une si lâche & si infâme tromperie.

Après m'être ainsi efforcée de la rassurer, je me préparai à partir effectivement pour exécuter mon projet. Je voulois finir mon inquiétude avant la nuit, & épargner au petit Bridge le désagrément de la passer à l'Hôpital. Mais, au moment que j'allois sortir, j'aperçus le carosse de Cromwel, qui s'avançoit vers la maison de Mally. Je ne doutai point que ce ne fut une visite qu'il venoit lui rendre. Il avoit eu le tems d'être informé par son Agent du succès de ses desseins; & il venoit sans doute pour observer les dispositions de la mere, & pour obvier à tous ses soupçons. Je rentrai aussi-tôt, & l'ayant prévenue sur cette fâcheuse scene, qu'elle ne pouvoit éviter, je lui recommandai de se rendre maîtresse de toutes ses paroles & de touts ses sentimens. Je Jugeai même à propos de ne me pas éloigner d'elle, pour la fortifier par ma presence. Il entra d'un air aussi tranquille que s'il n'eût eu à s'aplaudir que de ses vertus. Je remarquai néanmoins, qu'il parut surpris de me trouver-là. Il me connoissoit. Comme son unique but étoit d'ensévelir ses désordres, il se garda bien de s'expliquer devant moi. Il me pria, après quelques momens d'une conversation indifférente, de trouver bon qu'il entretint Mally en particulier. Je fus obligée de me retirer dans le cabinet. La crainte où j'étois qu'il lui arrachât son secret, & qu'il ne réussit de nouveau à la séduire, me fit prêter l'oreille avec une extrême attention. Il lui parla d'abord de son Fils, comme d'un enfant admirable, pour lequel il avoit pris par l'inclination tous les sentimens paternels. Il lui fit un plan fabuleux de la situation avantageuse où il l'avoit placé; & lorsqu'il crut en avoir dit assez pour satisfaire la tendresse d'une mere, il prit un ton radouci, pour lui faire comprendre que, tout résolu qu'il étoit de ne rien épargner

dans la ſuite pour la fortune d'un Fils ſi cher, l'état preſent des affaires ne lui permettoit pas ſitôt de ſe reconnoître hautement pour ſon pere, qu'il falloit garder des ménagemens avec le public ; que ſon affection n'en ſeroit que plus vive, étant renfermée dans les bornes du ſecret ; qu'il n'étoit pas même néceſſaire qu'elle vît ſouvent ſon fils ; qu'il pourroit lui donner quelquefois cette ſatisfaction, & qu'elle devoit ſe repoſer pendant ce tems-là ſur la tendreſſe infinie qu'il avoit pour elle & pour lui. Mally ſe fit aſſez de violence pour le remercier de ſa bonté, & pour aprouver toutes ſes propoſitions. Il crut s'être ainſi aſſuré d'elle à peu de frais ; & il la quitta en riant ſans doute de ſa ſimplicité.

Eſt il poſſible, dis-je à cette excellente fille en la rejoignant, que vous ayez eu la force de ſoutenir cet horrible tiſſu de malice & d'impoſture. Je n'en aurois pas été capable, moi qui vous en ai donné le conſeil. J'aurois déviſagé un hypocrite, qui ſe joue ſi impunément de la patience du ciel, & de la droiture des hommes. Comment s'eſt-il pu faire, ajoutai-je, que vous ayez jamais eu quelque liaiſon de tendreſſe avec un homme d'un caractere ſi différent du vôtre ? Hélas ! les bons cœurs ne ſe rencontrent pas. Un honnête homme ſe trompera vingt fois dans le choix d'une femme ; tandis que ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait dans notre ſexe, eſt la proie d'un hypocrite & d'un ſcélérat. Je fis faire réflexion à Mally, que puiſque Cromwel étoit capable de pouſſer ſi loin l'artifice dans une affaire de cette nature, il ne falloit pas douter qu'il ne l'eut infiniment à cœur, & que ſa fureur par conſéquent ne fut extrême contre moi, s'il venoit à découvrir que j'euſſe aidé à faire manquer ſon deſſein. Ce n'eſt pas, lui dis-je, que je

veuille relever le service que je suis prête à vous rendre ; mais vous trouverez bon que, sans relâcher rien de mon zele, je prenne toutes les précautions que la sagesse demande. Si je réussis à tirer votre fils de l'hôpital, il faut que vous vous priviez du plaisir de le voir, jusqu'à ce que je l'aie fait transporter en Devonshire. Je passerai encore quelque-tems à Londres après son départ, & j'affecterai de vous éviter, comme si j'étois mal avec vous. Je prendrai ensuite le chemin de ma Terre, & vous pourrez m'y venir joindre secretement, quand vous le jugerez à propos. Elle se remit entiérement sur moi de toute sa conduite. Je l'embrassai tendrement pour lui dire adieu, jusqu'au tems de la revoir en province. Son cœur me parut si serré, que j'augurai mal de la conclusion de cette aventure. Je la quittai les larmes aux yeux, comme si j'eusse pressenti que c'étoit pour la derniere fois que je lui parlois.

Je me rendis aussi-tôt à l'hôpital. J'y entrai, comme si la seule curiosité m'y eut conduite. Je demandai la liberté de voir les Enfans, & je caressai les plus aimables, pour arriver sans affectation au petit Bridge. Je le découvris enfin dans un état qui me pénétra de pitié. J'allois le demander au Directeur, mais m'étant aperçue que cet homme, qui paroissoit fort grossier, m'avoit laissée seule au milieu de cette petite troupe, & qu'il n'y avoit que mon valet avec moi dans la salle, j'expliquai en deux mots à celui-ci, l'espérance que je formai sur le champ d'enlever le petit Bridge sans être aperçue. Je lui dis de le conduire vers la porte ; & s'il la trouvoit ouverte, de sortir avec lui, pour le mettre dans le carosse qui m'attendoit. Je demeurai encore un moment, pour m'assurer qu'il s'étoit échapé sans obstacle ; & ne voyant paroître personne, je pris

auſſi le chemin de la rue, d'où nous nous éloignâmes auſſi-tôt fort heureuſement. Ces ſortes de lieux étoient alors en ſi mauvais ordre, & les Enfans y étoient gardés avec ſi peu de ſoin, que la facilité que j'eus à réuſſir, n'a rien de ſurprenant. Je retournai directement chez moi. La fin du jour aprochoit. Je ne laiſſai point de faire partir l'enfant avant la nuit avec le même valet qui l'avoit enlevé; & je donnai avis à ſa mere par un billet, de l'heureuſe fin de mon entrepriſe.

Je demeurai quelques jours à Londres, ſans la voir, comme j'en étois convenu avec elle; & lui ayant marqué par écrit le jour de mon départ, je me mis en chemin pour me rendre à ma terre. Je m'attendois qu'elle ne tarderoit point à me ſuivre. Mais à peine étois-je depuis trois jours en Devonshire, que je reçus une lettre d'elle, par laquelle elle m'aprenoit les plus funeſtes nouvelles. Cromwel avoit été informé de l'enlévement de ſon fils, ſans qu'elle pût me dire comment. Ne doutant point que le coup ne fut venu d'elle, il l'étoit allé trouver dans le premier mouvement de ſa colere; & loin de continuer à garder des ménagemens, il l'avoit menacée des derniers effets de ſa haine, ſi elle refuſoit de remettre ſon fils entre ſes mains. Elle s'étoit défendue d'abord, en proteſtant qu'elle ignoroit ce qu'il étoit devenu; mais n'étant point aſſez ferme pour réſiſter long-tems à de telles inſtances, il avoit tiré d'elle l'aveu de tout ce qui s'étoit paſſé. Cette découverte l'avoit rendu furieux. Quoiqu'elle eut refuſé conſtamment de lui dire de quel ſecours elle s'étoit ſervie, il m'avoit ſoupçonnée d'avoir eu part à ſon entrepriſe. Il l'avoit quittée en renouvellant ſes menaces; & par un attentat inoui dans un pays de liberté, il avoit laiſſé chez elle deux hommes armés pour la garder à vue,

jusqu'à ce qu'il eût mis l'ordre qu'il souhaitoit dans cette affaire. Mally n'étoit point en état de se défendre de la violence. Elle demeuroit seule avec une fille qui la servoit. Elle s'étoit ainsi trouvée captive dans sa propre maison, sans pouvoir avertir même les voisins de l'indignité avec laquelle on la traitoit. Mais ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'elle alloit essuyer. Les deux hommes à la garde desquels Cromwel l'avoit confiée, étoient des scélérats qui ne passerent point la nuit dans la chambre d'une si jolie femme, sans former sur elle des desseins dignes d'eux & de leur maître. Ils la deshonorerent elle & sa servante : craignant sans doute après une telle action le ressentiment de Cromwel même, qu'ils ne croyoient peut-être pas aussi méchant qu'eux, ils disparurent au matin, pour éviter la punion. Mally désespérée d'une si horrible disgrace, prit le parti de se donner la mort. Elle eut encore assez de force d'esprit pour m'écrire le détail de son aventure, avant d'exécuter sa funeste résolution, & saisissant le moment que sa servante étoit allée porter sa lettre à la Poste, elle finit ses malheurs & sa vie, en s'étranglant avec sa ceinture.

Quoiqu'elle me marquât dans sa lettre que son dessein étoit de mourir, je m'imaginai que l'affection qu'elle avoit pour son fils, l'attacheroit à la vie, malgré son désespoir. Elle me le recommandoit d'une maniere si tendre, que je ne pouvois me figurer qu'elle se résolut à mourir sans l'embrasser du moins encore une fois. Je m'attendois tous les jours de la voir arriver : mais je ne vis que sa servante qui se rendit chez moi peu de tems après, & qui m'apprit les circonstances tragiques & les suites de la mort de sa maîtresse.

Le deſſein de Cromwel, en la faiſant garder à vue, avoit été d'empêcher qu'elle ne me fit ſavoir que notre ſecret étoit venu à ſa connoiſſance. Il étoit allé chez moi après l'avoir quittée, dans l'eſpérance aparemment de me gagner par ſes promeſſes, ou de me tromper par ſes artifices. Mais ayant apris que j'étois partie depuis quelques jours pour la Province, & s'étant aſſuré par diverſes informations que j'avois rompu depuis quelque-tems tout commerce avec elle, il ceſſa de me ſoupçonner. Comme il étoit tard après ſes recherches, & qu'il ſe repoſoit ſur ſes deux Gardes, il remit à la voir au lendemain; de ſorte qu'étant allé chez elle le matin, il arriva à ſa maiſon au moment que la ſervante y revenoit après avoir porté la lettre de ſa maîtreſſe à la poſte. Cette fille qui avoit eu part à l'infortune, & qui n'ignoroit pas que Cromwel en étoit la premiere cauſe, ſe mit à pleurer amérement à ſa vue. Ce ſpectacle le ſurprit. Il aprit d'elle ce qui s'étoit paſſé. Il feignit de l'apprendre avec douleur, & s'étant preſſé de monter à l'appartement de Mally pour la conſoler, il eut ſans doute un véritable étonnement de la trouver morte. Il empêcha la ſervante de jetter des cris. Il s'efforça de la faire convenir qu'il n'étoit point coupable d'un ſi malheureux événement; il lui perſuada qu'il étoit de leur intérêt à l'un & à l'autre de le tenir caché; & pour lui fermer plus efficacemeut la bouche, il lui fit préſent d'une ſomme aſſez conſidérable pour une fille de cette ſorte. Mally fut donc enterrée ſécretement, & cette triſte aventure n'a jamais été connue du public. La ſervante, qui n'ignoroit pas la tendre amitié que j'avois pour ſa maîtreſſe, prit auſſi-tôt le chemin de Devonshire, pour venir m'informer de ſon ſort. Elle n'étoit point dans la confidence de ce qui re-

gardoit le petit Bridge. Cependant après avoir reconnu son caractere, qui me parut discret & fidele, je jugeai qu'elle pourroit m'être utile pour élever cet enfant. Elle fut charmée d'avoir cette occasion de marquer la reconnoissance qu'elle avoit pour sa chere maîtresse. Je la reçus au nombre de mes domestiques, & je lui remis son Eleve entre les mains. Dans l'opinion que le péril étoit passé, je l'aurois laissée avec lui dans ma Terre, & je serois retournée à Londres; mais une lettre que je reçus de ma famille, par laquelle on m'aprenoit que Cromwel m'étoit venu demander, & qu'il s'étoit informé curieusement du lieu où j'étois, me fit changer de sentiment. Il commençoit à se rendre si puissant, que je ne doutai pas qu'étant en état de tout oser impunément, il ne réussit dans le projet de me perdre, s'il le formoit; & je connoissois si bien son caractere, que j'étois assurée qu'il le formeroit, s'il avoit le moindre soupçon du service que je rendois au petit Bridge, & de la part que j'avois eue à la ruine de ses desseins. Incertaine au dernier point après cette réflexion, j'aurois peut-être eu peine à me déterminer, si je ne me fusse souvenu que j'avois chez moi de quoi finir toutes mes craintes. Ma maison de campagne est dans une situation extraordinaire. Elle est à l'extrêmité de la Province de Devonshire, qui est séparée de celle de Sommerset par des montagnes d'une extrême hauteur, dont la plupart consistent en un vaste rocher, qui paroît être tout d'une piece. Il y a néanmoins dans le fond d'une petite Vallée qui m'apartient, diverses ouvertures qui donnent un accès souterrein jusqu'au centre de quelques-unes de ces montagnes, de sorte que le lieu étant d'ailleurs inhabité, parce qu'il est stérile, il seroit difficile de trouver un endroit

plus propre à ſervir d'aſyle contre la violence & la perſécution. Je réſolus de choiſir une de ces cavernes obſcures pour y faire élever le petit Bridge. C'étoit un moyen de le mettre à couvert de toutes les recherches, & de prévenir moi-même ce que je pourrois apréhender de l'adreſſe de Cromwel à me faire obſerver, ou de la trahiſon de mes domeſtiques. Je ne me défiois ni de la ſervante de Mally, ni du valet qui m'avoit ſervi fidelement juſqu'alors. Je ne m'ouvris qu'à eux de mon deſſein, & les ayant trouvés diſpoſés à le ſuivre, j'ordonnai à *James* (c'étoit le nom de mon valet) de porter ſecretement dans la partie la plus retirée de cette ſolitude, toutes les commodités qui pouvoient la rendre habitable. Il eut l'induſtrie d'y former en cinq ou ſix jours une petite chambre, où le néceſſaire du moins ne manquoit pas. J'eus la curioſité de la voir, & j'en fus ſi ſatisfaite, que n'ayant jamais trouvé beaucoup d'agrément dans la ſociéte des hommes, il ne tint preſque à rien que je ne priſſe le parti de m'y renfermer auſſi, & de me charger moi-même de l'éducation du petit Bridge. Cependant comme il ne m'eût pas été facile d'y être avec autant de ſecret que j'en eſpérois pour cet enfant & ſa gouvernante, je les mis tous deux pendant la nuit en poſſeſſion de leur domicile, & je laiſſai James dans ma maiſon, pour les viſiter de tems en tems, & leur porter les proviſions néceſſaires à la vie. Je me trouvai l'eſprit fort en repos après cet arrangement, & je repris tranquillement le chemin de Londres.

Connoiſſant, comme je faiſois, l'eſprit ardent & vindicatif de Cromwel, j'étois bien perſuadée qu'il auroit les yeux ſur mes démarches, du moins par ſes Agens & par ſes Emiſſaires. J'aurois ceſſé de craindre après la mort de Mally

Bridge, ſi jeuſſe eu affaire à tout autre qu'à lui. Sa haine devoit être enſévelie avec cette malheureuſe fille, & ſon hypocriſie ſembloit n'avoir plus rien de ce côté-là qui dût l'alarmer. Mais je ſavois trop bien de quoi il étoit capable, pour m'endormir ſur de fauſſes aparences. J'avois pénétré dès ce tems-là ſon caractere. Incapable de retour & de réconciliation, il ſuffit d'avoir eu une fois le malheur de lui être opoſé, ou de lui déplaire, pour être éternellement l'objet de ſa haine. Tous ſes mouvemens ſont des paſſions violentes, dont l'effet eſt d'autant plus dangereux, que ſon adreſſe eſt extrême à les déguiſer. Je vécus donc dans une grande réſerve; j'affectai même de paroître ignorer l'infortune de Mally. Il chercha l'occaſion de me voir, & l'ayant eue plus d'une fois, je le vis attentif à obſerver mes yeux & ma contenance; mais il me trouva toujours en garde contre ſes regards & ſes queſtions captieuſes. Je crus que pour la défenſe de l'innocence, il m'étoit permis d'employer la diſſimulation; c'eſt-à-dire, les mêmes armes par leſquelles il cherchoit à l'opprimer.

Quelques années ſe paſſerent, pendant leſquelles il me parut entierement revenu de ſes ſoupçons. J'allois de tems en tems à ma terre; je voyois croître avec plaiſir le petit Bridge. Quoique ſa gouvernante ne fut pas capable de lui donner les inſtructions qui forment l'eſprit d'un jeune homme, elle le mit du moins en état de les recevoir d'un autre, en lui aprenant de bonne heure à lire & à écrire. Je lui trouvai beaucoup de génie naturel. Il conçut du goût pour la lecture. La ſolitude continuelle où il étoit l'ayant rendu ſérieux & recueilli, il fit avec le ſeul ſecours de ſes livres & de ſes réflexions, des pro-

grès surprenans dans quantité de connoissances utiles. Il parut surpris, lorsque la raison eut commencé à se former, de se voir confiné dans une affreuse caverne, loin du commerce & de la demeure des autres hommes. Il lui restoit un souvenir confus de ce qu'il avoit vu dans sa plus tendre enfance; & connoissant d'ailleurs par ses lectures, que le monde étoit peuplé d'habitans qui lui ressembloient, il demandoit souvent à sa gouvernante & à moi, pourquoi nous le retenions dans un genre de vie si étrange. Je lui répondois que nous ne l'y tiendrions pas toujours; qu'il nous sauroit bon gré de l'y avoir retenu, lorsque je lui en aprendrois un jour les raisons; & qu'elles étoient si fortes qu'il falloit encore s'y soumettre pendant quelque tems. Sa douceur naturelle, & l'habitude qu'il avoit formée de vivre solitairement, lui faisoient souffrir cette contrainte avec patience. Cependant, lorsque je le crus assez fort pour se passer du secours de sa gouvernante, & assez raisonnable pour cacher la maniere dont il avoit été élevé, je résolus de le mettre dans un college, & de lui faire prendre des instructions régulieres. Je l'envoyai au célebre college d'Eaton, après lui avoir fait entendre qu'il avoit des ennemis redoutables, & que s'il s'aimoit lui-même, il ne devoit parler à personne de son séjour dans la caverne, parce que sa vie dépendoit de ce secret. Effectivement, une aventure si extraordinaire ne pouvoit être connue, sans donner lieu à des réflexions qui serviroient à la faire divulguer. Cromwel devenoit plus puissant de jour en jour. Ses ambitieux desseins commençoient à éclorre. Son hypocrisie étoit plus affectée que jamais; & quoique je ne fusse point absolument certain qu'il en voulût à la vie du jeune Bridge,

s'il venoit à le découvrir, c'étoit assez de connoître ce caractere inflexible, pour être assurée qu'il n'auroit jamais des sentimens de pere pour un enfant qu'il avoit voulu perdre.

Nos troubles domestiques, & le renversement du Roi Charles ayant suivi de près, Cromwel se vit en peu de tems au faite de la grandeur. Le pouvoir absolu dont il se mit en possession, ne lui fit rien changer à son exterieur composé. Il entreprit de se faire passer pour le réformateur de la religion, des mœurs, & de l'état. J'avois espéré d'abord de voir arriver le contraire; c'est à-dire, que n'ayant plus rien à ménager après le succès de tous ses desseins, il leveroit le masque pour suivre ouvertement ses inclinations déréglées. J'avois même formé sur ce changement quelques espérances favorables pour le jeune Bridge; mais je compris qu'une si damnable & si constante hypocrisie nous fermoit toute ressource. Je ne pensai plus qu'à procurer par mes propres soins un honnête établissement à ce malheureux jeune homme, pour m'acquitter en amie fidele de ce que je croyois devoir à la mémoire de sa mere. Je le rapellai du college d'Eaton, après qu'il y eut passé quelques années; & le trouvant assez formé pour ne lui plus faire un mystere de sa naissance & de l'état de sa fortune, je lui découvris tous ses malheurs qu'il avoit ignorés jusqu'alors. L'effet que cette connoissance produisit sur lui, fut extrêmement contraire à mon attente. Il me demanda d'abord quelque tems pour réfléchir sur ce qu'il avoit entendu; & m'étant revenu voir après deux jours de réflexions, il me pria de lui raconter de nouveau toutes les circonstances de la mort de sa mere. Dans le fond, me dit-il, lorsque je l'eus satisfait, je ne vois rien dans votre recit qui

puiſſe être une preuve que mon pere ait ſouhaïté ma mort, & qu'il ait contribué à celle de ma mere. Il vouloit ménager ſa réputation, en me faiſant élever à l'hôpital. Peut-être ſe propoſoit-il de m'en tirer dans la ſuite, & de faire quelque choſe pour ma fortune. Pour ce qui regarde ma mere, il n'eſt pas croyable qu'il ait eu part au crimes des deux ſcélérats, à la garde deſquels il l'avoit laiſſée, ni qu'il les eût employés, s'il les eût cru capables de cette infâmie. Je ne puis donc m'imaginer, ajouta-t-il, que mon pere me haïſſe, ni qu'il ait des deſſeins contre ma vie. Je veux le voir, & lui déclarer que je ſuis ſon fils. Je lui promettrai de tenir ma naiſſance cachée, ſi ſes affaires ne lui permettent point de me reconnoître; mais je ne me perſuaderai jamais qu'il puiſſe ſe croire offenſé des reſpects d'un fils, ni qu'il refuſe de m'accorder de quoi vivre, & de quoi m'employer d'une maniere convenable à l'honneur que j'ai de lui apartenir. En un mot, Bridge avoit de l'ambition. La qualité de fils d'un homme tel que Cromwel l'avoit aveuglé, & ſon peu d'expérience ne lui permettant point d'apercevoir le danger, il réſolut d'aller à Londres, malgré tous mes avertiſſemens & mes conſeils. Je fis mille efforts pendant huit jours pour lui faire perdre cette penſée: ſon obſtination lui fit compter pour rien toutes mes craintes.

Je plaignis ſon ſort, car je prévis tous les malheurs qui le menaçoient. Je ne le vis partir qu'avec larmes. Je lui donnai James pour l'accompagner, & je le fis ſouvenir, en le quittant, que c'étoit contre mes deſirs & mes ſentimens, qu'il alloit s'expoſer au péril. Je lui avois offert de lui tenir moi-même compagnie. Je lui aurois procuré du moins quelque Protecteur puiſſant, qui lui auroit rendu les accès plus faciles, & Cromwel auroit peut-

peut-être eu honte de se porter à la violence contre son fils, s'il eût eu quelque témoin de ses démarches. Mais c'étoit en cela même que Bridge s'écartoit de mes idées. Le principal fond de ses espérances étoit le secret avec lequel il prétendoit se presenter à son pere. Ma presence le touchera infailliblement, disoit-il, & il ne fera point difficulté de se rendre aux mouvemens de la nature, lorsque je l'assurerai de ma discrétion, & qu'il verra qu'il ne sçauroit courir de risque à les suivre. Enfin, Bridge partit, & me laissa dans une inquiétude, dont je ne sortis huit jours après, que pour passer à des sentimens beaucoup plus tristes. Ce fut James qui m'aporta la nouvelle de son mauvais sort. Malgré l'obscurité de sa relation, il m'en aprit assez pour me rendre presque certaine que Bridge n'a point eu une plus heureuse fin que sa mere. A peine fut-il arrivé à Londres, que son impatience le fit aller chez son pere. Il demanda d'être introduit sans ménagement. James l'avoit suivi jusqu'à la porte. Il l'en vit sortir au milieu de cinq ou six Gardes, qui le conduisirent dans une des plus étroites prisons de la Ville. Personne n'a sçu de quelle maniere il a été traité, tant la crainte qu'on a de Cromwel inspire de fidélité & de discrétion à ses satellites. James se presenta quantité de fois à la porte de sa prison; mais il n'obtint ni la liberté de lui parler, ni même aucun éclaircissement positif sur son sort. Il se hâta de venir m'en informer. Je fus saisie mortellement de cette nouvelle, & je volai à Londres, pour y être de quelque secours au malheureux fils de ma pauvre amie. Je me transportai aussi-tôt à sa prison. Je parlai aux Concierges, que je tâchai de fléchir par mes prieres, & par l'offre de mes présens, non pour obtenir sa liberté, ou la satisfaction de le voir; mais pour

être instruite au moins du lieu & de l'état où étoit.

Je perdis absolument mes peines. Je tirai pour unique réponse de ces barbares, qu'il ne leur étoit point permis de révéler les ordres de leur maître ? ni la sentence des prisonniers. Je suis persuadée que celle de l'infortuné Bridge a été cruelle. J'en ai des preuves trop certaines, dans la connoissance que j'ai du cœur impitoyable de son pere. Voilà les chemins par lesquels ce Tyran va à la gloire. Après avoir versé le sang de son Roi, pour satisfaire son ambition, il pouvoit bien répandre celui de son fils, pour assurer l'opinion de sa continence, & la sainteté de ses mœurs.

Craignez donc sa cruauté & ses artifices, reprit Madame Riding après avoir achevé son recit. Je ne vous ai raconté cette histoire que pour vous faire apercevoir dans le malheur d'autrui, le péril où vous êtes. Je conçois, ajouta-t-elle, quel a été le dessein de Fairfax, en vous parlant de Mally Bridge & de son fils, comme de deux personnes vivantes, & en vous disant que Cromwel a reçu ce matin leur visite. C'étoit sans doute pour s'assurer que vous n'aviez nulle connoissance de leur sort, & qu'il en auroit par conséquent plus de facilité à vous tromper. Je pénétre de même pourquoi Cromwel, en refusant de reconnoître votre fils dans la premiere audience, s'est contenté de vous défendre sous de rigoureuses peines de vous vanter de l'avoir eu de lui. Comptez que vous ne seriez point sortie de son Hôtel, s'il eût cru pouvoir vous faire arrêter sans éclat. Mais craignant aparemment que le bruit d'une femme & d'un jeune homme arrêtés de cette sorte, ne servit à faire découvrir ce qu'il a tant à cœur de cacher, il a pris le parti de se

défaire de vous par des voies plus propres à ses desseins. Croyez-vous que ce soit le hazard qui ait conduit Fairfax un moment après sur vos pas? Il est visible qu'il vous suivoit par ordre de Cromwel, après avoir concerté avec lui le discours qu'il vous a tenu. C'est un mouvement du Ciel qui vous a conduit chez moi pour recevoir les importantes lumieres que je viens de vous donner. Profitez-en aussi heureusement que je le souhaite, & tâchez, s'il est possible de ne point me commettre.

Un service de cette importance valoit bien les vifs remercimens que ma mere en fit à Madame Riding. Vous êtes notre génie tutelaire, lui répondit-elle. Je vois toute la profondeur du précipice : nous étions sur le bord, & j'avoue que c'est par mon imprudence que nous y allions tomber : mais après nous avoir fait connoître le péril, il faut encore que votre amitié nous le fasse éviter. Notre salut sera votre ouvrage. Mon Dieu, ajouta-t-elle dans le saisissement que tant de craintes lui causoient, est-ce-là le fruit de l'innocence avec laquelle j'ai vécu depuis quinze ans? Et si mes anciennes fautes méritent encore d'être punies avec cette rigueur, que vous a fait du moins mon malheureux fils? Pour moi, qui ne trouvois en effet rien que de vertueux dans mes idées & mes sentimens, je ne pouvois comprendre qu'un homme pût être aussi méchant qu'on me representoit mon pere. Je repassois avec attention ce que je venois d'entendre, je le joignois à tout ce que j'avois apris auparavant, & je me demandois pourquoi l'on nous recommande si instamment l'amour & la pratique de la vertu, puisqu'il y a si peu à gagner avec elle, & que toutes les faveurs de la fortune sont réservées pour le crime. Enfin, ma mere ayant prié Madame Riding de

nous ouvrir quelque voie de ſalut, cette amie zélée nous dit naturellement, qu'elle ne voyoit nulle ſureté pour nous à refuſer la propoſition de mon pere, & qu'elle en voyoit encore moins à l'accepter; qu'il lui paroiſſoit que le ſeul moyen de conſervation qui nous reſtât, étoit de quitter le Royaume, ou de nous procurer une retraite ſi impénétrable, qu'elle pût nous dérober à nos perſécuteurs; que l'une & l'autre de ces deux voies avoient encore leurs difficultés, parce qu'il ne falloit point douter que nous ne fuſſions obſervés; mais qu'il falloit attendre quelque choſe du ſecours du Ciel, qui n'abandonne jamais entiérement l'innocence. Je pris la parole. Quelle retraite plus ſûre pouvons-nous chercher, dis-je à Madame Riding, que cette Grotte écartée où vous avez eu la généroſité de faire élever mon frere? Je me ſens de l'inclination pour une telle demeure. J'y paſſerai toute ma vie; car ſi tous les hommes ſont faits comme mon pere, il n'y a point de ſolitude ſi obſcure que je ne préfére au commerce de cette miſérable race. Ma mere goûta tout-d'un-coup cette penſée; c'étoit un moyen court d'éviter le plus preſſant de tous les périls. Elle en fit ſérieuſement la propoſition à Madame Riding. L'accord fut conclu en un inſtant; & de peur de nous expoſer par le moindre délai, nous prîmes la réſolution de ne pas différer un moment à l'exécuter. Madame Riding nous conſeilla elle-même de ne pas retourner à Hammerſmith. Elle nous promit de prendre ſoin de nos meubles, & de les faire mettre en ſureté par des perſonnes fidèles. Elle nous donna James, qui nous fit trouver ſur le champ une voiture, & qui prit avec nous le chemin de Dévonshire. Nous y arrivâmes heureuſement. James nous conduiſit droit à la Caverne, ſans nous être laiſſés voir de

perſonne. Nous y entrâmes avec une eſpece d'horreur, car la diſpoſition naturelle du lieu ne pouvoit manquer de nous en inſpirer ; mais je ſentois encore plus de joie de me voir à couvert non-ſeulement de tous les traits de la haine de mon pere, mais des regards même du reſte des hommes. Je commençai à les regarder comme autant de perſécuteurs & d'ennemis. Nous réglâmes avec James le temps qu'il prendroit pour nous rendre ſes ſervices, & pour nous aporter notre nourriture. Il employa les premiers jours à meubler aſſez proprement notre chambre, à nous procurer toutes les commodités que la maiſon de Madame Riding pouvoit nous fournir. Il les tranſportoit pendant la nuit. La plus abondante de nos proviſions fut celle de bougies & de livres, le Soleil ne pénétroit jamais dans notre demeure, nous avions beſoin d'être éclairés continuellement par la lumiere d'une bougie.

Graces à un reſte de bonne fortune, dis je à ma mere, la terre nous ouvre ſon ſein, pour nous dérober à la malignité des hommes. Son affection étoit plus vive que la mienne. Elle me répondit : Hélas ! quand me l'ouvrira-t-elle, pour me recevoir dans mon dernier aſyle ? Il manque quelque choſe à la faveur qu'elle nous fait. Elle nous a ouvert ſon ſein, que ne le fermoit-elle au même moment, pour nous ſervir de tombeau. J'entrepris de la conſoler. Ce n'eſt pas la vie, lui dis-je, qu'il faut haïr, je l'ai apris de vous même ; ce ne ſont que les miſeres auxquelles elles nous expoſe. La condition des hommes ne ſeroit point à plaindre, s'ils ſçavoient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils ſe rendent malheureux volontairement par leurs injuſtices mutuelles, leurs jalouſies, leurs haines & tous les autres mouvemens déréglées de leur ame. Supo-

ſez des hommes ſans paſſions ſur la terre, vous aurez une ſociété de perſonnes heureuſes. A quoi tient-il donc que nous ne puiſſions l'être ici, nous qui n'y trouvons nul obſtacle, & qui pourrons employer ſans ceſſe les moyens ſimples & innocens que la nature nous offre pour le devenir ? La conſidération des principes éternels de la vérité & de la vertu, nos réflexions, le plaiſir de les écrire ou de nous les communiquer, n'eſt-ce pas là une ſource de bonheur que nous portons avec nous-mêmes, & qui ne dépend ni des hommes que nous avons quittés, ni de la fortune dont nous n'apréhendons point ici les caprices ! L'obſcurité même de notre demeure peut aider à la tranquillité de notre ame. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à ſe preſenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvemens involontaires qu'excite la preſence des objets, puiſque nous n'apercevons rien dans nos épaiſſes ténèbres, & nous ſçaurons nous rendre aſſez maîtres de nous mêmes, pour ne pas former volontairement d'inutiles deſirs. Ces ſeules idées me font goûter déjà par avance une partie du bonheur que j'eſpere. Je ſuis perſuadé, ajoutai-je, que ma chere Mere trouvera bien d'autres reſſources dans ſa ſageſſe & dans ſa vertu, elle de qui je tiens cette legére portion de l'une & de l'autre, qui va me faire trouver tant de douceur dans la ſolitude.

Ma mere parut écouter ce diſcours avec plaiſir. Elle me répondit qu'elle ſentoit une vive joie de me voir entrer ainſi dans ſes idées, & répondre ſi fidèlement à ſes eſpérances. Je n'avois fait que répéter effectivement ce que je lui avois entendu dire mille fois à Hammerſmith. Mais elle me fit conſidérer que ſa ſituation & la mienne étoient tout-à-fait différentes. Je penſe comme vous, me dit-elle, j'ai les mêmes no-

tions de bonheur & de sageſſe ; je regarde de même œil les folles agitations des hommes, & les obſtacles qu'ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continuel de leur cœur eſt leur propre ouvrage ; la nature ne les a pas faits pour être malheureux : ils ſe plaignent d'elle injuſtement. Que ne ſuivent-ils ſon innocente direction ? Elle les mettoit dans une voie ſimple, qu'il leur ſeroit doux & aiſé de ſuivre toujours, & qu'ils ſuivroient ſans s'égarer. Cependant il faut confeſſer, que s'il eſt facile de mener une vie tranquille & heureuſe en ſuivant la nature, c'eſt lorſqu'elle n'a point encore été altérée par les paſſions. Cette réfléxion, ajouta-t elle, me regarde, & elle vous fera apercevoir la différence qui eſt réellement entre vous & moi. Vous êtes jeune ; vous avez été élevé dans le repos d'une profonde ſolitude ; votre cœur n'a jamais ſenti de violente paſſion, & votre cerveau n'a jamais reçu des traces qui aient pu faire une impreſſion trop forte ſur votre ame. Ainſi les principes de l'innocence naturelle ſubſiſtant encore chez vous dans leur intégrité, tous vos deſirs ſont droits, & vous ne ſentez rien dans vous-même qui s'opoſe à leur exécution. Ajoutez le ſoin que j'ai pris de vous inſpirer de bonne heure les plus ſaines idées de la vertu, & de fortifier ainſi la nature par le ſecours de l'éducation. Si le bonheur & la paix étoient difficiles à acquérir à un cœur comme ſe vôtre, ce ſeroit alors qu'il faudroit le regarder comme des chimeres & des impoſſibilités.

Voyez maintenant combien je ſuis éloignée de trouver dans moi-même de ſi favorables diſpoſitions. J'ai été pendant long-tems la proie de mille paſſions animées, j'ai ſuivi le torrent du monde & de ſes maximes les plus corrom-

pues. Ce fut un coup de déſeſpoir, plutôt qu'une réſolution délibérée, qui me conduiſit à Hammerſmith, & ſi j'y formai preſqu'auſſi-tôt le plan d'une vie plus réglée, ce fut moins par un penchant naturel, que par l'effet d'une heureuſe néceſſité. Je fis réflexion que, n'ayant plus rien à attendre du monde, il falloit me former de nouveaux goûts, & chercher ailleurs les plaiſirs qu'il me refuſoit. Le Ciel me fit luire un rayon de ſa lumiere : je vis clair au fond de mon cœur ; j'y découvris quelques veſtiges de ces mêmes biens que vous poſſédez, des reſtes de droiture & du goût pour la vertu & la verité, mais des reſtes ſi foibles & ſi défigurés, qu'en comparant ce qu'ils avoient dû être, je m'affligeai vivement d'avoir laiſſé corrompre de ſi riches preſens de la nature. Je reconnus donc mes pertes, & je réſolus de les réparer. Mais quelle entrepriſe ! Et combien de peines ne ſentis-je pas qu'elle m'alloit coûter ! Que de combats contre une multitude de vicieuſes inclinations, qu'un long oubli de moi-même avoient laiſſé naître, & qui avoient répandu dans toutes les parties de mon ame leur pernicieuſe ſemence ! Que de lectures ! que de réflexions ! que d'aſſiduité ! Et après tant d'efforts renouvellés ſans ceſſe, & ſoutenus conſtamment, que de difficultés à obtenir une imparfaite victoire ! Cependant je me flattois de l'avoir obtenue. J'avois acquis aſſez de Philoſophie, non-ſeulement pour y trouver le remede de mes miſeres paſſées, mais aſſez, comme je m'imaginois, pour fournir à tous les beſoins de l'avenir. Mes jours ſe paſſoient à Hammerſmith, vous ſçavez avec quelle tranquillité. Hélas ! j'étois heureuſe, ſi elle eût duré toujours. Mais je confeſſe que nos derniers malheurs m'ont fait perdre quelque choſe de

ma conſtance. Je ne trouve point dans mon cœur cette paix que je vois régner dans le vôtre. Le reſſouvenir du paſſé ſe renouvelle à chaque inſtant dans ma mémoire ; & ſi j'ai peut-être aſſez de force pour le ſuporter encore comme j'ai fait depuis quinze ans, je crains d'en manquer lorſqu'il ſe joint au ſentiment de mes nouvelles peines. Ainſi je ſouhaite la mort avec raiſon, non que je haïſſe la vie, qui eſt un preſent du Ciel, mais parce que j'apréhende que tant de douleurs, qui vont y être attachées, ne me la rende inſuportable.

Elles diminueront, repris-je, & vous les verrez s'évanouir peu-à-peu. Au contraire, la ſageſſe & la vertu croiſſent inceſſamment. Il me ſemble par cette raiſon, ajoutai-je, qu'une ame ſage & vertueuſe ne ſçauroit être long-tems malheureuſe. Elle a deux reſſources infaillibles ; la nature des peines, qui eſt de s'affoiblir inſenſiblement d'elle-même ; & celle des remedes de la ſageſſe, dont la force & l'efficacité s'augmentent à tout moment. D'ailleurs, ſi la tendreſſe & la compaſſion d'un Fils ont quelque douceur pour le cœur d'une Mere, je ne ſerai pas tout à-fait inutile à votre conſolation. J'ai un Pere, mais c'eſt un cruel. Toute l'affection que je lui devois ſe réunit à celle que j'ai pour vous. Quelles peines pourrez-vous ſentir, que je ne partage avec toute l'ardeur & la tendreſſe de mon ame.

Malgré la force de ſon eſprit & mes conſolations continuelles, ma chere mere ne fit que traîner pendant quelques années une vie triſte & languiſſante. Madame Riding vint exprès dans ſa Terre pour nous voir, & trouvant ſon Amie extrêmement changée, elle la pria de ſortir de notre Caverne, pour ſe remettre en prenant

l'air au-dehors Elle ne put l'y faire consentir. Il n'y a pas d'apparence, répondit-elle, que je couruſſe à préſent beaucoup de riſque à paroître; car il n'eſt pas croyable que Cromwel penſe encore me faire chercher. Mais quelle raiſon aurois-je de retourner au jour ? Je n'y ai nulle douceur à eſpérer. Il faudra faire de nouvelles connoiſſances, & mener une vie pour laquelle je n'ai point d'inclination ; ou ſi j'y vais pour fuir encore le commerce des hommes, je n'y réuſſirai jamais auſſi facilement que dans cette Grotte obſcure. Je trouve ici les ſeules choſes que j'aime, continua-t-elle en s'adreſſant à Madame Riding, la preſence de mon fils, des livres, mes réfléxions & le plaiſir de vous entretenir quelquefois. Si j'ai quelque choſe de plus à deſirer, je ſuis trop mal avec la fortune pour l'obtenir. Laiſſez-moi donc finir ici ma vie. Je ſuis déjà à demi-enſévelie, j'en aurai moins de chemin à faire juſqu'à mon tombeau. Madame Riding combattit inutilement ſa réſolution. Pour moi, qui connoiſſois ſes principes, je n'entrepris point de lui faire rien changer à ſes idées. Je me contentai de lui rendre juſqu'à la fin de ſa vie tous les devoirs d'un fils tendre & reſpectueux. Sa mort arriva deux ans après. Elle me renouvella ſes inſtructions en mourant. C'eſt le ſeul bien, me dit-elle, un moment avant que d'expirer, qu'il m'eſt permis de vous laiſſer pour héritage ; mais vous êtes aſſez riche, ſi vous ne perdez j'amais l'amour que j'ai tâché de vous inſpirer pour la vertu. Ne regardez point la fortune que votre naiſſance ſembloit vous promettre ; plaignez ſeulement la dureté de votre pere, qui vous en prive injuſtement. Ce qui fait ſon crime, a cauſé votre bonheur & le mien, car je vois à votre tranquillité que vous

êtes heureux ; & malgré l'abattement où vous m'avez vue depuis notre derniere infortune, je vous assure qu'il n'y a point de lieu au monde où j'eusse pû trouver plus de satisfaction que dans cette Caverne. Adieu, ajouta-t-elle d'une voix mourante. Je veux être enterrée ici. N'en sortez qu'après la mort de votre pere. Elle expira. Je n'avois que James avec moi, il me prêta les mains pour l'ensévelir. Je lui fis ouvrir une fosse dans la chambre où nous faisions notre demeure, pour continuer à vivre auprès d'elle, & à l'avoir en quelque sorte pour témoin de toutes mes actions & de tous mes sentimens. Je renvoyai James, avec ordre de marquer cette triste nouvelle à Madame Riding, qui étoit retournée à Londres quinze jours auparavant.

Quelque fermeté que j'eusse fait paroître en perdant cette incomparable mere, la nature eut ses droits. Je ne fus pas plutôt seul, que je versai un abondance de larmes. Je ne me les reprochai point comme une foiblesse. Tous les sentimens qui se divisent dans une famille nombreuse, parce qu'on en est redevable d'une partie à tous ses proches, je les réunissois dans la personne de ma chere mere, qui me tenoit seule lieu de famille. Notre affection n'étoit pas moins cimentée par la force du sang, que par la conformité de nos goûts & de nos inclinations, & de la maniere dont elle m'avoit accoutumé à considérer les choses, la vie que j'avois reçue d'elle, n'étoit pas le plus précieux de ses bienfaits. Je trouvai donc, dans ma philosophie même, des raisons de la pleurer. Mais lorsqu'après ces premieres réflexions, qui tomboient toutes sur elle, je vins à tourner les yeux sur l'état où elle me laissoit par sa mort, si je ne continai point à verser des pleurs de compassion sur

moi-même, je me trouvai du moins dans un embarras qui ne me fut pas facile à terminer. Quelques douceurs que j'euſſe goûté juſqu'alors dans ma retraite, une eſpece de tremblement, que j'éprouvai en réfléchiſſant que j'y étois ſeul, me fit ſentir que j'en avois dû la meilleure partie à la compagnie de ma mere. J'étois obligé d'y demeurer, ne fut-ce que pour obéir à ſes dernieres volontés. Ou ſerois-je allé, d'ailleurs moi qui étois deſtitué de parens, d'amis & même de connoiſſances, car je n'en avois point d'autre au monde que Madame Riding ? Il ne m'étoit pas arrivé, dans toute ma vie, de parler à une autre perſonne que cette dame : je dois ajouter néanmoins James & une fille qui nous ſervoit à Hammerſmith. Je ne me laſſois point de la ſolitude. Je ne déſirois pas non-plus de la quitter. Mais il m'auroit fallu, pour continuer à la trouver douce, une perſonne de mon humeur, & qui eût pris la place de ma mere, & qui fût entrée dans mes idées & mes inclinations, comme j'avois fait dans les ſiennes. Je ſentis qu'il me ſeroit impoſſible de vivre ſans cette conſolation. En fondant ainſi mon cœur, j'eus lieu d'obſerver que je haïſſois moins les hommes que je ne l'avois cru juſqu'alors, ou du moins que ma haine ne tomboit que ſur leurs défauts, puiſque j'étois diſpoſé à en chérir un qui eût aimé autant que moi la vertu. J'en eus meilleure opinion de mon caractere ; car je dois confeſſer qu'il m'étoit arrivé plus d'une fois, en réfléchiſſant ſur mes ſentimens, d'être affligé moi-même de m'en trouver quelques-uns qui ne s'accordoient pas avec cette douceur & cette humanité qui doit être le fruit de la véritable Philoſophie, & dont j'admirois divers traits dans mes lectures. J'avois été effrayé, par exemple,

de me trouver une haine ſi endurcie contre mon pere, que je n'euſſe pas conſenti même à recevoir de lui des faveurs. Je commençai à me perſuader que ſi je le laiſſois, c'étoit ſa faute plus que la mienne, & je trouvai en démêlant encore mieux mes mouvemens, que je fuſſe revenu ſans peine à l'aimer, s'il eût pu revenir lui-même aux régles de la probité & de la vertu. Je ne ſaurois exprimer combien cette découverte me cauſa de ſatisfaction. Non, non, m'écriai-je, je ne ſuis point un monſtre qui déteſte les créatures de mon eſpece. J'aime les hommes. Je ſuis ſenſible comme eux aux douceurs de la ſociété : j'y veux ſeulement de la droiture & de la vertu ; & je promets toute mon eſtime & ma tendreſſe même à ceux dans leſquels j'apercevrai ces qualités. O Ciel, ajoutai-je, ne me feras-tu pas rencontrer quelques amis vertueux & fideles, qui puiſſent être les dépoſitaires des ſentimens de mon cœur ? Je ne t'en demande qu'un ; mais un tel qu'il me ſemble que tu m'as fait, tendre, ſincere, généreux, avec un peu de diſcernement & de goût pour les belles & utiles connoiſſances. En quel endroit du monde qu'il ſe trouve, je vole vers lui au moment que tu me le fais découvrir.

Je m'entretins de ces penſées pendant pluſieurs jours, & je ne tardai point à m'apercevoir que je n'étois point né abſolument pour vivre ſeul. Je ne me ſentois pas de goût, néanmoins, pour la multitude : l'idée au contraire m'en paroiſſoit effrayante ; & je ſuis perſuadé que ſi dans ce tems où je n'avois encore vu qu'un ſi petit nombre d'hommes, il m'étoit arrivé de me trouver tranſporté tout-d'un-coup au milieu d'un foule nombreuſe, je me ſerois évanoui de frayeur & de ſaiſiſſement. C'eſt ce qui avoit failli de m'arriver

dans les rues de Londres, l'unique fois que j'y étois allé avec ma mere. On verra pourtant dans la ſuite, que la timidité n'a jamais été un de mes défauts; c'en étoit bien une preuve, que d'oſer demeurer ſolitairement, comme je faiſois, dans une des plus affreuſes cavernes qu'on puiſſe s'imaginer. Ma mere étoit ſi peu curieuſe, & ſon indifférence m'en inſpiroit tant auſſi, que nous n'avions jamais eu la penſée d'examiner les détours & les cavités immenſes de notre demeure. J'en formai le deſſein, lorſque je me trouvai ſeul. Ce lieu ténébreux eſt appellé *Rumney-hole* par les habitans du pays. Les environs ſont déſerts. On en trouve l'ouverture dans le fond d'une valée ſi étroite, qu'elle eſt remplie preſque entierement par un ruiſſeau qui ſort du pied de la montagne, à côté de l'entrée de la caverne. On n'en a point encore découvert la ſource, quoiqu'on puiſſe ſuivre ſon lit aſſez loin dans le ſein de la montagne. Le Roc qui ſert de voûte naturelle, s'abaiſſe quelquefois ſi proche de la terre, & les bords du ruiſſeau ſont ſi eſcarpés dans ces endroits, qu'on ne ſçauroit pénétrer plus avant ſans s'expoſer à un péril manifeſte. Mais le ſouterrein eſt ſi vaſte & ſi exhauſſé à droite & à gauche, qu'on ne ceſſe point d'admirer la nature qui a formé, l'on ne ſçait pour quel uſage, des ſalles immenſes qu'on ſe laſſe à parcourir. La carvene ſe rétrecit néanmoins en certains lieux. On y trouve des eſpeces de ſallons & de cabinets, les uns ſervent de communication à d'autres ſalles de la grandeur des premieres; d'autres n'ont point de ſeconde ouverture après leur entrée. C'en étoit un de la derniere eſpece, que James avoit rendu propre à être habité. Il étoit dans une des parties les plus réculées de ce lieu ſouterrein; de ſorte que l'air extérieur ne pou-

vant s'y communiquer facilement, nous y étions comme dans un printems perpétuel. Un jour, en visitant quelques endroits profonds qui m'avoient frapé plus que les autres ; j'aperçus à la clarté d'une bougie que je tenois à la main, quelques caracteres gravés sur le roc. La curiosité me fit aprocher pour les lire ; ils composoient ces mots.

Si la fortune amene après moi dans ces lieux quelque malheureux pour chercher un asyle, qu'il se console en aprenant que ses maux ne sçauroient égaler ceux que j'y souffre, ni ses larmes celles que j'y verse incessamment. Ainsi l'a voulu le Ciel, qui regle nos destinées par des jugemens d'une profondeur infinie.

Cette inscription mélancolique me fit faire quantité de réflexions. Je ne doutai d'abord nullement qu'elle ne fût de la main de Bridge, qui avoit eu d'assez fortes raisons de se plaindre de la fortune, pour s'imaginer qu'elle n'avoit jamais traité personne avec plus de rigueur que lui. Cependant m'étant souvenu, que suivant le recit de Madame Riding, il n'avoit commencé à connoître ses malheurs qu'après son retour du college d'Eaton, je ne trouvai nulle aparence qu'il eût pu s'affliger à cet excès, dans un temps où il ignoroit entiérement son sort, & dans l'âge d'ailleurs le plus voisin de l'enfance. Il n'y avoit point de contradiction, à penser qu'elle étoit d'un autre que de lui. La caverne de Rumney-hole n'est pas un lieu inconnu, quoiqu'elle soit dans un quartier désert : il pouvoit être arrivé à quelqu'un de s'y retirer avant nous ; car les personnes malheureuses se rencontrent assez ordinairement dans leurs idées. Je n'y trouvois qu'une difficulté ; c'est que les caracteres paroissoient tracés nouvellement, & suputant, comme je faisois, le tems

qu'avoit duré la ſolitude de Bridge & la mienne ; je ne pouvois accorder une empreinte ſi fraîche avec un ſi grand nombre d'années. En raiſonnant ainſi, je continuois de marcher, & j'obſervois de tous côtés ſi je n'apercevrois point quelqu'autre Inſcription qui pût m'éclaircir davantage. L'attention que j'y aportois, me fit perdre celle que j'avois eue juſqu'alors à reconnoître exactement les lieux par où je paſſois, dans la crainte de m'égarer à mon retour ; de ſorte que penſant reprendre le chemin de ma derniere, après une longue & inutile recherche, je me trouvai dans le dernier embarras pour demêler celui par lequel j'étois venu. J'invoquai le ſecours du ciel, qui pouvoit ſeul me tirer de ce Labyrinthe. Je pris ſucceſſivement pluſieurs routes : les unes n'aboutiſſoient à rien ; & ne trouvant nul paſſage, j'étois obligé de retourner ſur mes pas ; les autres ne faiſoient qu'augmenter ma peine, parce que ſe partageant en diverſes branches, j'étois à tout moment dans la néceſſité de tenir un nouveau conſeil pour délibérer ſur celle qu'il falloit ſuivre. Pour comble de malheur, la bougie que j'avois aportée aprochoit de ſa fin. Elle m'étoit néanmoins ſi néceſſaire dans ces épaiſſes ténébres, que j'étois perdu ſans reſſources ſi elle venoit à me manquer tout-à-fait. Je ſentois la grandeur du péril, & j'avoue que, quelque peu d'attachement que j'euſſe pour la vie, je ne pouvois me conſoler d'être réduit à la finir d'une maniere ſi triſte. Enfin, j'eus le malheur de voir expirer la lumiere de ma bougie. Je perdis auſſi-tôt l'eſpérance. Je m'arrêtai, autant par la foibleſſe qu'une exceſſive frayeur me cauſa tout-d'un-coup, que par l'impuiſſance de me conduire dans un telle obſcurité. Je m'aſſis à terre : tous mes ſentimens, ſans doute, étoient triſtes & doulou-

reux ; mais je n'en eus pas de violens, comme il arrive dans le déſeſpoir. Je me remis même peu-à-peu de l'effroi où j'avois été d'abord, & rapellant tous les principes de conſtance que la philoſophie peut fournir, je me diſpoſai à la mort avec une réſignation parfaite. Je ne paſſai guerre moins de vingt quatre heures dans cette ſituation, & ce qui eſt le plus ſurprenant, j'en employai une partie à dormir d'un ſommeil tranquille.

Un pouvoir plus réel que la fortune, veilloit pendant ce tems-là à ma conſervation : ce fut lui, ſans doute qui me fit tomber ainſi dans l'aſſoupiſſement du ſommeil, pour prévenir les funeſtes idées dont je n'aurois peut-être pas été capable de me défendre juſqu'à la fin. Je m'éveillai. J'éprouvai à mon réveil quelque choſe de ſemblable aux ſentimens que j'avois eus avant que de m'endormir, c'eſt-à-dire, d'abord une vive frayeur, & peu-à-peu un renouvellement de conſtance & de force contre les aproches de la mort. Je ſuis, diſois-je, un véritable enfant de la terre : je ſuis ſorti de ſon ſein, j'y ai vécu, & je m'y trouve en mourant. Qu'elle m'y retienne donc : & que je n'en ſorte jamais ! Un bruit confus, que j'entendis tout-d'un-coup me fit ſortir de ces réflexions. Je prêtai l'oreille. Ce n'étoit d'abord qu'un retentiſſement de la caverne. Je ne ſçavois à quoi l'attribuer. Mais le ſon étant devenu plus diſtinct, je crus entendre le pas d'une perſonne qui marchoit. Je me levai, & ſans me donner le tems de faire plus d'attention, je courus avec une viteſſe incroyable, & comme par le mouvement qui fait tendre la nature à ſa conſervation, vers l'endroit d'où le bruit ſembloit partir. Heureuſement le terrein étoit uni, & mes pieds ne trouvoient point d'obſtacle. Je tenois les mains levées devant moi en courant, pour éviter la ren-

contre du Roc. Après m'être ainſi avancé environ cent pas, je m'imaginai découvrir un peu de lumiere. La caverne alloit en tournant. Je ſuivis ce rayon d'eſpérance, qui me ſembloit croître de plus en plus. La clarté devint aſſez grande pour me faire apercevoir les environs. Je n'entendis plus marcher : mais continuant toujours à voir clair autour de moi, je ne doutai point qu'en avançant encore quelque pas, je ne découvriſſe enfin la ſource de mon ſalut. Je ne me trompois point, je vis un homme, une créature ſemblable à moi. Quelle joie pour un malheureux qui n'enviſageoit plus que la mort, & une mort ſi terrible & ſi funeſte.

Cependant je n'étois pas tout-à-fait à la fin de mes peines. Cet homme qui s'étoit arrêté au bruit de mon aproche, étoit tremblant de frayeur, autant que je l'étois de joie. Il tenoit un flambeau allumé ; mais à peine m'eût-il découvert, qu'il l'éteignit, & me prenant aparemment pour un Voleur ou pour quelque habitant monſtrueux du ſein de la terre, il demeura en ſilence & ſans mouvement dans l'obſcurité, pour éviter le danger dont il ſe croyoit menacé. Je retombai alors moi-même dans toutes les craintes. Un accident ſi cruel, au moment que je me croyois aſſuré de mon ſalut, me jetta dans une conſternation inexprimable. Il faut donc périr, m'écriai-je. O Ciel vous m'abandonnez, car je vois bien qu'il ne me reſte plus de reſſource. Je me perſuadai que tout ce que je venois de voir, n'étoit qu'une illuſion, un ſonge, le jeu de quelque Génie malin, qui avoit voulu inſulter à ma perte en me donnant de fauſſes eſpérances de ſalut. J'avançai néanmoins encore quelques pas, & me croyant à peu près vers le lieu où j'avois aperçu le fantôme qui m'avoit trompé, j'élevai ma voix d'un ton pi-

toyable : qui que vous ſoyez, homme charitable, ou démon ennemi, ſi vous me refuſez votre vue, accordez-moi du moins de vous entendre. Hélas ! je ne vous demande qu'un mot de conſolation. J'eus peine à prononcer ces paroles, tant la courſe & ma crainte avoient altéré ma reſpiration. J'attendis pendant quelques momens une réponſe : on ne m'en fit point. Je repris encore triſtement : Si vous êtes un homme, pourquoi refuſez-vous de me répondre ? Auriez-vous la dureté de me laiſſer périr dans ce lieu d'horreur, ſi vous pouvez m'aider à en trouver la ſortie ? Qu'apréhendez-vous d'un malheureux dont la vie dépend de vous, & qui vous la demande ici comme une faveur ? On me répondit alors d'un ton fort doux, que ſi je n'avois point de mauvais deſſeins, on me rendroit volontiers tous les ſervices que je ſouhaiterois. Je diſtinguai aiſément que je n'étois qu'à dix pas de la perſonne qui parloit. Je m'approchai davantage, & pour l'exciter encore à ne me point abandonner, je lui racontai en peu de mots de quelle maniere je m'étois égaré dans ce vaſte ſouterrein. Donnez-moi la main, me répondit-on, nous ne ſommes point éloignés de l'ouverture de la caverne, vous allez vous trouver au jour, dans un inſtant. Je ſuivis ce charitable libérateur, qui me fit revoir en effet plus promptement que je ne l'eſpérois, la lumiere, que je croyois avoir perdue pour toujours.

Je partageai d'abord mes actions de graces entre le Ciel, qui étoit ſans doute le premier auteur de ma délivrance, & l'inſtrument qu'il lui avoit plu d'employer pour ma conſervation. Je le fis avec un air de naïveté, dont mon inconnu parut être ſurpris. Il me regarda attentivement : Si vous n'avez point de raiſon, me dit-il, qui vous empêche de m'aprendre qui vous êtes, & ce

qui vous a porté à vouloir pénétrer dans cette horrible Caverne : vous me ferez plaisir de satisfaire ma curiosité. Je balançai sur ma réponse. Je sçavois en général que la plûpart des hommes sont perfides. Mon secret étoit de la derniere importance. Je ne concevois pas ce que ce pouvoit être qu'un homme que j'avois trouvé seul & le flambeau à la main, dans le lieu de ma demeure, ni quel dessein pouvoit l'y avoir emmené. Ma surprise d'ailleurs avoit été extrême, en apercevant, tandis qu'il parloit, que les dehors de la caverne ne ressembloient point à ceux par lesquels j'avois été introduit la premiere fois. Au lieu d'une vallée étroite & profonde, c'étoit le côté d'une montagne couverte de bois. Me voyant donc un endroit inconnu, avec une personne que je ne connoissois pas mieux, le peu d'usage que j'avois du monde, m'inspira de la crainte & de la défiance. Je répondis simplement, que j'étois un malheureux jeune homme dont les actions & la naissance ne méritoient la curiosité de personne. Je vous remercie du fond du cœur, continuai-je, du service que vous m'avez rendu, & je vous souhaite pour récompense une fortune meilleure que la mienne. Je ne sçai si ces paroles, ou la simplicité de ma phisionomie & de mes manieres, lui firent prendre de moi une idée que je ne cherchois point à lui donner, mais m'ayant retenu par la main, il me demanda en grace de lui aprendre du moins où je demeurois, & ce que j'allois devenir. Cette obstination m'embarrassa. Je le regardai fixement à mon tour. Il étoit grossiérement vêtu, & son visage me parut pâle & abbattu ; mais la douceur de ses yeux me rassura ; je sentis même que mon cœur inclinoit naturellement à lui vouloir du bien. Vous me demandez qui je suis, lui dis-je, & vous de-

rez de connoître ma demeure & ma condition. Dites-moi donc vous-même qui vous êtes, & quel nom je dois donner à la curioſité que vous me témoignez ? eſt-ce haine ou affection ? Etes-vous de ces hommes droits & ſinceres, dont on dit que le nombre eſt ſi petit ſur la terre, ou de ces perfides qui ne cherchent qu'à tromper l'innocence ; & dont je tâche d'éviter ici la malignité ? Expliquez-vous. Si vous êtes tel que je le ſouhaite, je regarderai votre connoiſſance comme une faveur du Ciel, & je vous ouvrirai mon cœur ſans réſerve. Je vous apprends déjà, que cette caverne eſt mon unique ſéjour. Il demeura dans le ſilence pendant quelques momens, comme s'il eût réfléchi ſur ma réponſe. Mes termes, & le ton dont je les avois prononcés, ne lui paroiſſoient point conformes à l'uſage ordinaire. Il continuoit de me regarder, & ne ſçachant quel jugement il devoit porter de moi, il étoit embarraſſé à s'expliquer. J'apris de lui dans la ſuite, que ſon irréſolution avoit été ſi grande, qu'il avoit été ſur le point de me quitter ſans ajouter une ſeule parole. Cependant, le même ſentiment qui m'avoit prévenu en ſa faveur, agiſſoit auſſi ſur ſon cœur. Il m'embraſſa. Vous n'êtes point capable de tromper, me dit-il, puiſque vous avez tant d'averſion pour l'artifice & la perfidie. Venez, vous allez connoître auſſi ma demeure. Il me fit entrer avec lui dans la caverne. Je le ſuivis par des détours obſcurs, qui aboutirent enfin à une eſpece de chambre à peu près pareille à la mienne. Voilà ma maiſon, me dit-il, ou mon tombeau, ſi vous aimez mieux lui donner ce nom. Voyez ſi vous lui trouvez quelque reſſemblance avec la vôtre. Je lui répondis, qu'à l'exception de quelques meubles de plus qui étoient dans la mienne, il y avoit fort peu de différence. Il faut donc qu'il n'y en

ait pas beaucoup non plus dans la disposition de nos ames; car il n'y a qu'une grande conformité de fortune, qui ait pu inspirer en même-tems à deux personnes le dessein d'un genre de vie si extraordinaire. J'en suis d'autant plus surpris, ajouta-t-il, que vous me paroissez d'un âge moins avancé que le mien, & qu'il n'y a pas d'aparence que vous ayez assez vécu pour essuyer beaucoup de traverses & d'agitations. Ma vie, repartis-je, auroit été jusqu'à present simple & tranquille, si je n'eusse eu à suporter que mes propres peines: du caractere dont je suis, je les aurois pardonnées à la fortune. Mais les douleurs d'une Mere que j'aimois tendrement, & les crimes d'un pere qui s'est rendu l'horreur de la nature, m'ont causé la seule tristesse que j'ai été capable de sentir. C'est par un effet de ces deux causes, que j'ai demeuré enséveli depuis quelques annés dans cette caverne. Je ne fis pas difficulté de lui aprendre ensuite qui j'étois, & de quelle maniere j'avois vécu jusqu'alors. J'ajoutai à mon recit, le malheur que j'avois eu récemment de perdre ma mere; l'ordre qu'elle m'avoit donné en mourant, de ne quitter ma retraite qu'après le décès de mon Pere; la peine que j'avois a y demeurer seul; & la joie, au contraire, que j'allois ressentir d'y vivre avec un compagnon tel que lui, si je ne me trompois pas dans l'opinion que j'avois déjà conçue de sa droiture & de sa vertu.

Comme je parlois de l'abondance du cœur & que j'avois l'esprit entierement occupé de mes idées, je ne m'aperçus point qu'il répandoit un ruisseau de larmes pendant mon discours. Cette vue m'ayant frapé vivement, je lui demandai ce qui pouvoit l'affliger à cet excès. Oh! me dit-il, que vous êtes le fils d'un abominable pere! Venez, continua-t-il en prenant le flambeau qu'il

éclairoit sa demeure, je vais vous donner de nouveaux exemples de ses vertus. Vous êtes mon fils, mais puisqu'il ne vous a pas épargné plus que nous, & que l'ouverture que vous venez de me faire, m'assure de votre sincérité, je ne veux point tarder à payer votre confiance. C'est le Ciel qui vous envoie pour me consoler. Peut-être trouvez-vous quelque consolation vous même à connoître qu'il y a des hommes beaucoup plus malheureux que vous. Il marcha devant moi le flambeau à la main. Je le suivis quinze ou vingt pas, dans l'intérieur de la caverne. Il s'arrêta dans un enfoncement étroit, où j'aperçus une petite porte de bois, qu'il ouvrit avec une clef. Nous entrâmes dans une chambre taillée, comme la mienne, dans le roc, mais beaucoup plus réguliere, de sorte qu'étant tendue d'une tapisserie, & ornée de meubles très-propres! elle auroit pu passer dans toutes sortes de maisons pour un magnifique apartement. La surprise que ce spectacle imprévu me causa, fut augmentée par la vue d'une jeune fille de neuf à dix ans, qui vint embrasser mon conducteur, & d'une espece de femme de chambre ou de gouvernante, qui la conduisoit. Il ferma la porte avec soin, & me prenant par la main, il me conduisit vers un lit qui étoit au fond de la chambre. Ma chere, dit-il en ouvrant le rideau, je vous amene un jeune homme qui partagera vos peines, lorsqu'il les connoîtra, & qui aidera à vous consoler par le recit des siennes. C'est un fils de Cromwel. Il ne faut pas que ce nom vous effraie, ajouta-t-il. Il a reçu de son pere les mêmes faveurs que nous, & il est réduit depuis quelques années à vivre comme nous dans cette caverne, où j'ai eu le bonheur de le rencontrer aujourd'hui.

Je jugeai qu'il parloit à son épouse. Elle ne

répondit que par un profond ſoupir. Nous nous aſſîmes. Il me fit ſervir par la femme de chambre quelques rafraîchiſſemens, dont il jugeoit avec raiſon que j'avois beſoin après un jeûne de plus de vingt-quatre heures. Il me pria enſuite de raconter à ſon épouſe les malheurs de ma mere & les miens. Cette Dame parut m'écouter attentivement : mais j'eus lieu de connoître par la violence de ſes ſoupirs, qu'il régnoit une étrange agitation dans ſon ame.

L'époux me fit ſigne de le ſuivre. Nous ſortîmes de la chambre, & enſuite de la caverne. Nous nous promenâmes quelque-temps en ſilence, dans un endroit découvert de cette montagne déſerte. Il eſt juſte, me dit-il enfin, que je vous aprenne avec qui vous êtes, & que je reconnoiſſe par une égale confiance, l'ouverture que vous m'avez faite de votre malheureuſe condition. Vous êtes né dans l'infortune ; & l'habitude que vous avez d'y être depuis votre enfance, vous empêche de la ſentir. Vous prononcez le nom de *malheur*, preſque ſans connoître ce qu'il ſignifie ; & je vois à l'égalité de vos ſentimens, que cette caverne même, & l'affreuſe vie que vous y menez, altérent moins votre repos, qu'ils ne l'établiſſent. Il en eſt de moi tout autrement. J'étois le plus fortuné de tous les hommes. C'eſt par une aventure ſans exemple, que je ſuis réduit à vivre dans ces ténèbres, & chaque moment que j'y paſſe me ſemble un martyre cruel, parce qu'elles redoublent l'horreur qui régne continuellement au fond de mon ame. Préparez-vous à la compaſſion que méritent mes peines. Mon hiſtoire eſt courte ; mais il n'y en eut jamais de ſi funeſte. Ces paroles prononcées d'un ton le plus triſte, & l'eſtime que je ſentois déjà pour cet inconnu, me

mirent dans la situation qu'il desiroit pour l'entendre. Il commença ainsi son recit.

Mon nom est le Vicomte d'*Axminster*. Je suis né en Angleterre ; mais mon pere ayant été fait Gouverneur de la Floride & de la nouvelle Angleterre, par la Reine *Elisabeth*, je passai la mer dès mon enfance, & j'ai vécu depuis dans cette partie de l'Amérique. J'y ai été élevé comme j'aurois pu l'être en Europe. La douceur du gouvernement de mon pere le fit aimer universellement de toute la Colonie, & des Sauvages mêmes sur lesquels sa bonté s'etendoit aussi. J'en recueillois le fruit par le zèle & la tendresse qu'on s'empressoit de me marquer. Je régnois en quelque sorte, dans cette contrée, tant je trouvois d'obéissance & d'attachement dans tous les Peuples qui étoient soumis à l'autorité de mon pere. J'en reçus mille témoignages en diverses occasions, mais sur-tout dans une entreprise d'où je faisois dépendre tout le bonheur de ma vie. J'avois fait un voyage dans l'Isle de Cube, pour l'intérêt du commerce que nous entretenions avec les Espagnols. J'y avois vu la fille du Gouverneur, qui se nommoit *Theresa* d'*Arpez* : & si sa beauté m'avoit inspiré une passion violente, mon bonheur m'avoit fait réussir aussi à lui plaire. J'étois revenu plein d'amour, & dans la résolution de solliciter mon Pere à consentir que je retournasse promptement à Cube, pour demander cette charmante personne au Gouverneur, pour en faire mon Epouse. Je l'eusse sans doute obtenue : mais la guerre s'étant déclarée entre les Anglois & les Espagnols, cet accident fit avorter malheureusement mes espérances. Cependant, rien n'étant capable de diminuer ma passion, je résolus, en jeune homme ardent, de faire servir même la

guerre au ſuccès de mes deſirs. Je faiſois beaucoup de fond ſur la tendreſſe de Dona Thereſa. Je ne doutois point que je ne puſſe l'engager à quittet ſon Pere pour être à moi. La difficulté ne conſiſtoit qu'à trouver le moyen d'aller juſqu'à elle, & de l'enlever des mains des Eſpagnols. Je confiai mon amour & mes deſſeins à quelques jeunes gens des principales familles de la Colonie. Ils parurent recevoir indifféremment cette ouverture. J'admirois d'où pouvoit venir ce refroidiſſement de leur zèle ; & j'en fus même affligé juſqu'à leur faire des vifs reproches. Ils les eſſuyerent ſans répondre. Quelques jours après on s'aperçut de nos principales Habitations, que la plus grande partie de la jenneſſe, & toutes les perſonnes qu'on croyoit capables d'une entrepriſe hardie, avoient diſparu comme de concert, ſans qu'on pût conjecturer quelle route ils avoient pris. Ils n'étoient guere moins de deux cens. L'on aprit enſuite que s'étant aſſocié un pareil nombre de Sauvages réſolus, ils avoient gagné le Port voiſin, qu'ils s'étoient emparés de deux vaiſſeaux Anglois qui y étoient arrivés depuis quelques jours, & qu'ils s'étoient éloignés de la Côte. Mon pere fut extrêmement alarmé de cette nouvelle. Les Eſpagnols avoient déjà commencé les hoſtilités. Nous demeurions preſque ſans défenſes après le départ de tant de fugitifs, & nous ne doutâmes point qu'ils n'euſſent abandonné la Colonie pour n'y revenir jamais. Nous paſſâmes environ deux mois dans cet effroi : Heureuſement nous fûmes tranquilles de la part des Eſpagnols. Mon Pere s'employoit à donner les meilleurs ordres qu'il lui fut poſſible pour notre ſûreté. Il fit élever un petit Fort à l'entrée de la riviere. J'étois avec lui à preſſer l'ouvrage ;

lorſque nous aperçumes deux vaiſſeaux qui venoient vers nous à pleines voiles, avec le vent le plus favorable. Leur éloignement ne nous permettant point d'appercevoir la couleur du Pavillon, notre crainte fut extrême, c'eſt-à-dire, égale au péril. Nous prîmes les armes avec tous ceux qui étoient en état de défenſe, réſolus de nous oppoſer vigoureuſement à la deſcente. Les deux Capitaines des Vaiſſeaux que notre Jeuneſſe avoit enlevés, étoient avec nous. Ils furent les premiers à reconnoître que c'étoient leurs propres Vaiſſeaux qui s'avançoient. La joie que nous eumes de cette aſſurance étoit toujours mêlée d'une juſte frayeur; car nous ignorions abſolument à quoi nous devions nous attendre. Enfin, lorſqu'ils furent aſſez proches pour être aperçus diſtinctement, nous découvrîmes ſur les ponts nos Amis & nos concitoyens, qui tendoient les mains vers nous, en ſigne de paix & d'amitié. Ils furent en un moment au rivage. Mon pere les reçut d'un air ſévére & mécontent. Les principaux s'aprocherent avec ſoumiſſion, ils lui demanderent pardon, en reconnoiſſant la témérité de leur conduite, qui ne pouvoit être juſtifiée que par le ſuccès, & par le deſſein, qu'ils avoient eu de rendre ſervice au fils de leur Gouverneur. En un mot, ils avoient entrepris d'enlever Dona Théreſa, ſur l'ouverture que je leur avois faite de ma paſſion; & ma bonne fortune les avoit fait réuſſir. Ils amenoient avec eux la plus charmante de toutes les proies. Je fus ſi tranſporté de joie en les entendant, que je me jettai aux pieds de mon pere, pour le conjurer d'oublier leur faute, & de me laiſſer courir à ma félicité. Où eſt-elle? m'écriai-je. Ah! fideles Amis, comment pourrai-je reconnoître un tel ſervice! Ils me dirent qu'elle étoit ſeule dans

les cabanes du Vaiſſeau, & qu'elle y étoit aſſez triſte, parce qu'ils lui avoient caché juſqu'alors dans quel lieu ils la conduiſoient, pour la ſurprendre agréablement lorſqu'elle ſe verroit entre mes bras. Quelque ſujet que j'euſſe de compter ſur ſon affection, je craignois qu'elle ne fut offenſée d'un enlevement ſi bruſque, qui pouvoit lui faire craindre un défaut de reſpect dans mon amour, j'apréhendois de paroître à ſes yeux, & je me fis expliquer auparavant de quelle maniere ils s'étoient ſaiſis d'elle, pour m'aſſurer qu'il ne leur étoit rien échapé dont elle eût lieu de ſe plaindre. Ils l'avoient enlevée ſans violence, dans une promenade qu'elle faiſoit avec ſon pere & quelques-unes de ſes Amies. Je paſſai dans le vaiſſeau. Je la ſurpris infiniment, en me preſentant à elle. Sa crainte ſe diſſipa ſans doute, en voyant à ſes pieds un Amant dont elle connoiſſoit la tendreſſe & la fidelité. Mais trouvant quelque choſe de dur & de biſarre dans le moyen dont elle s'imaginoit que je m'étois ſervi pour me procurer ſa poſſeſſion, elle reçut mes premieres careſſes avec quelque froideur. Il lui ſembloit du moins, que je n'aurois pas dû me remettre du ſoin de ſon enlevement ſur des étrangers. Je me juſtifiai facilement, en lui expliquant le nœud de cette aventure; & nous nous accordâmes bientôt à remercier le Ciel qui avoit amené notre bonheur par une voie ſi étrange & ſi ineſpérée. Je la conduiſis au rivage. Mon pere, qui étoit peut-être incertain pendant ce tems-là de la maniere dont il devoit ſe conduire avec elle & avec moi, ſe détermina tout-à-coup, en la voyant, à me la donner pour Epouſe. Il pardonna, en ma faveur, aux jeunes gens qui m'avoient rendu ſervice avec tant de zèle; & tout le monde pre-

nant part à ma joie, je devins heureux peu de jours après par la célébration de mon mariage.

Ma satisfaction ne fit ensuite qu'augmenter. J'adorois mon aimable Epouse. J'eus d'elle une fille, que vous venez de voir dans la Caverne. Nous passâmes quelques années tranquilles à la Floride, jusqu'à la mort de mon pere, & peut-être aurois je pu lui succéder dans son Emploi, si j'eusse eu de l'inclination à faire un plus long séjour en Amérique; mais j'étois résolu depuis long-tems de repasser en Europe, aussi tôt que je me trouverois libre. Mon Epouse ne le souhaitoit pas moins que moi. Je chargeai un Vaisseau de mes richesses, & je repris avec ma famille la route de ma chere Patrie. Les hommes sçavent-ils ce qu'ils desirent, lorsqu'ils se proposent des contentemens de leur choix! Ce qui leur paroît le plus propre à faire leur bonheur, se change pour eux en une source d'infortunes & de miseres. Ils abandonnent un repos assuré, dont ils se lassent par inconstance; & l'ombre après laquelle ils courent, les conduit à leur perte. C'est ainsi que j'ai contribué moi-même à ma ruine, en croyant travailler à augmenter mes plaisirs. J'y vivois paisiblement à la Floride: j'y étois estimé de mes Amis, chéri de mon Epouse, & favorisé de la fortune: quel besoin avois-je de retourner en Angleterre pour y tomber dans un abyme de misere & de honte, dont il n'y a plus de main assez forte pour me retirer.

J'arrivai à Londres, il y a environ deux ans. Je trouvai la forme du Gouvernement changée, & l'autorité de Cromwel bien établie. Quelque compassion que m'y inspirât le sort de notre malheureux Roi, & le recit de toutes les violences de son bourreau, je crus devoir suivre

le torrent & me ſoumettre comme les autres à la Tyrannie. J'employai d'abord une partie de mes biens à acheter pluſieurs Terres conſidérables dans ce Comté. J'établis enſuite ma demeure à Londres, où ſans prendre part aux affaires publiques, je me bornai à la connoiſſance de quelques anciens Amis de mon Pere, & à la compagnie de ma chere Epouſe. Nous fûmes tranquilles durant quinze mois, le crime & la fureur préparoient pendant ce tems-là tous leurs traits contre moi. *Aberdéen*, le favori & le digne confident de Cromwel, vit mon Epouſe aux Spectacles. Il conçut une furieuſe paſſion pour elle. Il chercha les moyens de l'entretenir, & il employa tout ce que l'artifice peut inventer pour la ſéduire. Elle m'en avertit. Je n'avois pas beſoin d'autre garant de ſa conduite, que ſon amour pour moi & ſa ſageſſe. Cependant, les emportemens d'Aberdéen ayant paſſé toutes meſures, je jugeai à propos d'en informer particulierement Cromwel, & de le prier d'arrêter l'inſolence de ſon Favori. Il m'écouta avec un étonnement affecté. Il me répondit, que connoiſſant Aberdéen pour un homme fort retenu, il avoit peine à le croire capable des excès dont je l'accuſois; que la délicateſſe conjugale me rendoit peut-être trop facile à alarmer: qu'il ne falloit pas s'en rapporter toujours à des aparences, ni ſe livrer trop légérement à des ſoupçons; qu'il m'oſoit preſque répondre qu'on m'avoit trompé par de faux raports, ou que je m'en laiſſerois impoſer par ma propre jalouſie. Je ne vous répéte point ce que j'ai apris d'un autre, lui dis-je avec aſſez de feu, je vous aprends ce que j'ai vu de mes propres yeux. Aberdéen a eu l'audace de venir chez moi; il y eſt venu même la nuit; j'y étois, quoiqu'il me crût ab-

sent, & sans le respect que j'eus alors pour vous qui le considérez, je l'aurois mis hors d'état de renouveller jamais ses insolences. Je vous conjure, ajoutai-je, de les réprimer s'il les réitere une autrefois; ou de trouver bon que je les punisse.

Nous fûmes interrompus, & cette conversation n'eut point d'autre suite. Le soir du même jour, Aberdéen me joignit dans un lieu de promenade publique. Mylord, me dit-il, je sçai que vous vous plaignez de moi. Peut-être vous en ai-je donné quelque sujet. Mais il ne m'arrivera plus de rien faire qui vous offense. Je respecte les liens du mariage; & je prie le Ciel de me punir, si j'ai eu la pensée d'y donner la moindre atteinte. J'aime votre épouse, je vous l'avoue; c'est fureur ou maladie. Mais je consens à être puni de votre main, si vous vous apercevez jamais que je prétende à quelque chose de plus que le plaisir innocent de la voir. Ne me le refusez pas, & accordez-moi votre amitié. Un compliment si extraordinaire m'obligea de méditer quelque-tems ma réponse. Je concevois bien qu'un homme peut être atteint d'une passion violente, & conserver assez de vertu pour y résister : mais pouvois-je attendre raisonnablement cette grandeur de courage d'un Aberdéen, c'est-à-dire, de l'esclave & du satellite d'un tyran? La vertu n'est pas l'effort d'un moment : il faut qu'elle ait jetté de profondes racines dans un cœur, pour y produire des effets sur lesquels on puisse infailliblement compter. Par quels liens Aberdéen eût-il été si attaché à Cromwel, si ce n'eut été par la ressemblance de leurs inclinations? Je ne pouvois prendre confiance à l'un plus qu'à l'autre. Cependant, ne voulant point passer pour un mari bizarre & jaloux, je lui ré-

pondis honnêtement que je ne pouvois pas m'offenſer qu'on aimât mon épouſe ; mais que je le croyois aſſez raiſonnable, pour voir à quelles bornes cette ſorte d'amour devoit s'arrêter. Il parut ſatisfait. Je fus étonné le lendemain, de recevoir ſa viſite. Je l'entretins encore fort civilement. Il me demanda, après quelques momens de converſation, s'il n'auroit pas l'honneur de ſaluer mon épouſe. Je ne m'y opoſai point. Mais comme je l'avois avertie de ce qui m'étoit arrivé avec lui ; elle refuſa de paroître, ſur quelque prétexte d'indiſpoſition. Il ſortit mécontent ; ce qui ne l'empêcha pas de revenir quelques jours après, & de continuer pluſieurs fois la même choſe, quoiqu'il eſſuyât toujours les mêmes refus. Enfin, ce ſcélérat n'ayant plus la force de ſe contrefaire, prit une horrible réſolution qui a cauſé juſtement ſa mort, & qui m'a précipité dans des malheurs irréparables.

Mon épouſe aimoit les ſpectacles, & y aſſiſtoit ſouvent. Elle y étoit allée un jour avec quelques amies, & j'attendois ſon retour à l'heure ordinaire ; lorſqu'un de mes domeſtiques, hors d'haleine, vint m'avertir que mon caroſſe avoit été arrêté dans les rues, les traits des chevaux coupés ; & ſa maîtreſſe enlevée par pluſieurs perſonnes maſquées, qui l'avoient renfermée auſſitôt dans un autre caroſſe, & qui s'étoient enfuis avec elle. Le tranſport où cette nouvelle me jetta m'alloit faire ſortir comme un furieux, ſans délibérer ; mais au moment que je quittois ma maiſon pour courir dans toutes les rues de Londres, je vis arriver les Dames qui avoient accompagné ma malheureuſe épouſe à la comédie. Elles étoient dans un caroſſe de louage, n'ayant pu revenir avec le mien. Le viſage éploré avec lequel elles m'aborderent,

me confirma le triſte raport de mon valet : Cruelles amies : leur dis-je d'un air éperdu, rendez-moi mon Epouſe ! C'eſt à vous que je l'avois confiée. Je voulus les quitter ſur le champ. Elles m'arrêtérent, pour me dire que j'aurois bientôt de ſes nouvelles ; & qu'en quelque endroit que ſes Raviſſeurs la puſſent conduire, ils ſeroient infailliblement découverts. En effet, elles avoient eu aſſez de préſence d'eſprit pour ordonner à mon cocher de ſuivre le caroſſe de ſa maîtreſſe ; ce qu'il avoit fait aiſément ſur ſes chevaux mêmes, dont j'ai déjà dit que les traits avoient été coupés : de ſorte que cette précaution que mes ennemis avoient cru devoir prendre pour leur ſûreté, ſervit à hâter la découverte & le châtiment de leur crime. Mais foible conſolation, puiſqu'ils eurent tout le tems de l'exécuter !

Je rentrai dans ma maiſon, pour attendre le retour de mon cocher. J'étois déchiré de milles paſſions cruelles, & je n'avois pas la force de prononcer un ſeul mot. Il revint environ une heure après. Il n'avoit pu ſçavoir le nom des Raviſſeurs, mais les ayant ſuivis à un mille de Londres, juſqu'à une maiſon écartée où ils étoient deſcendus, il avoit remarqué exactement le lieu & les environs. Je repris quelque eſpérance. Il m'étoit aiſé de juger, que l'auteur du crime ne pouvoit être un autre qu'Aberdéen. Je le dévouai à toutes les Furies, & je fis ſerment de le maſſacrer juſques dans les bras de Cromwel même. J'aſſemblai auſſi-tôt mes amis : nous partîmes au nombre de douze, ſans compter nos valets, tous gens de la plus haute naiſſance, ennemis ſecrets de Cromwel & de ſes partiſans. Il étoit environ dix heures lorſque nous arrivâmes à la maiſon où mon cocher nous

conduiſit. Je priai huit de mes amis de l'environner, de ſorte que rien ne pût nous échaper. Nous enfonçâmes la porte avec violence, & j'entrai, moi quatrieme, l'épée au poing, réſolu de ne faire quartier à perſonne. Le premier objet qui ſe préſenta fut un domeſtique qui voulut fuir auſſi-tôt qu'il nous aperçut. Je l'arrêtai. Parle, lui dis-je d'un ton furieux, où eſt Aberdéen, avec Milady Axminſter ? Il contrefit aſſez adroitement l'étonné, comme ſi je lui euſſe parlé de quelque perſonne inconnue. Mais mon cocher, qui me ſuivoit, m'ayant aſſuré qu'il le reconnoiſſoit, & qu'il étoit du nombre des Raviſſeurs, je lui apuyai la pointe de l'épée ſur l'eſtomac : Parle, repris-je, ou tu es mort. Il me dit en tremblant, que ſon Maître étoit dans une chambre haute, avec mon épouſe. Je lui demandai s'ils étoient ſeuls. Il me dit qu'ils étoient au lit enſemble. Au lit enſemble ! m'écriai-je : Ah ! chers amis, vengez-moi. Je tombai ſans connoiſſance, en prononçant ces paroles. Mes amis, jugeant que ce n'étoit qu'un évanouiſſement, ordonnerent à mon cocher de prendre ſoin de moi, & ils monterent dans la chambre où étoit le criminel Aberdéen. Il avoit entendu le bruit qui s'étoit fait en bas ; & dans la crainte du châtiment qui le menaçoit, il tâchoit en dedans de barricader la porte. Elle fut enfoncée en un inſtant, malgré ſes efforts. Mes amis ne le tuerent point, voulant me laiſſer le choix de ma vengeance. Je montai un inſtant après eux, car la connoiſſance ne tarda point à me revenir, & la fureur ne pouvoit manquer de renouveller tout-d'un-coup mes forces. Je trouvai Aberdéen, nud à genoux, qui faiſoit les ſuplications les plus baſſes pour obtenir la vie. J'allois le percer de mille coups ; un de mes amis me

retint le bras, en me disant que puisque nous étions les maîtres, il y avoit quantité de choses sur lesquelles il falloit l'interroger, avant que de lui donner la mort. Je m'arrêtai. Le trouble où j'étois, m'ôtoit l'usage de la voix. Je cherchai des yeux mon épouse. Elle étoit encore au lit. Ma fureur, qui ne s'étoit pas assouvie sur Aberdéen, se tourna tout-d'un coup sur elle. Je trompai mes amis qui ne s'en défioient point, & je la perçai de plusieurs coups d'épée. Elle eut assez de vigueur, malgré ses blessures, pour me retenir le bras au quatrieme coup que je lui portai. Elle me fit même tomber sur le bord du lit, & d'une voix tremblante, elle m'apella son cher & cruel époux. Mes amis s'aprocherent, & m'ôterent mes armes. Elle continua à retenir ma main, à me reprocher tendrement ma dureté. L'égarement de raison où j'étois m'empêcha d'abord de l'entendre : mais diverses plaintes qu'elle proféra sur son innocence & sur cette mort cruelle, qu'elle souffroit, disoit-elle, volontiers, quoiqu'injustement ; ses soupirs languissans, le tendre nom d'époux qu'elle répétoit mille fois, fraperent enfin mes oreilles, & delà ils trouverent bientôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux, comme il arrive en sortant d'un songe, je vis la malheureuse moitié de moi-même, baignée dans son sang qui ruisseloit de toutes parts, je la vis pâle & mourante, les yeux déjà presqu'éteints ; & toutes ces horreurs étoient mon ouvrage ! Il ne m'échapa ni une parole, ni un soupir. Il étoit impossible que parmi tant de sentimens mortels qui m'assaillirent tout à la fois, il y en eut un qui pût trouver place à s'exprimer. Je me tournai vers mes amis : Venez à elle, leur dis-je avec une aparence de froideur qui les surprit ; voyez si l'on peut lui

donner quelque ſecours ; & hâtez vous, s'il ſe peut, avant que je meure, de me faire voir clair dans ce cahos de choſes horribles qui m'épouvantent. Dites-moi, mes chers amis, ajoutai-je d'une voix baſſe & les regardant d'un œil égaré, ne l'avez-vous pas trouvée au lit avec ce ſcélérat ? Ah ! s'écria ma triſte épouſe, il m'y a forcée le poignard ſur la gorge. Un de mes amis dit à Aberdéen : Ouvre la bouche, perfide, fais-nous la confeſſion de tous tes crimes. Ce malheureux, que la vue de tant d'armes & de ſa mort prochaine épouvantoient, répondit en tremblant, qu'il demandoit pardon de ſon crime au Ciel, à moi & à mon épouſe ; qu'il avoit employé effectivement les dernieres violences pour la faire conſentir à ſes criminels deſirs ; mais qu'il mériteroit peut-être ma compaſſion, ſi je voulois conſidérer qu'il étoit jeune, qu'il avoit été entraîné par une paſſion ſans bornes, & qu'il avoit ſuivi le conſeil de Cromwel. Toute l'aſſemblée frémit à ce nom. Les amis que j'avois priés de demeurer dehors, étoient entrés lorſqu'ils avoient vu que nous ne trouvions point de réſiſtance, & s'étant contentés d'arrêter quelques domeſtiques d'Aberdéen qu'ils firent garder par les nôtre, ils étoient montés avec nous ; de ſorte qu'étant tous préſens lorſqu'il prononça le nom de Cromwel, il n'y en eut pas un qui ne témoignât beaucoup d'envie de le faire expliquer davantage ſur les relations qu'il avoit avec lui. Il nous découvrit des injuſtices, des violences, des iniquités ſans nombre : j'en laiſſe le recit, qui n'a point de raport à mon Hiſtoire. Pour ce qui regarde mon épouſe, il nous répéta, qu'il n'eût jamais penſé à ſe procurer ſes faveurs par la violence, s'il n'y eût été ſollicité par Cromwel ; que ce Tyran, en lui donnant ce conſeil,

l'avoit assuré qu'il s'en étoit bien trouvé plus d'une fois pour lui-même : mais qu'outre la corruption de son cœur, il avoit eu deux raisons de lui inspirer un dessein si funeste à mon honneur ; qu'il avoit été choqué, à mon retour de la Floride, de me voir fuir sa présence, & refuser de grossir le nombre de ses flatteurs ; qu'il ne l'avoit pas moins été depuis, de la fermeté avec laquelle je lui avois porté mes plaintes au sujet de mon épouse ; & que me soupçonnant de le mépriser, il avoit saisi cette occasion d'humilier ce qu'il nommoit ma fierté & mon orgueil.

Après que mes amis eurent tiré d'Aberdéen une ample confession des crimes de son maître & des siens, ils me demanderent de quelle maniere je jugeois à propos qu'ils disposassent de lui. Hélas, leur dis-je, je vous laisse le soin de ma vengeance. Mais qui de vous prendra celui de me punir ? Suis-je moins coupable que lui ? Il a déshonoré mon épouse, & moi je l'ai massacrée cruellement. Nous méritons tous deux la mort. Je vous la demande comme une grace. Ils entreprirent de me consoler, en me représentant, qu'après le funeste accident que mon épouse avoit essuyé, je ne devois peut-être pas regarder sa mort comme le plus grand malheur qui puisse m'arriver ? que je devois remercier le Ciel de m'avoir fait connoître son innocence, & trouver moins dure une séparation à laquelle il falloit désormais me résoudre en quelque cas que je pusse me supposer, mais qu'il me seroit infiniment plus difficile à suporter, si ce cher objet de ma douleur & de mon amour, ne m'étoit point enlevé par la mort. Oui, leur répondis-je, vous m'aprenez de quelle maniere je dois considérer mon malheur ; mais il faudroit auparavant me donner la force d'y résister.

Le plus utile de vos ſecours ſeroit de m'ôter promptement la vie. Rendez-moi du moins mes armes : j'aurai bientôt trouvé le ſeul remede qui peut finir mes peines. Ils eurent la cruelle attention d'éloigner de moi tout ce qui pouvoit favoriſer mon déſeſpoir ; & s'apercevant que la vue d'Aberdéen ne faiſoit que l'entretenir, ils conférerent enſemble de quelle maniere ils ſe déferoient de lui. Nul d'entr'eux ne voulut ſe charger de la commiſſion de le tuer ainſi de ſang froid. Ils agiterent s'il n'étoit pas mieux de le réſerver à périr publiquement par la main d'un bourreau : mais craignant que la faveur de Cromwel ne le dérobât au châtiment, ils prirent enfin le parti de le faire deſcendre dans la cour, nud comme il étoit, & de le faire égorger en leur préſence par nos domeſtiques.

On avoit bandé pendant ce tems-là les plaies de mon épouſe ; mais la connoiſſance qu'elle avoit perdue avec la meilleure partie de ſon ſang, ne lui étoit pas encore revenue. Je la croyois morte. J'étois réſolu de mourir auſſi ; je ſongeois au moyen de tromper la vigilance de quelques-uns de mes amis, qui étoient demeurés à m'obſerver pendant que les autres puniſſoient Aberdéen. Cependant en rappellant toutes les circonſtances de mon malheur, il me vint à l'eſprit que je n'étois vengé qu'à demi par la mort d'Aberdéen, puiſque Cromwel n'avoit pas eu moins de part que lui à ſon crime. Je m'attachai avidement à cette penſée, & je formai auſſi-tôt le deſſein d'employer ma vie, que je ne voulois plus conſerver, à la punition de ce Tyran. Je rendrai ſervice à ma Patrie, en la délivrant d'un monſtre qui l'oprime ; je vengerai mon honneur, la mort de mon Roi & celle de mon épouſe. Ma querelle va devenir

celle de toute l'Angleterre. Je ſuis ſûr de l'aplaudiſſement de tous les gens de bien ; & ſi je péris de mon entrepriſe, j'y trouverai la fin de mes maux, que je ne me propoſe aujourd'hui de prolonger que dans cette eſpérance. Cette réſolution que je m'engageai à exécuter par mille ſermens, produiſit en un moment dans mon eſprit une tranquillité qui ſurprit mes amis. Ils me demanderent en vain la cauſe de ce changement. Je ne voulois pas leur confier mon deſſein ; non-ſeulement parce que j'apréhendois qu'ils ne le combattiſſent, mais par une eſpece de jalouſie qui me faiſoit ſouhaiter de ne partager avec perſonne la gloire & le péril d'une ſi grande entrepriſe.

L'exécution d'Aberdéen étant finie, nous penſâmes à quitter le lieu impur où nous étions, & à faire tranſporter le corps de mon épouſe. Tous mes amis étoient perſuadés, comme moi, qu'elle étoit ſans vie. Cependant, en continuant à lui donner quelques ſoins ſur un reſte de chaleur qu'elle conſervoit encore, on s'aperçut qu'elle reſpiroit foiblement. On redoubla les ſecours, & peu à-peu elle reprit aſſez de force pour ouvrir les yeux & pour jetter ſes regards autour d'elle. Je voulus m'aprocher de ſon lit, on m'en empêcha ; non qu'on craignît de moi quelque nouvelle violence ; la fureur ne m'avoit pas plus ému que ne faiſoient alors l'amour, la douleur & la pitié. Chere & malheureuſe épouſe, m'écriai-je, tu reſpires donc encore ! tu retournes à la vie, pour ſentir toute l'horreur de ton miſérable ſort ! O Ciel, qui me la rends, quel nom dois-je donner au préſent que tu me fais ? Mes amis tinrent conſeil ſur ce nouvel événement, qui rendoit notre départ plus difficile. Elle n'étoit point en état d'être

transportée à Londres, & de souffrir le mouvement d'un carosse. Heureusement, nous n'étions qu'à deux pas de la riviere. Il vint en pensée à Mylord *Terwil*, qui étoit un de nos associés, de la mener par eau à Kingston, où il avoit une maison. On trouve facilement des bateaux sur le bord de la Tamise. Il envoya deux de nos domestiques en préparer un, & ne voulant point s'exposer à l'indiscrétion d'un batelier, il entreprit de servir lui-même de rameur avec ceux de notre bande qui voudroient l'accompagner. Ces genereux amis transporterent mon épouse dans leurs bras jusqu'à la riviere. Trois d'entr'eux se joignirent à Mylord Terwil, pour la conduire à Kingston. Je les laissai partir, étant dans le dessein de retourner à Londres, pour en faire sortir ma fille avant la fin de la nuit. Je rentrai néanmoins dans la maison d'Aberdéen, avec le reste de mes amis, & nous examinâmes ensemble quelles pourroient être les suites de cette funeste aventure. Il est certain que sous un Gouvernement juste, nous n'aurion rien eu à apréhender. L'action d'Aberdéen étoit un de ces crimes, dont la punition apartient de droit naturel à la personne offensée. Mais ce n'étoit point sur les principes de l'équité qu'il falloit juger de la conduite du Cromwel. Il aimoit passionnément Aberdéen ; il avoit eu part au dessein de son entreprise ; ç'en étoit trop pour nous laisser lieu de douter qu'il ne cherchât à venger sa mort, & que son hypocrisie n'eût encore l'adresse de donner une couleur de justice à son ressentiment. J'aurois été au désespoir que les onze Seigneurs qui m'avoient prêté leurs secours, eussent couru le moindre danger pour m'avoir rendu cet important service. Seroit-il possible, leur dis-je, de tenir l'aventure

cachée ? Cette maiſon eſt écartée. Il eſt aiſé de voir qu'Aberdéen l'avoit louée exprès pour accomplir ſon damnable deſſein. Nous n'avons été aperçus de perſonne. On aprendra ſa mort à la vérité; mais qui ſçaura de quelle maniere & par les mains de qui elle eſt arrivée ? Je ſerai le ſeul du moins que Cromwel aura lieu de ſoupçonner ; & ce n'eſt pas pour moi que j'apréhende ſa haine & ſa vengeance. Ma ſeule inquiétude eſt pour vous, mes chers amis, qui vous êtes expoſés ſi généreuſement pour mes intérêts. Ils me remercierent de cette attention ; & quoiqu'ils fuſſent diſpoſés à me continuer leurs ſervices avec le même zèle, ils aprouverent les meſures que je voulois prendre pour leur ſureté. La difficulté du ſecret n'étoit pas inſurmontable. Ils étoient aſſez aſſurés de leurs Valets : le ſeul embarras venoit de ceux d'Aberdéen, que rien ne ſeroit ſans doute capable d'engager au ſilence. Nous les tenions renfermés dans une même chambre. Ils étoient quatre, les mêmes qui avoient ſervi à l'enlévement de mon Epouſe & au crime de leur maître. Ils ſont coupables, dit un de mes amis : il n'y a pas de pays au monde où leur crime ne mérite la mort : quelle injuſtice commettrions-nous en les puniſſant nous-mêmes ? C'eſt rendre ſervice au genre-humain que de purger la terre de quatre ſcélérats. Quelque cruelle que cette réſolution me parut d'abord, je l'approuvai, parce qu'elle me ſembla néceſſaire à la ſureté de mes amis. Ces quatre malheureux eurent le même ſort de leur maître. Nous fimes ouvrir par nos valets une large foſſe, où les cinq corps furent renfermés ; & ayant fait laver juſqu'aux moindres traces de leur ſang, nous fermâmes ſoigneuſement toutes les portes de la maiſon, & nous reprîmes le chemin de Londres.

Je fis partir auſſi-tôt ma fille pour ſe rendre à Kingſton, ſous la conduite d'un Domeſtique fidèle. J'y envoyai avec elle mon argent, & tout ce que j'avois de plus précieux. Pour moi, qui roulois dans ma tête des deſſeins d'une haute importance, je demeurai à Londres, & feignant d'en partir le matin pour la compagne, je me contentai de changer de maiſon, pour être à couvert de toutes les pourſuites auſquelles je m'attendois. Je paſſai les premiers jours à m'informer de l'effet que la diſparition d'Aberdéen avoit produit. Cromwel fut peut-être le ſeul qui ſoupçonna la vérité de ſon aventure ; mais par une politique que je n'avois pas prévue, il déguiſa ſes ſoupçons & ſes ſentimens. Il feignit d'être perſuadé avec le public, que ſon favori étoit ſorti ſecrettement du Royaume, ou qu'il avoit été aſſaſſiné par quelque ennemi caché. Je ſçus néanmoins qu'il avoit fait interroger ſous-main mes domeſtiques, & qu'il n'avoit rien épargné pour découvrir ce que mon Epouſe étoit devenue. Huit jours s'écoulérent, pendant leſquels je ne vis perſonne de connoiſſance. La mort du Tyran étoit réſolue dans mon cœur. Je ne m'occupois que des moyens d'aſſurer mes coups. L'accès de ſa maiſon n'étoit pas facile. Il avoit changé entiérement de conduite depuis quelque-tems. Au lieu de cet air populaire, qu'il avoit affecté pendant les premieres années de ſa domination, il étoit devenu ſombre, farouche & preſqu'inacceſſible. Il ſe défioit de ſes propres Gardes. Sa lâche timidité alloit ſi loin, qu'il ſe faiſoit raſer le viſage par ſes enfans, n'oſant confier ſa tête entre les mains d'un barbier. Je me ſouvenois de la peine que j'avois eue à obtenir de lui une Audience ſecrete, lorſque je lui avois porté mes plaintes

contre Aberdéen; & j'étois persuadé que me soupçonnant d'être l'Auteur de sa mort, il ne me permettroit jamais de l'aprocher. Ce n'étoit donc point par les voies ordinaires que je pouvois m'ouvrir une voie jusqu'à lui. J'apris qu'il devoit aller passer une partie de la belle saison à Windsor. Je m'y rendis aussi-tôt, dans l'espérance d'y trouver plus facilement qu'à Londres l'occasion de lui percer le cœur. Il y arriva peu de tems après moi.

Je ne me laissai voir de personne. Je n'avois qu'un valet fidele & résolu, à qui j'avois confié mon dessein, & qui étoit disposé, pour me servir, à s'exposer à toutes sortes de dangers. Je me servis de lui pour être informé de toutes les démarches de mon ennemi. Je formai divers projets, que je ne pus exécuter, parce que ce Tyran soupçonneux étoit l'inconstance même dans ses résolutions. La crainte perpétuelle où il vivoit, lui faisoit faire le soir tout le contraire de ce qu'il avoit projetté le matin, dans la vue aparemment de rompre les mesures qu'il s'imaginoit avec raison qu'on prenoit contre sa vie. Cependant j'apris un jour qu'il étoit à la chasse dans le parc du château. Je montai à cheval aussi-tôt, armé de deux pistolets, & je me mis sur ses traces. J'évitai le gros des chasseurs; & voltigeant continuellement sur les côtés, j'observai le moment qu'il enfila seul une longue route d'arbres pour couper un cerf que les piqueurs poursuivoient. Je le joignis en traversant sa route. Il montoit un excellent coureur, sur une selle nue & sans arçons, telle que l'usage est d'en avoir dans notre Angleterre. Il étoit sans armes; de sorte que rien ne m'étoit plus facile que de mettre fin d'un seul coup à ses crimes & à sa vie. Mais dans ce moment

que j'avois tant ſouhaité, je n'avois pas prévu que ma généroſité trahiroit ma haine. J'eus honte de tuer de ſang froid un ennemi qui étoit hors d'état de ſe défendre, & de me faire partager le péril. Je l'arrêtai pourtant, le piſtolet à la main. Il comprit que j'en voulois à ſa vie, & ſa lâcheté le rendit tout-d'un-coup pâle & tremblant. Tyran, lui dis-je d'un ton furieux, où ſont tes armes ? A peine eut-il la force de me répondre qu'il n'en avoit point, & qu'il me croyoit trop généreux pour tuer un homme ſans défenſe. Tien donc, repris-je en lui preſentant un de mes piſtolets, défends-toi maintenant, & ôte-moi la vie, ſi tu le peux ; comme tu m'as ôté l'honneur & le repos. Je piquai mon cheval pour m'éloigner de quelques pas ; mais ayant piqué le ſien au même inſtant, il s'éloigna avec une rapidité extrême, & laiſſa tomber en courant le piſtolet qu'il avoit reçu de moi. Sa lâche tromperie alluma toute ma fureur ; je lui lâchai mon coup en le pourſuivant. Il dut ſon ſalut à mon tranſport qui m'empêcha de tirer juſte. Le bruit du coup attira quelques-uns des chaſſeurs. Je fus obligé de prendre la fuite au travers de la forêt, & j'eus aſſez de bonheur pour m'éloigner conſidérablement avant que ſes Gardes euſſent reçu ordre de me pourſuivre.

Le déſeſpoir que me cauſa ce malheureux ſuccès m'auroit peut-être fait tourner mes armes contre moi-même, ſi le ſouvenir de mon Epouſe & de ma fille ne m'eût attaché à la vie malgré moi. Depuis que je les avois quittés, j'avois reçu pluſieurs fois de leurs nouvelles, par le ſoin de Mylord Terwil. Il m'avoit marqué que les bleſſures de mon épouſe n'avoient été jugées mortelles ; mais que la grande quantité de ſang qu'elle avoit perdu, faiſoit deſeſpérer au Chirurgien

qu'elle pût jamais ſe remettre, que l'excès de la triſteſſe arrêtoit d'ailleurs l'effet des remedes; & qu'elle me prioit de venir du moins recevoir ſes derniers ſoupirs, puiſque mon abſence longue & affectée lui faiſoit trop croire que je la chargeois du crime de ſa mauvaiſe fortune, & que je n'avois plus pour elle que ces ſentimens qu'on a pour une femme coupable. Ce reproche m'avoit touché vivement; car le Ciel m'eſt témoin, que loin que ma tendreſſe pour elle eût ſouffert quelque diminution, jamais cette vertueuſe épouſe ne m'avoit été plus chére que depuis le cruel outrage qu'elle avoit reçu. Le crime d'Aberdéen étoit à mes yeux comme un myſtere d'horreur, ſur lequel je n'oſois arrêter la vue; mais je l'avois inceſſamment ſur l'innocence de cette chére moitié de moi-même. Je me repreſentois ſes cris, ſes pleurs, toutes ſes réſiſtances contre un raviſſeur infâme, qui ne lui laiſſoit que la mort à choiſir. Et moi dans un tranſport barbare, j'avois puni ſur elle le crime d'un autre. Quelle récompenſe pour ſes combats & pour ſa vertu! Non, diſois-je, je ne l'en aimerai pas moins. Ses charmes innocens ont été la proie d'un perfide adultére; mais il n'a pu ni les diminuer, ni les corrompre. Quel ſeroit le malheur d'une femme vertueuſe, ſi l'opinion de ſon honneur dépendoit de la violence d'un brutal, qui pourroit à tous momens la couvrir de honte & d'infâmie? Il faut mettre une juſte diſtinction entre les malheurs, & les crimes. Un mari raiſonnable ne punira jamais dans une femme que les foibleſſes qu'une conduite ſage auroit pu lui faire éviter.

J'étois donc ſi peu refroidi à l'égard de mon Epouſe, qu'il falloit que ma haine pour Cromwel fut au dernier excès, pour avoir pu balancer ſi long-tems l'impatience que j'avois de la re-

voir ; ou plutôt la haine même que je portois à ce Tyran n'étoit qu'un effet violent de mon amour pour elle, puiſque je n'avois pas de plus preſſant motif de l'ardeur de la venger. Je pris le chemin de Kingſton, en quittant le parc de Windſor, & je fis toute cette route à bride abattue. Je n'entrai néanmoins chez Mylord Terwil qu'avec beaucoup de précaution. La haine de Cromwel ne manquant plus de prétexte, je ne doutois point qu'il ne me fit chercher avec la derniere rigueur ; & je m'attendois aux plus cruels effets de ſa barbarie, ſi j'avois le malheur de tomber vif entre ſes mains. Mylord Terwil aprit effectivement dès le lendemain, par des lettres de Londres, que le Tyran y étoit retourné un moment après ſon aventure ; que ſon effroi étoit ſi viſible, que ſes amis mêmes rioient de ſa lâcheté ; qu'il avoit envoyé de tous côtés des ordres pour m'arrêter ; & qu'il s'étoit déjà expliqué ſur le genre de mon ſuplice.

Il étoit nuit lorſque j'arrivai à Kingſton ; de ſorte qu'il ne me fut point difficile de traverſer la Ville & le Pont, ſans courir riſque d'être reconnu. J'entrai ſans bruit chez Terwil, & l'ayant rencontré heureuſement lui-même, je lui apris en deux mots de quel néceſſité il étoit que je demeuraſſe caché, même à ſes domeſtiques. Il me conduiſit à l'apartement de mon Epouſe. L'effet que ma preſence produiſit ſur elle fut ſi touchant, que ce ſouvenir me cauſe encore de l'émotion. Elle leva les yeux & les mains au Ciel. Je le vois donc encore une fois, s'écria-t-elle en mouillant ſon viſage de larmes ! Non, il ne me hait pas, puiſqu'il m'accorde la douceur de le revoir. Hélas ! pourquoi me haïriez vous, reprit-elle en s'adreſſant à moi ? J'avois ſans doute offenſé le Ciel qui m'a traitée ſi cruellement ; mais vous que j'ai tou-

jours aimé plus que moi-même, vous le maître de mon cœur & mon cher époux, par où ai-je mérité votre haine? Je sens la mort qui s'aproche, ajouta-t-elle, & je ne demande point au ciel qu'il la differe: mais s'il faut mourir sans être aimé de vous, il faut donc renoncer à toute espérance de bonheur dans une autre vie; car ce n'est point par un horrible desespoir que la félicité peut commencer. Elle prononça ces paroles d'un ton si triste & d'un air si pénétré, que Mylord Terwil, qui étoit à côté de moi auprès de son lit, & qui croyoit comme elle que son malheur avoit changé mes sentimens, ne put s'empêcher de me faire des reproches de mon injustice & de ma dureté. Que ne pouvoient-ils pénétrer tous deux au fond de mon cœur! Qu'il s'y passoit d'étranges mouvemens! Je me jettai à genoux en silence auprès de tout ce que j'aimois le mieux, penchant la tête sur ce lit de douleurs, je m'enfonçai pendant quelque tems dans l'immense considération de mes peines. Je me relevai; mais ce fut pour gémir à haute voix, avec aussi peu de ménagement que j'avois fait en secret. Dieu terrible! m'écriai-je, comment conserver du respect pour tes volontés, lorsqu'on n'en aperçoit pas la justice, & qu'on en éprouve des effets si sanglans & si funestes! J'ajoutai mille choses avec la même violence: mais la tendresse de mon cœur adoucissant peu-à-peu ce transport, mes yeux se couvrirent de larmes. Je ne fis plus que pleurer & pousser des soupirs. Je passai toute la nuit auprès du lit de mon épouse, tantôt gémissant de son sort & du mien, tantôt la consolant par des protestations d'un amour éternel, mais dans le fond aussi agité & aussi inconsolable qu'elle.

La situation de mes affaires ne me permettoit

pas de demeurer long-tems à Kingſton, où je courois riſque à tous momens d'être reconnu. Ce fut en vain que Mylord Terwil m'en preſſa, par la crainte que je ne m'expoſaſſe encore davantage en quittant ſa maiſon. Mon deſſein étoit de me retirer dans cette province. Quoique je ne penſaſſe point encore à choiſir ma retraite dans cette caverne, je ſçavois que la ſituation de mes propres terres, qui renferment quantité de montagnes deſertes, pourroit m'offrir plus d'un aſyle. Je m'y rendis pour reconnoître le plus aſſuré. Je fis le voyage pendant la nuit, & j'évitai ici la vue de tout le monde. Je ne m'ouvris qu'au curé d'une paroiſſe qui m'apartient, homme d'honneur & de bon ſens, dont les conſeils m'ont été depuis fort utiles. Ce fut lui qui me parla le premier de cette vaſte & obſcure ſolitude, & qui m'inſpira l'envie d'en faire mon ſéjour. Il la connoiſſoit moins pour y avoir pénétré lui-même, que par tradition. Nous vinmes enſemble en examiner tous les détours. J'y trouvai tant d'endroits commodes, & faits, comme il ſemble, exprès par la nature pour ſervir de derniere reſſource à un miſérable, que je me déterminai tout-d'un-coup à en prendre un pour demeure. Le curé ſe chargea du ſoin de le faire préparer ſecretement, tandis que je retournois à Kingſton pour aller prendre mon épouſe & ma fille que je voulois avoir avec moi dans ma ſolitude. Je priai le curé de rendre habitables deux de ces grottes; l'une où je vous ai conduit d'abord; & l'autre plus enfoncée, où vous avez vu mon épouſe & ma fille. C'eſt une double ſûreté contre tous les accidens qui peuvent nous arriver. J'habite la premiere, comme une eſpece d'avant-garde d'où je veille à la conſervation de ce que j'ai de plus cher. Le zele du curé fit achever l'ouvrage en peu

peu de jours ; de ſorte qu'étant arrivé avec ma petite famille, que je fis tranſporter dans une litiere, en obſervant toujours de ne marcher que pendant la nuit, je trouvai notre demeure prête à nous recevoir. Nous y vivons depuis plus de cinq mois. Je n'y ai vu juſqu'aujourd'hui que deux ou trois de mes plus fideles Amis, qui ſont venus exprès de Londres avec Mylord Terwil pour m'aporter quelques rafraîchiſſemens, & me rendre les bons offices de l'amitié. Nous ſommes ſervis par deux Domeſtiques affectionnés, une Femme qui eſt ſans ceſſe auprès de mon Epouſe & de ma Fille, & un Valet qui habite la même Grotte que moi, & qui en ſort chaque nuit pour aller prendre chez le Curé les proviſions qui nous ſont néceſſaires. Nos occupations ſont telles que vous pouvez vous imaginer, triſtes & conformes à notre fortune & à notre habitation. Vous avez vu mon Epouſe. Elle ne ſçauroit retrouver ſes forces. Les principes de ſa vie ont été altérés par ſes bleſſures, & par l'épuiſement de ſon ſang. Elle eſt ſans ceſſe pâle & languiſſante. Sa triſteſſe acheve de la conſumer. Je n'eſpere plus de la conſerver long-tems. Ma fille croît parmi les larmes & les ſoupirs continuels de ſa mere. Cette pauvre enfant, à qui ſa naiſſance, &, s'il eſt permis à un pere de le dire, mille qualités aimables promettoient une condition ſi heureuſe, ſe trouve reduite, preſque en commençant de vivre, à ſouffrir toutes les rigueurs d'une infortune conſommée. Pour moi qui réunis ſans ceſſe à mes propres douleurs celles de deux perſonnes ſi cheres, je n'entreprends point de vous expliquer la nature de mes ſentimens, ni la violence de mes peines. Le Ciel les connoit, il ſçait quelle en ſera la durée ; & il a pris ſoin, ſans doute, d'y proportionner ſon ſecours

& mes forces, puiſque j'ai été capable de les ſuporter ſi long-tems. Je vous avouerai néanmoins, que je ne ſuis pas toujours auſſi ferme que j'affecte ici de le paroître. J'ai ſenti mille fois des mouvemens qui aprochoient du dernier déſeſpoir, & auxquels il n'y a qu'un pouvoir ſupérieur qui m'ait fait réſiſter. Je lis beaucoup : la lecture adoucit ce qu'il y a ſouvent de trop furieux dans mes agitations, elle les change en une mélancolie douce, qui me fait aimer la ſolitude. Dans ces momens, ſi je mets le pied hors de la Caverne, tous les objets que je découvre me paroiſſent ſombres & obſcurs. Il ſemble que ma triſteſſe ſe répande ſur la nature entiere, & que tout ce qui m'environe s'afflige & s'attendriſſe en ma faveur. Cette vue me jette dans des conſidérations qui renouvellent mes peines. Je rentre dans mon tombeau, j'en parcours toutes les vaſtes retraites, je trace mes malheurs ſur les plus durs rochers, & j'arroſe les caracteres de mes larmes. Il eſt ſurprenant, qu'ayant demeuré ſi long-tems dans le même lieu, vous n'ayez point encore aperçu quelques-uns de ces triſtes monumens. Cet exercice a des charmes pour moi ; ma douleur ſemble ſe décharger en s'exprimant. Je retourne à la chambre de mon Epouſe, je la conſole ; j'inſtruits ma Fille, je lui ſouhaite toutes les vertus de ſa mere, avec un meilleur ſort. Tel a été l'emploi d'une demi année que j'ai paſſée dans ce déſert. Si votre rencontre, ajouta Mylord Axminſter, m'a cauſé d'abord de la ſurpriſe, & même quelque frayeur, je la regarde à preſent comme un nouvel effet de la protection du Ciel, qui ne veut point que je périſſe ici de douleur, puiſqu'il m'accorde la conſolation d'y trouver un honnête homme.

Je remerciai ce Seigneur de l'opinion avanta-

geuſe qu'il s'étoit formée de moi, & je l'aſſurai que je m'efforcerois de la ſoutenir. De la droiture & de la probité, lui dis je, vous en trouverez une ſource inaltérable dans le fond de mon cœur. Mais je crains qu'un homme, accoutumé comme vous aux façons d'agir d'un grand monde, ne ſe contente point de mes manieres ſimples, & peut-être un peu groſſieres. Voyez-vous, lui dis-je, avec ma naïveté ordinaire, j'ai entendu dire mille fois à ma mere, & j'ai lu dans les meilleurs Auteurs, que rien n'eſt plus dangereux qu'un homme poli qui n'eſt point honnête homme, parce qu'il ſçait prendre toutes les apparences de la bonté, & qu'il n'en a jamais les ſentimens. Je ſuis bien éloigné, ajoutai-je, d'avoir cette idée de vous. Mais ſi vous ſouhaitez que nous devenions Amis, il faut que vous me promettiez de ne me tromper jamais. Il me répondit avec beaucoup de bonté, qu'il me le promettoit; & que je devois juger aiſément par le retour de franchiſe avec lequel il venoit de s'ouvrir à moi, que non ſeulement il avoit reconnu la mienne, mais que c'étoit la ſeule raiſon qui lui fit deſirer mon amitié. Vous êtes donc tel, repris-je, que j'ai prié le Ciel de m'accorder un Ami: qu'il en ſoit loué! mon cœur me l'a bien fait ſentir, au premier moment que je vous ai vu. Je vous promets à mon tour, que vous me trouvez toujours ſincere & fidele à vous aimer, & que j'emploierai volontiers ma vie même pour vous rendre ſervice. Il ne put s'empêcher de ſourire du ton candide & affectueux avec lequel je prononçai ces paroles, & m'ayant embraſſé tendrement, il m'aſſura que j'étois tel auſſi qu'il deſiroit, pour me regarder & me chérir comme un frere; que notre captivité devant finir aparemment dans le même tems, puiſqu'elle avoit la même cauſe, il vouloit que

j'attachaſſe ma fortune à la ſienne, & qu'il s'engageoit à m'aimer & à me rendre ſes ſervices avec le même zèle que je lui avois offert les miens. L'empire du monde m'auroit moins flatté que le bien que je crus avoir acquis par cette aſſurance. Ma joie fut viſible & ſi naturelle, qu'elle eut le pouvoir d'adoucir les améres douleurs du Vicomte d'Axminſter. Il me témoigna lui-même, qu'il ſentoit du changement dans ſon cœur, & qu'il le devoit à cette cauſe. Nous continuâmes à nous entretenir. Notre entretien augmenta cette premiere ardeur d'eſtime & d'amitié mutuelle, par la ſatisfaction que j'eus de lui trouver du goût pour les ſciences, & par celle qu'il ſentit de ſon côté en découvrant qu'il n'y avoit point de belles connoiſſances dans leſquelles je ne fuſſe plus verſé qu'on ne peut être communément dans une certaine jeuneſſe. Il me croyoit néanmoins plus âgé que je n'étois. Mes occupations ſérieuſes avoient formé de bonne heure les traits de mon viſage. Il fut ſurpris d'aprendre que je n'avois pas plus de ſeize ans ; & il eut la complaiſance de me dire, que j'étois peut-être un exemple unique de tant de ſageſſe & de maturité d'eſprit à cet âge.

La nuit aprochant, je lui parlai de l'embarras où j'allois être pour retrouver l'entrée de la Caverne qui répondoit à ma demeure. Il me propoſa de demeurer avec lui juſqu'au lendemain : mais la crainte de cauſer trop d'inquiétude à James, qui devoit être ſurpris d'une abſence de deux jours, me fit inſiſter à retourner le ſoir même. Le Vicomte ne ſçavoit pas mieux que moi de quel côté il falloit chercher la petite Vallée de Madame Riding : cependant comme il avoit pénétré fort avant dans la Caverne, il lui vint à l'eſprit de me demander, ſi je ne me ſouvenois pas de quelque endroit remarquable, juſqu'où il lui ſeroit

peut-être arrivé d'aller. Je lui parlai de la Riviere: il n'avoit j'amais pénétré juſques-là. Je me rapelai l'inſcription que j'avois vue ſur le roc, & dont la peur de l'interrompre m'avoit empêché de lui parler, lorſqu'il m'en avoit touché quelque choſe dans ſa narration. Je lui en répétai même les mots que j'avois retenus. Il connoiſſoit parfaitement le ſouterrein juſqu'à ce lieu, l'ayant aſſuré que de-là je me rendrois facilement à ma chambre, il s'offrit à m'y conduire ſur champ.

Il apella ſon Valet, que je n'avois pas encore vu, & lui ayant donné ordre d'allumer un gros flambeau & de marcher devant nous, nous nous enfoncâmes dans les profondeurs de notre ténébreux domicile. Nous gagnâmes en une demi-heure le lieu de l'inſcription. Le Vicomte m'en fit apercevoir pluſieurs autres en allant, qui n'étoient pas moins touchantes; je le preſſai de retourner auſſi-tôt que je commençai à me reconnoître; il eut l'honnêteté de vouloir m'accompagner juſqu'à ma chambre. Je le priai, lorſque nous en aprochâmes, de permettre que je marchaſſe quelques pas au devant de lui, pour m'aſſurer qu'il ne lui étoit point arrivé de changement pendant mon abſence. La porte étoit fermée, quoique je l'euſſe laiſſée ouverte. Je jugeai que c'étoit James qui avoit eu ce ſoin. Mais je fus ſurpris, étant prêt à l'ouvrir, d'entendre la voix de deux perſonnes qui s'entretenoient avec chaleur. Je prêtai l'oreille, & je reconnus que c'étoit Madame Riding qui querelloit James de ſa négligence, à laquelle elle attribuoit ma perte, qu'elle croyoit certaine. Cette Dame ne faiſoit qu'arriver de londres. Je ne crus pas devoir lui faire connoître que j'étois ſi proche d'elle, ſans avoir prévenu Mylord Axminſter. Je retournai vers lui; il marqua de l'inquiétude, en aprenant

qu'il alloit paroître devant des perſonnes qu'il ne connoiſſoit point. Cependant lorſque je lui eus expliqué le caractere de Madame Riding, & que c'étoit cette même Dame à qui j'étois redevable de ma vie & de ma sûreté, il conſentit à la voir. Nous frapâmes à la porte. Elle fut au comble de la joie en m'apercevant. Je lui racontai mon aventure, & le bonheur que j'avois eu de rencontrer le Vicomte d'Axminſter qui m'avoit ſauvé la vie, & qui m'avoit accordé quelque choſe encore de plus précieux, en me promettant ſon amitié. Elle fut extrêmement ſurpriſe de trouver une perſonne de ce rang dans un ſi triſte état. Elle n'ignoroit point le malheur qui l'obligeoit à ſe cacher; mais elle étoit perſuadée, avec Cromwel & le reſte du Royaume, qu'il étoit paſſé dans les Pays voiſins. Cette généreuſe Dame lui donna des marques ſi naturelles de reſpect & de compaſſion pour ſa mauvaiſe fortune, qu'elle s'attira tout d'un coup ſa confiance. Il m'embraſſa la larme à l'œil, en me diſant, qu'il avoit gagné autant que moi à me ſauver la vie, puiſqu'avec mon amitié il acquéroit celle d'une Dame ſi aimable, & d'un ſi excellent naturel. Il ne fit point difficulté de lui aprendre qu'il avoit, comme moi, ſon aſyle dans la Caverne; il lui parla même de ſon Epouſe & de ſa fille; & il la pria, ſi elle croyoit le pouvoit ſecretement, d'aller quelquefois conſoler, par ſa preſence & ſon entretien, deux infortunées qui n'avoient eu depuis ſix mois nul commerce avec les vivans.

Madame Riding tomba dans un extrême étonnement, en aprenant que Mylord Axminſter, ſon Epouſe, & ſa fille, demeuroient depuis ſix mois dans cet horrible ſéjour. Quoique ce Seigneur eût des Terres conſidérables à une diſtance médiocre de la ſienne, elle ne l'avoit jamais vu,

parce qu'il faiſoit ſa demeure ordinaire à Londres. Mais ſa généroſité, qui la rendoit l'amie de tous les malheureux, lui fit bien-tôt prendre un ſenſible intérêt à la mauvaiſe fortune de cette famille affligée. Elle marqua au Vicomte une vive impatience de voir ſon épouſe & ſa fille, & elle lui demanda cette ſatisfaction dès le même ſoir. Il la pria de remettre ſa viſite à la nuit ſuivante, ayant deſſein de les prévenir ſur cette entrevue. Pour moi, qui devois vivre déſormais familiérement avec lui, je l'aurois prié de conſentir que j'accompagnaſſe ſon retour, ſi madame Riding n'eût ſouhaité de m'entretenir en particulier, & ne m'eût prié de demeurer cette nuit avec elle. Mylord Axminſter nous quitta.

Lorſque je fus ſeul avec cette Dame, nous commençâmes un de ces entretiens où l'eſprit a moins de part que le cœur. Je ne l'avois pas vue depuis la mort de ma mere : des affaires preſſantes l'avoient retenue à Londres. C'étoit la premiere fois qu'elle venoit au tombeau de ſa chere amie, pour lui rendre les derniers devoirs de l'eſtime & de l'amitié. Il étoit, comme je l'ai dit, au milieu de ma chambre ; James le lui avoit déjà montré. Elle m'en fit aprocher, en me prenant par la main : C'eſt donc ici, me dit-elle, que vous avez jugé à propos de renfermer les cendres de votre malheureuſe mere. C'eſt ici que la conſtance, la droiture, la bonté, toutes les perfections du corps & les vertus de l'ame ſont enſévelies avec cette chere perſonne. La terre n'y devroit plus produire que des fleurs, & exhaler des vapeurs agréables. Ciel ! contina-t-elle en y levant les yeux, tes récompenſes doivent être bien magnifiques pour la vertu, puiſque tu prends ſi peu de ſoin d'elle ici-bas ! comment pourrions-nous expliquer autrement ta juſtice ? Son par-

ge ſans doute eſt dans une vie plus heureuſe : c'eſt dans ton ſein que tu la couronnes ; c'eſt dans cette ſource de gloire & de félicité, que ma chere amie goûte enfin les douceurs d'un éternel repos, après avoir été ſi long-tems l'objet de la malignité des hommes, & le jouet de tes ennemis & des ſiens. Que ſon bonheur ſoit donc à preſent le ſoin de ton amour, & l'ouvrage de ta puiſſance ! Et vous, ajouta t-elle en s'adreſſant à moi, vous qui êtes demeuré après elle pour fournir peut-être une carriere d'infortunes encore plus longue, quels vœux mon amitié doit-elle faire pour vous ? Vous ſouhaiterai-je des proſpérités, que l'exemple & les inſtructions de votre mere vous ont apris à mépriſer ? J'entrerois mal dans ſes vues & dans vos ſentimens. Quelque ſort que le ciel vous deſtine, puiſſiez-vous être auſſi vertueux qu'elle. Voilà le ſujet de mon affection.

Après cette effuſion de tendreſſe & de zele, madame Riding s'aſſit pour m'entretenir d'une maniere plus paiſible. Elle me dit que quoique le principal de ſes ſouhaits fût de me voir ſuivre fidelement les leçons de ma mere, elle n'étoit pas d'avis que je duſſe abſolument négliger le ſoin de ma fortune ; qu'étant devenu le maître de ma conduite, il falloit penſer à me faire un plan de deſſeins ſages pour l'avenir, que la prudence, à la vérité, ne me permettoit point de paroître en Angleterre pendant la vie de mon pere, quoique le danger, ajouta-t-elle, fût moins grand depuis que j'étois ſeul, qu'il ne l'étoit lorſque j'avois la compagnie de ma mere : mais qu'il y avoit d'autres voies que celle de la ſolitude, pour me mettre en ſûreté ; & qu'elle en connoiſſoit une, à laquelle elle me conſeilloit de m'arrêter, que c'étoit de ſortir du royaume, pour aller joindre le Roi Charles II notre légitime maître, & pour

m'attacher à ſon ſervice ; qu'en prenant les armes à ſa ſuite, & en employant mon bras pour la querelle, j'aurois un moyen autoriſé par le ciel, de me venger des cruautés de mon pere ; que les Anglois ouvriroient à la fin les yeux pour reconnoître leur devoir ; que l'uſurpation finiroit tôt ou tard par le renverſement, ou du moins par la mort de Cromwel ; que ce ſeroit alors pour moi un avantage infini, de pouvoir rentrer en Angleterre avec la connoiſſance de mon Roi, & le mérite d'avoir embraſſé ſa cauſe ; qu'elle ſe chargeoit de la dépenſe de mon équipage, & qu'elle me mettroit en état de paroître à ſa ſuite avec honneur ; qu'il étoit néceſſaire de me déterminer promptement, parce qu'on parloit d'une paix générale entre toutes les puiſſances de l'Europe, & qu'il lui ſembloit à propos que je puſſe faire l'offre de mes ſervices au Roi, avant la concluſion de la guerre : que ſi j'entrois dans ſes vues, elle hâteroit tellement les préparatifs de mon départ qu'il dépendroit de moi de quitter mon royaume avant la fin de la ſemaine.

J'eus beaucoup de peine à goûter cette propoſition ; je la trouvai même effrayante. Ce paſſage ſi prompt de la ſolitude où j'étois accoutumé de vivre, à la vie d'un homme de guerre & d'un courtiſan, me fit naître des idées ſi nouvelles, qu'elles me cauſerent une eſpece de tremblement. Je ne cachai point mon inquiétude à madame Riding. Je puis, lui dis-je, vous avouer la vériré ſans honte, puiſque vous ſavez de quelle maniere j'ai été élevé. A peine ai-je parlé à deux hommes dans toute ma vie. Quel perſonnage ferai-je dans un armée ou à la cour, dont j'ignore les manieres & les uſages ? Ce n'eſt pas que je croie manquer de courage & de réſolution ; mais je ſens que la façon

dont j'ai vécu juſqu'aujourd'hui ne me rend point propre au commerce du grand monde. La converſation, ajoutai-je, que j'ai eue aujourd'hui avec Mylord Axminſter, m'a fait apercevoir bien du ridicule dans mes manieres, par l'extrême différence que j'ai remarquée dans les ſiennes. Madame Riding ſe mit à rire. Elle me répondit, qu'il me manquoit, à la vérité, quelque choſe du côté de la politeſſe; mais qu'un peu d'uſage ſerviroit à me former plus promptement que je n'eſpérois. Je ne pus néanmoins lui promettre de ſuivre ſon projet, ſans avoir pris quelque-tems pour y réfléchir. Je m'occupai de cette penſée pendant toute la nuit. Mylord Axminſter revint à ma grotte le lendemain au matin. Je n'avois point encore pris de réſolution. Sa preſence me fit plaiſir. Je lui découvris mon embarras, & je le priai naturellemont de me dire ce qu'il penſoit de mes qualités perſonnelles, & de mes diſpoſitions pour le monde. Il trouva cette queſtion plaiſante. Cependant après avoir ſoûri modeſtement de ma ſimplicité : Je vous tromperois, me dit-il, ſi je vous aſſurois qu'il ne vous manque rien pour paroître avec diſtinction dans un certain monde. Les vertus dont vous avez fait votre étude, ſont un foible mérite aux yeux de ceux qui ne les poſſedent pas. Ceux-mêmes qui les eſtiment, ne les aiment point trop farouches & trop auſteres. Il faut qu'elles ſachent ſe préter un peu à la foibleſſe & à la corruption des hommes. Dans le fond, vous êtes d'un caractere doux & humain, ajouta-t-il; je vous ai déjà aſſez vu pour le reconnoître : mais votre droiture s'exprime peut-être trop naturellement. Vous vous êtes formé une juſte idée des hommes, en les regardant pour la plupart comme des méchans & des trompeurs ; mais cette

opinion doit se tenir renfermée au fond du cœur pour y servir seulement de regle & de motif à la prudence des actions. Il me donna pour exemple la maniere dont je m'y étois pris la veille pour lui demander son amitié. Vous m'avez marqué d'abord, continua-t-il, une défiance & une crainte qui avoient quelque chose d'offensant; & passant tout-d'un-coup à l'extrêmité opposée, vous vous êtes livré sans réserve, sur la simple assurance que je vous ai donnée de ma franchise. Voilà, tout à la fois, deux excès. Le premier auroit pû déplaire à tout autre qu'à moi, & vous attirer une réponse fâcheuse; le second vous faisoit exposer votre propre vie, en découvrant trop facilement votre secret: un perfide auroit pû se servir de cette facilité pour vous tromper. Pour moi qui joins quelque expérience à ma sincérité, j'ai reconnu tout-d'un-coup le fond de vos principes, je n'ai pas fait difficulté à mon tour de m'ouvrir à vous avec beaucoup de confiance, sur-tout après avoir entendu le recit de vos malheurs & de ceux de votre mere. Mais ce que j'ai fait avec discernement, vous l'aviez fait avec un peu d'imprudence & de témérité. J'embrassai ce cher ami avec ardeur, & je le remerciai d'un conseil dont je sentois l'importance. De combien d'autres avis, lui dis-je, n'aurois-je pas besoin pour devenir propre à la société des hommes? Cependant, madame Riding veut me faire partir pour aller à la cour du Roi Charles. Je lui raportai là-dessus le discours & la proposition de cette Dame. Il en fut surpris. La vérité étoit qu'elle en avoit cru trop légérement son zele. Elle en convint elle-même le soir, lorsque le Vicomte s'en expliqua avec elle, à ma priere. En effet, je me suis étonné mille fois depuis, en rappellant quel-

le étoit alors ma naïveté, & je puis dire la groſſiéreté de mes manieres, que cette dame qui avoit d'ailleurs autant de politeſſe & d'eſprit que de bonté, eut pû former ſur moi des deſſeins que j'étois ſi peu capable de remplir. Je n'ai pas moins de peine à comprendre comment il étoit arrivé que ma mere, qui avoit été élevée à la cour, & à laquelle il ne manquoit ſans doute aucune des qualités qui rendent une femme aimable, puiſqu'elle avoit mérité la tendreſſe d'un grand Roi, n'eut pû négliger juſqu'à un tel point cette partie importante de mon éducation. L'ardeur infinie qu'elle avoit conçue pour l'étude, lui faiſoit regarder tout ce qui n'y avoit point de raport, avec indifférence. Elle s'étoit promis aparemment que l'âge & les occaſions me feroient acquérir peu à peu ce qu'elle ne jugeoit pas néceſſaire à mon enfance. Toute ſon attention étoit à m'inſpirer de ſolides principes de vertu, & des regles conſtantes de raiſon & de ſageſſe. On verra dans le cours de mon hiſtoire qu'elle ne perdit point abſolument ſes peines; du moins ſi l'on s'en raporte au témoignage d'un puiſſant Roi, qui m'a honoré dans la ſuite du glorieux nom de philoſophe.

Mylord Axminſter m'ayant ainſi confirmé en véritable ami dans la défiance que j'avois de moi-même; je le conjurai de me continuer ſes bontés, & de prendre occaſion de toutes mes fautes pour m'inſtruire par ſes conſeils. Je ſuis trompé, lui dis-je, ſi je n'ai le fond des ſentimens tel qu'il convient à un honnête homme. J'avois beſoin ſeulement d'un ami qui pût les diriger. Pour ce qui regarde mes manieres extérieures, j'aurai une méthode ſûre pour les former; c'eſt de les régler ſur les vôtres. Il me promit tous ſes ſoins. Je lui propoſai, pour me

faciliter le plaiſir de le voir continuellement, de ſouffrir que j'abandonnaſſe ma grotte, & que je fiſſe tranſporter mon lit dans la ſienne. Il parut y conſentir avec joie. Le changement s'exécuta l'après midi du même jour, auſſi-tôt que James m'eût aporté ma nourriture. Le Vicomte s'accommoda d'un repas frugal, que je le priai de partager avec moi; & nous attendîmes enſuite madame Riding, qui nous avoit promis de revenir à la caverne.

Elle vint au milieu de la nuit; c'étoit un précaution qu'elle prenoit toujours, pour éviter les ſoupçons de ſes domeſtiques. Nous nous mîmes en chemin vers le quartier de Milady Axminſter. En allant, je renouvellai la converſation que j'avois eue la veille avec elle, & je priai le Vicomte de lui expliquer ce qu'il penſoit de ſa propoſition. Il le fit librement. Elle confeſſa qu'elle n'avoit point aſſez conſidéré les raiſons qui devoient m'arrêter; & elle admira la bonté de Mylord Axminſter, qui ſe rabaiſſoit à prendre à mon égard l'emploi d'un Précepteur. Cet ami généreux, voulant m'être utile de toutes manieres, lui demanda ſi elle pouvoit nous procurer un cheval, des fleurets, & divers autres inſtrumens d'éducation, dont il vouloit m'aprendre l'uſage. Elle lui promit ce qu'il déſiroit. Nous les eûmes en effet quelques jours après; de ſorte que dans la plus déſerte & la plus horrible de toutes les ſolitudes, je trouvai par la généroſité de ce Seigneur, des exemples & des leçons, qui égaloient ce que j'aurois pû eſpérer des meilleurs Maîtres.

Nous arrivâmes à la chambre de Milady. Elle étoit prévenue de notre arrivée, & ſur le caractere de madame Riding. Les cérémonies furent courtes. La confiance & l'amitié naiſſent

tout-d'un-coup entre les cœurs qui ſe reſſemblent par la bonté. Milady étoit dans ſa langueur ordinaire. Si la converſation fut tendre & affectueuſe, elle fut triſte. Mylord n'étoit point capable de conſerver ſa fermeté auprès de ſa chere épouſe ; & nous ne l'étions pas non plus de le voir ſi affligé, ſans prendre une vive part à ſa douleur. Il tira madame Riding à l'écart ; & comme il lui avoit été facile de remarquer que c'étoit une femme d'eſprit & d'expérience, il lui demanda ce qu'elle penſoit de la ſanté de ſon épouſe. Elle lui répondit avec ingénuité ; qu'elle auguroit mal de ſon extrême affoibliſſement : & que, ſans connoître la cauſe de ſa maladie, elle la jugeoit mortelle. Elle ajouta, qu'une demeure plus commode, ou du moins un air plus ſain, pourroit contribuer à la rétablir ; & elle lui offrit ſa maiſon pour elle, en le preſſant avec beaucoup d'inſtances de l'accepter. Il ne paroiſſoit point éloigné de cette offre. Ce n'eût point été une choſe difficile d'y faire faire tranſporter Milady dans un caroſſe, & de feindre que c'étoit une amie de madame Riding qui arrivoit de Londres. Il n'étoit queſtion que d'y faire conſentir cette Dame affligée, qui étoit trop idolâtre de ſon époux pour l'abandonner un moment. Le Vicomte ne l'ignoroit pas : il aprehendoit même de lui cauſer quelque chagrin, par une telle propoſition. Cependant, il la lui fit. Mais, qu'il avoit eu raiſon de craindre de l'affliger trop, en la faiſant ! Elle ne lui répondit d'abord que par une abondance de pleurs, dont elle arroſa ſa main, qu'elle prit entre les ſiennes. Il ſembloit que ſa douleur ne pût s'exprimer autrement. Mais ſa bouche s'ouvrit enfin aux plaintes les plus tendres. Hélas ! lui dit-elle, vous en voulez à ma vie, je le vois bien, elle

vous importune. La nature alloit la reprendre : pourquoi vous laſſez-vous ? encore un moment, & vous ſerez délivré de moi pour toujours. Les larmes nous tombérent des yeux à nous-mêmes, en voyant les ſiennes qui ne ceſſoient point de couler; & Mylord Axminſter, auſſi touché qu'elle & que nous tous enſemble, demeuroit comme immobile à l'entendre & à la regarder. Madame Riding qui étoit la cauſe innocente de tout ce trouble, prit la parole pour en faire des excuſes à Milady, & la prier de pardonner ſon imprudence à ſon zèle.

Cette viſite néanmoins produiſit plus d'une utilité. Elle procura au Vicomte un nouveau remede contre l'excès de ſa triſteſſe, dans l'agréable converſation de madame Riding ; & à Milady des ſecours qu'elle n'avoit pu recevoir ſi facilement juſqu'alors. Madame Riding laiſſa paſſer peu de nuits ſans les venir voir de la même maniere, ou ſans leur envoyer à l'un ou à l'autre tout ce qu'elle s'imaginoit de plus propre à leur ſanté ou à leur conſolation. Pour moi dont l'amitié ne fit qu'augmenter tous les jours pour Mylord Axminſter, je reçus auſſi continuellement de nouveaux témoignages de la ſienne. Nous devinmes inſéparables. Son zèle pour mon inſtruction ne ſe relâcha pas un moment. Il me fit faire en peu de mois des progrès qu'on ne fait pas en une année dans la meilleure Académie. J'apercevois moi-même ſenſiblement le changement de mes manieres. Quoique l'étude fût toujours mon goût dominant, je quittois volontiers mes livres pour aller à mes nouveaux exercices. J'aprenois à monter à cheval & à me ſervir de diverſes armes ; je me formois à la bonne grace du corps ; je devenois civil, prévenant, attentif à obliger, & je reconnoiſſois

de plus en plus, qu'il manque quelque choſe aux ſciences les plus ſolides, & même à la vertu, lorſqu'elles ne ſont point accompagnées de quelque ſçavoir vivre & de cet air de politeſſe qui les rend doux & aimables.

Une nouvelle révolution qui arriva dans mes ſentimens, ſervit beaucoup à hâter le ſuccès des ſoins de mon illuſtre Maître. C'eſt une circonſtance de ma vie que je veux expliquer avec ſoin, parce que quelque legére qu'elle ait été dans ſon origine, elle a donné depuis naiſſance à des événemens ſi conſidérables, qu'ils compoſent la partie la plus intéreſſante de mon Hiſtoire.

Je vivois ſi familiérement avec Mylord Axminſter & ſon épouſe, que je me regardois moins comme un étranger, que comme leur propre fils. Mon tems ſe paſſoit à recevoir les inſtructions de Mylord, ou à déſennuyer Milady par la lecture d'un bon livre, ou à donner moi-même à leur aimable fille quelque teinture des ſciences qui peuvent convenir à ſon ſexe. Elle s'apelloit *Fanny*. Cette jeune perſonne avoit une extrême avidité d'aprendre. Son âge ne paſſoit point encore dix ans; mais rien n'ouvre tant l'eſprit que l'infortune. Elle avoit déjà une pénétration qui la faiſoit entrer tout-d'un-coup dans le ſens de mes diſcours & de ſes lectures. Elle ne recevoit rien dans ſa mémoire, qu'elle ne digérât par une attentive réflexion. Elle auroit refuſé d'aprendre ce qu'elle n'auroit point compris parfaitement. De ſorte que toutes ſes idées étant claires & bien liées, elle tiroit de cette méthode une grande juſteſſe d'eſprit, & une facilité ſurprenante à s'exprimer. J'admirois ſes talens naturels, & je n'épargnois rien pour les cultiver. Elle étoit avec cela d'une douceur admirable, & d'une ſenſibilité pour les moindres

bienfaits, qui lui faiſoit attacher le plus haut prix à mes ſoins. Sa reconnoiſſance ſe déclaroit à tous momens par ſes careſſes innocentes, & par ſes remerciemens tendres & flatteurs. Je lui renouvellois mes leçons pluſieurs fois le jour ; & quoiqu'à dix ans une fille ceſſe en quelque ſorte d'être un enfant, je la careſſois moi-même ſans précaution. Je la prenois ſouvent ſur mes genoux, je l'embraſſois avec cette innocence ingénue qui ne penſe pas même à s'alarmer. Je tins aſſez long-tems la même conduite, ſans y avoir fait une ſeule fois réflexion. Cependant, il s'allumoit pendant ce tems-là un feu ſecret dans mes veines, que je ſentis avant que d'en connoître la nature. Les premieres lumieres que j'en eus, me vinrent d'une eſpece de fremiſſement que j'éprouvois à ſon aproche, & qui ſe changeoit enſuite en un ſentiment délicieux lorſque je l'avois ſur mes genoux. Je ne pouvois me réſoudre à la quitter, lorſque je la tenois dans cette tendre poſture. Je l'aprochois de mon cœur, comme naturellement, & ſans réflexion. Il me ſembloit qu'il s'ouvroit pour la recevoir ; il ſe renfermoit enſuite triſtement lorſqu'elle s'éloignoit. S'il m'arrivoit de lui faire lire quelque choſe auprès de moi, je perdois inſenſiblement l'attention que je devois à ſa lecture. Je tombois dans une diſtraction profonde, dont je revenois ſans pouvoir me rapeller de quoi j'avois eu l'eſprit occupé. Je me ſurprenois les yeux attachés languiſſammant ſur elle, & je les baiſſois tout-d'un-coup avec une eſpece de honte. Je me demandois enſuite avec étonnement ce qui pouvoit la cauſer. Bientôt je ne fis plus un pas ni au-dehors ni au-dedans de la caverne, ſans avoir ſon image inceſſamment preſente. Je la voyois en ſonge ; je me trouvois plein de ſon idée

en m'éveillant, & je brûlois d'impatience de retourner auprès d'elle : là, j'écoutois attentivement tout ce qu'elle disoit. J'étois ému du son même de sa voix. Tout ce qu'elle avoit touché me sembloit avoir acquis une qualité nouvelle. Enfin l'amour n'a point de symptome que je n'eusse éprouvé avant que de m'apercevoir que j'étois effectivement la proie de cette violente maladie. Ce n'est pas que je n'eusse apris par mes lectures, & par le recit de diverses Histoires, qu'il y avoit une passion de ce nom ; qu'elle étoit dangereuse, & que souvent l'on s'en trouvoit atteint sans l'avoir prévue, & sans pouvoir s'en garantir : mais comme les sentimens ne se representent point par des idées, il me falloit de l'expérience pour les sçavoir connoître. Je l'acquis ainsi, dans un tems où rien n'étoit plus contraire aux intérêts de ma fortune & de mon repos.

Je ne prétends point me faire honneur de mes combats & de ma résistance. J'avoue naturellement, que si l'amour est une tache pour la sagesse, c'est injustement qu'on m'a donné le nom de Sage, & qu'on m'a attribué quelque vertu. Il s'empara de mon cœur par une espece de surprise ? mais je ne m'effrayai point de l'y apercevoir. J'étois persuadé, suivant les principes de la Philosophie de ma mere, que les mouvemens simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimés, mais seulement d'être réglés par la raison. Loin donc de me reprocher de la foiblesse, ou de sentir quelque honte de ma défaite, je confesse que je me crus heureux du changement que j'éprouvois. Il n'y a qu'à faire attention de quelle maniere

j'avois été élevé. Toute ma vie s'étoit passée tristement dans la solitude. A peine m'étois-je aperçu que j'eusse un cœur, tant il m'étoit arrivé rarement de le sentir ému. L'étude a des douceurs, mais mélancoliques & toujours uniformes. Je n'avois même goûté qu'imparfaitement les tendresses de la nature, car ma mere étoit Philosophe jusques dans ses caresses & son affection. Je pouvois me compter au nombre de ces enfants malheureux à qui leurs parents n'ont jamais souri. Rien n'égala donc l'avidité de mon cœur à recevoir les premiers sentimens de l'amour. O Dieu ! m'écriai-je, après quelques réflexions qui me firent découvrir la véritable situation de mon ame, je ne sais à quoi vous me destinez : mais ce que j'éprouve ne sçauroit être un effet de votre haine, ni un présage de mauvaise fortune ; c'est la félicité même qui semble se répandre tout-d'un-coup dans mon cœur. Comment ai-je pu ignorer jusqu'à present que j'étois capable d'un tel bonheur, & pourquoi les hommes se plaignent-ils donc tant de la nature ? Cependant, ajoutai-je en moi-même, allons bride en main. L'amour est une charmante passion, je le sens bien ; c'est une passion innocente, du moins par rapport à moi qui n'ai point cherché à la faire naître, & qui ai vécu jusqu'à présent avec assez de vertu pour n'avoir rien dans le cœur qui puisse venir d'une mauvaise source. Mais on dit que c'est une passion dangereuse qui a besoin d'un frein continuel, que si elle manque d'être ainsi retenue, elle endort la vertu peu à peu, alors même qu'elle est en bonne intelligence avec elle, & qu'elle la trahit & la ruine à la fin. Ne nous livrons donc à elle qu'avec les précautions qu'elle demande. La premiere, sera de conserver toujours ce soin

exact de la régler, puiſqu'il eſt ſi néceſſaire. J'y trouverai peu de difficulté, continuai-je, car quel ſeroit le fruit de mes études & des inſtructions de ma mere, ſi je n'en tirois aſſez de force pour obtenir quelque empire ſur moi-même ? Je trouverai ſans ceſſe dans mes Livres, dans mes réfléxions, & dans la droiture de mon cœur, le contrepoids des dangers de l'amour. L'étude ſervira, s'il ſe peut, à me rendre ſage ; & l'amour, à me rendre heureux. Une autre précaution que je veux prendre, & qui peut me raſſurer ſeul contre toutes ſortes de défiances, c'eſt de découvrir naturellement mes diſpoſitions à Mylord Axminſter. Je veux qu'il ſoit mon Juge. Il aime ſa fille, il m'aime, il a l'expérience du monde & de l'amour : ſes conſeils ſerviront de regle à ma conduite & à mes ſentimens.

Telles furent mes premieres réſolutions. Je les conſidérai de nouveau après les avoir formées. Elles me parurent ſages & vertueuſes. J'étois aſſuré qu'elles étoient ſincéres. Je n'eus pas le moindre ſcrupule après cela ſur ma paſſion, & je retournai avec empreſſement à la chambre de Milady, pour y goûter la ſatisfaction d'être auprès de ce que j'aimois. Il me ſembloit, qu'après cet examen de mes ſentimens, j'allois me trouver moins embarraſſé avec elle, & la careſſer avec plus de liberté que jamais. J'entrai. Mais ſi je commençois à connoître par expérience ce que c'étoit qu'un ſentiment d'amour, j'ignorois encore les bizarres effets de cette paſſion. L'air ouvert & familier avec lequel je me diſpoſois à aborder l'aimable Fanny, m'abandonna lorſque je fus auprès d'elle, & qu'elle eut jetté ſes regards ſur moi. Je demeurai muet & tremblant, ſans pouvoir faire un

effort pour vaincre cet accès de timidité. Mon deſſein avoit été de l'embraſſer, ſelon ma coutume ; je ſentis que je manquois de hardieſſe, & je ne trouvai point mes bras prêts à m'obéir. Elle s'aperçut du trouble qui paroiſſoit dans mes yeux, & l'attribuant peut-être à quelque chagrin, elle vint elle-même à moi pour me divertir par ſes careſſes. Ses mains n'eurent pas plutôt touché les miennes, que mon viſage ſe couvrir d'une rougeur extraordinaire, comme ſi c'eût été l'effet involontaire de quelque honte. Je me dégageai d'elle avec plus de reſpect & de réſerve qu'elle n'avoit accoutumé d'en remarquer dans mes manieres. Elle me demanda la cauſe de cette aparente froideur qu'elle prenoit pour triſteſſe, & elle fut étonnée de me voir auſſi embarraſſé dans ma réponſe, que je l'étois dans mon action.

Surpris moi-même au dernier point de ce qui venoit de m'arriver, je pris le parti de ſortir preſque auſſi-tôt, & d'aller me promener ſeul à l'entrée de la Caverne, pour m'éclaircir ſur mes propres diſpoſitions, & chercher la raiſon d'un ſi étrange changement. Suis-je déjà guéri de l'amour, diſois-je en moi-même ? Eſt-ce là cette paſſion que je croyois ſi tendre & ſi ardente, & dont je me promettois tant de douceurs ? Loin d'aimer Fanny, ajoutois-je, je la hais aſſurément ; car il n'y a que la haine qui puiſſe inſpirer l'émotion & la contrainte où je viens de me trouver en ſa préſence. Je ſuis tout différent des autres hommes ; je ſuis un monſtre, comme je l'ai penſé autrefois ; car il n'eſt pas naturel qu'on puiſſe paſſer ainſi tout-d'un-coup de l'amour à la haine. Je retombai là-deſſus dans toutes les idées que j'avois eues autrefois de mon caractere, & je me plaignis long-

temps de la nature beaucoup plus que de la fortune. Après toutes mes plaintes, je ne ſentis pas que mon penchant à retourner auprès de Fanny fut diminué. Au contraire, mon cœur voloit vers elle. Il murmuroit de ce que je l'avois quittée ſi bruſquement, & de ce que j'avois ſi mal répondu à l'inquiétude obligeante qu'elle m'avoit marquée pour ma ſanté. Une vive impatience me prit de retourner à ſa chambre, & de me jetter à ſes pieds pour les baiſer mille fois. J'y allois ſans me donner le temps d'examiner ces nouveaux ſentiments, & ſans me demander pourquoi je penſois à me jetter à ſes pieds, plutôt qu'à l'embraſſer comme j'étois accoutumé : mais ayant aperçu le Vicomte qui revenoit de prendre l'air aux environs de la Caverne, & qui étoit prêt à rentrer comme moi, je fus obligé de le joindre.

Sa rencontre ne me cauſa point de peine, quoiqu'elle m'empêchât de ſuivre le mouvement de mon cœur. Je réſolus en l'apercevant de lui découvrir ma ſituation, comme je me l'étois propoſé. J'allai vers lui, & je le priai de faire encore un tour de promenade avec moi. Il y conſentit. Mais comme j'étois prêt à ouvrir la bouche pour m'expliquer avec confiance, ma voix s'éteignit tout-d'un-coup, & je me trouvai preſqu'auſſi muet que je l'avois été auprès de Fanny. Mylord, qui avoit cru remarquer à mon air que j'avois quelque choſe à lui communiquer, me regarda fixement, comme s'il eût été ſurpris de mon ſilence. Il me fut impoſſible de m'empêcher de rougir ; & ne me trouvant point aſſez de hardieſſe pour parler, je laiſſai échaper malgré moi quelques ſoupirs, qui trahiſſoient l'inquiete diſpoſition de mon ame. Il me demanda avec empreſſement, à quoi il devoit

les attribuer. A rien, lui dis-je triſtement. Ce-fut en vain qu'il me ſollicita de lui en aprendre davantage. Je recueillis mon eſprit & mes forces; mais ce ne fut que pour lui faire perdre la penſée que j'euſſe eu deſſein de l'entretenir d'autre choſe que de matieres indifférentes. Il rentra dans ſa caverne. Je demeurai ſeul dehors pendant quelques momens pour m'interroger encore ſur cette aventure, à laquelle je ne pouvois trouver ni de cauſe, ni de nom. Y eût-il jamais rien de ſi étrange, diſois-je? Pourquoi ai-je donc reçu une langue de la nature, ſi ce n'eſt pour m'exprimer? Qui m'empêchoit d'ouvrir la bouche? N'étoit-ce pas pour parler de mon amour à Mylord, que je l'avois prié de s'arrêter? Enfin, à force d'examiner tous les replis de mon ame, je crus avoir démêlé que c'étoit la honte qui m'avoit retenu; & cet éclairciſſement jetta auſſi quelque lumiere ſur ce qui m'étoit arrivé auprès de Fanny. Voyons dis-je auſſi-tôt, ayant recours à ma regle. S'il eſt vrai que tous mes ſentimens naturels ſont encore droits & bien ordonnés, celui-ci doit avoir une cauſe juſte qu'il faut tâcher d'aprofondir. Je la cherchai par une infinité de réflexions: & comme la ſimplicité de mon eſprit n'empêchoit pas que je ne l'euſſe, s'il m'eſt permis de le dire, aſſez juſte & aſſez pénétrant, je découvris à la fin, que la honte que j'avois eue de m'expliquer avec Mylord Axminſter, avoit été non ſeulement juſte, mais l'effet, quoique d'une maniere envelopée & confuſe, d'un principe de raiſon & d'équité que j'euſſe dû ſuivre de même, ſi j'euſſe fait auparavant une plus claire attention. En un mot, je fus frapé, en y réfléchiſſant de la diſproportion qu'il y avoit entre la fortune du Vicomte & la mienne. Sa naiſ-

ſance & ſon rang l'élevoient infiniment au-deſſus de moi. Je ne l'aurois pas valu quand j'aurois été le fruit du mariage de Cromwel ; combien moins, n'étant que le fils de ſa maîtreſſe ? Il eſt vrai que nous étions compagnons d'infortune ; mais le point qui faiſoit notre différence, étoit attaché à nos perſonnes. C'étoit ma crédule groſſiéreté qui m'avoit fait illuſion, en ne me faiſant enviſager que ſa bonté & ſon amitié, tandis qu'elle me cachoit l'inégalité de nos conditions. J'attribuai à la même cauſe la timidité que j'avois eue auprès de ſa fille, c'eſt à-dire à un reſpect ſecret & naturel qu'une haute naiſſance s'attire, & dont je n'avois pû me défendre au moment que j'allois y manquer en lui découvrant groſſierement ma paſſion. Je me trompois, peut-être, par raport à elle ; ou du moins, je n'attribuois mon ſilence qu'à la moitié de ſa cauſe, lorſque je l'attribuois au ſeul reſpect que m'avoit inſpiré la grandeur de la naiſſance ; ma tendreſſe, ſans doute, y avoit eu la meilleure part. Mais ſi j'étois capable alors de raiſonner juſte ſur les idées de l'ordre, j'étois trop novice encore en fait de ſentimens, pour ſavoir qu'un véritable amour inſpire plus de reſpect pour une bergere aimée, que la nobleſſe du ſang pour la premiere princeſſe du monde.

Cette découverte mit beaucoup de changement dans mes premieres idées. Elle me fit balancer d'abord, ſi mon amour lui-même n'étoit pas contraire à l'ordre, & par conſéquent au devoir & la vertu. Attaché comme j'étois à mes principes, j'aurois entrepris infailliblement de faire violence à mon cœur, ſi j'euſſe cru n'y pouvoir ſouffrir ma paſſion ſans une criminelle indulgence. Mais il me parut, après un ſincere

examen,

examen, que les droits de la Nature étant les premiers de tous les droits, rien n'étoit assez fort pour prescrire contr'eux ; que l'Amour en étoit un des plus sacrés, puisqu'il est comme l'ame de tout ce qui subsiste ; & qu'ainsi tout ce que la raison ou l'ordre établit parmi les hommes pouvoient faire contre lui, étoit d'en interdire certains effets, sans pouvoir jamais le condamner dans sa source. Je me résolus sur ces fondemens, à ne point combatre mon inclination pour Fanny, & à tirer de ma tendresse tout ce que je pouvois en espérer pour mon bonheur. Mais je ne promis pas moins fortement au Ciel, de ne laisser jamais rien échaper qui pût blesser l'ordre, & me rendre criminel. Je m'attachai à ces deux résolutions d'une maniere inébranlable. J'avois trop peu de connoissance de la nature du cœur, pour prévoir ce que me coûteroit un jour ma constance à les observer ; mais c'étoit assez que j'eusse reconnu mon devoir, pour ne pas demeurer un moment indéterminé à le suivre.

Le premier fruit de mes résolutions fut de me faire mettre plus de réserve & de circonspection dans mes manieres, soit à l'égard de Mylord, soit avec son aimable fille. Selon mon projet, il ne devoit jamais s'apercevoir des sentimens que j'avois pour elle ; & je ne devois les laisser connoître à elle-même, que par des soins & des services, plus ardens peut-être, & plus assidus que ceux qui partent d'un cœur indifférent, mais moins déclarés que ceux d'un amant à qui l'espérance est permise. Je condamnai ma langue à un éternel silence. Ce que j'avois éprouvé me faisoit croire qu'elle n'auroit point de peine à le garder. Je retournai dans la caverne, après m'être affermi dans ces spéculations, & j'en com-

mençai auſſi-tôt la rigoureuſe pratique. J'abordai Fanny avec moins d'embarras que je n'avois fait une heure aparavant, mais d'un air plus compoſé & plus ſérieux. Je retranchai l'exceſſive familiarité avec laquelle j'en avois uſé juſqu'alors, il me ſembloit que mes careſſes avoient changé de nature avec mes ſentimens, & que je ne pouvois plus les regarder comme innocentes. Mon zèle pour ſon inſtruction ne fit qu'augmenter; mais les ſoins que j'y aportois ne pouvoient trahir leur cauſe, parce qu'il étoit naturel que Mylord les expliquât comme un effet de la reconnoiſſance que j'avois pour les ſiens. Cependant comme il étoit clairvoyant, & que de mon côté je n'étois pas aſſez habile pour prendre cet air aiſé ſans lequel on ne ſoutient pas long-tems un perſonnage contrefait, il découvrit par ma contrainte, que j'étois agité de quelque mouvement extraordinaire. Il me preſſa de lui ouvrir mon cœur. Ses inſtances furent ſi tendres, qu'elles penſerent plus d'une fois m'arracher mon ſecret. J'eus la force néanmoins d'y réſiſter. Il ſe paſſa preſque un an entier, pendant lequel j'obſervai conſtamment la même conduite. Je voyois Fanny continuellement, j'admirois ſes charmes, je me livrois en ſecret au plaiſir de l'aimer, & la ſeule marque que je lui donnai de mon amour, fut de retrancher celles que je l'avois accoutumée à recevoir de mon amitié.

La mort de Milady vérifia enfin la prédiction de madame Riding. Le Ciel lui fit une faveur, en finiſſant ſes langueurs & ſes peines. C'en étoit une auſſi pour le Vicomte; car les continuelles ſouffrances d'une épouſe ſi chere rendoient ſa vie ſi triſte & ſi malheureuſe, qu'on auroit eu peine à le trouver un ſeul moment tranquille. Cependant il ſentit auſſi vivement ſa perte, que s'il eût

perdu tout ſon bonheur avec elle. Il en fut long-tems inconſolable. Les bons offices de madame Riding, & les ſoins de ſa Fille & les miens adoucirent peu à peu les amers ſentimens de ſon ame. Nous le fîmes conſentir à ſouffrir la vie & pour achever de le guérir, madame Riding lui propoſa de quitter cette ſombre demeure, où depuis ſi long-tems il n'avoit pas ceſſé de s'affliger. Il n'étoit pas queſtion de retourner à Londres, ni de penſer à demeurer en Angleterre. La haine de Cromwel n'étoit pas éteinte : le Vicomte avoit toujours à craindre les mêmes périls. Mais comme il n'étoit demeuré dans le Royaume après l'affaire de Windſor, que pour ne pas abandonner ſon Epouſe qui n'étoit pas en état de le ſuivre, madame Riding le preſſa de quitter un ſejour qui convenoit auſſi peu déſormais à la ſituation de ſon eſprit, qu'à celle de ſa fortune. Je perdrai ce que j'ai de plus cher, lui dit cette bonne Amie, en vous voyant partir avec votre Fille & Cléveland : mais c'eſt votre intérêt qui le demande. Je vous conſeille de ſuivre le parti que je propoſois à Cléveland il y a un an ; c'eſt-à-dire, de paſſer en France, où l'on aſſure que le Roi Charles eſt à préſent. Il reverra volontiers de ſi illuſtres Serviteurs, & vous aurez du moins auprès de lui un aſyle agréable. Mylord Axminſter ne goûtoit point d'abord cette propoſition. La haine qu'il conſervoit encore pour la vie, lui faiſoit ſouhaiter de l'achever dans les ténèbres de notre ſolitude, & auprès du tombeau de ſon Epouſe. Pour moi, qui trouvois dans ſa preſence & dans celle de ſa fille de quoi borner tous mes deſirs, il m'étoit indifférent de changer de demeure, dès qu'il m'étoit accordé de ſuivre ces deux cheres perſonnes. Je le laiſſai raiſonner ſur cette affaire avec madame Riding. Elle le fit

entrer à la fin dans ſes ſentimens. Mais par un retour auquel elle ne s'étoit point attendue, il la preſſa de quitter elle-même l'Angleterre avec nous. Il lui repreſenta que dans les diſpoſitions où elle étoit à l'égard de Cromwel & de la Tyrannie, rien ne devoit l'attacher plus que nous à notre malheureuſe Patrie. Venez, lui dit-il, attendre en France que le Ciel nous accorde un Gouvernement plus juſte & des jours plus heureux. Quelle qu'y puiſſe être notre fortune, nous la partagerons avec vous. Vous ſervirez de mere à ma Fille. J'aurai toujours pour vous l'amitié & la conſidération que méritent votre bonté & ſes ſervices ineſtimables que vous avez rendus à ma triſte famille. Elle ſe rendit après une délibération de quelques jours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre départ. Elle envoya James dans les Ports les plus voiſins, pour y chercher la commodité du premier Vaiſſeau qui partiroit pour la France. Il en trouva un à Topsham, qui n'eſt qu'à deux milles d'Exceſter. Nous louâmes ſa ſageſſe d'être allé directement dans ce petit Port, parce que nous avions moins à craindre d'y être expoſés aux recherches des Emiſſaires de Cromwel. Mylord Axminſter & madame Riding y firent tranſporter en ſecret ce qu'ils avoient de plus précieux. Toutes choſes ſe diſpoſerent ſi heureuſement, que nous fumes en état de nous mettre en chemin peu de jours après, & de gagner ſans obſtacle Topsham & le Vaiſſeau. Ainſi notre réſolution fut preſque auſſi-tôt exécutée que conçue.

HISTOIRE
DE
M. CLEVELAND,

LIVRE SECOND.

NOUS n'abandonnâmes point sans regret notre chere Caverne; le séjour, à la vérité, de notre tristesse, mais en même-tems l'asile de nos malheurs, & la source de notre salut. Nous y laissâmes le Vicomte & moi, deux monumens précieux, dont nous devions conserver le souvenir plus d'un jour. Il avoit enséveli le corps de son Epouse, comme j'avois fait celui de ma mere. Ce ne fut pas sans avoir arrosé leurs tombeaux de nos larmes, que nous quittâmes ce lieu désert, ni sans recommander aux Génies tutélaires qui nous y avoient porté si long-tems, de veiller à leur défense, & de les garantir de la profanation des méchans.

Je le répete : malgré la reconnoissance qui m'attachoit inséparablement à la fortune du Vicomte, & malgré la passion même que j'avois pour sa

Fille & qui me faiſoit trouver tant de douceur à la ſuivre, je ne pus me défendre d'un vif ſentiment de triſteſſe, le jour que nous quittâmes Rumney-hole. J'aurois pu l'expliquer naturellement, comme un effet de l'impreſſion que faiſoit déjà ſur moi la penſée du nouveau genre de vie que j'allois commencer : mais en examinant de plus près la diſpoſition de mon ame, je crus y découvrir quelque choſe de plus ſérieux qu'un ſimple jeu de l'imagination. Ce n'étoit point une triſteſſe ſuperficielle, que le même moment peut voir naître & diſſiper. J'étois pénétré de douleur. Je regardois, en ſoupirant, le lieu tranquille d'où j'étois prêt à m'éloigner ; ſemblable à un Matelot qui eſt obligé de quitter le Port dans un tems orageux, & qui jette un œil tendre vers le rivage avant que de ſe tourner vers l'eſpace immenſe des mers, où il eſt peut-être attendu par un triſte nauffage : ma vie avoit commence trop malheureuſement, pour m'attendre dans la ſuite aux faveurs de la fortune. L'exemple de ma mere & celui du Vicomte qui ſubſiſtoit devant mes yeux, étoient deux préſages ſiniſtres qui m'annonçoient ma deſtinée. Je voyois en général & confuſément, mille raiſons de craindre, pour une ſeule d'eſpérer. Où vais-je ? dans quelles vues ? avec quel eſpoir ? Telles étoient les queſtions que je me fis cent fois à moi-même, le jour de notre départ, ſans qu'il s'offrît rien à mon eſprit pour y ſervir de réponſe. Je comptois ſur l'aſſiſtance certaine de Mylord Axminſter ; mais ſes eſpérances étoient-elles beaucoup mieux établies que les miennes ? Ce n'étoit point l'expérience, comme on l'a pu voir, qui me ſuggéroit ces difficultés : elles venoient de quelque ſolidité d'eſprit, que j'avois reçue de la nature, & qui me faiſoit raiſonner ſur les poſſibilités, dans les cho-

ſes que je ne connoiſſois point par elles-mêmes, fautes d'uſage du monde & de commerce avec les autres hommes. Si c'eſt vous, dis-je au ciel après ces réflexions, qui me faites preſſentir ainſi les peines dont je ſuis menacé, joignez du moins le ſecours à vos avertiſſemens, & ne m'expoſez point à des maux qui ſurpaſſent la médiocre portion de force que vous m'avez accordée. Je ſai que j'ai reçu de vous, de la droiture & de la raiſon; j'eſpere de vous en rendre un compte fidele. Si j'ai beſoin de quelque choſe au delà, c'eſt de vous encore qu'il faut que je le tienne; & je vous le demande.

Je fis le chemin juſqu'à Topsham, uniquement occupé de ces penſées. On mit à la voile preſque auſſi-tôt. Nous étions ſur un vaiſſeau nantois qui devoit s'arrêter à Breſt, où nous avions deſſein de débarquer. Nous voguâmes pendant une partie du jour avec un vent favorable. Il changea tout-d'un coup vers le ſoir, & le tems devint ſi gros, que nos matelots nous firent craindre une furieuſe tempête. Telle devoit être la premiere faveur qui m'étoit préparée par la fortune. Le capitaine nous ayant paru un homme poli, nous n'avions pas fait difficulté de lui aprendre le nom & le rang de Mylord Axminſter. Il s'étoit ſervi de cette connoiſſance, pour faire mille civilités à ce ſeigneur; de ſorte que commençant à appercevoir quelque danger, il vint le prier & nous, qui avions l'honneur de l'accompagner, de deſcendre dans l'endroit le plus ſûr du vaiſſeau, où il nous plaça lui-même. Nous y demeurâmes environ deux heures. L'horrible mugiſſement des vagues, & l'ébranlement du vaiſſeau, nous faiſoient juger de la grandeur du péril. L'amour beaucoup plus que la peur, étoit la paſſion qui régnoit dans mon ame; car je n'avois point d'au-

tre inquiétude, que celle que je ſentois pour Fanny. Elle étoit à demi-morte de frayeur. Madame Riding n'étoit pas moins alarmée qu'elle. Mylord tâchoit de les raſſurer par ſes diſcours; & moi je m'occupois à raiſonner intérieurement ſur le péril, & à chercher par quel moyen je pourrois me rendre utile à l'objet de mes tendres affections. En conſidérant toutes les parties du cabinet où nous étions, j'aperçus une longue corde, qui me fit ſouvenir auſſi-tôt d'un exmple de naufrage que j'avois lu dans mes livres, & de l'adreſſe avec laquelle un heureux époux s'étoit ſervi decet inſtrument pour ſauver ſa vie & celle de ſon épouſe. Je m'en ſaiſis ſans affectation, & je la mis dans ma poche. Le capitaine entra preſque au même moment. Il dit au vicomte d'un air alarmé, que c'étoit fait de ſon vaiſſeau; qu'il ne pouvoit réſiſter dix minutes à la tempête; qu'il falloit, ou ſe préparer à la mort, ou ſonger à s'en défendre par quelque réſolution hardie. Madame Riding & Fanny tomberent ſans connoiſſance à cette triſte déclaration. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ajouta le capitaine: de deux chaloupes que j'ai ſur le vaiſſeau, je vous en offre une pour vous & votre famille. Mon lieutenant y entrera avec vous; elle eſt déjà en mer: hâtez-vous, & ne perdez pas un moment. Le Vicomte ordonna à ſon valet & à James de prendre madame Riding, qui étoit une femme peſante, & de l'aporter à la chaloupe. Il vouloit ſe charger lui-même de ſa fille: je m'en étois ſaiſi. Au nom de dieu, lui dis-je, laiſſez-moi périr en la ſauvant. Il entreprit en vain de l'ôter de mes bras. Je volai ſur le pont. Jamais fardeau ne parut plus leger. L'extrême agitation du vaiſſeau ne m'empêcha point de deſcendre heureuſement dans la chaloupe. Mylord y fut un moment après moi,

Nous y étions onze, en comptant le lieutenant, deux rameurs, nos valets & deux femmes qui ſervoient Fanny & madame Riding. La violence de la mer nous emporta en un moment loin du vaiſſeau. Nous n'avions point d'autres lumiere, que celle d'une mauvaiſe lanterne. Le vent ſouffloit avec une fureur inexprimable, & nous étions couverts à tout moment par les flots qui s'élançoient cent pieds au deſſus de nos têtes, & qui retomboient ſur nous avec violence. Je ne voulus point me deſſaiſir de Fanny, quelques inſtances que m'en fit le Vicomte. Je la tenois ſerrée entre mes bras, comme une mere tient le plus cher de ſes enfans. Il n'étoit plus queſtion, ni de reſpect ni de bienſéance : l'amour ſeul étoit écouté. Elle n'avoit point recouvré la connoiſſance, ou ſi elle lui revenoit pour un moment la frayeur d'un ſi horrible danger la lui faiſoit perdre auſſi-tôt. Comme la tempête ne paroiſſoit pas diminuer, je réſolus d'employer la corde que j'avois aportée, à l'uſage auquel j'avois eu deſſein de m'en ſervir. Ce fut le ciel même qui m'inſpira cette penſée, ſans laquelle c'étoit fait abſolument de moi & de l'aimable Fanny. Je la liai étroitement par le milieu du corps avec le bout de la corde ; je me liai de même ; & j'attachai l'autre bout à la chaloupe : de ſorte qu'entre le bout de la corde qui tenoit à la chaloupe, & la partie qui me lioit, il y avoit la longueur de cinq ou ſix pieds, & à peu près autant depuis moi juſqu'à Fanny. On voit qu'elle étoit en cela mon eſpérance. A peine avois-je fini mes nœuds, & les avois je ſerrés avec beaucoup de ſoin, qu'une vague épouvantable éteignit notre lanterne, en donnant la plus violente ſecouſſe à la chaloupe. La femme de chambre de madame Riding s'élança vers moi, dans un tranſport de frayeur. Le

mouvement de la chaloupe redoublant ſa précipitation, elle tomba dans la mer, & nous y entraîna, la pauvre Fanny & moi. Notre chûte fut ſi prompte, & les ténebres d'ailleurs étoient ſi épaiſſes, qu'on ne s'aperçoit point d'abord de notre malheur. Nous eûmes tout le tems de boire l'onde amere. La femme de chambre périt. Pour moi, je fus quelque-tems ſans connoiſſance : mais l'agitation continuelle que je recevois de la chaloupe à laquelle je tenois par ma corde, les ſauts mêmes qu'elle me faiſoit faire hors de l'eau, lorſqu'un coup de vent redoubloit ſa viteſſe, ſervirent enfin à rapeller mes eſprits. J'ouvris les yeux, ſans rien apercevoir ; & ce qu'on aura peine à croire, je ſentis que malgré la ſecouſſe de ma chûte, malgré le choc des vagues & la perte de mes ſens, j'avois toujours conſervé dans mes bras ma chere Fanny. Je dis que je le ſentis, parce que j'avois peine d'abord à le croire moi-même, & que je ne m'en convainquis qu'après diverſes épreuves. Je recueillis toutes les forces de mon corps & de mon eſprit, pour réſiſter aux vagues dont les coups redoubloient continuellement. Tantôt je me trouvois à fleur d'eau, & comme ſuſpendu par la corde entre la chaloupe & la mer : j'avois alors quelque liberté de reſpirer, & je levois Fanny autant qu'il m'étoit poſſible, pour lui donner la même facilité. Un moment après, j'étois comme enſéveli ſous une montagne d'eau qui rouloit ſur moi, & j'avalois malgré mes efforts une abondance d'eau ſaleé. J'eſſayai de jetter quelques cris, pour m'attirer l'attention de la chaloupe : mais le bruit des flots n'auroit pas permis d'entendre celui du tonnerre. Il étoit impoſſible que ma vigueur ne m'abandonnât pas à la fin, ou que la corde fût aſſez forte pour nous ſoutenir, ſi la tempête eût duré

quelques heures de plus avec la même violence. Le vent s'apaisa dès la pointe du jour, & la tranquillité revint peu à peu sur les flots.

On nous croyoit perdus sans ressources. Mylord Axminster pleuroit sa fille en pere inconsolable ; & loin de se réjouir de la fin du danger, il prioit le ciel de lui ouvrir comme à elle un tombeau dans le sein de la mer. A mesure que le jour s'éclairciſſoit, il jettoit les yeux de côté & d'autre, avec une foible espérance de voir du moins flotter nos cadavres. Le triste état où j'étois ne m'empêcha point de le remarquer distinctement, tandis qu'il se tenoit debout dans la chaloupe, & qu'il sembloit nous chercher en promenant au loin ses regards. Je m'efforçois de crier : ma voix étoit éteinte. L'eau d'ailleurs étoit si épaisse & si mêlée de sable, que quand il eut pu s'imaginer que nous étions proches de lui & à portée de recevoir un prompt secours, il ne lui auroit pas été facile de nous apercevoir avant que les ténebres fussent entierement dissipées. Il me vint à l'esprit de lever plusieurs fois la main. Le lieutenant fut le premier qui me découvrit; & se baissant promptement, dans l'espérance de pouvoir atteindre jusqu'à moi avec la sienne, il fut surpris de voir une corde tendue, qui paroissoit aboutir à quelque chose. Il la tira aussi-tôt, & m'ayant amené sans peine jusqu'à lui, il n'en eut pas beaucoup non plus à me mettre, moi & mon cher fardeau, dans la chaloupe. Cette action se fit si promptement, que Mylord Axminster, qui avoit le dos tourné, & qui considéroit la mer d'un autre côté, n'eût point le tems de s'en apercevoir. Le lieutenant s'écria, Mylord ! le ciel vous rend votre fille. Sa surprise ne peut être representée. Il ne savoit s'il en devoit croire ses yeux, ni de quelle maniere il falloit expliquer ce miracle. Cepen-

dant, comme il étoit incertain qu'elle fût en vie, il n'osa se livrer tout-d'un-coup à la joie. Il voulut d'abord la prendre entre ses bras. Quoiqu'étendu tout de mon long dans la chaloupe, je la tenois encore entre les miens. Il eut assez de peine à l'en tirer; parce que tous mes esprits ayant coulé dans cette partie de mon corps qui avoit été employée à la retenir, les nerfs s'étoient tellement roidis, qu'ils furent pendant quelque-tems comme inflexibles. Fanny n'avoit pas la moindre connoissance. Pour moi, j'en conservois encore un peu à mon entrée dans la chaloupe; mais je ne tardai point à la perdre. On nous rapella néanmoins à l'un & à l'autre, en moins de tems qu'il n'étoit naturel de l'espérer. J'ouvris les yeux, & ma premiere curiosité fut de savoir si Fanny étoit morte ou vivante.

Mylord étoit auprès de moi lorsque je fis cette question; car son amitié lui fit partager également ses soins entre sa fille & moi. Il me dit qu'elle avoit donné quelques signes de vie, & qu'il commençoit à bien espérer d'elle. En effet, elle revint peu à peu, après qu'on lui eut fait rendre l'eau qu'elle avoit avalée. La mer devint bientôt si paisible, qu'il ne nous restoit à craindre nul danger; le jour étant arrivé tout-à-fait, nous découvrîmes les côtes de France, dont le lieutenant ne s'étoit point imaginé que nous fussions si proches. Il fit ramer à toute force vers l'endroit de la terre le plus voisin. La connoissance qu'il avoit de cette mer, lui fit apercevoir que nous n'étions pas éloignés d'un petit port de Normandie qu'on apelle Fécamp. Il fit prendre cette route à ses matelots.

Nous fûmes en un moment à la vue des clochers de la ville. Mais il se trouva malheureusement que la marée commençoit à se retirer. La

riviere étant étroite, & le reflux par conſéquent fort rapide, nous courions riſque d'être expoſés à demeurer encore quatre ou cinq heures en mer; ce qui affligeoit extrêmement le Vicomte, moins par la crainte d'un nouveau péril que par la peine qu'il reſſentoit de ſe voir dépourvu de tous les ſecours qui étoient néceſſaires au rétabliſſement de Fanny. Tandis qu'il ſe plaignoit de la rigueur du Ciel, & qu'il excitoit nos deux rameurs à redoubler leurs efforts pour ſurmonter la rapidité de l'eau, nous découvrîmes un petit vaiſſeau qui ſortoit de la riviere, & qui ſembloit ſe hâter de venir vers nous. Il s'avança ſi vîte, que nous eûmes peu de mouvement à faire pour le joindre. En l'abordant, nous crûmes reconnoître notre Capitaine. C'étoit lui-même en effet, quoiqu'il fût ſur un vaiſſeau différent. Il avoit vu périr le ſien par la tempête, & s'étant ſauvé dans ſa chaloupe avec huit matelots qui compoſoient ſon équipage, il avoit été porté à Fécamp par le même vent que nous. Sa généroſité & ſon attention pour Mylotd Axminſter l'avoient engagé auſſitôt à monter ſur le premier vaiſſeau qu'il avoit trouvé prêt, & à venir voir ſi nous étions encore en état de recevoir du ſecours. Nous paſſâmes ſur ſon bord. Il nous remit ſur le rivage en un moment.

Nous répandimes des larmes de joie en touchant la terre, que nous avions eu ſi peu d'eſpérance de revoir. Fanny & madame Riding n'étoient revenues qu'à demi de leur frayeur & de leur foibleſſe. On fut obligé de les tranſporter ſur des chaiſes juſqu'à l'hôtellerie. J'eus aſſez de vigueur pour faire ce chemin à pied; mais m'étant mis au lit à mon arrivée, j'y demeurai quinze jours ſans être un ſeul moment en état d'en ſortir. Les deux Dames n'y demeuré-

rent pas moins. Enfin le Ciel ayant rétabli nos forces, nous commençâmes à nous entretenir de la ſituation de nos affaires, & du train qu'alloit prendre notre fortune. Nous n'en avions pas eté quittes pour la peur. Ce naufrage nous avoit été preſque auſſi funeſte qu'au Capitaine, qui y avoit perdu la moitié de ſon bien. De quantité de choſes précieuſes, le Vicomte & madame Riding n'avoient pu ſauver que leur argent & quelques bijoux, dont ils avoient eu la précaution de prendre une partie ſur eux au commencement de la tempête, & de donner l'autre à leurs valets. Nous étions ſans meubles ſans habits & linges. Le Vicomte jugea à propos que nous nous rendiſſions d'abord à Rouen, pour s'y mettre en équipage, & pour y être informé certainement du lieu où étoit alors le Roi Charles. Nous prîmes le chemin de cette Ville. Nous y trouvâmes quantité d'Anglois qui avoient quitté leur pays avec le Roi, & qui attendoient ſon rétabliſſement avec impatience. Ils nous donnérent tous les éclairciſſemens que nous demandions ſur l'état de ſa fortune, & par conſéquent ſur celle que nous avions à eſpérer auprès de lui. Ce malheureux Prince n'étoit rien moins que dans l'abondance. On nous dit, que ſa ſuite étoit à peine celle d'un Gentilhomme du commun; qu'il l'augmentoit lorſqu'il étoit à Paris, ou dans les Cours voiſines; mais que dans les voyages qu'il faiſoit d'un lieu à l'autre pour demander du ſecours à divers Princes & les intéreſſer dans ſa cauſe, il n'étoit accompagné ordinairement que de deux ou trois ſerviteurs; qu'il étoit réduit à cette ſimplicité d'équipage, par un beſoin preſque continuel d'argent; que ſi nous en avions à lui offrir, ou du moins ſi nous pouvions le ſuivre

à nos frais, il nous verroit peut-être arriver auprès de lui avec joie ; mais que si nous le cherchions dans le dessein de tirer notre subsistance de ses libéralités, on nous conseilloit de renoncer à un voyage aussi long qu'inutile ; qu'on le croyoit parti depuis quelque-tems pour se rendre sur les frontiéres de France & d'Espagne, où se devoient tenir des Conférences pour la paix entre le Cardinal Mazarin & Don Louis de Haro ; que la route étoit pour le moins de deux cens lieues ; & que c'étoit à nous d'examiner si nous étions en état d'entreprendre un chemin si long, avec si peu d'espérance.

Mylord Axminster ne s'étoit fait connoître à ceux qui lui donnoient cet avis, que sous la qualité d'un Anglois expatrié pour la cause du Roi. Il les remercia sans s'expliquer davantage. Mais loin d'en être plus refroidi dans son dessein, il jugea au contraire, que s'il eût eu pour un homme tel que lui des momens favorables à chercher pour se faire un chemin à l'amitié de son Maître, il ne pouvoit souhaiter de plus heureuses circonstances que celles qu'on lui representoit. Malgré les pertes qu'il avoit essuyées dans notre naufrage, il lui restoit de grosses sommes en argent comptant, & il attendoit dans la suite des remises encore plus considérables par le moyen de Mylord Terwil. Il lui avoit écrit avant notre départ, pour le prier de se charger du soin de ses affaires, comme il avoit fait jusqu'alors. A quoi ses richesses pouvoient-elles être employées plus glorieusement, qu'au secours de son Roi ! Je m'aperçus même que cette pensée lui donnoit un air de satisfaction que je ne lui avois jamais vu. Il pressa les ordres qu'il avoit déjà donnés pour notre habillement & nos voitures. Son projet étoit de tra-

verſer toute la France, plutôt que de reprendre la route de la mer : elle eût été plus courte ; mais Fanni & madame Riding avoient de la répugnance à s'expoſer ſi-tôt à des périls dont elles ne faiſoient que de ſortir.

Je ne fus point oiſif à Rouen, pendant que le Vicomte faiſoit travailler à ſon équipage. C'étoit quelque choſe de ſi nouveau pour moi, de marcher dans une grande ville & de me mêler parmi les hommes que je laiſſois paſſer peu de jours ſans me procurer ce divertiſſement. Il ne ſervit pas moins à mon inſtruction, qu'à ſatisfaire ma curioſité. Je parlois aſſez facilement la langue Françoiſe ; je l'avois apriſe dès mon enfance. Le premier uſage que j'en fis hors de la préſence du Vicomte, fut chez quelques Marchands, où je me fis conduire pour acheter diverſes bagatelles dont j'avois beſoin. Je ſçavois en général, qu'il y avoit dans les villes un grand nombre de ces perſonnes officieuſes, qui font des amas conſidérables de tout ce qui peut ſervir à l'utilité des autres hommes, & qui ſont toujours prêts à les diſtribuer pour quelque ſomme d'argent, dont il eſt juſte qu'on paie leurs peines & la valeur de leurs marchandiſes. J'admirai en entrant dans une boutique de Bijoutier, l'ordre & la variété des bijoux de toute eſpece qui y étoient étalés. Comme je rapellois tout à mes principes de généroſité & de juſtice, je ne pus me défendre d'un mouvement de reſpect pour le Maître de la maiſon, en conſidérant de quel zèle il devoit être rempli pour le bien de la ſociété humaine, lui qui s'employoit avec tant de ſoin à ſatisfaire aux beſoins de tous ceux qui avoient recours à lui. Par quelle reconnoiſſance, diſois-je, peut-on aſſez payer de tels ſervices ? Mon admiration

augmenta encore, lorſque je remarquai ſon empreſſement à m'offrir tout ce qui étoit contenu dans ſa boutique, & la civilité obligeante avec laquelle il me preſentoit tout ce qui pouvoit être de mon uſage. Il ſembloit qu'il devinât mes beſoins & mes inclinations. Des étuis, des couteaux, des boîtes de toutes les ſortes; mille jolis colifichets dont la vue ſeule étoit pour moi un ſpectacle des plus agréables. Je les recevois de ſes mains, à meſure qu'il me les offroit. Je lui en demandai l'uſage, qu'il m'expliquoit auſſi-tôt avec une grande facilité d'expreſſions; & je les mettois auprès de moi, pour en recevoir d'autres qu'il me preſentoit de la même maniere. Enfin comme je ne me laſſois pas de voir & d'entendre, il me demanda ſi je voulois prendre de lui toutes les marchandiſes que j'avois auprès de moi. Je jettai les yeux deſſus. Il y en avoit une quantité conſidérable. Je balançai ſi j'accepterois tant de choſes, dont la plupart étoient plus jolies qu'utiles. Cependant je fis réflexion, qu'il y auroit de la groſſiéreté à refuſer ce qui m'étoit offert de ſi bonne grace. La généroſité etoit ſi viſible dans ſes yeux & ſur ſes lévres, que je craignois même qu'il n'en vint juſqu'à me faire prendre ſes bijoux *gratis*, & uniquement par bonté d'ame. Je me hâtai de lui dire, que j'acceptois tout, mais qu'il étoit juſte auſſi qu'il reçut de moi quelque retour d'eſtime & de reconnoiſſance. En conſcience me répondit il, au dernier mot c'eſt dix piſtoles. Je craindrois la punition du Ciel, ſi je trompois un jeune Gentilhomme, & ſurtout un étranger. J'admirai de nouveau ſa droiture, & lui ayant compté les dix piſtoles, je le quittai avec mille témoignages d'une ſincére eſtime. James qui m'accompagnoit, ſe chargea

des bijoux. Je ne ſçai ſi ce fut par reſpect ou par un autre motif, qu'il me diſſimula ſes ſentimens, mais lui ayant dit en retournant au logis, qu'il y avoit plus de probité qu'on ne penſoit parmi les hommes, & que je venois d'en avoir un exemple ; il ſe contenta de me répondre, qu'il s'en trouvoit quelquefois même parmi les Marchands.

Mylord Axminſter & madame Riding étoient au logis lorſque j'y arrivai. Je me hâtai de leur faire voir le fardeau que James portoit, & de leur apprendre ce que je penſois de l'honnête Marchand auquel ma bonne fortune m'avoit adreſſée. Je leur fis naturellement l'éloge de ſa bonté, qu'ils ne purent s'empêcher de ſe regarder en riant, auſſi ſurpris de mon diſcours, qu'ils l'étoient déjà de cette multitude de bagatelles que je leur montrois. Le Vicomte me demanda ce qu'elles m'avoient coûté : dix piſtoles, lui répondis-je. Il eut peine à me croire. Je l'aſſurai qu'elles pouvoient valoir peut-être davantage, mais qu'il étoit certain qu'elles ne valoient pas moins, puiſque le Marchand avoit atteſté ſa foi & ſa conſcience. Cependant il étoit ſi manifeſte qu'elles ne valoient pas le tiers de cette ſomme, que Mylord, qui devoit connoître le fond de ma bourſe, puiſque c'étoit lui-même qui l'avoit remplie, me pria de lui laiſſer compter ce qui me reſtoit d'argent. Peut-être avez vous oublié, me dit-il, la valeur des monnoies, quoique je vous l'aie apris avant votre départ. Vous croyez avoir payé plus que vous n'avez fait. Il examina ce qui me reſtoit, & il ne trouva mon raport infidèle qu'en un point ; c'eſt qu'au lieu de dix piſtoles que je croyois avoir données, le Marchand en avoit reçu de moi quinze. Il en prit occaſion, non de me repro-

cher cet achat de bagatelles, qu'il étoit bien persuadé que je n'eſtimois pas plus que lui; mais de m'inſtruire de mille choſes qui ne s'aprennent point par l'étude des Livres. J'avois quelque peine à reconnoître que j'euſſe été trompé ſi groſſiérement. N'en rougiſſez pas, me dit-il, votre ignorance à un égard eſt moins honteuſe pour vous, que pour ceux qui peuvent vous tromper; parce que vous ne vous défiez pas d'eux, & que vous n'avez pas encore eu l'occaſion de les connoître. C'eſt le malheur & la honte des hommes, ajouta-t-il avec beaucoup de ſageſſe, qu'on ait beſoin d'une autre étude que celle de la vertu, & d'autres principes que ceux de l'innocence, pour ſçavoir vivre & ſe conduire avec eux. Ce n'eſt pas aſſez pour un honnête homme, de plaindre ou de mépriſer ceux qui ne lui reſſemblent pas; il faut qu'il ſçache ſe défendre de leurs artifices. Comme il y a une ſcience qui enſeigne à faire du bien aux autres, il y en a une qui aprend à éviter le mal qu'ils peuvent nous faire. Celle-ci vous manque, mais un peu d'uſage vous en aura bientôt inſtruit. Je lui répondis, que mon regret n'étoit pas préciſément d'avoir été trompé; mais de l'avoir été par les aparences de la bonté & de la vertu. Vous le ſerez plus d'une fois, reprit-il, ſi vous en jugez toujours à la premiere vue. Cette ſcience dont je vous parle, & qui vous eſt néceſſaire, conſiſte juſtement à diſtinguer les dehors qui ſont ſouvent trompeurs, ou à ſe tenir du moins dans une défiance raiſonnable à l'égard de ceux dont on n'a pas eu le tems de démêler les intentions. Avec quelque adreſſe & quelque ſoin que le vice ſe déguiſe, il ne ſoutient pas long tems l'examen d'un œil droit & attentif. Il y a très-peu de mar-

ques qui lui ſoient communes avec la vertu, & la différence ne coûte guere à apercevoir. Le Vicomte ajouta, que les regles qu'il me donnoit étoient générales, & regardoient tous les hommes; mais qu'à l'égard des Marchands en particulier, il y en avoit d'autres qui étoient plus faciles à ſuivre; que la fraude & la ſupercherie étoient comme paſſées en uſage dans cette profeſſion, ce qui les rendoit moins dangereuſes; que trompeur & Marchand étant deux mots ſynonymes, dont le ſens étoit entendu de tout le monde, on n'entroit point dans une boutique ſans être armé de précaution; qu'il n'arrivoit d'être trompé qu'à ceux qui veulent bien l'être, parce qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit inſtruit du péril. Cette leçon me fut extrêmement utile, parce qu'il me fut aiſé de l'apliquer à mille occaſions qui renaiſſoient tous les jours. Si j'étois aſſez ſimple pour être facile à tromper, j'avois reçu du Ciel aſſez de bon ſens pour ne l'être qu'une fois; c'eſt-à-dire, que réfléchiſſant ſur ce qui m'arrivoit, j'en tirois des lumieres dont je me ſervois utilement dans les mêmes circonſtances.

Pour ce qui regardoit les cinq piſtoles que j'avois données au-delà du prix dont j'étois convenu, comme ce n'étoit qu'une erreur de compte, Mylord Axminſter s'imagina que le Marchand ne feroit pas difficulté de me les reſtituer. Il me conſeilla de retourner chez lui ſur le champ. J'y allai: mais la ſeule ſatisfaction que je pus tirer, fut de recevoir de nouvelles civilités. Il m'aſſura qu'il n'avoit rien reçu de trop, & que nous étions tous deux trop juſtes dans nos calculs, pour avoir commis une erreur ſi conſidérable.

Quoique je connuſſe tous les jours qu'il m'é-

toit utile de fréquenter le monde, & même d'être quelquefois trompé, je sentois néanmoins une espece de honte, lorsqu'il m'arrivoit de l'être de nouveau dans quelque occasion que je n'avois pas prévue. Le Vicomte qui me regardoit comme son fils, & qui auroit été bien aise de me voir défait de quantité de choses qui étoient encore à réformer dans mes idées & dans mes manieres, me pressoit de sortir souvent, & de visiter ce qu'il y avoit de remarquable dans la Ville. Il m'exhortoit à m'insinuer dans les compagnies, & il se faisait un plaisir d'entendre les observations que je ne manquois pas de faire sur tout ce qui s'étoit présenté à mes yeux. Il demeura même à Rouen, dans cette vue, plus long-tems qu'il ne s'étoit proposé. Comme il ignoroit la Langue du pays, il ne pouvoit le connoître, me disoit-il, que sur mes relations; & me priant de lui raporter jusqu'aux moindres bagatelles que j'avois observees, il feignoit de recevoir de moi comme une faveur, ce qu'il ne m'engageoit à faire que pour ma propre utilité. Quoiqu'il n'eût pas le moindre soupçon de la tendresse que j'avois pour son aimable fille, il s'étoit aperçu que mon respect pour elle me rendoit extrêmement soumis à toutes ses volontés: il se servit encore de ce moyen pour hâter le changement qu'il desiroit dans ma personne, il lui ordonna de me railler agréablement, lorsqu'il m'échaperoit quelque simplicité en sa présence; & elle s'en acquitta d'une maniere qui réussit au-delà de ses espérances. Je ne conçus pas d'abord aisément quel étoit le dessein de Fanny; & surpris de lui voir prendre avec moi un ton auquel elle n'étoit pas accoutumée, je cherchai pendant quelques jours la cause de cette nouvelle conduite. Je crus l'avoir pénétrée. Je me flattai mê-

me qu'à l'envie de ſuivre les ordres de ſon pere ; que je regardois comme ſa premiere vue, elle joignoit une ſecrete reconnoiſſance pour mes ſoins, qui lui faiſoit ſouhaiter de me voir bientôt tel que je pouvois devenir. Ce fut un aiguillon, qui me donna plus de zèle que jamais à chercher les occaſions de m'inſtruire. Je me fis introduire dans les meilleures maiſons de la Ville, par quelques Anglois qui y avoient des habitudes. J'y trouvai non-ſeulement des modeles qui pouvoient ſervir à me perfectionner dans les choſes dont j'avois deja quelque connoiſſance ; mais encore une infinité d'objets qui me parurent nouveaux, & qui ſervirent autant du moins à mon divertiſſement qu'à mon inſtruction.

Les Français ſont polis, il faut leur accorder cette gloire : ils le ſont ſur-tout à l'égard des étrangers : mais je ne ſçai de quelle maniere on pourroit définir proprement leur politeſſe. Elle ne conſiſte pas ſeulement dans leurs manieres extérieures, qui ſont gracieuſes & prévenantes ; ils affectent de la répandre juſques dans leurs ſentimens, ou du moins, dans une certaine façon de les exprimer qui n'eſt propre qu'à eux. Si toutes les proteſtations d'amitié, & les aſſurances d'eſtime, du zèle & d'attachement qu'on reçoit en France, étoient ſinceres, il faudroit regarder cette Nation comme une Société d'hommes choiſis, qui poſſedent au plus haut degré toutes les belles qualités de l'ame, & qui n'ont pas un ſeul des défaurs communs aux autres hommes. A peine fus-je entré dans une des principales Maiſons où mon compatriote m'introduiſit, que ſur cette ſeule recommandation d'être Anglois & fils naturel de Cromwel, on s'empreſſe de me combler de civilités. On me demanda depuis quel tems j'étois arrivé à Rouen ; & l'on n'eut pas plutôt

apris que j'y étois depuis quinze jours, qu'on me fit mille reproches de m'être tenu caché si long tems. Je devois m'être fait annoncer dans toutes les Maisons de la Ville en arrivant, on auroit prévenu ma visite, en me la rendant chez moi. Quelle perte, d'avoir connu si tard une personne de mon mérite! On me fit des offres de services, qui m'auroient mis pour toujours à couvert de tous les besoins, si l'on eût été fidele à les exécuter. On admira ma bonne mine, & comme je ne répondois rien dans la premiere surprise que me causoit ce déluge de complimens, trois ou quatre Dames qui paroissoient tenir le premier rang dans la compagnie, formerent une longue conversation sur mes belles qualités qu'elles n'avoient point eu assurément le tems de reconnoître. Confus de cette effusion de faveurs que je recevois sans les mériter, j'exprimai enfin en assez peu de mots le vif sentiment que j'en avois. On admira aussi-tôt mon esprit, quoique j'eusse dit les choses les plus communes; & les quatre Dames recommencerent mon éloge, avec un redoublement d'expressions flatteuses.

J'avoue que les entendant continuer d'un air serieux, & faisant réflexion que c'étoient des personnes d'un rang distingué qui n'avoient nul intérêt à me tromper, je me livrai intérieurement au plaisir d'être loué par de si belles bouches. Je me persuadai même, que j'avois reçu de la nature des qualités que je n'avois pas reconnues jusqu'alors; & je fus ainsi pendant quelques momens la dupe de mon amour-propre. Mais il arriva heureusement qu'une autre Dame de la Ville, qui venoit rendre aussi sa visite à la Maîtresse du logis, fut introduite dans la salle où nous étions. On se leva pour la recevoir. Pendant le mouvement que cela produisit, j'entendis distinc-

tement une des quatre Dames qui disoit secretement à sa voisine : convenez que voilà un jeune Anglois bien sot. Je fus frapé jusqu'à rougir de honte. Elle ne s'en aperçut point ; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'adressant aussi-tôt la parole à celle qui arrivoit, elle se remit sur mes louanges avec la même rapidité d'expressions. Je trouvai quelque chose de si offensant dans ce double personnage, que je vis le moment où j'allois m'en plaindre en rompant toute mesure ; mais un instant de réflexion me remit. Je me reprochai seulement ma crédule simplicité ; & je reconnus mieux que jamais, qu'il y a peu d'occasions où l'on puisse prendre confiance aux discours & aux actions des hommes, puisqu'ils sont si naturellement perfides, qu'ils trompent sans intérêt même, & sans motif.

Je fus vengé néanmoins avant la fin de ma visite. J'étois demeuré muet aussi long-tems que la conversation avoit roulé sur mon mérite, & ensuite sur les Modes ou les Histoires du tems. Une réflexion sérieuse, qu'un honnête homme de la compagnie fit peut-être à dessein, donna ouverture à un entretien plus sensé. Je fis peu à peu violence à ma timidité ; & je m'expliquai d'abord assez heureusement pour m'attirer de l'attention. Je m'animai si bien en continuant de parler, que je pris enfin le dessus par mille excellentes choses, que le souvenir de mes études ou de mes réflexions me fourniſſoit. Je m'apercevois que j'étois écouté avec plaisir ; jettant les yeux de tems en tems sur celle qui m'avoit moins loué que raillé, j'avois la satisfaction de voir qu'elle me regardoit avec une aparence de surprise & d'admiration. Je reçus, en quittant la compagnie, des marques d'estime qui avoient plus de sincérité que les premieres, mais j'y fus

peu

peu ſenſible. Ma droiture ne me permettoit point de goûter des louanges que je méritois peut-être, mais qu'on m'avoit accordées avec auſſi peu de réſerve, lorſqu'on étoit perſuadé que je ne les méritois pas.

Mon aventure parut réjouiſſante à Mylord Axminſter. Elle fut infiniment utile pour moi. L'effort que j'avois fait dans cette compagnie pour ouvrir la bouche avec liberté, commença à me donner une hardieſſe que je n'avois jamais ſentie juſqu'alors. Je fus charmé de ce changement. J'avois été affligé depuis mon arrivée en France, c'eſt-à-dire, depuis que je commençois à converſer avec les hommes, de me trouver en leur préſence un certain embarras, dont je ne pouvois me remettre, même après une longue converſation. Ma timidité paroiſſoit ſur mon viſage & dans tous mes mouvements. Ce n'eſt pas que j'euſſe dans le cœur un ſentiment de crainte; au contraire, j'étois ferme & réſolu, je conſervois toute la liberté de mon eſprit & de mon jugement. Mais c'étoit-là préciſément ce qui cauſoit ma peine, de penſer juſte & ſolidement dans toutes les occaſions, & de ne pouvoir accompagner l'expreſſion de mes penſées, de cet air libre & aſſuré qui donne du poids à la ſageſſe & à la raiſon. S'il m'arrivoit d'entretenir un ſot ou un ignorant, je découvrois tout-d'un-coup ſon foible, & la ſupériorité que j'avois ſur lui: cependant, j'étois contraint & preſque muet en ſa préſence. A peine pouvois-je ſoutenir ſes regards. Ses moindres mouvemens me déconcertoient, & je paroiſſois comme tremblant devant lui, pendant que je lui faiſois juſtice intérieurement, & que je le rangeois dans la claſſe mépriſable où il méritoit d'être. Graces aux railleries que j'eſſuyai à Rouen, je me défis

presque tout-d'un-coup de cette foibleſſe. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je fais ici cette remarque, & que j'ai raporté quelques légeres circonſtances de mon Hiſtoire, qui y ont donné occaſion. Un Lecteur éclairé demanderoit ſans doute où j'ai pu prendre toute la fermeté qu'on verra dans la ſuite de ma vie, ſi je n'avertiſſois par quels degrés je perdis les foibleſſes & les timidités de mon enfance.

Fanny contribua beaucoup à me guérir de ces imperfections puériles; c'eût été aſſez qu'elle m'eût paru les apercevoir & les condamner, pour m'exciter à les combattre, & pour me faire réuſſir à les vaincre. Elle y employa tant d'adreſſe, & ſon inclination s'accorda ſi bien là-deſſus avec les ordres de ſon pere, que c'eſt à elle que je dois attribuer la promptitude de mes progrès. Mon ardeur s'accrut extrêmement par une heureuſe rencontre qui donna naiſſance, à quoi dirai-je ? diſons, à la félicité de ma vie, car tous les tourmens & toutes les agitations dont elle fut en même-tems l'origine, ne ſçauroient entrer en comparaiſon avec les torrens de joie & de bonheur dont elle m'ouvrit la ſource.

Mon amour pour Fanny s'étoit conſervé juſqu'alors dans les bornes que je m'étois preſcrites à Rumney-hole. Je ne paſſois pas un moment ſans ſentir que je l'aimois. Son idée m'accompagnoit continuellement. Je lui rendois mes ſoins avec toute l'ardeur d'une parfaite paſſion. Mais rien n'avoit encore trahi le ſecret de mon cœur. J'ignorois ce qu'elle avoit penſé du changement de mes manieres dans la Caverne de Rumney-hole. Elle s'étoit contentée de mettre auſſi plus de réſerve dans les ſiennes, ſans qu'il m'eût paru d'ailleurs que ſa bonté pour moi fût diminuée. Elle ſçavoit l'obligation qu'elle m'a-

voit eue sur la mer, & elle reconnoissoit avec joie, qu'elle étoit redevable de la vie à mes soins. Son Pere lui rapelloit souvent. Il lui répétoit qu'elle devoit m'aimer comme un second Pere, puisque ce sont deux faveurs à peu près égales, de donner la vie à quelqu'un, & de lui faire éviter la mort. Ah! disois je intérieurement, lorsqu'il lui tenoit ce discours en ma présence, puisse-t-elle me regarder plutôt comme son tendre Amant! je ne veux point d'une qualité qui me laisseroit son cœur à partager avec quelqu'un. Je n'osois pourtant former d'espérances, & j'étois encore plus éloigné de lui faire connoître mes desirs. Je n'avois, il est vrai, ni les rigueurs de l'absence à souffrir, (j'étois sans cesse avec elle) ni à craindre ses froideurs & ses dédains, car j'étois assuré du moins de son amitié, si je n'osois prétendre à son amour. Ainsi j'étois aussi tranquille qu'on peut l'être avec un cœur qui ne sent rien dont il puisse se plaindre, mais qui n'a point ce qu'il desire.

Tel étoit le fond de mes sentimens, lorsqu'il m'arriva d'être le jouet des quatre Dames Françoises. Quelque mécontentement que j'en eusse ressenti d'abord, il ne m'empêcha point de retourner le lendemain à la même assemblée. La Compagnie étoit composée des mêmes personnes, & je n'y fus pas reçu moins civilement que la premiere fois. Le succès que ma hardiesse avoit eu la veille, m'en inspira ce jour-là une nouvelle; j'eus assez de part à tout ce qui se dit d'agréable dans la conversation, pour m'assurer d'avoir fait prendre aux Dames une idée favorable de mon esprit. J'en reçus avant la fin du jour des marques qui n'étoient pas trompeuses. Le caractere des Dames Françoises, autant que j'ai pu le remarquer dans le peu de séjour que j'ai fait en

France, eſt un compoſé de tous les extrêmes. Elles ne ſont indifférentes à l'égard de rien. Il faut qu'elles mépriſent ou qu'elles eſtiment, qu'elles raillent ou qu'elles aprouvent, qu'elles aiment ou qu'elles haïſſent. Elles ſont impitoyables pour le ridicule, & les plus clairvoyantes du monde à le découvrir dans les perſonnes pour leſquelles leur cœur n'eſt pas prévenu. Elles ont beſoin de toute la politeſſe, qui eſt comme naturelle à leur nation, pour vaincre la demangeaiſon qu'elles ont de rire, de railler & de ſe répandre en bons mots, qui n'en ſont que plus piquans lorſqu'ils ſortent ainſi d'une bouche pleine de charmes. Tout au contraire, leur cœur ſe déclare-t-il pour quelqu'un ? Elles portent l'indulgence & la bonté juſqu'à l'aveuglement. Tout ſe change en perfections & en vertus dans ce qu'elles aiment. Elles ſont tendres & paſſionnées, elles louent, elles aprouvent, elles admirent ; enfin leur eſprit reçoit toujours la loi de leur cœur, & leur cœur n'eſt jamais modéré dans ſes ſentimens. Une des quatre Dames qui m'avoit raillé la veille, celle même qui m'avoit traité de ſot, entra pour moi tout d'un-coup dans cette diſpoſition. J'aurois pu m'en apercevoir avant que de quitter l'aſſemblée, ſi j'euſſe été capable alors de faire ces ſortes d'obſervations ; mais prenant ſes regards continuels, & les aſſurances même d'eſtime qu'elle trouva le moyen de me donner en ſecret, pour des civilités ordinaires, je retournai au logis ſans lui laiſſer lieu de croire que j'euſſe compris ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ſes manieres. Il ſe paſſa quelque-tems, pendant lequel je ne manquai point de me trouver aſſidument à l'aſſemblée. Les honnêtetés de cette Dame, ſes regards & ſes éloges ne firent que redoubler chaque jour. Le ſeul effet qu'ils

produisirent sur moi, fut de me faire oublier entiérement le premier sujet que j'avois eu de me plaindre d'elle. Enfin étant un jour à m'entretenir avec Mylord, on m'avertit qu'un Laquais demandoit à me parler. Il m'aportoit une Lettre. Je la reçus, & comme il se retira aussitôt sans marquer qu'il attendît une réponse, je retournai auprès de Mylord, & j'ouvris la Lettre en sa présence. Il avoit tant d'empressement pour moi, de connoître le mystere de ce message. C'étoit un billet de cinq ou six lignes seulement, par lequel on me prioit de me trouver le soir du même jour dans un lieu qu'on m'assignoit, pour y recevoir les témoignages de l'estime d'une personne que je ne trouverois peut-être pas indigne de la mienne. J'expliquai le sens de ces paroles à Mylord. Il me félicita sur ma bonne fortune, & ravi de cette aventure, qu'il jugeoit propre à me former de plus en plus, il me conseilla de me rendre fidelement à l'assignation. Je lui répondis, que mon dessein n'étoit pas d'y manquer. Fanny étoit présente à notre entretien : elle ne parut point y prendre part. Mais le Vicomte étant sorti peu après, & me trouvant seul avec elle, je remarquai qu'elle gardoit un silence qui ne lui étoit pas ordinaire avec moi. Je fus le premier à le rompre, pour lui parler, en riant, du bonheur que j'avois de plaire à une Dame Françoise. Elle me dit d'un air qui me parut timide : Vous êtes donc résolu d'aimer cette Dame, & d'aller au lieu qu'elle vous marque ? Je fus ému du ton dont elle avoit parlé. Je la regardai : nos yeux se rencontrerent ; &, par un mouvement qui se conçoit mieux qu'il ne s'exprime, nous demeurâmes ainsi quelque-tems à nous considérer avec une tendre langueur. Elle baissa enfin la vue en rougissant, comme si elle

eût quelque honte de ce qui venoit de lui arriver. Pour moi, qui me ſentis pénétré juſqu'au fond du cœur, je me levai ſans parler, & prenant la Lettre qui étoit ouverte ſur la table, je la déchirai en mille pieces. Notre ſilence continua juſqu'au retour de Mylord qui n'étoit ſorti que pour un moment. Il fut ſurpris de voir la Lettre en pieces ſur le plancher. Eſt-ce là, me dit-il, le cas que vous faites des faveurs de l'Amour ? Je lui répondis, que j'avois changé de ſentiment par raport au rendez-vous ; ou plutôt, que n'ayant nul goût pour une intrigue amoureuſe, je n'avois pas penſé ſérieuſement à répondre aux avances de cette Dame inconnue. Il inſiſta ſur ſon premier conſeil, & il m'aporta toutes les raiſons qui pouvoient m'engager à le ſuivre indépendamment de l'amour. Je lui déclarai que ſes inſtances étoient inutiles, & je laiſſai paſſer effectivement la journée ſans ſortir du logis.

J'étois trop attentif à tous les mouvemens de Fanny, pour ne pas reconnoître qu'elle étoit ſatisfaite de ma conduite, & qu'elle étoit entrée dans le ſens de ce ſacrifice. Cependant je n'en devins ni plus hardi ni moins reſpectueux auprès d'elle. C'étoit aſſez pour moi que j'euſſe pu prendre dans ſes yeux un rayon d'eſpérance, & que j'euſſe lieu de croire qu'elle connoiſſoit une partie de mes ſentimens. Elle s'aperçoit de mes ſoins, diſois-je en moi-même, lorſque je lui en rends de paſſionnés ; elle les explique, peut-être a-t-elle la bonté de les aprouver. Qui ſçait à quoi l'amour me deſtine ? Ces tendres regards qu'elle laiſſa échaper l'autre jour, n'étoient-ils pas bien au deſſus de mes prétentions ? Il ne m'arrivera jamais de lui rien demander ; mon devoir m'ordonne un éternel ſilence : mais le Ciel lui inſpire quelque bonté pour moi, pourquoi ne tâcherois-

je pas de m'en rendre digne ? Mylord pourroit-il condamner lui-même des sentimens aussi purs & aussi réglés que les miens ? C'est une passion bien parfaite que celle qui ne craindroit point l'examen d'un Pere, & qui demeure néanmoins si respectueuse & si timide, qu'elle n'ose même se découvrir à celle qui l'a fait naître. Je résolus de nouveau de conserver toujours cette innocence dans mes desirs.

Le jour suivant ne se passa point sans que je fusse éclairci sur le billet que j'avois reçu, & sur le caractere de la personne qui me l'avoit envoyé. M'étant trouvé à l'assemblée à l'heure ordinaire, je m'aperçus qu'il y manquoit une des Dames que j'y avois toujours vues. On vint m'avertir un moment après mon arrivée, qu'une personne de ma connoissance souhaitoit de me parler à la porte. Je descendis aussi-tôt, & j'y trouvai en effet le même Gentilhomme Anglois qui m'avoit introduit dans cette Maison. Il me pria de le suivre dans un lieu à l'écart, où il vouloit m'entretenir. J'attendis qu'il s'expliquât. Je suis chargé, me dit-il, d'une étrange commission. Vous souvenez-vous d'une Dame que vous avez vue quelquefois à l'Assemblée, cette grande femme, brune & bien faite, qui vous regarde avec tant d'attention, que vous avez pu vous apercevoir qu'elle vous veut du bien ? elle est de mes amies. C'est de sa part que je suis ici pour me plaindre en son nom, d'une injure qu'elle prétend avoir reçue de vous. En un mot, ajouta-t-il, en s'interrompant, je suis persuadé qu'elle vous aime passionnément, & qu'elle veut me faire servir à la mettre en liaison avec vous, car sous prétexte de cette injure prétendue qu'elle ne m'a point expliquée, elle exige de moi que je vous conduise chez elle, & que je vous engage à lui faire quelque satisfaction.

Je n'eus point de peine à juger de quelle injure elle ſe plaignoit. Cependant je cachai à mon Ami, par diſcrétion, que j'euſſe reçu une Lettre qui m'étoit ſans doute venue d'elle, & n'ayant point deſſein de lier avec elle le moindre commerce, je le priai de ſe charger lui-même de mes excuſes, s'il étoit vrai que j'euſſe eu, ſans le vouloir, le malheur d'offenſer une Dame pour laquelle j'avois beaucoup de reſpect & de conſidération. Il ne ſe paya point de cette défaite. J'ai promis, reprit-il, de vous amener. Il faut dégager ma parole, & ne pas faire paſſer les Anglois pour des gens groſſiers & farouches. Je me laiſſai entraîner par ſes inſtances. Il m'aprit en allant, que cette Dame étoit Veuve d'un Conſeiller au Parlement, & qu'elle jouiſſoit d'un revenu conſidérable. Comme il n'ignoroit point ma naiſſance & l'état de ma fortune, que je n'avois pas les mêmes raiſons de cacher que Mylord Axminſter, il crut me donner un conſeil d'Ami, en m'exhortant à profiter de la tendreſſe qu'elle avoit pour moi. Nous entrâmes dans une maiſon propre & bien meublée. Mon Ami qui y alloit tous les jours familiérement, crut pouvoir m'introduire ſans s'être fait annoncer. Un bruit confus, que nous entendîmes de l'antichambre, nous fit arrêter un moment, pour prêter l'oreille. C'étoit la voix de deux perſonnes qui ſembloient parler avec chaleur, & qui répétoient pluſieurs fois le nom de mon Ami. La curioſité le porta à s'avancer davantage, pour recueillir quelque choſe d'une converſation qui ſembloit l'intéreſſer. Après avoir écouté un demi-quart d'heure à la porte, il revint à moi en béniſſant le Ciel qui l'avoit conduit ſi à propos pour y apprendre un deſſein déteſtable qui ſe tramoit contre lui. Sortons promptement, me dit-il, je ne remets plus les

pieds dans cette maiſon, & je ſuis fâché de vous avoir propoſé d'y venir.

Il m'aprit en ſortant ſon véritable nom que je ne connoiſſois point. Il s'apelloit Mylord *Omerſon*. Il étoit à Rouen depuis trois mois, après avoir été obligé de quitter l'Angleterre pout éviter le reſſentiment de mon Pere qu'il avoit mortellement offenſé. Perſonne n'y connoiſſoit ſon nom ni ſa qualité, excepté cette Dame dont il avoit vu le Frere à Londres. Ce Frere ſe nommoit M. *Lallin*. Mylord Omerſon avoit pris de lui des Lettres de recommandation auprès de ſa ſœur, & s'étant ſauvé à Rouen, il avoit lié une connoiſſance ſi intime avec elle, qu'il n'avoit pas fait difficulté de lui confier le ſecret de ſes affaires. Ce n'étoit point d'elle, en effet qu'il auroit eu raiſon de ſe défier ; elle étoit généreuſe & de bonne foi : mais ſon Frere étoit un perfide, qui fonda l'eſpérance de ſa fortune ſur la ruine de Mylord Omerſon. Lorſqu'il fut aſſuré par les Lettres de ſa Sœur, que ce Seigneur étoit arrivé à Rouen, il s'inſinua tellement à la Cour de Londres, qu'il trouva le moyen de pénétrer juſqu'à mon Pere. Il lui fit connoître qu'il ſçavoit le lieu où s'étoit retiré ſon ennemi, & il s'engagea à le livrer à ſa vengeance pour la ſomme de quatre mille livres ſterlings. On n'ignore pas que mon Pere étoit implacable dans ſon reſſentiment. Il accepta cette offre. Mais ayant voulu être informé de la retraite de Mylord Omerſon, & des moyens que Lallin ſe propoſoit d'employer, il forma ſur le projet de celui-ci un deſſein d'une plus grande étendue. Lallin méditoit ſimplement de retourner en France, & d'arrêter ſecretement Mylord Omerſon, après s'être accordé avec le Capitaine de quelque Vaiſſeau Anglois, tel qu'il s'en trouve toujours un grand nombre dans le Port de Rouen,

Il ne lui auroit pas été difficile de conduire ce Seigneur au Vaiſſeau, & de l'y tenir renfermé ſans que perſonne en eût connoiſſance. Mon Pere aprouva ce plan, & ſe raportant de la facilité de l'exécution aux aſſurances de Lallin, il s'imagina qu'il lui ſeroit aiſé de faire enlever tout à la fois douze ou quinze de ſes mortels ennemis qui avoient choiſi la même Ville pour retraite. Il s'ouvrit là-deſſus au perfide Lallin, qui aplaudit tout-d'un-coup à cet horrible projet, dans l'eſpoir ſans doute d'une plus groſſe récompenſe. Ainſi, ce qui n'avoit été d'abord que le deſſein particulier d'un Scélérat, devint une entrepriſe conſidérable par la part qu'y prenoit le Chef d'un des plus puiſſans Etats de l'Europe. Lallin, pour s'aſſurer du ſuccès, fit entendre à mon Pere, qu'il y auroit quelque riſque à courir en employant un Capitaine de Vaiſſeau ordinaire; ſans compter la difficulté de garder & de renfermer tant de perſonnes ſur un petit Vaiſſeau Marchand, qui n'eſt conduit communément que par cinq ou ſix Matelots. Il lui propoſa de faire partir exprès de Londres deux des plus grands Vaiſſeaux qui puiſſent remonter la Seine juſqu'à Rouen, & d'y mettre, avec les marchandiſes qui ſerviroient de prétexte au voyage, un certain nombre de Soldats braves & déterminés ſous l'habit de Matelots, pour ſervir non-ſeulement à garder les priſonniers lorſqu'on ſe ſeroit ſaiſi d'eux, mais encore à les arrêter l'un après l'autre, & les conduire aux Vaiſſeaux. L'ordre de ce deſſein ayant paru plauſible à mon Pere, il fit préparer en ſecret ce qui étoit néceſſaire à l'exécution. Les deux Vaiſſeaux partirent de Londres, & Lallin prit la route de Dieppe pour ſe trouver à Rouen avant leur arrivée. Il étoit entré dans la Ville, le jour même que Mylord Omerſon me conduiſit chez ſa Sœur.

Ce Seigneur avoit raiſon de regarder comme une faveur du Ciel le bonheur qu'il avoit eu d'entendre le détail d'une partie de ce complot. Il en avoit apris aſſez pour s'alarmer juſtement ; & quoiqu'il eût lieu de juger par les objections qu'il avoit entendu faire à la ſœur de Lallin, qu'elle n'aprouvoit point le projet de ſon frere, il ne me parla plus de l'un & de l'autre qu'en les déteſtant. Après avoir paſſé une heure chez lui à nous entretenir, nous étions prêts de nous quitter, lui pour prendre des meſures contre la perfidie de ſes ennemis, & moi pour aller faire part de cette nouvelle à Mylord d'Axminſter, lorſqu'un valet de la ſœur de Lallin vint le prier de la part de ſa Maîtreſſe de ſe rendre ſur le champ chez elle. Il fut incertain de ce qu'il devoit penſer de cette priere, & dans le premier mouvement il ſe perſuada que c'étoit un leurre dont Lallin ſe ſervoit pour l'arrêter. Cependant, ayant fait réflexion qu'il n'étoit arrivé que du même jour, & que les Vaiſſeaux n'étoient point encore à Rouen, il ne crut point qu'il y eût de riſque à courir, & il eſpéra qu'il pourroit découvrir quelque nouvelle circonſtance qui ſeroit utile à ſes affaires. Il me propoſa de l'accompagner. Je ne pouvois le refuſer avec honneur, ne fût-ce que pour le ſecourir s'il ſe trouvoit dans quelque danger. Nous trouvâmes la Sœur de Lallin, qui l'attendoit avec impatience. Son Frere étant ſorti un moment auparavant, elle s'étoit hâtée de faire avertir Mylord Omerſon, pour l'informer en bonne Amie de tout ce qu'elle venoit d'aprendre. Elle ne s'attendoit point de me voir arriver avec lui ; mais malgré la ſatisfaction qu'elle parut en avoir, elle me pria de lui laiſſer la liberté d'entretenir un moment Mylord en particulier. Il lui dit, que n'ayant point de ſecret qu'il ne fût diſpoſé à me communiquer, elle pou-

voit s'expliquer librement en ma préſence. Ce fut un embarras pour elle qui ſçavoit que j'étois fils de Cromwel : mais Mylord Omerſon l'ayant aſſurée en général qu'il n'y avoit rien à craindre de moi, quand il ſeroit même queſtion de mon pere, elle lui raconta avec la plus généreuſe franchiſe le motif du voyage de ſon frere, & toutes les particularités que Mylord n'avoit entendues qu'imparfaitement. Je me ſuis efforcée, ajouta-t-elle, de lui faire perdre ce noir deſſein, & je lui en ai fait des reproches, dont il s'eſt irrité juſqu'à me menacer de m'ôter la vie de ſes propres mains, s'il m'arrivoit de trahir ſon ſecret. Mais dût-il exécuter mille fois ſes menaces, elles ne ſçauroient m'empêcher de m'opoſer de toute ma force à une ſi horrible entrepriſe, & de faire pour vous dans cette occaſion, Mylord, ce que je crois vous devoir par honneur & par amitié.

Une conduite ſi noble & ſi généreuſe, fit perdre à Mylord Omerſon le reſſentiment qu'il avoit conçu d'abord légérement contre cette Dame. Il la remercia vivement ; & faiſant ſemblant de n'avoir obligation qu'à elle de cette découverte, il tira d'elle tous les éclairciſſemens qui pouvoient ſervir à ſa ſûreté. Comme il n'étoit pas le ſeul dont on méditoit la ruine, il lui demanda ſi elle avoit apris de ſon frere le nom de ceux qui étoient compris dans l'ordre de Cromwel. Elle en nomma quelques-uns dont elle ſe ſouvenoit, parmi leſquels étoit Mylord Axminſter. Je frémis en l'entendant. Je ne pouvois comprendre comment mon pere pouvoit être informé que ce Seigneur étoit à Rouen, ſur-tout après le ſoin qu'il avoit eu de déguiſer ſon nom, & de s'y tenir preſque toujours renfermé. Je ne doutai point que ma ſentence n'eût été prononcée avec la ſienne; & j'avois

toujours cru que c'étoit par la crainte de m'alarmer, que la sœur de Lallin me déguisa la part que j'avois au peril. Je lui demandai si l'on sçavoit que Mylord Axminster fût à Rouen. Personne ne l'ignore, me dit-elle. Mylord Omerson m'assura la même chose; & comme je lui marquois quelque surprise de ce qu'il ne m'en avoit jamais rien témoigné, il me dit qu'il l'avoit fait par civilité; & pour ne le pas détromper de l'opinion où il étoit qu'on ne le connoissoit point dans la Ville. Nous raisonnâmes long-tems sur les mesures que nous devions prendre pour notre sûreté commune. La voie la plus courte étoit de dénoncer Lallin, dont on n'auroit pas manqué de punir la trahison; mais la considération que nous devions à sa sœur, nous obligeoit de garder quelques ménagemens. Nous remîmes à délibérer en commun sur cette affaire avec ceux de nos compatriotes qui étoient envelopés dans le même danger.

Avant que de quitter cette Dame, j'eus un éclaircissement avec elle sur le Billet qu'elle m'avoit écrit la veille. Mylord Omerson eut la discrétion de nous laisser seuls un moment. Elle se plaignit du peu de cas que je paroissois faire de son estime. Je l'assurai que personne n'en avoit pour elle une plus sincére que moi; mais, sans m'expliquer sur la nature de mes engagemens, je lui déclarai avec ma franchise ordinaire, que j'en avois de si forts, qu'ils ne me permettoient point d'en former de nouveaux avec elle. L'air naturel & respectueux dont je m'exprimai, fit impression sur son esprit. Je me rends justice, me dit-elle, je ne mérite point que vous rompiez les chaînes d'une autre pour entrer dans les miennes; mais ce que vous me dites aujour-

d'hui, vous auriez pu me le venir dire hier. Croyez vous qu'il n'en coûte point quelque choſe à une perſonne de mon ſexe, lorſqu'elle fait certaines avances ? N'eſt-ce pas toujours le devoir d'un honnête homme d'y répondre du moins avec civilité ? Je trouvai tant d'honnêteté & de bon ſens dans ces reproches, que je lui paſſai condamnation ſur la maniere incivile dont j'avois répondu à ſa bonté ; & je la priai de me continuer ſon eſtime, que je ſerois toujours très-ſatisfait de mériter. Milord Omerſon étant revenu aſſez promptement, nous la quittâmes, & le malheur qui lui arriva deux jours après, ne me permit plus de la revoir. Je vous ai fait tort, me dit-il en ſortant, d'interrompre ſi tôt la converſation que vous aviez commencée avec cette belle Dame. L'inquiétude que me cauſe le deſſein de ſon frere ne m'a pas permis d'attendre plus long-tems. Ce n'eſt pas mon intérêt ſeulement qui me preſſe, ajouta-t-il, c'eſt celui de vingt honnêtes gens qui ſont expoſés au même danger que moi. Il réſolut de les faire avertir de ſe rendre chez Mylord Axminſter, pour y prendre une réſolution commune. Il paſſa chez lui pour donner cet ordre à ſon Valet, & il m'accompagna enſuite à notre logement.

Mylord Axminſter aprit avec une extrême ſurpriſe, non-ſeulement que ſon nom étoit divulgué dans toute la Ville, mais qu'en Angleterre même on étoit déjà inſtruit de ſon arrivée en France, & du ſéjour qu'il faiſoit à Rouen depuis un mois. Il en eut bien davantage, lorſque Mylord Omerſon, qu'il n'avoit point connu à Londres, & qu'il avoit pris pour un homme du commun depuis qu'il le connoiſſoit à Rouen, lui eut découvert ſon nom & le motif de ſa viſite. Il laiſſa échaper dans la premie-

re chaleur quelques imprécations contre la tyrannie de Cromwel : & cette continuation de mauvaiſes fortunes lui faiſant rapeller les peines cruelles qu'il avoit eſſuyées, il retomba dans une triſteſſe ſi profonde, que je ne me ſouviens point de lui avoir vu depuis ce moment, la moindre aparence de joie pendant tout le reſte de ſa vie. Sept ou huit Anglois que Mylord Omerſon avoit fait avertir, étant arrivés plus promptement que nous ne les attendions, on les inſtruiſit du malheur qui les menaçoit. Le ſentiment de faire arrêter Lallin fut ſi unanime, que Mylord Omerſon eut peine à obtenir qu'on cherchât quelque autre voie. Il fit valoir la généroſité de ſa ſœur, à qui nous étions tous redevables de notre ſalut ; & l'on convint que, pour l'honneur du nom Anglois, il ne falloit rien faire qui bleſſât les devoirs de la reconnoiſſance. La honte de ſon frere eût rejailli ſur elle & ſur toute ſa famille, qui tenoit un rang diſtingué dans la ville. Mylord Axminſter ouvrit un moyen court & ſimple, c'étoit de quitter Rouen : mais la plûpart y auroient conſenti difficilement, parce qu'ils y avoient formé leurs habitudes. *Sir Willam Cromby*, qui étoit de l'Aſſemblée, propoſa la ſeule voie qui fut aprouvée de tout le monde : ce fut de publier par toute la ville le deſſein de Cromwel, comme ſi quelqu'un de nous en eût été informé par des lettres de ſes amis de Londres ; & de faire ſemblant d'ignorer que Lallin eût part à l'entrepriſe. Il étoit clair qu'elle échoueroit néceſſairement lorſqu'elle ſeroit découverte, & que chacun de nous ſeroit autoriſé à prendre publiquement les moyens d'aſſurer ſon ſalut. Nous nous arrêtâmes à ce parti qui eut tout le ſuccès que nous eſpérions pour notre ſûreté ; mais

qui produisit un effet funeste, dont nous sentimes un mortel déplaisir.

Le Gouverneur de Rouen ayant apris par le bruit public, & par la confirmation de nos Anglois, le dessein hardi qui se méditoit contre nous, donna des ordres à l'entrée de la riviere & sur le Port, pour faire examiner tous les vaisseaux étrangers avec la derniere exactitude. Il fit renouveller en même-tems les assurances de son estime & de sa protection à toutes les personnes de notre Nation qui se trouvoient alors dans la ville. Les citoyens mêmes n'aprirent qu'avec indignation que nous étions menacés de quelque péril au milieu de leurs murailles; & cette considération redoublant le zele que les François ont naturellement pour les étrangers, il n'y en avoit point un seul qui ne fût disposé à nous servir au besoin de défenseur. Il n'y eut que le traître Lallin, qui vit d'un œil mal satisfait le mouvement qui se faisoit en notre faveur. Avec quelque soin que nous eussions caché son nom, il ne put se persuader qu'on eût pu découvrir son projet, sans être instruit en même-tems qu'il en étoit l'auteur. N'ayant personne à soupçonner que sa sœur, il l'accusa de l'avoir trahi; & dans un transport de rage, causé aparemment par la crainte du châtiment, ou par le chagrin de voir manquer ses espérances, il lui donna un coup d'épée qui faillit à lui ôter la vie. Il se sauva après cette action, & il fut assez heureux pour trouver à Dieppe un vaisseau tout prêt à faire voile, sur lequel il se déroba au suplice en repassant en Angleterre.

Le malheur de cette généreuse Dame ayant été connu presqu'aussitôt du public, la cause ne tarda guere à se découvrir. Elle l'aprit elle-

même à tous ceux qui voulurent l'entendre. Tous les Anglois qui étoient à Rouen se crurent obligés de lui donner des marques éclatantes de leur reconnoissance, par leurs civilités & par leurs présens. Je ne la revis plus, parce que nous partîmes peu de jours après la blessure. Nous reçumes à Bayonne une lettre de Mylord Omerson, qui nous aprit son rétablissement & la conclusion de cette fâcheuse aventure. Les deux vaisseaux arriverent au port de Rouen. On étoit trop bien instruit, pour ne pas les reconnoître. Le Gouverneur fit arrêter les capitaines; mais comme ils s'obstinerent à nier leur commission, & que les preuves qu'on avoit à fournir contr'eux ne suffisoient pas pour les convaincre, on fut obligé de leur rendre la liberté. Le Ministre de France, qui fut informé de cette histoire, en fit des plaintes au protecteur d'Angleterre. Elles furent inutiles, parce qu'il désavoua la part que Lallin lui avoit contribuée dans son entreprise.

Cet événement porta Mylord Axminster à précipiter notre départ. Nous quittâmes Rouen, après un séjour d'environ six semaines. Toutes les nouvelles nous ayant assuré que le Roi Charles s'étoit rendu sur la frontiere d'Espagne, nous prîmes directement cette route. Nos chevaux étoient si vigoureux, & nos voitures si aisées, que nous fîmes le voyage presque aussi promptement qu'on le fait par mer avec le vent le plus heureux. Nous ne nous arrêtâmes dans les villes, qu'autant que la nécessité nous y contraignit. J'en trouvai peu dans ce long trajet qui me parussent égaler Rouen, soit pour la grandeur, soit pour le nombre des habitans. Je n'y vis rien non plus qui me causât de la surprise ou de l'admiration. Le séjour de Rouen avoit tellement for-

mé mes manieres & ouvert mes idées, que j'étois enfin parvenu à penſer & à parler comme le reſte des hommes. Si j'étois encore frapé de quelque choſe, ce n'étoit plus d'apercevoir tous les jours de nouveaux vices qui répugnoient à mes principes. J'en connoiſſois la ſource, dans la corruption qui eſt commune à tous les hommes : & je comprenois bien que ſuivant les lieux & les occaſions, les effets en peuvent varier à l'infini. Mais je ne pus m'empêcher d'admirer, que dans l'eſpace de deux cens lieues il y eût tant de diverſité dans les manieres extérieures, dans l'habillement & dans le langage d'un peuple qui eſt ſoumis au même Monarque, qui profeſſe la même religion, & qui ſuit les mêmes loix. Je ne pouvois me faire entendre dans toutes les campagnes de Normandie, du Maine, du Poitou & des autres Provinces que nous eûmes à traverſer. J'avois occaſion de demander à chaque village ſi j'étois encore en France, moi qui parlois exactement la langue, & qui ne la reconnoiſſois pas dans les jargons bizarres que j'entendois changer à tout moment. Les habits & les manieres n'y ſont pas plus uniformes. On peut remarquer quelque choſe de cette différence juſques dans les villes mêmes. Si l'on excepte les perſonnes d'un certain rang, dans toutes les villes de ce grand royaume que j'ai parcourues, tout le reſte n'eſt qu'un compoſé de perſonnes groſſieres, qui ne parlent point un langage fixe, & qui n'ont pas plus de goût que de reſſemblance dans leur façon de ſe mettre & dans tout leur dehors ; de ſorte qu'il n'y a proprement de François en France que le petit nombre de ceux qui ſont à la tête des autres, qui ſont diſtingués de ce qu'on apelle peuple

Etant arrivés à Bayonne, nous nous fîmes conduire, selon notre coutume, dans la meilleure hôtellerie de la ville ; & la premiere chose que nous y aprîmes en descendant, fut que le Roi d'Angleterre y étoit depuis deux jours. Grand Prince, s'écria Mylord Axminster à cette nouvelle, à quel abaissement te vois-tu réduit, tandis que tes palais & ton trône sont occupés par des rebelles & des scélérats ! Il y étoit *incognito*. Sa suite ne surpassoit pas beaucoup celle de Mylord Axminster, qui avoit pris à Rouen quatre laquais & un écuyer. Nous n'employâmes qu'un moment à nous remettre des fatigues de la journée. Mylord avoit un empressement d'embrasser les genoux de son maître qui ne lui permit pas d'attendre au lendemain. Il ne l'avoit jamais vu, n'étant retourné d'Amerique en Angleterre qu'après la mort du Roi son pere. Il lui fit demander sur le champ la permission de paroître en sa presence, en lui faisant annoncer son nom. Elle lui fut accordée. Il me dit de l'accompagner. Toute l'expérience que j'avois acquise à Rouen & dans le voyage, ne put me défendre d'un saisissement secret en aprochant de la chambre où étoit ce grand Roi. C'étoit moins timidité, qu'un sentiment confus dans lequel se réunissoient le respect, la tendresse & la compassion. Je me représentois tout à la fois son infortune & sa grandeur. Je trouvois encore au fond de mon cœur, un reste de l'impression que la mort sanglante de son pere y avoit faite, lorsqu'elle m'avoit été racontée par ma mere. J'avois d'ailleurs de la Majesté Royale, l'idée qu'un jeune homme s'en forme dans l'éloignement. J'entrai dans la chambre, comme on entre dans un temple. Il étoit debout, à s'entretenir avec deux Anglois de sa suite. Je fus rassuré tout-d'un-

coup par la phyſionomie, qui étoit douce & aimable. Il avoit néanmoins dans les yeux quelque choſe de mélancolique & de ſombre, qui étoit ſans doute l'effet de ſes inquiétudes & du ſentiment continuel qu'il avoit des malheurs de ſon pere & des ſiens.

Mylord Axminſter ſe jetta à ſes pieds. Il le releva en l'embraſſant. Mylord, lui dit-il avec beaucoup de douceur & de grace, nous ne nous connoiſſons que de nom; mais ſi vous avez autant d'attachement pour ma perſonne, que j'ai d'eſtime pour vous ſur le portrait qu'on m'a fait de votre mérite, nous ne tarderons guere à être amis. Je ſais une partie de vos malheurs, ajouta-t-il; & je me ſuis étonné pluſieurs fois, qu'ayant quitté Londres depuis plus d'un an, vous n'euſſiez point cherché votre retraite auprès de moi. Si vous y êtes aujourd'hui dans ce deſſein, vous pouvez compter que je tâcherai de vous la rendre agréable. Mylord Axminſter fit une réponſe reſpectueuſe à ce diſcours obligeant. Il rejetta ſa lenteur à ſe rendre à ſon devoir, ſur les juſtes cauſes qui l'avoient arrêté en Angleterre; & lui exprimant d'un ton paſſionné le zele & l'impatience avec laquelle il étoit venu, il lui offrit la diſpoſition abſolue de ſa fortune & de ſa vie, comme à ſon Roi légitime & à ſon ſouverain maître. Ah! Mylord, reprit ce Prince en ſoupirant, que j'emploierois volontiers la mienne auſſi pour délivrer notre pauvre Angleterre des tyrans qui la déſolent! Quand ouvrira-t-elle les yeux pour reconnoître un Roi qui donneroit tout ſon ſang pour la rendre heureuſe! Mais je regarde l'arrivée de gens tels que vous comme un heureux préſage. Son infortune & la nôtre ne ſont point encore ſans remede. Il s'informa là-deſſus de mille particularités dont Mylord

Axminſter pouvoit l'inſtruire. Il aprit avec étonnement le péril où nous avions été expoſés en Normandie. Lui-même en avoit couru quelques-uns de la même nature; & il nous aſſura que, ſans le ſecours viſible du Ciel, il eût ſuccombé plus d'une fois à diverſes entrepriſes qu'on avoit faites contre ſa vie. Après une converſation aſſez longue, il dit obligeamment à Mylord, que ne faiſant que d'arriver, il avoit beſoin de repos, & qu'il lui conſeilloit d'en aller prendre en attendant qu'ils puſſent s'entretenir d'affaires plus ſérieuſes & plus importantes. Je ne ſortis point de la chambre, ſans avoir embraſſé ſes genoux. C'eſt un jeune homme, lui dit Mylord Axminſter, à qui il ne manque rien, ſi on lui ôte ſon pere, pour mériter la qualité d'un de vos plus zèlés ſerviteurs. C'eſt un fils de Cromwel. Un fils de Cromwel, s'écria le Roi, ſaiſi d'une eſpece d'horreur. Oui, Sire, continua le Vicomte avec la même bonté; mais un fils digne d'un meilleur pere, & tel que je ſouhaiterois d'en avoir un. Il lui fit enſuite un abrégé de l'Hiſtoire de ma mere & de la mienne. Ce recit parut intéreſſant, & fut écouté avec beaucoup d'attention.

A peine fut-il fini, que le Roi prit la parole pour demander quel étoit le nom de ma mere. Le Vicomte s'étoit abſtenu exprès de la nommer, parce qu'ayant été pendant quelque-temps la Maîtreſſe du feu Roi, il ne crut point que le reſpect lui permît de rappeller ce ſouvenir à ſon fils. Mais étant preſſé de parler, il répondit qu'elle ſe nommoit Madame Cléveland. Bon Dieu! que me dites vous, s'écria le Roi? Je m'en ſuis douté. Vîte qu'on apelle le bon-homme Cléveland, que cette nouvelle va faire mourir de joie. Il ordonna à l'un de ſes deux Gentilshommes qui étoient auprés de lui, d'apeller un de ſes Offi-

ciers qui étoit ce M. Cléveland même, c'eſt-à-dire, le pere de ma chere mere. Pendant qu'on étoit à l'avertir, il nous aprit que ce bon homme (c'eſt ainſi qu'il l'apelloit) s'étoit attaché ſi inſéparablement à lui depuis la mort du Roi ſon Pere, qu'il ne croyoit point avoir de ſerviteur plus dévoué & plus fidele, qu'il prenoit plaiſir à l'entretenir & à lui entendre raconter les Hiſtoires du vieux tems; mais qu'il ne lui avoit rien répété ſi ſouvent que les amours de ſa fille avec le feu Roi; le malheur qu'elle avoit eu de perdre ſes bonnes graces, & de rechercher celles de Cromwel; les efforts inutiles qu'elle avoit faits pour rentrer dans la maiſon paternelle; & la douleur qu'il avoit enſuite reſſentie lui-même de l'avoir traitée avec tant de dureté, lorſqu'après avoir perdu tous ſes enfans, il étoit venu à ſonger qu'il ne lui reſtoit plus qu'elle: il avoit depuis employé tous ſes ſoins pour découvrir le lieu de ſa retraite, que n'ayant pu réuſſir à trouver cette chere fille, il n'avoit jamais ceſſé de ſe reprocher ſa perte, & qu'il s'en accuſoit comme d'une action barbare & dénaturée. Pendant que le Roi nous faiſoit ce recit, M. Cléveland entra dans la chambre où nous étions. On ne lui avoit point annoncé ce qu'il y devoit trouver. Il eſt certain que je me ſentis vivement ému à la vue de ce bon Vieillard. Je le regardois avec avidité, & le ſeul reſpect que je devois au Roi, m'empêchoit de courir à lui pour l'embraſſer. Cléveland, lui dit le Roi, que me donnerez-vous ſi je vous fais retrouver votre fille? Ah! Sire, répondit-il preſque la larme à l'œil, le Ciel n'a point réſervé tant de bonheur à ma vieilleſſe. Pour elle-même, non, reprit le Roi; mais quelque choſe qui lui reſſemble beaucoup, & qui la touchoit de bien près.

Tournez-vous, ajouta-t-il, & embraſſez ce jeune homme, qui eſt un fils d'elle & de Cromwel. Si le nom de ſa fille avoit fait d'abord une tendre impreſſion ſur M. Cléveland, il ſembla que celui de Cromwel la détruiſoit tout-d'un-coup. Au lieu de s'aprocher de moi, il recula bruſquement de quelques pas, & ſe mit attentivement à me conſidérer. Le Roi parut regarder ſon attitude avec plaiſir. Il tenoit une jambe avancée, & tout ſon corps portoit ſur l'autre qui étoit en arriere. Ses yeux étoient ouverts de toute leur grandeur, & fixement attachés ſur moi. Il ne paroiſſoit pas même ému; comme ſi ſon cœur ſe fût endurci en me regardant, la nature travailloit peu à peu à l'amollir. Ses larmes commencérent à couler. Mon inquiétude & ma rougeur ſemblérent achever de le vaincre. Ah! Sire, s'écria-t-il en tournant un regard vers le Roi, & ſe jettant enſuite à mon cou, ſouffrez que je l'embraſſe mille fois. C'eſt le fils du bourreau de mon bon maître; mais c'eſt l'enfant de ma chere fille. S'il a reçu du mauvais ſang de ſon pere, il le répandra pour la cauſe de ſon Roi. N'eſt-il pas vrai continua-t-il en me ſerrant de toute ſa force; parle, mon cher fils, n'aimeras-tu pas celui que le Ciel veut que tu reconnoiſſes pour ton maître, & ne verſeras-tu pas juſqu'à la derniere goute de ton ſang pour ſa querelle?

Un ſpectateur indifférent (s'il eſt poſſible qu'il y en ait dans une ſcene où la nature ſeule agit,) auroit eu peine à juger par les expreſſions & les regards de M. Cléveland, lequel, de ſon Roi ou de ſon petit-fils, étoit le plus cher à ſon cœur. Il demeura plus d'un demi-quart-d'heure dans cet état violent, tantôt jettant les yeux ſur le Roi, & le conjurant de prendre quelque

sentimens d'affection & de bonté pour moi, tantôt les tournant de mon côté, pour me recommander de ne m'écarter jamais des plus étroits devoirs du zèle & de la fidélité pour mon Maître. Ce Prince prenoit tant de satisfaction à l'écouter, qu'il ne l'obligea de finir que par bonté, dans la crainte qu'une si vive émotion ne produisit quelque effet dangereux dans un homme de son âge. Il lui promit de prendre soin de moi, & de me tenir lieu de pere à la place de Cromwel.

Nous nous trouvâmes alors à Bayonne comme en Pays de connoissance. M. Cléveland étoit charmé de se voir revivre dans un petit-fils. Mylord Axminster ne l'étoit pas moins de la présence & de l'entretien continuel de son Roi. Il l'accompagnoit toujours lorsqu'il alloit ou à l'Isle de la Conférence, ou rendre quelque visite particuliére au Cardinal Mazarin, qui étoit comme l'ame de toutes les grandes affaires de l'Europe. Je ne fus pas mieux informé que le public, du fond de leurs conseils & de leurs délibérations; mais comme il échape toujours aux plus habiles Politiques quelques legéres indiscrétions qui font naître les conjectures des curieux intéressés; je me souviens d'avoir entendu dire au Roi, qui se plaignoit également de la France & de l'Espagne, que quoique la conduite de ces deux Couronnes fût entiérement différente à son égard, elle s'accordoit en un point qui étoit de regarder ses intérêts avec beaucoup de froideur. La France le traitoit extérieurement avec toute sorte de civilités; chacun y plaignoit son malheur. On lui faisoit sous main des présens considérables; & lorsqu'il étoit à Paris, on ne lui épargnoit ni les honneurs ni les plaisirs. Mais la Reine & le Cardinal vivoient en même-tems dans la meil-

leure

leur intelligence du monde avec ſes ennemis La guerre contre l'Eſpagne s'étoit faite de concert avec Cromwel. C'étoit pour lui que l'Armée Françoiſe avoit vaincu aux Dunes, & qu'elle avoit pris Dunkerque. On le reconnoiſſoit pour le chef légitime de la République d'Angleterre; on avoit des Ambaſſadeurs auprès de lui, & l'on recevoit les ſiens. L'Eſpagne prenoit tout le contrepied de cette conduite. Dans le tems qu'elle affectoit une entiere indifférence pour les affaires d'Angleterre & pour la perſonne du Roi, elle lui faiſoit offrir ſous main d'armer pour ſon rétabliſſement. Mais c'étoit à des conditions ſi dures & ſi déſavantageuſes pour lui, qu'il paroiſſoit viſiblement qu'elle étoit peu touchée de ſon infortune, & qu'elle n'avoit en vue que ſes propres intérêts. Dom Louis de Haro, qui le négligeoit à l'extérieur juſqu'au point de ne lui avoir pas même député un Gentilhomme pour rendre ce qui étoit dû à la Dignité Royale, ne laiſſoit pas d'entretenir avec lui un commerce ſecret, dans lequel il lui faiſoit tous les jours de nouvelles propoſitions. Mais elles étoient ſi peu raiſonnables, que le Roi s'en plaignoit ſouvent comme d'autant d'inſultes. Il ne s'agiſſoit de rien moins que de céder à l'Eſpagne tout ce que les Anglois ont de plus méridionnal en Amérique, & non-ſeulement de rendre Dunkerque après le rétabliſſement de ce Prince, mais d'aider les Eſpagnols à reprendre tout ce que l'Armée Françoiſe leur avoit enlevé en Flandres. Les ridicules ſollicitations de Dom Louis ceſſerent enfin par la concluſion du Traité de Paix avec la France, & du Mariage de l'Infante avec le Roi Louis XIV. On s'occupa enſuite beaucoup moins d'affaires que de plaiſirs.

Cependant les entretiens que Mylord Ax-

minſter avoit ſans ceſſe avec le Roi, firent naître à ce Prince une penſée dont il ſe flatta de tirer de grands avantages. Il ſçavoit la conſidération où ce Seigneur & ſon Pere avoient été en Amérique. Les grands établiſſemens que les Anglois ont dans cette partie du monde, forment une partie conſidérable des forces de leur Royaume. C'eſt la ſource de leur commerce, & par conſéquent celle de leurs richeſſes. Le Roi forma là-deſſus le deſſein d'y envoyer Mylord, pour entreprendre de ramener à ſon obéiſſance tous ceux qui conſervoient encore un reſte de reſpect pour le nom de leur légitime Maître. Ce projet ne parut point ſans vraiſemblance au Vicomte d'Axminſter. Loin de ſentir de la répugnance à l'exécuter, il s'y porta autant par inclination, que par la ſoumiſſion qu'il devoit aux volontés du Roi. Après les cruels malheurs qu'il avoit eſſuyés en Europe, rien ne l'y attachoit, que ſon zèle pour le ſervice de ſon Maître. Il avoit une ample matiere pour l'exercer en Amérique; & il eſpéroit que la vue d'un lieu où il ſe ſouvenoit d'avoir vécu heureux, ſerviroit à remettre ſon cœur dans une ſituation tranquille, & à lui faire perdre des idées que la proximité d'Angleterre entretiendroit toujours. Je fus informé auſſi-tôt de cette réſolution. Elle me jetta dans un extrême embarras. Je preſſentis toutes les difficultés que j'aurois à eſſuyer, ou de la part de M. Cléveland à qui j'étois devenu ſi cher, qu'il ne conſentiroit jamais à me voir partir avec Mylord Axminſter; ou de la part de mon propre cœur, qui me permettroit encore moins d'abandonner Fanny, ma ſouveraine Maîtreſſe, & de me détacher un ſeul moment de ſon Pere, mon tendre & bien-aimé Protecteur.

Les combats que je prévoyois ne tarderent

pas plus long-tems à commencer, que M. Cléveland à être instruit du voyage du Vicomte. Il n'ont pas plutôt apris cette nouvelle ; qu'il accourut à moi d'un air alarmé. Je supose, me dit-il, que vous ne pensez pas à quitter l'Europe. Mylord vous a servi de Pere jusqu'aujourd'hui ; c'est moi qui vais prendre à present sa place : & vous vous souvenez d'ailleurs de ce que le Roi vous a promis. Il prononça ces paroles d'une maniere si vive & si affectueuse, que la crainte de le chagriner m'empêcha de répondre. Il prit mon silence pour un acquiescement, & la joie qu'il en eut le porta à publier que j'allois quitter Mylord Axminster pour suivre le Roi qui se disposoit à retourner en Flandres. Je passai quelques heures à rêver à la conduite que je devrois tenir ; & cette méditation m'ayant causé quelque tristesse, je descendis à la chambre de Fanny, pour me consoler auprès d'elle. La froideur, avec laquelle elle écouta quelques discours généraux que je lui tins sur le voyage de son Pere, me fit apercevoir qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans son esprit. Je lui demandai s'il ne lui étoit rien arrivé qui lui donnât du chagrin. Elle me fit une réponse équivoque, qui ne pouvoit m'éclaircir. Madame Riding, qui étoit presente, ne me parut point dans une meilleure disposition. Comme nous étions toujours dans l'hôtellerie de Bayonne, & que la multitude d'Etrangers dont elle étoit sans cesse remplie, nous y tenoit fort à l'étroit, nous passions ordinairement la journée dans la chambre de nos deux Dames. Mylord y entra au moment que l'inquiétude que me causoit leur humeur sombre m'en alloit faire sortir. Il parla du Roi, qui étoit remis au commencement de la semaine suivante ; & tournant les yeux vers moi d'une maniere indif-

férente, il me demanda si je pensois aux préparatifs qui m'étoient nécessaires pour le suivre. Cette question, faite d'un air qui supposoit notre séparation assurée & d'un ton qui sembloit la souhaiter, me jetta dans un trouble qui m'ôta la liberté de répondre. Mylord prit mon embarras pour un effet de la confusion que j'avois d'avoir formé divers desseins sans sa participation, & faisant tourner pendant quelque-tems la conversation sur un autre sujet, il sortit sans nous être expliqués davantage. Il s'éleva à son départ un si amer sentiment dans mon cœur, que n'y pouvant plus résister, je laissai échaper quelques larmes. Mylord se lasse donc de moi, dis-je à Fanny. Il seroit mieux, ajoutai-je dans un transport qui ne me permit point de considérer que Madame Riding étoit presente, il seroit mieux de me donner la mort, que de m'obliger à vous abandonner. Ce discours, quoique vague, étoit assez intelligible. Madame Riding parut surprise, & Fanny si agitée, que son visage se couvrit de rougeur. Je me levai pour sortir, & pour aller m'entretenir seul de mon chagrin.

Madame Ridind me suivit. Je ne vous reconnois plus, me dit-elle en me conduisant dans la chambre voisine : je vous ai toujours cru de la prudence & de la raison, & je m'imaginois qu'il ne vous manquoit qu'un peu de connoissance du monde pour vous perfectionner. A peine au contraire avez-vous commencé à l'acquérir, que toute votre sageſſe vous abandonne. Souffrez du moins, continua-t-elle, que je prenne encore une fois la liberté de vous expliquer ce que je pense de vous. Premiérement, vous manquez de reconnoissance & de droiture, en formant le dessein de quitter Mylord sans l'en avoir averti. En second lieu, y a-t-il rien de si horrible & de

si contraire aux principes dont vous avez fait si long-tems profession, que de nous avoir non seulement caché votre intrigue de Rouen, mais protesté en présence de Mylord & de Fanny, que vous étiez résolu de ne lier aucun commerce avec cette Dame qui vous écrivit; tandis que vous étiez assez bien avec elle pour lui promettre de l'épouser. Quel nom donnerez-vous à une conduite si double & si artificieuse ? Mylord & Fanny vous vouloient du bien, ajouta-t-elle; mais leurs sentimens sont bien changés. Pour moi qui vous aimois comme une mere, je vous avoue que je ne me trouve plus cette même tendresse que j'aurois voulu conserver pour vous toute ma vie.

Si j'eusse eu moins de respect pour madame Riding, j'aurois traité d'abord son discours d'extravagance. Je n'y trouvai pas un seul mot que je pusse comprendre. Je me suis abstenu exprès de prévenir mon Lecteur sur cette aventure, pour le laisser dans le même embarras en commençant à la lire, où je fus en commençant à l'entendre; mais j'en expliquerai maintenant sa source en peu de mots, de peur qu'un délai plus long ne rendît mon recit obscur.

La sœur de Lallin que j'avois entierement oubliée en quittant la Normandie, & avec laquelle d'ailleurs je n'avois eu nul commerce qui pût m'être reproché, n'avoit pas perdu, en cessant de me voir, les sentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Je l'appellerai désormais du nom de son frere, pour cacher, comme j'ai fait jusqu'à present, celui de son Epoux, dont la famille est une des plus distinguées de Rouen. Cette Dame avoit donné le sens le plus favorable pour ses desirs, à la réponse simple & honnête que j'avois faite à ses reproches. Son malheur qui étoit arrivé deux jours après la visite que je lui avois

rendue avec Mylord Omerſon, ne lui avoit pas permis de m'expliquer davantage ſes ſentimens avant mon départ. Elle avoit même ignoré que je fuſſe parti de Rouen, juſqu'à ce que ſe trouvant mieux de ſa bleſſure, elle reçut la viſite de quantité d'Anglois qui l'en avoient informée. Quelque reſſentiment qu'elle eût de ce que je l'avois quittée ſans avoir pris congé d'elle, elle l'attribua à la néceſſité où j'étois de ſuivre le Vicomte Axminſter; & continuant de s'ouvrir à Mylord Omerſon, elle lui fit connoître qu'elle m'eſtimoit aſſez pour conſentir à m'épouſer. Mylord Omerſon, qui me portoit quelque affection, & qui, n'ignorant pas le miſérable état de ma fortune, trouvoit un ſolide avantage pour moi dans ce mariage, avoit contribué par tous ſes ſoins à la confirmer dans cette penſée. Il la flattoit tous les jours de l'eſpérance de me revoir au retour du Roi Charles, & il lui promettoit en mon nom toute l'ardeur avec laquelle elle avoit lieu d'attendre que je reconnoîtrois ſes faveurs. En effet, il regardoit mon conſentement comme une choſe ſi infaillible, qu'ayant écrit à Mylord Axminſter, il lui parlât de madame Lallin & de moi, comme de deux perſonnes deſtinées l'une pour l'autre, qui n'attendions que le moment de nous unir par les liens du mariage, comme nous l'étions déjà par ceux de l'eſtime & de l'amour.

Cette Lettre étoit arrivée le jour même que M. Cléveland s'étoit cru aſſuré par mon ſilence que je ne penſois point au voyage de l'Amérique. Il trouva en ſortant de ma chambre Mylord Axminſter, qui étoit à la lire; & ſe faiſant une eſpece de gloire de m'enlever, pour parler ainſi, de ſes mains, il lui avoit annoncé bruſquement que j'étois réſolu de ſuivre le Roi en Flandres. Indépendamment des nouvelles vues de bonté &

d'amitié que Mylord avoit sur moi, il avoit eu raison d'être choqué d'une conduite qui blessoit toutes les regles de la reconnoissance & de l'honnêteté ; car il n'y avoit personne au monde à qui j'eusse tant d'obligation qu'à lui. Le ressentiment qu'il avoit de mon ingratitude étoit donc proportionné à ses faveurs. Il l'avoit communiqué aussi-tôt à madame Riding & à sa fille, qui m'avoient condamné avec justice. Cependant l'amitié combattant encore en ma faveur, il étoit sorti pour me chercher, & pour me donner lieu d'en venir du moins à quelque explication. Le hazard fit que j'entrai dans la chambre de sa fille, sans qu'il m'aperçut, mais y étant revenu un moment après, & voyant que non-seulement je m'obstinois à lui cacher le dessein prétendu de mon mariage de Rouen, mais mon départ même avec le Roi dont il lui sembloit que j'affectois de faire mystere, il étoit sorti plus mécontent & plus irrité que jamais.

On peut juger à present quel dût être mon embarras, après avoir entendu les teproches obscurs & piquants de madame Riding. J'étois aussi peu informé de ce qui se passoit à Rouen, que du bruit que M. Cléveland avoit répandu de mon départ ; aussi demeurai je quelque-tems à regarder madame Riding, sans pouvoir me déterminer à lui répondre. Enfin mon innocence m'ayant rassuré, je lui dis que son éloquence seroit inutile pour me faire sentir mes fautes, aussi-tôt qu'elle l'auroit employée à me les faire connoître. Ce ne fut néanmoins qu'après une multitude de questions & de réparties, plus obscures l'une que l'autre, que je parvins à obtenir explication nette & suivie. Elle me raporta tous mes crimes, & sur quels témoignages elle les avoit apris. Quelque satisfaction que j'eusse de me trouver tout d'un-

coup innocent, je ne laissai pas de ressentir une vive douleur de cette pensée, que Mylord eût pu me croire capable d'ingratitude ; & l'aimable Fanny, d'aimer quelque chose plus qu'elle. O Ciel ! m'écriai-je, quel est le malheur d'un cœur droit & généreux, de n'avoir que des paroles pour s'exprimer, c'est-à-dire, un moyen dont l'ingratitude abuse, & que la perfidie même peut tourner à ses usages ! Pour l'affaire de Rouen, dis-je à madame Riding en la regardant tristement, dans l'éloignement où nous sommes de cette ville, je n'ai pour me justifier que l'air & le cri de mon innocence. Si Mylord m'a cru capable du déguisement honteux dont il m'accuse, il me le croira encore sans doute d'employer le mensonge pour me justifier. Ainsi je ne vois rien qui puisse me rétablir dans son esprit. Pour ce qui regarde mon départ avec le Roi, c'est une fausse opinion qu'il m'est aisé de détruire, & que je traiterois d'imposture dans tout autre que M. Cléveland qui l'a répandue. Ciel ! continuai-je en voyant que ma peine attendrissoit madame Riding, je t'atteste encore une fois ! pourquoi ne prends-tu pas soin de faire connoître mon innocence, puisque c'est toi qui m'as fait tel que je suis, sincere & incapable d'artifice ?

Cette bonne dame, qui me connoissoit trop bien pour ne pas s'en raporter tout d'un coup à mes assurances, reprit de moi aussi-tôt la bonne opinion qu'elle en avoit toujours eue. Elle me dit qu'elle alloit détromper sur le champ Mylord & Fanny. Si Fanny m'a cru coupable, repris-je par un mouvement plus prompt que ma réflexion, je suis le plus à plaindre de tous les hommes. Madame Riding n'avoit pas oublié ce qu'elle m'avoit entendu dire à Fanny en quart d'heure auparavant. Ces dernieres paroles achevant de lui ou-

vrir les yeux, elle me demanda assez malicieusement, pourquoi j'etois si troublé de la crainte d'avoir déplu à Fanny. Je reconnus moi-même que je m'étois trop déclaré ; mais ce n'étoit point avec une Dame qui m'avoit presque toujours servi de mere, que je devois me repentir de mon indiscrétion. Au contraire, je fus ravi qu'il se presentât si naturellement une occasion de lui découvrir l'état de mon cœur. Je lui fis l'aveu de ma passion, sans lui rien déguiser de la maniere dont je l'avois ménagée jusqu'alors. Elle sourit, après m'avoir entendu. Voilà donc notre Philosophe, me dit-elle ! Gare le naufrage de la sagesse parmi les écueils de l'amour. Je la conjurai de me dire sérieusement ce qu'elle pensoit de cette ouverture. C'étoit une femme d'un grand sens. Aimez toujours la vertu, me répondit-elle, & ne vous défiez jamais ni de l'amour ni de la fortune. Elle refusa absolument de s'expliquer davantage.

Nous retournâmes ensemble à la chambre de Fanny. La vue de cette chere personne réveilla la douleur que je venois de sentir. Par un effet de ce sentiment, & peut-être encore plus par une espece de confiance qui me venoit de l'aveu que j'avois fait de mon amour à madame Riding, je me jettai à ses pieds, & j'y demeurai en silence, pendant que madame Riding entreprit ma justification. Elle parut extrêmement satisfaite d'un éclaircissement si peu attendu. Je pris ce moment pour lui dire mille choses touchantes, sur les peines que la seule crainte de mériter sa froideur, étoit capable de me causer. Je m'attendris jusqu'à verser des larmes ; & perdant peu à peu le souvenir de toutes mes résolutions, je m'oubliai tellement que je fis vœu en baisant ses belles mains, de l'adorer religieusement toute ma vie. Je n'eus pas fini ces

paroles, que faisant réflexion sur ce qui venoit de m'échaper, je jettai un regard sur elle en tremblant. Elle me parut embarrassée. J'en ai trop dit, repris je en baissant les yeux; mais c'est à vous, qui êtes à present la maîtresse de mon secret, à disposer souverainement de ma vie. Elle demeura quelque-tems sans parler; & se tournant vers madame Rinding, elle lui demanda d'un air languissant, ce qu'elle croyoit qu'elle dût me répondre. Je vois bien, lui dit cette dame, qui avoit ses raisons pour ne pas condamner notre amour, que vous n'avez pas attendu à me consulter pour vous résoudre. Répondez-lui ce que votre cœur vous dicte, c'est-à-dire, que vous êtes bien éloignée de le haïr. Puissiez-vous, mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous aimer aussi long-tems que vous mériterez l'affection l'un de l'autre! Aimez-vous, vous êtes dans l'âge d'aimer. Le ciel l'aprouve, & Mylord ne le condamnera pas.

J'étois si surpris & si charmé en même-tems, de ce que j'entendois, que jamais une vérité ne me parut aprocher si fort d'un songe. Les mouvemens même que mon cœur ressentoit, me paroissoient d'une autre espece que ceux qu'on éprouve en veillant. C'étoit quelque chose qui me sembloit supérieur à la nature, quelque chose qui tenoit d'un état au dessus de la portée des hommes: c'étoit.... il est impossible que je l'exprime, & le plus délicieux moment de ma vie fut celui auquel je l'éprouvai. Je repris les mains de Fanny, & dans un transport qui ne s'exprimoit que par mes larmes, je les baisai mille fois, sans qu'elle pensât de son côté à les retirer. Je me levai avec la même ardeur pour embrasser madame Riding, & je la priai de me confirmer l'heureuse aprobation qu'elle m'accordoit, & de m'expliquer davantage ce que j'avois à esperer de la bonté de

Mylord. Elle me répondit qu'elle avoit peut-être eu tort de s'ouvrir à nous avec tant de facilité ; mais qu'elle ne pouvoit s'en repentir : qu'il falloit seulement que nous eussions Fanny & moi la prudence de modérer nos sentimens, jusqu'à ce qu'elle eût pris le tems de renouer avec Mylord une conversation qu'elle avoit eue la veille avec lui sur mon sujet; que ce Seigneur, en lui parlant pour la premiere fois de son voyage d'Amérique, lui avoit demandé d'abord si son inclination la portoit à le suivre ; que lui ayant répondu qu'elle s'étoit attachée à sa personne pour ne s'en séparer jamais, il lui avoit fait ensuite la même question par raport à moi, que ne pouvant répondre absolument de ma disposition, elle lui avoit offert de me sonder ; mais qu'il avoit souhaité seulement, qu'elle s'attachât à observer de quelle maniere je recevrois la nouvelle de son départ; qu'il croyoit s'être aperçu que j'avois quelque tendresse pour sa fille ; qu'en ayant lui-même infiniment pour moi, il consentiroit de bon cœur à me donner la qualité de son gendre, & à me prendre pour le compagnon de sa fortune & de ses voyages ; mais qu'il vouloit que de ma part il n'y eût rien que de naturel & de volontaire dans ma détermination : qu'il avoit exigé d'elle, que sans me faire connoître les tendres desseins qu'il avoit en ma faveur, elle tâchât de démêler le fond de mon cœur, & mes véritables sentimens pour lui & pour sa fille. Ainsi, continua-t-elle, je n'ai rien avancé qui ne porte sur de solides raisons ; en vous promettant que Mylord ne condamnera point votre amour, je ne lui ai pas manqué non plus de parole, en vous découvrant les desseins qu'il a sur vous, puisque je ne l'ai fait qu'après m'être assuré que vous aimez Fanny. Cependant je serois fâchée de lui ôter la satisfaction qu'il se réservoit sans doute,

de vous aprendre lui-même votre bonheur. Il faudra que vous faſſiez ſemblant de l'ignorer, & d'en recevoir les premieres aſſurances de ſa bouche. Je vais le chercher, ajouta-t-elle, pour le guérir entierement des fâcheuſes idées que votre grand-pere, & la lettre de Mylord Omerſon lui ont donné de vous; & pour lui aprendre enſuite, que vous êtes, par raport à lui & à ſa fille, tel qu'il le deſire, & qu'il l'a toujours cru. Allez, lui dis-je, interdit de joie & d'admiration, & faites bien entendre à Mylord, qu'il fera plus en me permettant d'aimer Fanny, que le ciel & la terre enſemble ne peuvent faire pour le bonheur d'un homme.

Je demeurai ſeul avec la maîtreſſe de mon ame. Son embarras & le mien furent extrêmes, pendant le premier moment; mais comme il ne venoit que de la confuſion de nos ſentimens, il fit bientôt place à l'entretien le plus tendre & le plus animé. Ces tréſors d'amour que le ſilence & la contrainte tenoient enſévelis, & comme accumulés dans nos cœurs depuis ſi long-tems, ne craignirent plus de ſe développer avec liberté. Je tirai de l'aimable Fanny des aveux capables de faire mille fois la félicité d'un amant, & dont il auroit pû ſembler néanmoins que je n'étois pas ſatisfait, tant j'avois d'empreſſement à les lui faire répéter. Je lui racontai l'origine de ma paſſion, ſes effets, mes timides & reſpectueuſes eſpérances, le deſſein que j'avois formé de les cacher pendant toute ma vie, ou d'attendre du moins pour les expliquer, d'heureuſes circonſtances que je ne prévoyois point, & que j'avois à peine la hardieſſe de deſirer. Ma tendreſſe m'avoit ſemblé ſuffire, lors même que le reſpect la tenoit renfermée dans le fond de mon cœur; à quel excès de bonheur me vois je éle-

vé tout-d'un-coup par l'assurance d'être aimé, par la liberté d'exprimer mon amour, & par l'espoir de le voir bientôt au comble de ses vœux ! Tant de joie surpassoit non-seulement mes expressions, mais l'étendue même de mes sentiments & de mes idées. La fortune qui m'avoit maltraité si long-tems, le Ciel qui n'avoit jamais semblé jusqu'alors me regarder qu'avec rigueur, l'amour, l'amitié, tout se réunissoit en ma faveur, pour me tirer à jamais du rang des misérables, & me faire un destin digne d'envie. Ciel ! m'écriai-je vingt fois avec transport, je ne vous demandois pas tant ; vous m'accordez trop tout-d'un-coup ; modérez vos bienfaits ; je suis trop heureux pour l'être tranquillement. Et puis changeant aussi-tôt de desir, je le priois au contraire d'augmenter encore ma félicité, s'il étoit possible, & de la faire durer toujours dans cet excès.

Fanny m'écoutoit avec une satisfaction qui me répondoit de ses sentimens. Elle parla peu ; mais c'étoit me dire beaucoup, à moi qui la connoissois, que de recevoir mes tendres caresses & de les aprouver. Tout retenus qu'étoient ses regards, ils n'en étoient pas moins pénétrans ni moins passionnés. Elle n'attachoit point une seule fois ses yeux sur les miens, sans faire passer dans mon cœur, mille traits de flamme, & sans y exciter quelque nouveau mouvement que je n'avois point encore éprouvé. Elle remercia le Ciel, de m'avoir rendu pour elle aussi tendre qu'elle l'avoit souhaité. Elle m'assura modestement, que si j'étois tel que je m'efforçois de lui persuader, nous allions être deux exemples d'une passion parfaite ; & qu'il ne dépendroit pas d'elle que nous n'en fussions deux aussi d'une fidélité & d'une constance éternelle.

Madame Riding ne tarda point à nous apor-ter des nouvelles qui confirmérent notre joie. Si vous n'êtes point le plus heureux couple qu'il y ait ſur la Terre, nous dit-elle en entrant, ce ne ſera pas la faute de Mylord ni la mienne. Vous ſerez l'un à l'autre avant que nous quittions Bayonne, & Mylord ne m'a point caché qu'il en auroit autant de ſatisfaction que vous. Elle ajouta, qu'il étoit allé trouver le Roi, pour le prier d'honorer notre mariage de ſon conſentement, & de faire en ma faveur quelque choſe qui pût ſupléer au défaut de ma fortune. Mylord vint effectivement un quart-d'heure après, avec un viſage ſi joyeux & ſi riant; que je ne doutai point que la bonté du Roi n'eût rempli ſes eſpérances, & ſurpaſſé les miennes. Son amitié ſe ſatisfit d'abord en m'embraſſant, & en m'accordant le nom de cher fils. Il nous prit enſuite par la main ſa fille & moi, & nous ayant conduits à la chambre du Roi : Les voilà, Sire, lui dit-il, ce ſont mes deux enfans. J'ai peine à diſtinguer lequel m'eſt le plus cher, de l'un ou de l'autre : c'eſt pour n'avoir plus cette diſtinction à faire que j'ai réſolu de les lier ſi étroitement qu'ils ne faſſent plus qu'un. Le Roi lui répondit, qu'il prenoit part à ſa joie & à la nôtre; & qu'il vouloit commencer à me le marquer, en me créant Chevalier. Il m'honora ſur le champ de cette Dignité, avec la cérémonie ordinaire. C'eſt le premier dégré, me dit ce Prince après m'avoir donné l'accolade; vous êtes jeune, je veux que l'eſpérance d'obtenir de moi beaucoup d'avantage, vous ſerve d'aiguillon pendant quelques années: & je vous engage ma parole Royale, que je récompenſerai vos ſervices au-delà de vos deſirs. J'ai apris de Mylord, ajouta t-il, que vous êtes diſpoſé à l'accompagner en Amérique.

Allez & comptez tous deux sur la reconnoissance de votre Roi. Ce Prince avoit dans les manieres & dans les expressions un air de bonté, qui est rare dans un Souverain. Mylord étoit pénétré des témoignages qu'il recevoit tous les jours de son estime & de sa confiance. Dans l'extrême impatience où il étoit de partir pour se rendre utile à son service en Amérique, il le pria de trouver bon que nos noces s'accomplissent en sa presence, afin que nous puissions nous embarquer ensuite à ses yeux, avant qu'il se mît en chemin pour retourner en Flandres. On régla que nous serions mariés le lendemain. Quoique les préparatifs ne pussent être magnifiques dans un espace si court, les ordres qui furent donnés par le Roi & par Mylord auroient rendu la fête fort brillante, si le Ciel eût permis qu'ils se fussent exécutés. Mais j'étois à la veille de voir prendre une nouvelle face à ma vie : mon sort avoit attendu jusqu'alors à se déclarer.

On voit par tout ce que j'ai raporté jusqu'à present de mon Histoire, qu'il n'y avoit rien eu d'absolument malheureux dans mes premieres aventures. J'avois éprouvé dès ma naissance, les traits de la mauvaise fortune, mais presque sans les sentir. J'en avois même formé une espece d'habitude, jusqu'au tems où je commençai à connoître mylord Axminster. Sa compagnie & son amitié m'avoient fait mener une vie fort douce. Ma passion pour sa Fille avoit fait beaucoup plus ; elle m'avoit rendu heureux. L'espérance prochaine de l'épouser alloit mettre le comble à mon bonheur. Ainsi je n'avois pas lieu de me plaindre beaucoup du passé, & je ne trouvois dans ma situation presente que de justes sujets de joie. Quelque obscur que fût l'avenir, j'aurois eu tort de m'en défier, puisque mon bonheur étoit prêt à s'établir

ſur les fondemens les plus ſolides. Enfin, j'étois content de ma condition. Mon ame étoit tranquille, ou du moins elle n'étoit agitée que par les délicieuſes emotions du plaiſir

Cependant, tout cet édifice de tranquillité & de bonheur étoit un vain fantôme, qui s'étoit formé par degrés, pour s'évanouir en un momment. Mon nom étoit écrit dans la page la plus noire & la plus funeſte du Livre des deſtinées : il y étoit accompagné d'une multitude d'Arrêts terribles, que j'étois condamné à ſubir ſucceſſivement. Mon bon génie avoit luté inutilemenr pour m'en garantir; il n'avoit pu réuſſir pendant près de dix-huit ans qu'à les ſuſpendre. O Dieu, qui m'as donné la force de les ſuporter, donne-m'en aſſez maintenant pour les rapeller à ma mémoire! Je me ſuis fait violence pour les en écarter pendant le recit de cette premiere Partie de mon Hiſtoire; c'eſt une treve que j'ai eu la force de faire avec mes douleurs. Je les ſens qui renaiſſent, & qui viennent ſe preſenter en foule à ma plume.

Fin du Tome premier.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL;

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez J. Ryckhoff, 1770.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE

M. CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE TROISIEME.

J'ENTRE dans la mer immense de mes infortunes. Je commence une narration que je vais accompagner de mes larmes, & qui en fera couler des yeux de mes Lecteurs. Cette pensée me cause quelque satisfaction en écrivant : j'obtiendrai la piété des cœurs tendres. Je les fais les Juges de mes peines : c'est à leur Tribunal que je les présente. Mais je les prie

de juger moins de ma douleur par les aparences, que par leur propre ſentiment ; c'eſt-à-dire, que s'ils me trouvent dans mes malheurs & dans mes pertes plus de fermeté extérieure qu'ils ne ſe ſentent capables d'en avoir, je ne demande point qu'ils ſe forment ſur ces dehors trompeurs l'idée qu'ils prendront de moi. A la vérité le courage & la conſtance inaltérable que j'ai fait paroître dans toutes mes diſgraces, m'a mérité le nom de Philoſophe ; on n'a pas cru que ma patience toujours égale, & la ſérénité apparente de mon humeur, ſous les plus rigoureux coups de la fortune, puſſent être l'effet d'une vertu ordinaire. On les a honoré du nom de Philoſophe. Superbe nom ! Hélas ! qu'il m'a couté cher ! Ceux qui me l'ont donné, n'ont jamais connu le ſecret de mon ame. J'ai tiré en effet de la Philoſophie tout le ſecours qu'elle peut donner : elle a éclairé mes entrepriſes, elle a réglé mes dehors, elle a ſoutenu ma prudence, elle m'a fourni des conſolations contre le deſeſpoir. Mais elle n'a jamais diminué le ſentiment intérieur de mes peines ; & elle ne m'a point empêché de reconnoître qu'un Philoſophe eſt toujours homme par le cœur. Dévelopons cette malheureuſe ſuite d'aventures, ou tendres ou tragiques ; mais toutes ſi triſtes & ſi intéreſſantes, qu'elles me répondent de la compaſſion de mes Lecteurs.

Le Roi ayant conſenti à mon mariage, & Mylord marquant autant d'ardeur que moi pour le voir accompli, il ſembloit qu'il ne pouvoit rien arriver dans l'eſpace de vingt-quatre heures qui fût capable de me troubler dans une ſi douce attente. Je paſſai une partie de l'après-midi à m'entretenir avec Fanny, & l'autre à réfléchir ſur cette fortune ineſpérée qui m'élevoit tout-d'un-coup au ſommet du bonheur. En me li-

vrant seul à la joie, je ne laissois pas de conserver assez de pouvoir sur moi-même pour y mêler quelques considérations sérieuses qui m'étoient toujours suggérées par la longue habitude que j'avois formée de méditer & de me recueillir dans mes pensées. Voilà, disois-je, mes desirs & mes projets accomplis. J'ai souhaité de devenir heureux par l'Amour ; je touche au moment de l'être ; & mon cœur est si agréablement rempli, qu'il m'est aisé de sentir que ce n'étoit point un faux bonheur que je m'étois proposé. J'avois deux buts, ajoutois-je ; quel étoit l'autre ? C'étoit de travailler incessamment à me rendre sage, par le secours de l'étude & de mes réflexions. Je ne m'en suis point écarté jusqu'aujourd'hui, & je suis résolu de ne m'en écarter jamais. Mais ma condition change ; j'ai d'autres régles à suivre. Quoique la sagesse soit toujours la même, elle prend différentes formes dans les divers états de la vie. J'ai déjà eu l'occasion de faire assez de remarques sur cette variété de conditions & de devoirs, pour me former un plan qui convienne à la situation où je vais entrer. Voyons & faisons aller de pair, autant qu'il m'est possible, la sagesse & l'amour. Là-dessus je me fis réellement, je ne dis point un ordre d'occupation, je ne pouvois prévoir les événemens assez justes pour m'assurer que j'eusse la liberté de le suivre ; mais un fond de nouveaux principes, qui me parut convenir en général à l'état où j'entrois, & dont il ne me resteroit que l'aplication à faire aux diverses conjectures. Je m'occupai de cette rêverie sérieuse, jusqu'à ce qu'on vint m'avertir que Mylord demandoit avec empressement à me parler.

C'étoit James qui me venoit apeller, Je lui vis un air triste, qui me fit mal augurer de sa

commiſſion. Il n'attendit point que je l'interrogeaſſe, pour me dire que mon mariage étoit, ſinon tout à-fait rompu, du moins différé juſqu'à Rouen, à la priere de M. Cléveland, qui s'étoit jetté aux pieds du Roi pour lui demander ce délai, comme la plus grande de toutes les faveurs. C'eſt tout ce que j'ai apris, me dit James; Mylord vous en expliquera davantage. Je me rendis promptement auprès de lui. Je le trouvai rêveur & chagrin. Votre grand pere eſt un brutal, me dit-il en me voyant entrer. Il n'y a que ſa vieilleſſe & la conſidération du Roi, qui m'aient empêché de le traiter comme il mérite de l'être. Il m'aprit en même-tems, que M. Cléveland étoit venu lui reprocher, d'un ton railleur, le deſſein qu'il avoit de m'accorder ſa fille ſans ſa participation & de ſe faire accompagner de moi en Amérique; qu'il lui avoit dit groſſiérement, que c'étoit en vain qu'il s'en flattoit, puiſqu'il avoit obtenu du Roi des ordres tout opoſés; qu'il venoit les lui annoncer lui-même de la part de ce Prince, & lui défendre de penſer aux noces de ſa fille avant que d'être arrivé à Rouen, où le Roi ſe propoſoit de paſſer en allant en Flandres, & où il vouloit que nous le ſuiviſſions. Choqué, continua Mylord, de l'air bruſque dont il m'a parlé, je n'ai pu m'empêcher de lui en témoigner quelque reſſentiment, & de lui faire entendre, que ce n'étoit rien moins qu'un deshonneur pour vous d'entrer dans ma famille. Il a eu l'impudence de me reprocher là-deſſus la malheureuſe aventure de mon épouſe, que j'ai confiée trop legérement au Roi, & dont il y a aparence qu ce Prince ne lui a pas fait un ſecret. Je vo avoue, continua le Vicomte, que s'il n'étoit ſo ſi promptement après m'avoir fait cet outrage

il n'y auroit point eu de raiſon aſſez forte pour arrêter le premier feu de ma colére. Je me ſuis contenté, après ſon départ, d'en aller porter mes plaintes au Roi. Il l'a fait apeller pour me faire des excuſes : mais il m'a renouvellé l'ordre de différer votre mariage, ſous prétexte que la cérémonie ſe fera plus commodément à Rouen, & que je trouverai enſuite au Havre de Grace un vaiſſeau pour l'Amérique, qui me portera plus proche de nos Colonies que celui qui eſt prêt à partir de Bayonne. Mylord Axminſter eût l'honnêteté de convenir après ce diſcours, qu'il avoit eu tort de propoſer mon mariage au Roi ſans avoir prévenu M. Cléveland : & comme il n'attribuoit ſon opoſition qu'au dépit qu'il lui ſupoſoit de ſe voir négligé, il me dit avec ſa tendreſſe ordinaire, qu'il vouloit bien oublier ſon reſſentiment en ma faveur. Il m'exhorta même à tâcher de remettre l'eſprit de mon grand pere par quelques civilités, dont il reconnoiſſoit dans le fond que je ne pouvois me diſpenſer.

J'allai le trouver ſur le champ. Il me fit des plaintes fort vives du peu d'attention que j'avois marqué pour lui, & m'ayant repreſenté tout ce que je lui devois de tendreſſe & d'attachement en qualité de petit-fils, il m'expliqua enſuite, d'un ton ſévére, l'autorité que le titre de grand-pere lui donnoit ſur ma perſonne & ſur ma conduite. Je ne lui conteſtai rien ; je me contentai de lui parler de l'honneur & des avantages qui me revenoient de l'alliance de Mylord Axminſter. Je continuai de vivre honnêtement avec lui juſqu'au départ, ſans qu'il me fit la moindre ouverture des cruelles vues qu'il avoit ſur moi.

Comme je n'avois nulle raiſon de m'en défier, je me conſolai aux pieds de Fanny du

retardement qu'on aportoit à mes desirs. Mylord lui même étoit si éloigné de prévoir le dessein de M. Cléveland, qu'il ne fit pas difficulté de se réconcilier & de bien vivre avec lui. Nous quittâmes Bayonne, & nous arrivâmes à Rouen presque aussi tôt que le Roi. Il reçut de grands honneurs, & un logement couvenable dans la Ville. Mylord Axminster reprit avec nous sa demeure à l'Hôtellerie. Ce fut une vive mortification pour M. de Cléveland, qui s'attendoit que je m'attacherois à lui, & qui m'avoit même fait marquer un logement chez le Roi. Le bruit de notre retour avec ce Prince s'étant aussi-tôt répandu, nous reçumes la visite de Mylord Omerson, & de nos autres Amis. Ils crurent me faire plaisir, en me félicitant sur la disposition avantageuse que Madame Lallin avoit conservée pour moi. Mylord Omerson me sollicita vivement de ne pas tarder à faire une visite à cette Dame. Je le surpris, en lui déclarant mes engagemens avec Fanny, & l'espérance que j'avois de l'épouser au premier jour. Il n'y a point d'aparence que Madame Lallin, qui aprit sans doute cette nouvelle, eût persisté dans le dessein qu'elle avoit en ma faveur, si on lui eût laissé la liberté de réfléchir que mon ingratitude ne m'en rendoit pas digne, mais son malheur & le mien lui firent prêter trop facilement l'oreille à des conseils pernicieux, qui causerent sa ruïne, & qui ne me furent guere moins funestes qu'à elle.

Le véritable dessein de M. Cleveland, en obtenant du Roi le délai de mon mariage, avoit été de chercher les moyens de le rompre entiérement : non qu'il ne regardât la fille de Mylord Axminster comme un parti au-dessus de moi, & flatteur par conséquent pour son ambi-

tion : mais l'extrême affection qu'il me portoit, ne lui permettoit pas de penſer ſans douleur à mon départ pour l'Amérique. Il me regardoit comme ſeul reſte de ſa famille. Il étoit dans un âge ſi avancé, que le plaiſir de me revoir à mon retour n'étoit point un bien qu'il pût eſpérer. Il vouloit, à quelque prix que ce fût, m'attacher à la ſuite du Roi, pour m'avoir continuellement auprès de lui-même. Ce ne fut que le lendemain de notre arrivée à Rouen, qu'il me communiqua ce déſir pour la premiere fois. J'y fus auſſi ſenſible que je le devois ; mais après lui avoir marqué de la reconnoiſſance, je m'expliquai d'une maniere ſi forte ſur les engagemens que j'avois pris avec Mylord & Fanny, qu'il comprit que ce ne ſeroit jamais volontairement qu'il me les feroit rompre. Il aprit preſque auſſi-tôt les tendres intentions que Madame Lallin avoit pour moi. C'en fut aſſez pour lui faire former le plan d'un nouvel artifice, dont l'exécution ne lui réuſſit que trop heureuſement. Il ſe fit introduire chez cette Dame, & s'étant fait connoître à elle pour mon Grand-pere, il la remercia des ſentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Elle ne les déguiſa point. Elle lui marqua même du chagrin de m'y voir répondre ſi incivilement. Il profita de cette ouverture, pour lui offrir de s'employer à me faire ouvrir les yeux ſur ſes charmes, & ſur le prix de ſes faveurs. Il lui fit entendre que, pour peu qu'elle voulût ſe prêter au deſſein qu'il avoit, il m'enleveroit infailliblement à ſa Rivale ; car elle étoit déjà informée qu'elle en avoit une, & que c'étoit la cauſe de ma froideur pour elle. Il ménagea ſi bien ſon eſprit, qu'après l'avoir ſçu perſuader que ſa réputation ne ſeroit nullement commiſe, & que ce qu'il projettoit,

ne ſeroit connu que du Roi d'Angleterre, il l'engagea à feindre que je lui euſſe fait une promeſſe de mariage, & à ſuplier le Roi d'entremettre ſon autorité pour me la faire exécuter. Ce complot ne fut communiqué qu'à Mylord Omerſon & à quelques Anglois, qui entrérent volontiers, autant par le ſouvenir des obligations qu'ils avoient à cette Dame, que parce qu'ils étoient charmés de lui voir des inclinations ſi favorables pour la nation. M. Cléveland eut encore aſſez d'adreſſe le même jour, pour tirer de moi mon nom par écrit. Je le donnai ſans défiance, ſur un pretexte fort leger qu'il m'aporta. Il s'en ſervit pour dreſſer une promeſſe dans les formes légales, & il remit cette piece authentique à madame Lallin.

Je preſſai pendant ce tems-là Mylord Axminſter de conclure mon mariage avec Fanny. Il me répondit avec raiſon, qu'ayant les mains liés par l'ordre du Roi, il n'oſoit paſſer outre ſans avoir connu ſes volontés. C'étoit moi naturellement que cette commiſſion regardoit. Je me rendis au logement de ce Prince. Il devina en me voyant le motif qui m'amenoit; & ſans me faire la moindre objection, il me dit qu'il conſentoit à mes deſirs, ſi Mylord Axminſter & M. Cléveland s'accordoient à les aprouver. Je craignois quelque opoſition de la part de M. Cléveland. Le Roi qui s'en aperçut, me dit qu'il l'alloit faire apeller, pour aprendre de lui-même ſes ſentimens. Il parut, & loin de me refuſer ſon aveu, il me félicita ſur les charmes de Fanny, qu'il traita par avance de mon épouſe. Je ſortis le plus content des hommes, & j'allai répandre ma joie dans la famille du Vicomte. Il me vint quelques heures après, un ordre de retourner chez le Roi.

Je

Je le trouvai avec un papier à la main, & le visage moins ouvert qu'il ne l'avoit lorsque je l'avois quitté. Il m'ordonna d'aprocher, & m'ayant montré mon nom qui étoit au bas du papier qu'il tenoit, il me demanda d'un ton sévere, si l'écriture étoit de ma main. Je ne pus méconnoître mes caracteres. Je lui répondis qu'elle en étoit, mais que j'avois peine à comprendre comment elle se trouvoit dans la sienne. Je m'imagine, reprit-il, que vous en devez être surpris : c'est quelque chose du moins que vous l'ayez reconnue. Il me fit ensuite diverses interrogations sur mes liaisons avec Madame Lallin, & sur les raisons que j'avois eues de l'abandonner, après m'être engagé si saintement à l'épouser. Je ne pouvois répondre clairement à des questions qui étoient si obscures pour moi : ma surprise ressembloit sans doute à l'embarras d'un homme coupable. Le Roi s'offensa vivement d'un silence qu'il regarda comme un effet d'obstination. Il me traita de la maniere la plus dure, & il m'ordonna les arrêts dans son propre logis. M. Cléveland me vint voir aussi-tôt dans la chambre où j'avois ordre de demeurer. Il contrefit l'affligé, & il me demanda d'un air de compassion affectée, ce qui m'avoit attiré la colere du Roi. Je lui raportai ce que j'avois pu recueillir d'une conversation dont j'ignorois absolument le sujet. Ce fut alors que le rusé Vieillard employa tous les ressorts de ses artifices, pour m'amener insensiblement à son but. Après avoir fait semblant de réfléchir sur mon recit, il me dit qu'il conjecturoit de quoi il étoit question, qu'il avoit entendu parler depuis son arrivée à Rouen, d'un Ecrit par lequel on publioit que je m'étois engagé d'épouser Madame Lallin ; qu'il

falloit que quelque perſonne mal intentionnée en eût informé le Roi ; que je devois connoître mieux que perſonne ce qu'il y avoit de réel dans cette affaire, que pour lui, il n'avoit point jugé à propos de m'aprendre juſqu'alors ce que le public en penſoit, parce qu'étant à la veille de mon mariage avec Fanny, il lui en avoit ſemblé que j'avois peu de ſujet de craindre le reſſentiment de madame Lallin : mais que les choſes changeoient tout-à-fait de face, puiſque c'étoit cette Dame, ſans doute, qui avoit pris le parti de porter elle même ſes plaintes au Roi ; que ce Prince, équitable comme il étoit, & jaloux d'ailleurs de ſa réputation dans un Royaume étranger, ne ſouffriroit jamais qu'une femme du rang & du mérite de Madame Lallin fût trahie & inſultée impunément par un Anglois ; que quand il n'y ſeroit point porté par l'amour de la juſtice & de la gloire, il devoit cette conſidération à un grand nombre de ſes plus illuſtres Sujets qui étoient réfugiés à Rouen, & qui avoient beſoin de la protection des habitans de cette Ville. Enfin, ajouta M. Cléveland, plus j'enviſage cette affaire, plus j'y trouve de danger pour vous. Mais non, reprit-il en s'interrompant, il y a une voie courte de vous mettre à couvert, & une voie qui ne vous expoſe à rien ; c'eſt de remplir la promeſſe que vous avez faite à madame Lallin. Vous ſatisferez par-là à votre honneur, vous arrêterez ſes plaintes, & la colere du Roi. Elle eſt d'ailleurs aſſez riche & aſſez aimable, pour qu'un honnête homme puiſſe accepter ſa main ſans répugnance. Croyez-moi, me dit-il encore en m'embraſſant, épouſez-là : je ſerai plus ſatisfait moi-même de vous voir marier à Rouen, que de vous voir courir au-delà des Mers, dans un pays perdu, d'où

il eſt incertain que vous reveniez jamais, & où il eſt fort aſſuré que vous auriez mille incommodités à ſouffrir.

J'avois écouté M. Cléveland avec beaucoup d'attention, & peut-être ſe flattoit-il que ſon diſcours m'avoit ébranlé ; mais je n'avois point eu d'autre vue que de m'éclaircir tout-à-fait du noir deſſein que je voyois trop clairement qu'on tramoit contre moi. La Lettre que Mylord Axminſter avoit reçue à Bayonne, étoit une clef qui me donnoit quelque entrée dans le myſtere. Je découvrois ſans peine que madame Lallin ne me cauſoit trop de mal, que parce qu'elle me vouloit trop de bien. Mais cette promeſſe ſignée de ma main, étoit un abyme dont le fond échapoit à ma pénétration. Je n'avois point la moindre défiance de M. Cléveland, il aidoit encore à l'éloigner par l'air de ſincérité avec lequel il me faiſoit mille queſtions : car auſſi-tôt que je lui eus proteſté, avec ſerment, que l'Ecrit que le Roi m'avoit montré étoit une piece fauſſe, qui n'étoit jamais ſortie de ma main ; il me demanda ſi je n'avois point indiſcretement ſigné quelque Billet, ou écrit quelque Lettre dont on eût pu déchirer malignement le ſeing. J'étois ſûr de n'avoir pas même écrit une ſeule Lettre dans toute ma vie. La certitude avec laquelle je l'en aſſurai, parut l'etonner beaucoup. Il faut donc, reprit-il, qu'on ait contrefait votre caractere. Les dames Françoiſes ont des artifices admirables en galanterie. Mais enfin, comme j'aurois plus de zèle que perſonne à vous d'étourner d'épouſer madame Lallin, ſi c'étoit un parti qui vous fût déſavantageux, je crois que dans les circonſtances où vous êtes, la ſageſſe vous oblige d'accepter la main qu'elle vous préſente. Les raiſonnemens

de M. Cléveland firent ſi peu d'impreſſion ſur moi, que je ne m'arrêtai pas même à lui répondre. Je le priai ſeulement de faire avertir Mylord Axminſter de mon malheur. Cette confiance que je faiſois paroître pour le Vicomte, tandis que je lui en marquois ſi peu, le piqua juſqu'au vif. Il me répondit que je penſois en jeune homme, c'eſt à-dire, que je me trompois beaucoup, ſi je me figurois que ce Seigneur pût conſerver quelque eſtime pour moi, & perſiſter dans le deſſein de me donner ſa fille, lorſqu'il aprendroit le démêlé que j'avois avec madame Lallin. Comptez, me dit-il, que quelque tour que prenne cette affaire, c'eſt une tache qui vous exclut d'épouſer Fanny. Et cette raiſon, ajouta-t-il, avec une eſpece d'indifférence, eſt une des plus fortes qui m'aient porté à vous dire que votre intérêt vous oblige de profiter des bontés de madame Lallin.

Cette maligne réflexion de M. Cléveland fut le plus funeſte de tous ſes coups. Je n'y trouvai que trop de vraiſemblance; & commençant à conſidérer le malheur qui venoit de m'arriver comme la ruine de mon amour, je ſentis mon cœur ſe glacer de crainte, & frémir de ſaiſiſſement. Mon impitoybale Grand-Pere s'aplaudit de cet étrange effet de ſa tendreſſe. J'étois dans la ſituation où il avoit entrepris de me mettre; c'eſt-à-dire, prêt de perdre l'eſpoir d'être à Fanny, & la confiance que j'avois dans l'amitié de Mylord Axminſter. Il s'en aperçut, & il eut la dureté de me quitter auſſi-tôt, pour laiſſer au poiſon le temps de ſe répandre & d'agir dans toute ſa force. Je le conjurai en ſortant, de ne pas laiſſer de faire avertir Mylord de ma captivité. Il me le promit; mais la maniere dont il l'exécuta mit le comble à ma perte, & fut le plus dangereux de tous ſes artifices.

Je demeurai seul dans un accablement qui ne peut-être exprimé. Je me representai quel alloit être l'étonnement de Mylord & de Fanny, en aprenant par des raports infidèles le sujet de la colere du Roi & la cause de mon empriſonnement. Je ne pouvois m'attendre qu'à leur haine & leur mépris. Quelle idée ne doivent-ils pas ſe former de mon caractere ! J'avois été aſſez heureux pour les perſuader de mon innocence à Bayonne ; mais cette derniere aventure faiſant revivre la premiere, ils alloient me croire capable, non-ſeulemeut de les tromper, mais de joindre encore l'hypocriſie & le parjure à la duplicité, pour abuſer de leur franchiſe & de leur amitié. J'étois donc à la veille de perdre tout ce que j'avois de plus cher, l'eſtime de Mylord & la tendreſſe de Fanny. Je les perdois par une horrible malignité, qui m'enlevoit en même-tems ma réputation ; & j'étois ſi malheureux, qu'il ne m'étoit pas même permis de faire mes efforts pour la défendre & me juſtifier. Effectivement, mes ennemis employoient, pour achever ma ruine, tous les momens que je paſſois inutilement à la pleurer. M. Cléveland étoit allé trouver Mylord Axminſter en me quittant. Il ne lui aprit point mon malheur, parce qu'il en étoit déjà informé ; mais voyant qu'il balançoit à me croire coupable, il ne manqua point d'invention pour détruire ce reſte de bonté qui combattoit encore en ma faveur. Il feignit d'être perſuadé trop triſtement lui-même de la tromperie odieuſe dont on m'accuſoit. Il confeſſa à Mylord, qu'il ſe croyoit obligé de lui en faire des excuſes, & qu'il n'étoit venu chez lui que dans ce deſſein. Il parut étonné, qu'à mon âge, & avec des dehors qui ſembloient promettre de l'honneur & de la droiture, j'euſſe été capable

de tant d'artifice. Je ne le croirois jamais, ajouta-t-il, en dépliant la promesse prétendue qu'il avoit eu soin de tirer des mains du Roi, si je ne voyois son nom écrit de sa propre main. Le voilà; il n'ose lui-même désavouer son caractere. Ce qui me console, c'est qu'il paroît disposé à se rendre du moins aux ordres du Roi, qui veut absolument qu'il remplisse sa Promesse.

Mylord étoit un homme d'esprit & d'expérience, qui m'avoit reproché cent fois ma crédulité, & qui m'en avoit même corrigé, à force de me parler de la corruption des hommes, & de la sage défiance dont on a besoin sans cesse en vivant avec eux. Cependant il fut la dupe de ses ennemis & des miens. L'accusation lui parut si bien prouvée, qu'il ne souhaita pas même de me voir un moment pour s'éclaircir avec moi. Il sçavoit que madame Lallin avoit adressé sa plainte au Roi, & qu'elle avoit laissé la Promesse entre ses mains; il la voyoit dans celles de M. Cleveland; il connoissoit mon caractere: c'en étoit trop en effet pour lui laisser la moindre incertitude. Il ne me regarda plus que comme un monstre d'ingratitude & de perfidie; & il crut ne pouvoir mieux se venger de moi, qu'en m'abandonnant tout-à-fait, & en ordonnant à sa fille de m'oublier. Comme il n'avoit point eu d'autre raison que mon mariage pour différer son voyage d'Amérique, il résolut de ne s'arrêter à Rouen qu'autant qu'il étoit nécessaire pour s'assurer du départ d'un Vaisseau. Il envoya en diligence au Havre de Grace, & le hazard lui en ayant fait trouver un qui devoit mettre à la voile cinq ou six jours après pour la Martinique, il résolut de prendre cette occasion de s'embarquer. Ses adieux furent courts.

il reçut du Roi le titre & la commission de Gouverneur Général des Colonies Angloises en Amérique ; & ayant pris les derniers ordres de ce Prince, il partit avec sa fille & madame Riding. Sa suite n'étoit composée que de ses domestiques & de cinq ou six anglais réfugiés, qui s'attacherent à sa fortune.

Pendant que mon mauvais destin me préparoit ainsi le plus cruel sujet de douleur, il étoit arrivé du changement dans ma demeure & dans la conduite de M. Cléveland. La constance qu'il me voyoit dans mon inclination pour Fanny, lui ayant fait craindre que je ne cherchasse le moyen de m'évader du logis du Roi, & que je ne trouvasse ensuite celui de me justifier aux yeux de Mylord Axminster, il avoit jugé à propos de me transférer dans un lieu où il pût être assuré non-seulement que je ne réussirois point à m'échaper, mais que je ne pourrois même être informé du départ prochain de ce Seigneur & de sa fille. C'étoit aparemment de concert avec madame Lallin qu'il avoit pris cette résolution, puisque ce fut la maison même de cette Dame qui fut choisie pour ma nouvelle prison. Il n'eut point de difficulté à obtenir du Roi un empire absolu sur ma conduire. C'étoit un foible que ce Prince a conservé toute sa vie, de se laisser presque entierement gouverner par ceux qui avoient pris une fois quelque ascendant sur son cœur ou sur son esprit. Je fus donc transporté le soir chez madame Lallin, & renfermé étroitement dans une chambre. On m'y fit entrer avec tant de précaution, qu'il me fut impossible de reconnoître dans quel lieu j'avois été conduit. J'y fus traîté avec soin, & même avec magnificence. Mais je de-

meurai quelques jours ſans voir perſonne, excepté M. Cléveland, qui venoit paſſer avec moi une partie de l'après-midi. Je le conjurai mille fois de m'aprendre à quoi devoit ſe terminer une ſi étrange conduite, & de me donner du moins quelques nouvelles de Mylord Axminſter & de Fanny. Il répondit à la premiere queſtion, qu'on ne faiſoit qu'exécuter les ordres du Roi, & qu'il n'avoit encore pu ſavoir préciſément qu'elles étoient ſes intentions. Pour ce qui regarde Mylord & ſa fille, il m'aſſura, comme il avoit fait le premier jour de ma captivité, que je ne pouvois me flatter avec raiſon que ce Seigneur penſât déſormais à m'accepter pour ſon gendre. Malgré le chagrin violent que me cauſoit la répétition continuelle de cette réponſe, je ne laiſſois pas d'entretenir un reſte d'eſpérance. Je connoiſſois la bonté de Mylord, & je faiſois un fond infini ſur la tendreſſe de ſa fille. Il n'étoit pas vraiſemblable qu'on me retint éternellement captif. Je ne ſouhaitois qu'un moment de liberté, pour détromper ces deux cheres perſonnes. Je me promettois, que mon innocence l'emporteroit ſur tous les artifices de madame Lallin : car je n'avois encore ſoupçonné qu'elle ; & j'étois ſi éloigné de concevoir la moindre défiance de M. Cléveland, qu'étant perſuadé d'ailleurs de l'extrême affection qu'il me portoit, je le croyois preſque auſſi touché que moi de mon infortune & de ma captivité.

Mais la fin de mon erreur aprochoit. Le jour du départ de Mylord Axminſter me fut annoncé par M. Cléveland. Jour fatal d'où je dois commencer à compter le cours de mes déplorables aventures. J'étois dans ma chambre à m'entretenir de mes triſtes idées. M. Clévéland y en-

tra avec un air de contentement, qui me fit attendre d'heureuſes nouvelles. Vous ſerez libre, me dit-il, auſſi-tôt que vous le voudrez. Le Roi conſent à votre liberté, parce qu'il eſpere que Mylord Axminſter étant parti pour l'Amérique avec ſa fille, vous ne ſerez plus difficulté d'épouſer madame Lallin. Il voulut enſuite m'embraſſer à ſon ordinaire : il ne s'apercevoit pas que ſon cruel diſcours m'ôtoit la vie, & que j'avois beſoin d'être ſoutenu. Oh ! laiſſez-moi, lui dis-je d'un voix altérée : ne voyez-vous pas que vous m'avez tué barbarement, & que j'ai à peine la force de reſpirer ? J'étois ſi pâle en effet, qu'il me crut prêt de m'évanouir. Je refuſai néanmoins ſes ſecours. Laiſſez moi, répétai-je en l'écartant, je hais tout ce qui peut m'empêcher de mourir. Si Mylord & Fanny ſont partis, j'ai perdu ſans reſſource leur eſtime, & leur affection, deux biens ſans leſquels il m'eſt impoſſible de vivre. Je m'aſſis, ſans vouloir le regarder, ni l'entendre. Sa tendreſſe pour moi, qui étoit au deſſus de toute expreſſion, s'allarma véritablement, lorſqu'il me vit obſtiné à me taire, & dans une poſture immobile, qui lui fit douter ſi ma vie n'étoit pas dans le dernier péril. Il ſe hâta d'appeller les domeſtiques, pour me faire aporter quelque aſſiſtance. Madame Lallin accourut la premiere. Si j'avois perdu effectivement une partie de mes forces, je les recouvrai tout-d'un-coup à ſa vue, pour l'accabler de mille reproches piquans, & pour lui donner tous les noms odieux dont il me ſembloit que ſon lâche artifice la rendoit digne. Cette Dame m'aimoit véritablement. Je dois confeſſer auſſi, que malgré la foibleſſe qu'elle avoit eue de ſe prêter au deſſein de M. Cléveland, el-

le étoit droite & généreuſe. Mes reproches la toucherent ſi vivement, que fondant en larmes, elle ſe tourna vers mon grand-pere, pour ſe plaindre avec amertume de la honteuſe démarche à laquelle il l'avoit engagée. Ses plaintes & les excuſes qu'elle me fit, m'ouvrirent les yeux ſur tout ce qui s'étoit paſſé. Ce fut alors que ſentant mieux que jamais que j'étois perdu, trahi, mépriſé de Mylord Axminſter, & abandonné de Fanny, je tombai ſans force & ſans ſentiment aux pieds de madame Lallin.

Ce ſpectacle la toucha ſi vivement, qu'après avoir employé tous ſes ſoins pour me rapeller la connoiſſance, elle pria M. Cléveland de ſortir de ſa maiſon, & de n'y retourner jamais. Il crut devoir céder pour un moment à cet orage. Il ſe retira. Je demeurai ſeul avec elle. Ses pleurs, qui couloient en abondance, & ſes tendres excuſes, me perſuaderent de ſon repentir. Hélas! je vous pardonne, lui dis-je; je ne vois que trop qu'on vous a ſéduite pour vous faire ſervir à ma perte. Mais ſi vous avez été l'inſtrument de ma ruine, il vous reſte un moyen de me faire oublier le tort que vous m'avez fait. Procurez-moi la liberté de ſortir de cette ville. Je ſuis chez vous, j'en juge par la maniere dont vous venez de parler à M. Cléveland: ouvrez-moi les portes de ma priſon; & loin de vous regarder comme une ennemie, je me croirai redevable de la vie à vos bienfaits. Il lui fut aiſé de juger que mon deſſein, en ſouhaitant de me voir libre, étoit de ſuivre les traces de Mylord Axminſter & de ſa fille. Ma fuite étoit trop contraire aux intérêts de ſon amour. Elle me répondit en baiſſant les yeux, qu'elle s'étoit attendue que je reconnoîtrois autrement le ſincere regret qu'elle m'avoit marqué de m'avoir cauſé du chagrin, qu'à la vérité, on l'avoit fait

agir contre ſon caractere & ſon inclination, en la faiſant entrer dans le noir complot qui avoit produit mon empriſonnement ; mais qu'elle ne pouvoit ſe repentir néanmoins de m'avoir enlevé à une rivale, qui n'avoit jamais eu pour moi autant de tendreſſe & d'eſtime qu'elle m'en promettoit ; que ſa fortune & ſa perſonne n'ayant rien qui pût lui attirer mon mépris, elle prenoit la hardieſſe de m'offrir l'une & l'autre ; & qu'elle étoit perſuadée que lorſque je viendrois à connoître le fond de ſon cœur, je ne regretterois point de m'en être rendu le maître. Elle accompagna ce diſcours de mille regards tendres, & de tout ce qu'une femme modeſte peut mettre en uſage pour cacher un homme qu'elle aime. Du caractere dont j'étois, cette honnête franchiſe étoit plus propre à faire impreſſion ſur mon cœur, que tous les détours de l'artifice. Je le dis naturellement à madame Lallin. Je l'aſſurai que je lui rendois mon eſtime, & que ſi j'euſſe été libre, j'aurois peut-être ſenti pour elle quelque choſe de plus tendre. Mais cette rivale, ajoutai-je, que vous voulez ſuplanter, je l'adore ; j'avois le bonheur d'en être aimé ; c'eſt vous qui m'avez arraché mon affection ; il n'y a rien qui puiſſe m'empêcher de courir ſur ſes pas, pour me juſtifier à ſes yeux, ou pour y mourir. Si vous êtes tendre & généreuſe, lui dis-je encore, accordez moi la liberté. C'eſt la ſeule marque de bonté que je vous demande, & à laquelle je puiſſe être ſenſible. Elle réfléchit un moment ſur cette propoſition. Je ne puis vous laiſſer ſortir, reprit-elle, dans l'état où vous êtes. Vous manquez de tout, & vous m'êtes trop cher pour vous voir partir ſans les commodités néceſſaires pour le voyage que vous méditez. Souffrez, ajouta-t-elle en rougiſſant, que je vous propoſe à mon tour un autre parti. Je vous offre de vous

accompagner. J'ai assez de bien pour en faire tout-d'un-coup une somme considérable, qui nous mettra au-dessus de toute crainte, en quelque endroit que la fortune nous jette. Frapé d'une proposition si extraordinaire, je lui en marquai le plus vif étonnement. Hé ! quelle seroit donc votre espérance, lui dis je ? Songez-vous, Madame, qu'il m'est impossible d'être à vous ; & que vous ne gagneriez, à me suivre, que la fatigue d'un voyage inutile ? Elle me protesta qu'elle ne vouloit rien obtenir davantage. Ne croyez pas néanmoins, me dit-elle, que ce soit tout-à-fait sans raison que je prens cet étrange parti. J'en ai deux très-fortes, outre celle de suivre l'invincible penchant qui me porte à vous aimer. L'une est la perte de ma réputation, qu'il m'est impossible de réparer, si je ne deviens point votre épouse. Malgré les promesses de M. Cléveland, toute la ville est informée des démarches que j'ai faites, à sa persuasion, pour rompre votre mariage avec la fille de Mylord Axminster. On sait même, en dépit de toutes mes précautions, que vous êtes actuellement renfermé dans ma maison. Je suis l'entretien & la fable de toutes les compagnies. J'ai compté ce malheur pour rien, tant que j'ai eu l'espérance de vous épouser; un mariage solemnel auroit réparé tout : mais si vous refusez absolument d'y consentir, je ne puis demeurer plus long-tems dans une ville, où je me crois deshonorée sans retour. Une autre raison, continua-t-elle, qui n'est guere moins puissante, ce sont les menaces continuelles que je reçois de mon frere. Sa rage est extrême contre moi, depuis qu'il m'a soupçonnée de l'avoir trahi. Il eût achevé de me tuer, s'il ne m'eût crue morte du coup d'épée qu'il me donna avant son départ. Il a apris mon rétablissement, & la liaison étroite que j'ai

entretenue depuis avec ſes ennemis. Je reçois de lui, à chaque ordinaire, des lettres pleines d'outrages & d'horribles ſermens, par leſquels il proteſte qu'il m'ôtera tôt ou tard la vie de ſes propres mains. Je le connois, il en eſt capable; & je ne doute point que ſa haine ne redouble, lorſqu'il ſera inſtruit de cette derniere aventure. Je ſuis donc réduite à quitter Rouen, ajouta-t-elle, autant pour la ſûreté de ma vie, que pour mon honneur. Où fuirai-je avec plus de plaiſir qu'avec vous? Si je réuſſis, par ma tendreſſe & par mes ſoins, à vous rendre plus ſenſible, je trouverai mon bonheur à vous avoir ſuivi, & vous m'accorderez ailleurs la qualité que vous me refuſez ici. Si vous vous opiniâtrez dans votre conſtance pour la fille de Mylord Axminſter, je vous accompagnerai du moins juſqu'auprés d'elle; j'y rendrai témoignage de votre innocence; & je me ferai un mérite des ſervices que vous aurez reçus de moi, pour trouver auprès de ſon pere un aſyle & de la protection. Madame Lallin me demanda, en finiſſant, ce que je penſois de ſon diſcours.

Il eſt certain que, quelque extravagance que j'euſſe trouvé d'abord dans ſa propoſition, elle me parut toute différente ſous ce nouveau tour. Mon intérêt même ſembloit demander que j'y conſentiſſe, car elle avoit eu raiſon de me faire obſerver que j'étois dépourvu de tout. M. Cléveland étoit le ſeul de qui je puſſe eſperer les ſecours dont j'avois beſoin pour le voyage, & l'on juge aiſément que ce n'étoit pas de lui que je devois les attendre. Cependant la ſeule vue de ma commodité n'auroit pas ſuffi pour me faire entrer dans le projet de Madame Lallin. Je prévoyois d'ailleurs que l'utilité que je pourrois tirer d'elle auprès de Mylord & de Fanny, pour la preuve de mon innocence, n'égaleroit peut-être pas la

mauvais effet que produiroit sa présence, & la pensée qu'elle n'auroit point entrepris de me suivre sans m'être attaché par l'amour. Je lui fis cette objection. Elle n'y répondit que par ses larmes ; & en me disant qu'une raison si foible ne devoit point m'empêcher de lui accorder une faveur qui assuroit tout à la fois son bonheur & sa vie. Je me laissai toucher ; & le Ciel m'est témoin, qu'en consentant à sa priere, je ne suivis que le mouvement de cette bonté naturelle qui m'attendrissoit à la vue des malheurs d'autrui, & qui me faisoit souhaiter d'être utile à tous les misérables.

Il ne fut plus question que de prendre des mesures pour amasser de l'argent, & pour tenir notre départ secret. Madame Lallin me dit que, dans une ville telle que Rouen, elle n'avoit besoin que d'une heure pour trouver en argent comptant la valeur de tout son bien. En effet étant sortie dans le moment, elle trouva chez divers Marchands environ cent mille écus sur son billet. Ces emprunts ne devoient porter préjudice à personne, puisqu'elle leur abandonnoit, par son départ, des terres qui excédoient considérablement cette somme. Elle s'occupa le reste du jour à faire préparer secretement une voiture pour gagner le Havre où nous nous flattions de trouver quelque vaisseau prêt à faire voile. Elle ne mit dans sa confidence qu'un valet & une fille, qui devoient nous suivre. C'étoit la nuit suivante, que nous nous proposions de partir. M. Cléveland vint me voir avant la fin du jour, malgré la priere que cette Dame lui avoit faite de ne plus reparoître chez elle. Il fut surpris de me trouver plus tranquille qu'à l'ordinaire. Comme il m'avoit laissé seul avec Madame Lallin quelques heures auparavant, il attribua ce changement à la conver-

sation que j'avois eue avec elle ; & s'imaginant qu'elle avoit pu m'inspirer de l'amour, il en fut si satisfait, qu'il me promit de me faire rendre le lendemain la liberté. Je ne le laissai point sortir sans m'être informé adroitement de la route que Mylord Axminster avoit prise, & du lieu où il devoit commencer l'entreprise qu'il avoit formée pour le service du Roi. J'apris ainsi qu'il étoit allé droit à la Martinique, parce qu'il ne s'étoit point rencontré de vaisseau qui pût le porter plus proche de nos Colonies : de là, son dessein étoit de se rendre à la Jamaïque, ou à la nouvelle Angleterre, selon qu'il en trouveroit l'occasion plus prompte & plus facile.

La nuit étant venue, & Madame Lallin se trouvant aussi libre que moi, nous sortîmes de sa maison, chargés de divers paquets, & accompagnés seulement de nos deux domestiques. Nous gagnâmes à pied la porte de la Ville, où la voiture nous attendoit. Notre route jusqu'au Havre se fit heureusement, & sans obstacle. Il n'étoit que sept heures du matin lorsque nous y arrivâmes. Nous cherchâmes d'abord un vaisseau qui fût prêt à partir pour les Isles. On nous dit que le dernier qui devoit faire le voyage cette année-là, avoit mis à la voile quelques jours auparavant. C'étoit celui du Vicomte d'Axminster. Nous délibérâmes si nous descendrions jusqu'à la Rochelle. Quelques Anglois qui se trouverent au Havre, nous conseillerent, comme le parti le plus court & le plus sûr, d'aller plutôt jusqu'à Londres où nous ne manquerions pas de trouver tous les jours des occasions pour l'Amérique. Madame Lallin craignoit le malheur d'y être reconnue par son frere ; j'avois aussi mes craintes. Cependant, comme notre péril le plus pressant paroissoit être du côté de la France,

nous nous embarquâmes sur le premier bâtiment qui partit pour l'Angleterre. Nous y arrivâmes en moins de deux jours, & par le plus heureux hasard, nous trouvâmes en débarquant à la Tour de Londres, un vaisseau de guerre qui levoit l'ancre pour faire voile à la Jamaïque. Nous y montâmes, sans avoir touché la terre. Le Capitaine fut ravi de voir augmenter le nombre des Passagers, par deux personnes qui portoient quelques marques de distinction. Quatre jours après, nous perdîmes la vue des côtes de l'Europe.

Il faut que je le confesse : au milieu de l'amertume dont mon cœur étoit rempli, il se trouva place encore pour des sentimens de joie, lorsque je vins à considérer que j'étois dans la route qui m'alloit conduire auprès de Fanny. J'oubliai, pendant quelque-tems, que Mylord & son aimable fille étoient irrités contre moi, & qu'ils l'étoient jusqu'au point d'avoir quitté l'Europe sans m'avoir dit du moins le dernier adieu. Je me figurois au contraire, qu'ils partageroient avec moi le plaisir de nous rejoindre ; & que charmés de l'ardeur qui me faisoit voler après eux jusqu'en Amérique, ils me rendroient leur estime & leur affection. J'observe cette courte joie dont je fus redevable à mon imagination, parce que c'est la derniere que j'ai goûtée sans mélange. Le cours de mes malheurs étoit commencé, & ce n'étoit plus que pour les augmenter de jour en jour, que le Ciel y devoit mettre du changement. S'il tenoit encore pour moi quelques plaisirs en réserve, ils devoient se changer en douleurs ; &, par une étrange disposition de mon sort, j'étois attendu par une félicité si bizarre, qu'elle devoit causer mes plus cruelles peines, & qu'elle ne pouvoit être extrême,

sans être accompagnée de tourmens insuportables.

Les premiers jours qu'on passe dans un Vaisseau, s'employent à lier des connoissances. J'en fis une fort étroite avec le Capitaine, qui se nommoit M. *John Will*. Je crus apercevoir en lui de l'honneur & de la générosité, les deux choses du monde qui étoient les plus capables de lui concilier mon amitié. Je l'étudiai avant que de vivre trop familiérement avec lui ; & je me persuadai, après avoir suivi toutes les régles de la prudence, que je pouvois le choisir pour en faire un Ami. Je n'ai jamais pû croire, même après avoir essuyé ses noires perfidies, que je me fusse trompé dans mon jugement, & qu'il fut naturellement trompeur. C'étoit un homme droit & sincére, lorsque je commençai à le connoître ; je le pense encore. Mais de quoi les passions ne nous rendent-elles pas capables, lorsque nous leur abandonnons l'empire de notre cœur ? Il m'a trahi ; & il m'a exposé à des maux inexprimables ; je me sens assez de force pour lui pardonner. Il a abusé de ma confiance, pour perdre le plus aimable de tous les hommes, & le plus cher de mes Amis : c'est au Ciel que j'en ai laissé la vengeance ; mais je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour l'obtenir.

L'amitié que nous liâmes fut bientôt si étroite, que tout le temps que je n'employois pas à la lecture, ou à entretenir Madame Lallin, je le passois avec lui. Il me fit l'ouverture de tous les secrets de son cœur. Les affaires de sa famille, les siennes, ses peines & ses joies, tout fut déposé dans mon sein, comme dans le sanctuaire de l'amitié. Je ne m'ouvris point d'abord à lui avec si peu de réserve. Je n'avois point oublié les préceptes du Vicomte d'Axminster,

ni le fruit que j'avois tiré de quelques mois d'expérience. Cependant, l'ayant reconnu d'un caractére ſérieux & ſolide, je ne fis pas difficulté après quelques ſemaines de navigation, de lui aprendre qui j'étois, & de lui raconter une partie de mes aventures. Il reçut cette confidence comme j'avois fait les ſiennes ; c'eſt-à-dire, en y prenant un ſenſible intérêt, & en me renouvellant l'aſſurance d'une immortelle affection. Je ne lui avois découvert juſques-là que les traits de ma vie où j'étois ſeul intéreſſé. Le nom de Mylord Axminſter, & celui de Madame Lallin, n'étoient pas même jamais échapés de ma bouche en ſa préſence. Je ſçavois qu'elle différence un honnête homme eſt obligé de mettre entre ſon ſecret, & celui de ſes amis. Mais comme il étoit impoſſible que notre converſation ne retombât pas ſouvent ſur mon Pere, il me parut que loin d'être un de ſes partiſans zèlés, il gémiſſoit avec tous les bons Anglois, de l'opreſſion de notre malheureuſe Patrie. Je pris plaiſir à le voir dans ſes ſentimens ; & lorſqu'une plus longue habitude m'eût confirmé dans l'opinion qu'il m'avoit donnée de lui, je m'imaginai que je pourrois le faire entrer peu à peu dans les intérêts du Roi Charles, & par conſéquent dans ceux de Mylord Axminſter. Les premieres tentatives que je fis ſur ſon eſprit réuſſirent ſi heureuſement, que je ne doutai plus de ma conquête. Je le mis dans le ſecret du voyage de Mylord, en me contentant de prendre ſa parole & ſon ſerment pour garant de ſa fidélité & de ſa diſcrétion. Il s'engagea à ſe lier d'intérêt avec ce Seigneur, auſſitôt qu'il pourroit le rencontrer. Son vaiſſeau, ſon bras, tout devoit être employé à ſon ſervice, il eût ſouhaité même de pouvoir l'aller

prendre à la Martinique, s'il n'eût craint de nuire par cette affectation aux affaires du Roi, qu'il commençoit à regarder comme les siennes. Mais n'ayant point de prétexte pour s'écarter si loin de sa route, nous resolûmes ensemble, que si le Vicomte tardoit à se rendre à la Jamaïque, nous ferions partir de cette Isle, sur quelques raisons de commerce, un vaisseau léger qui nous l'ameneroit dans peu de temps. Je le répete, M. Will, étoit sincére dans cette résolution, & si ma confidence fut malheureuse, elle n'avoit point été légere ni imprudente.

Madame Lallin menoit pendant ce tems-là une vie assez tranquille dans le Vaisseau. Mon estime pour elle s'étoit augmentée infiniment, depuis que nous avions associé nos infortunes. J'admirois son esprit, sa politesse & sa complaisance. Quoiqu'elle conservât toujours le même fond de bonté & d'inclination pour moi, elle n'espéroit plus faire naître dans mon cœur rien au-delà du respect & de l'amitié. Je lui avois déclaré tant de fois, que j'étois attaché pour toute ma vie à la fille de Mylord Axminster, qu'elle sembloit avoir renoncé à ses prétentions. Ce n'étoit plus que par ses soins, & par des marques d'attention continuelle, qu'elle me laissoit connoître ce qui se passoit encore dans son ame en ma faveur. Enfin elle tenoit fidellement la promesse qu'elle m'avoit faite à Rouen. Le Capitaine Will n'avoit pas manqué de la trouver aimable; elle l'étoit trop en effet pour un homme de mer. Peut-être s'étoit-il rendu justice pendant les premieres semaines après notre embarquement. Ses manieres avoient toujours été respectueuses. Il s'apliquoit avec moi à lui aprendre notre Langue, dont elle alloit avoir besoin nécessairement à la Jamaïque. Mais la familiarité ayant succédé peu

à-peu au respect ; il changea tellement de conduite à son égard, qu'elle m'en fit un jour des plaintes. J'avois pour cette Dame une si parfaite considération, que j'aurois tout exposé pour la sauver d'une insulte. Je m'expliquai fort sérieusement avec M. Wil. Il ne parut point s'offenser de mon discours. Il tourna même en raillerie quelques grossiéretés auxquelles il s'étoit échapé, & m'ayant assuré qu'il la respectoit infiniment, il vécut pendant quelques jours avec plus de réserve. Cependant, s'il prit avec elle des manieres plus mesurées, je m'aperçus qu'il en prenoit aussi de plus froides & de plus mystérieuses avec moi. Madame Lallin me dit un jour, les larmes aux yeux, qu'il l'avoit interrogée curieusement sur les liaisons que nous paroissions avoir ensemble, & que lui ayant répondu qu'elle étoit ma tante, comme nous en étions convenus en entrant dans le vaisseau, il avoit branlé la tête, en lui disant, qu'il connoissoit quantité de Parens qui ne l'étoient pas plus que nous, & que si elle étoit ma tante dans ce sens, il espéroit qu'elle voudroit bien devenir du moins sa Cousine. Il a renouvellé alors ses insolences, ajouta-t-elle, & il m'a fait entendre qu'une femme qui s'expose sur un vaisseau, doit avoir certaines complaisances pour son Capitaine.

J'admirai qu'un homme que je croyois honnête & généreux, fut capable de s'oublier jusqu'à ce point ; j'eus une seconde explication avec lui. Il m'écouta impatiemment, & il me répondit d'un ton brusque, qu'il s'étoit aperçu depuis quelque tems, que je tranchois du Maître sur le vaisseau, mais qu'il me prioit de me souvenir qu'il étoit le mien. Mon Maitre ! lui dis-je en le regardant. Non, M. Will, vous êtes mon ami, vous êtes un honnête-homme, que j'aime & que j'ho-

nore ſincérement : mais je vous prie à mon tour, de vous ſouvenir que vous n'avez nul empire ſur ma tante ni ſur moi. Il me quitta, ſans ajouter un ſeul mot. Je ne changeai rien à la conduite que j'avois tenue juſqu'alors avec lui : mais il me fut aiſé de remarquer, par ſon humeur ſombre & ſes profondes rêveries, qu'il méditoit quelque deſſein extraordinaire.

Nous étions en mer depuis ſix ſemaines, & loin d'avoir eu l'orage à craindre, nous avions manqué de vent pendant près de quinze jours, ce qui avoit retardé extrêmement notre route. Un jour, au matin, nous aperçumes un vaiſſeau qui croiſoit la mer devant nous, environ à la portée du canon. Il portoit Pavillon Anglois. Notre Capitaine fit tourner la voile auſſi-tôt vers lui, avec le deſſein de l'aborder. S'en étant aproché dans un moment, il deſcendit dans ſa chaloupe, & il refuſa l'offre que je lui fis de l'accompagner. Tout ce que je pus m'imaginer, fut qu'il alloit s'inſtruire de ce qui ſe paſſoit ſur ces mers, & de la route que tenoit l'autre Capitaine. Il ne fut point abſent plus d'un quart-d'heure. Je le vis revenir avec quelques perſonnes, qu'il n'avoit point en nous quittant. Je m'imaginai que c'étoit quelques-uns de nos compatriotes, qu'il amenoit par civilité ſur notre bord. Ils arrivérent à nous ; & la premiere action que fit M. Will en mettant le pied dans ſon vaiſſeau, fut de me prendre au collet, & de me dire qu'il m'arrêtoit au nom de Mylord Protecteur & du Parlement. Il me fit lier ſur le champ, ſans que la ſurpriſe où j'étois me permît de prononcer une ſeule parole. Je fus tranſporté en un moment dans la chaloupe, & conduit dans l'inſtant à l'autre bord. Cette exécution ſe fit ſi promptement, que j'eus à peine le

tems de voir madame Lallin, qui tendoit les bras vers moi du haut du vaisseau, & d'entendre les cris perçans qu'elle jettoit à la vue de mon malheur, & sans doute par le pressentiment du sien.

Je fus enfermé aussi-tôt dans un endroit profond, où l'on me laissa lié comme j'étois en arrivant. J'y demeurai seul aussi long-tems que les deux Vaisseaux qui avoient jetté l'ancre furent à les lever. Mon infortune n'étoit point obscure. Il étoit clair que le Capitaine Will étoit un traître, qui me livroit comme un ennemi du Protecteur; & que le motif de sa trahison étoit son amour pour Madame Lallin. Ma premiere compassion tomba sur cette malheureuse Dame. Quel sort pour elle, de se voir sous l'empire absolu d'un homme capable d'une si noire perfidie! Je la recommandai au Ciel, qui pouvoit seul la sauver d'une main si dangereuse. Je n'avois pas contribué volontairement à son malheur; mais j'étois obligé de reconnoitre que j'en étois la premiere cause. Elle fut demeurée tranquille à Rouen, si elle ne m'eût jamais connu; ou du moins, elle n'eût pas pris le parti de s'exposer sur mer à toutes les extrêmités qu'elle étoit peut-être à la veille d'essuyer. La reconnoissance que je croyois lui devoir, causa dans mon cœur presque autant de désordre, qu'en auroit causé le remords, si j'eusse eu véritablement sa perte à me reprocher.

Mais moi, qui m'occupois à plaindre le sort d'autrui, que devois-je penser du mien? J'étois trahi par un perfide; dans quelles mains m'avoit-il remis. Mes chaînes m'annonçoient assez que j'allois être traité en criminel. C'étoit sans doute en Angleterre que je devois être conduit. Je jugeois avec raison que le vaisseau sur

lequel j'étois, retournoit à Londres, & que l'infidele Will avoit donné au Capitaine toutes les instructions qui pouvoient rendre mon châtiment certain. Il falloit s'attendre à la mort ; & ce qui m'étoit bien plus douloureux, perdre l'espérance de rentrer, avant que de mourir, dans l'estime de Mylord Axminster & dans le cœur de Fanny : ils ignoroient même ma perte, disois-je, ou s'ils l'aprennent, ils ne la plaindront point. Quel espoir me reste-t-il qu'ils puissent jamais être instruits de mon innocence ? Quelque accablantes que fussent ces réflexions, elles l'étoient beaucoup moins que celle qui succéda tout d'un coup. Il me vint à l'esprit, que la trahison de Will ne se borneroit point à moi ; & qu'un perfide ne l'étant jamais à demi, il ne manqueroit point d'enveloper Mylord Axminster dans ma ruine. Cette pensée se présenta à moi si subitement & d'une maniere si effrayante, qu'elle causa une espece de silence dans mon ame & dans tous mes sens. Je demeurai attaché à la considérer, avec un étonnement qui me rendoit immobile. O crime ! ô douleur, m'écriai-je, j'ai trahi mon cher patron, mon pere, mon bienfaiteur : j'ai trahi Fanny, madame Riding, tout ce que je dois aimer & respecter sur la terre. Mon indiscrétion va leur coûter la vie. Ah ! c'est moi seul qui mérite à présent de mourir : si ce n'est pour expier mon crime, que ce soit du moins pour dérober à mes propres yeux ma honte & mon infamie. Je passai plus d'une heure dans cette agitation. Je ne pouvois soutenir la vue de moi même. J'aurois souhaité d'être à Londres, & que ma tête y fût déjà sur un échafaud. Y avoit-il rien, en effet, de si cruel, que mon sort : je me trouvois exposé pour la troisieme fois à l'accusation de perfide : c'est-à-

dire, de ce qui étoit le plus opoſé à mon caractere. Mes crimes, ou faux ou involontaires, produiſoient le même effet que s'ils euſſent été réels & commis à deſſein. Le plus mortel ennemi du Vicomte & de ſa fille n'auroit pas réuſſi mieux que moi à les perdre. Et qu'avois-je néanmoins de plus cher & de plus précieux dans la vie, que ces deux aimables perſonnes? Pour qui aurois-je répandu tout mon ſang, auſſi volontiers que pour eux? l'un m'avoit tenu lieu de pere; il en avoit eu pour moi tous les ſentimens. L'autre étoit la maîtreſſe de mon cœur: hélas! il avoit été un tems heureux, où il m'étoit permis de me croire maître du ſien.

Je ne ſçais à quoi ces mortelles réflexions m'auroient conduit, ſi mon nouveau capitaine ne fût venu me viſiter une heure après dans mon cachot. L'ancre étoit levée, & le vaiſſeau continuoit ſa route. Il me dit, en m'abordant, qu'il avoit une extrême impatience d'être informé par moi-même de la vérité des accuſations du capitaine Will. Conſolez-vous, ajouta-t-il, vous êtes tombé dans de meilleures mains que vous ne vous l'imaginez. Mais je vous prie d'être ſincere dans la relation que je vous demande. Une interrogation ſi preſſante me jetta dans un nouvel embarras. Je craignis de l'offenſer, ſi je ne lui répétois exactement tout ce qu'il pouvoit avoir apris du perfide Will; & j'apréhendois encore plus de m'avancer trop en voulant être exact, & de lui découvrir, par raport à Mylord Axminſter & à moi-même, des particularités qu'il pouvoit ignorer. Il y avoit, à la vérité, dans ſon viſage & dans le ſon de ſa voix, quelque choſe de prévenant qui ſembloit m'exciter à la confiance; mais quel fond avois-je à faire déſormais ſur les dehors des hommes, après l'exemple d'une infidélité auſſi noire que celle

le de Will ? Ces idées se formerent dans mon esprit en un moment. Le parti que je pris, fut d'être sincere jusques dans les moindres circonstances qui me regardoient, & de m'abstenir entiérement de lui nommer Mylord Axminster, & de lui parler de ses desseins, à moins que je n'y fusse contraint par ses interrogations. Je commençai par lui déclarer naturellement, que j'étois le fils de Cromwel, mais un fils malheureux, proscrit par mon pere, & abandonné même avant ma naissance. Je lui représentai vivement la dureté de ce pere barbare, pour justifier une aversion qui m'étoit aussi naturelle que la tendresse l'est dans les autres fils. Je lui parlai des malheurs & de la fin déplorable de ma mere. Et comme mon cœur n'avoit point eu le tems de se remettre du trouble où il avoit été un moment auparavant, le souvenir de cette chere mere acheva tellement de m'attendrir, que mes yeux se couvrirent de pleurs. J'interrompis mon recit pour les essuyer, & les levant ensuite sur le Capitaine, je fus étonné d'apercevoir qu'en me regardant attentivement, il en versoit aussi. Je les attribuai à sa compassion. Que le Ciel, lui dis-je, récompense cette généreuse pitié qui vous fait prendre tant de part à mes peines ! J'allois reprendre ma narration : Arrêtez, aimable jeune homme, interrompit-il, d'une voix entrecoupée de soupirs ; arrêtez. Permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains, & que j'ai regret de vous avoir laissés si long-tems. Il délia lui-même les nœuds qui me serroient étroitement ; il me prit ensuite par la main, & m'ayant conduit à sa chambre, il me fit asseoir auprès de lui, après avoir fermé la porte avec soin.

Il me parut rêveur, & il s'attacha encore à me regarder pendant quelques-momens. Ses soupirs

marquoient un cœur agité. Faites-moi donc connoître plus clairement qui vous êtes, me dit-il enfin, & aprenez-moi par quel caprice de la fortune tous les commencemens de votre vie ont presque une entiere ressemblance avec ceux de la mienne. Vous êtes fils de Cromwel ; mais comment s'apelloit cette mere qui a tant souffert des injustices & de la cruauté de votre pere, je lui répondis qu'elle se nommoit Cléveland. Hélas! reprit-il, ce nom n'est jamais venu jusqu'à mes oreilles. Vous n'en serez point surpris, quandvous sçaurez la triste maniere dont j'ai été élevé. Mais seroit-il possible que vous n'eussiez jamais entendu parler de Mally Bridge & de son malheureux fils ? Mon étonnement lui fit connoître, aussi-tôt que ma réponse, que j'étois instruit de son nom & de ses malheurs. Bridge ! m'écriai-je, quoi ! l'habitant de Rumney-hole, l'éleve de madame Riding ? Vous le voyez devant vous, ajouta-t-il en m'embrassant tendrement, c'est moi-même. Je le serrai à mon tour entre mes bras : Cher Bridge, lui dis-je, que ne dois-je point au Ciel qui me fait trouver un Frere dans un homme auquel on m'a livré comme un ennemi ? Voilà les desseins du traître Will bien trompés. Mais ne m'aprendrez-vous pas comment il se peut faire que vous soyez au monde, vous que madame Riding a cru mort, & dont elle m'a raconté plusieurs fois la funeste histoire ? Il me promit de m'instruire du miracle que le Ciel avoit opéré pour son salut. Mais ne vous en réjouissez, ajouta-t il, que parce que je suis assez heureux aujourd'hui pour vous être utile, car la vie est un fardeau si pesant pour moi, que je ne puis regarder comme un bonheur le hazard qui me l'a conservée.

Il me pressa alors de lui expliquer l'état présent

de ma fortune, & par quelle raiſon le Capitaine Will m'avoit livré à lui pour être conduit à Londres, & mis entre les mains de Cromwel. Je lui apris en peu de mots mes liaiſons entre Mylord Axminſter, & le deſſein qui m'amenoit ſur ſes traces en Amérique. Je lui confeſſai que ce Seigneur étoit chargé des ordres du Roi, pour tâcher de ramener nos Colonies à ſon obéiſſance; qu'étant abſolument dans ſes intérêts, je m'étois forcé d'y faire entrer le Capitaine Will, & que j'y avois heureuſement réuſſi; mais que ſon amour déréglé pour une Dame, dont j'avois pris la protection, m'avoit tout-d'un-coup attiré ſa haine, & l'avoit rendu perfide. Je lui fis enſuite le caractere de cette Dame, & le recit de l'obligation que je lui avois, & je lui inſpirai tant de reſſentiment contre le Capitaine Will, qu'il fut le premier à marquer du regret de ce que ſon Vaiſſeau n'étoit point armé, ni en état de faire la moindre réſiſtance contre un Vaiſſeau de Guerre. Cette déclaration me cauſa beaucoup de chagrin, car mon but n'avoit été que de l'engager à ſecourir madame Lallin. Je lui en fis même de nouvelles inſtances. Mais m'ayant fait voir que ſon vaiſſeau étoit ſans canon, quoiqu'il fût percé pour en porter trente pieces, & qu'il n'avoit même qu'un fort petit nombre d'autres armes à feu, je fus obligé de me réduire à plaindre la deſtinée de cette Dame, & à faire des vœux pour elle. Il plut au Ciel d'en exaucer du moins une partie. Le déſordre du Vaiſſeau de mon Frere augmenta la curioſité que j'avois de connoître ſes aventures, & le ſujet de ſon voyage. Il me ſatisfit en ces termes:

Je ne vous raconterai point l'hiſtoire de mes premiers malheurs, & de ceux de ma mere; puiſque vous l'avez apriſe de madame Riding. Je

ne prendrai mon recit qu'aux dernieres circonſtances de la viſite que je rendis à notre pere, ou plutôt à notre tyran. Je m'étois perſuadé follement, contre les avis continuels de madame Riding, qu'il étoit impoſſible que la Nature pût ſe démentir dans un pere. La mort infortunée de ma mere, ne me paroiſſoit point un crime dont on pût raiſonnablement l'accuſer; &, quand il y auroit eu quelque part, je ne croyois point que ce fût une raiſon qui pût ſuffire pour me diſpenſer de lui rendre les devoirs d'un fils, ni pour m'empêcher d'attendre de lui les bontés d'un pere. Je m'imaginois même que le parti que j'avois pris de le voir en ſecret, avant que de me vanter publiquement de l'honneur de lui apartenir, me ſeroit auprès de lui une eſpece de mérite, qui ſerviroit encore à l'attendrir en ma faveur. Je me préſentai à ſa porte dans cette confiance. Le prétexte d'une affaire ſecrete que j'avois à lui communiquer, me fit obtenir facilement d'être introduit. Il étoit ſeul. J'allois me jetter à ſes genoux. Mais le mouvement animé que je fis en m'aprochant pour me mettre dans cette poſture, lui fit naître la penſée que j'en voulois à ſa vie. Il apella ſes Gardes, & leur ordonna de ſe ſaiſir de moi. Il leur fit examiner toutes les parties de mon habit en ſa préſence, pour s'aſſurer que je ne portois point d'armes cachées. C'étoit une cérémonie que j'avois déjà eſſuyée avant que d'être admis dans ſa chambre. Lorſqu'il crut n'avoir rien à craindre de mes intentions, il fit retirer ſes Gardes. Je m'aprochai une ſeconde fois pour me jetter à ſes pieds, & je lui expliquai, avec une modeſte hardieſſe, ſur quel fondement j'oſois me préſenter à lui. Je n'eus pas plutôt prononcé le nom de ma mere, que je lus clairement ſon inquiétude ſur ſon viſage. Il jetta les yeux de tous

côtés ; pour découvrir si personne n'avoit pu m'observer & m'entendre. Il s'aprocha ensuite de moi, & me prenant par le bras : Malheureux, me dit-il, tu mérites la mort, pour l'imposture dont tu as osé m'entretenir. Je la pardonne à ta jeunesse, mais je sçaurai par qui tu as été séduit. En attendant, garde-toi d'aprendre à personne l'insulte que tu m'as faite, si tu ne veux périr par les tourmens. Il apella une seconde fois ses Gardes, & il ordonna à quelques-uns d'entre eux de me conduire dans la plus étroite prison de la Ville. Je le quittai en tremblant. Ses yeux & le ton de sa voix m'avoient éffrayé autant que ses menaces.

Je fus renfermé d'abord dans une chambre ordinaire de sa prison ; mais à peine y avois-je passé une heure, que sur un nouvel ordre je fus transféré dans un des plus obscurs cachots. J'y demeurai quelques jours sans recevoir la visite de personne. Le peu de nourriture qu'on m'accorda m'étoit donné par le moyen d'une corde qu'on faisoit descendre par une ouverture ménagée dans la voûte. J'attendois la mort à tout moment, quoique j'ignorasse mon crime, & que je n'en eusse point assurément à me reprocher. Les animaux, disois-je, dans l'amertume de mon cœur, les bêtes féroces ont de la tendresse pour leurs petits ; & moi, je suis le fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr, parce que j'ai osé l'apeller mon pere. Je rapellois les conseils de madame Riding, & je me reprochois ma folle présomption qui me les avoit fait négliger. J'invoquois l'ombre de ma mere à mon secours, & je lui demandois pardon, en pleurant, de n'en avoir pas cru pour ma sûreté l'exemple terrible de sa mort. Enfin, après huit jours de

cette misérable vie, on me tira de ma prison, pour me conduire dans une Salle où j'étois attendu par deux hommes qui paroissoient être des personnes de distinction. Ils m'interrogerent avec beaucoup d'adresse, sur le lieu où j'avois été élevé, & sur les personnes qui avoient pris soin de mon éducation. Je n'étois point capable de trahir madame Riding. Ils jugerent par mon obstination à garder le silence, & par mon intrépidité contre leurs menaces, qu'ils perdoient leurs peines à me presser davantage. Leurs ordres ne portoient aparemment que de m'effrayer. L'un d'eux me dit que j'allois être libre, & que le Protecteur avoit la bonté de m'accorder la vie; mais, que s'il m'échapoit de renouveller l'outrage que je lui avois fait, il n'y avoit point de suplices ausquels je ne dusse m'attendre. Ils ne me nommerent point mon crime, ni l'outrage que j'avois fait au Protecteur.

Cependant, je fus mené hors de la prison. Cette liberté dont on m'avoit flatté, consistoit à être transporté sur le champ dans un Vaisseau qui mettoit à la voile à l'heure même, pour l'Isle de Nevis, où l'on commençoit à former une Colonie. On me laissa libre effectivement sur le Vaisseau; mais confondu avec une troupe de misérables, dont la plupart avoient été condamnés pour différens crimes au même châtiment que moi. C'étoit un mélange de différens sexes. Je fus forcé de quitter mes habits, pour en prendre de convenables à ma condition. Il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter à quel excès j'avois le cœur pesant & abattu. Je n'étois nullement informé de ce que j'allois devenir. J'entendois les compagnons de ma misere, qui parloient de l'Isle de Névis comme d'une petite Isle déserte & stérile, où

notre ſort ſeroit d'être traités en eſclaves, & contraints à défricher la terre par le travail de nos mains. Une ſi triſte deſtination me faiſoit ſouhaiter la fin de ma vie, comme le ſeul remede à des maux que je ne pouvois éviter. J'étois occupé du matin au ſoir à gémir ſeul dans quelque coin du vaiſſeau ; & rarement il m'arrivoit de me joindre à l'entretien de ceux-mêmes dont je ne pouvois éviter la préſence.

J'ignore encore ſi c'eſt naturellement, ou par un ſecours miraculeux du ciel, que je vis ouvrir tout-d'un-coup une voie d'eſpérance, au milieu d'un état ſi déplorable. Tout eſt ſi ſurprenant dans ce qui me reſte à vous aprendre, que mes ſimples proteſtations de vérité ne ſuffiſent point pour vous perſuader. Il n'y a que la rencontre que vous avez faite de mon vaiſſeau dans cette vaſte mer, & le témoignage de mes gens, qui puiſſent ébranler l'incrédulité dont vous vous armerez d'abord. Enſuite, ſi vous demeurez long-tems avec moi, & que nous ſoyons aſſez heureux pour trouver enſemble ce qui fait ici depuis trois mois l'objet de mes recherches, la vue des merveilles mêmes que je vais vous annoncer, achevera de vous convaincre.

Je menois donc ſur le vaiſſeau une vie languiſſante, qui ne pouvoit ſe ſoutenir long-tems avec tant de triſteſſe & d'ennui. Un jour que j'étois ſeul, & que, preſſé de douleurs, je me ſoulageois en verſant des larmes, une veille femme que je n'avois point encore remarquée, s'aprocha honnêtement de moi. Elle n'étoit point vêtue à la façon des Angloiſes, & quoiqu'elle parlât aſſez exactement notre langue, il étoit facile d'apercevoir qu'elle étoit étrangere. Sa figure avoit quelque choſe d'aimable,

même ſous les rides de la vieilleſſe, & ſes yeux conſervoient encore une partie de ce feu brillant qui ſemble être la ſubſtance même de l'ame, ou qui eſt du moins ce que la matiere en a de plus aprochant. Je fus ſi frapé de ſon air, que, malgré la ſimplicité de ſes habits, je me levai pour lui faire honneur, & l'entretenir plus civilement. Elle me demanda le ſujet de mes pleurs. Je lui répondis d'un air touchant, que j'étois un infortuné jeune homme, le rebut de la fortune & de la nature, & que, quelques larmes que je puſſe verſer, elles n'égaleroient jamais mes malheurs. J'ai été attentive, reprit-elle, à vous obſerver depuis pluſieurs jours, & j'ai été ſurpriſe de vous voir toujours dans le même abattement. Vous ne me paroiſſez pas fait non plus, pour l'habillement & pour la compagnie où vous êtes. Voyez ſi vous n'avez point de répugnance à m'ouvrir votre cœur. Je puis vous être utile; ſi je ne me trompe point dans l'opinion que j'ai de vous. Hélas! lui dis-je, le ſecret de ma fortune n'eſt pas d'une nature à me cauſer de la honte: plût au ciel qu'il ne me cauſât point plus de douleurs! Mais les cruels qui me condamnent au triſte état où vous me voyez, me menacent encore de la mort, ſi je revele leur injuſtice. Ainſi, je me trouve réduit à ſouffrir des maux que je n'ai pas mérités, & à me priver de la conſolation même de m'en plaindre. Ce que vous me dites, repliqua cette vieille femme, ne fait qu'exciter ma curioſité. Si vous n'êtes point né, comme il me le ſemble, pour cette miſérable condition, & que vous n'ayez rien commis qui vous y ait fait condamner juſtement, je vous trouve ſi digne de compaſſion, que je croirai ne pouvoir trop vous en marquer.

Ma triſteſſe ſe trouva ſi flattée par ce diſcours obligeant, que je me réſolus de paſſer ſur toutes les craintes qui m'obligeoient au ſecret. Je fis à cette charitable conſolatrice la relation de toutes les infortunes de ma vie, ſans lui cacher même celles de ma mere. Elle parut ſaiſie de pitié & d'admiration en m'écoutant. Elle ajouta peu de paroles, lorſque mon recit fut achevé; mais ce fut une courte exhortation à m'armer de courage; & une aſſurance que je recevrois d'elle des ſecours auxquels je ne m'attendois pas. Elle me quitta ſans s'expliquer davantage. Je ne pus me défendre d'un mouvement de curioſité, qui me porta à m'informer qui elle étoit. On ne put me rien aprendre d'elle, excepté que c'étoit une étrangere qui s'étoit accommodée avec le Capitaine pour ſon paſſage dans l'Iſle de Sainte-Hélene, où le vaiſſeau devoit toucher ſur la route. Je la revis le lendemain, & les jours ſuivans. Elle s'accoutuma à venir elle même me trouver régulierement dans le lieu où j'avois coutume de me placer. Tous ſes diſcours étoient ſages & modeſtes. Elle me faiſoit répeter ſouvent mon hiſtoire; elle prenoit plaiſir à m'en faire expliquer juſqu'aux plus légeres particularités. Ma longue retraite dans la caverne de Rumney-hole étoit l'endroit de ma vie qu'elle écoutoit le plus volontiers. Elle me demandoit ſi j'étois encore capable de goûter la ſolitude, & ſi le peu de commerce que j'avois eu avec les hommes n'avoit point altéré mon innocence. Quelquefois elle faiſoit tomber notre converſation ſur les ſujets les plus relevés; & ſoit qu'elle eût deſſein d'éprouver mon eſprit, ou d'exercer le ſien, elle paroiſſoit tirer beaucoup de ſatisfaction de cette ſublime eſpece d'entretien.

Nous paſſâmes ainſi environ deux mois ſans

que j'euſſe tiré d'elle d'autre conſolation que celles que me donnoient ſes viſites & ſes diſcours. Elle me renouvelloit de tems en tems les promeſſes d'un ſecours qu'elle ne m'expliquoit pas. Comme je ne voyois nul jour au changement de ma fortune, je ne me repaiſſois point de vaines eſpérances, & je ne croyois pas avoir jamais à lui tenir compte de rien de plus que ſa bonne volonté. Cependant, lorſque nous commençâmes à aprocher de Sainte-Hélene, elle me fit une queſtion qui me ſurprit. Vous m'avez paru ſage & vertueux, me dit-elle; mais êtes-vous homme de réſolution? Il s'agit non-ſeulement de vous ſauver la vie, que vous ne manqueriez pas de perdre bientôt dans le ſort qu'on vous deſtine; mais de vous rendre heureux tout-d'un-coup au delà de tous vos deſirs. Je lui répondis que je me croyois capable de tout entreprendre, pour éviter d'être conduit dans l'Iſle de Nevis. Ecoutez, reprit-elle, ce que je puis faire pour vous. Le vaiſſeau doit jetter l'ancre au port de Sainte-Hélene. J'en ſortirai. Vous ſerez trois jours ſans me voir, mais la nuit du quatrieme, je ſuis à vous pour vous délivrer. Vous me verrez d'abord à quelque diſtance du vaiſſeau, dans une chaloupe à voile. J'aurai une lanterne pour diriger vos yeux dans l'obſcurité, & vous faire apercevoir que j'aproche à votre ſecours. Je l'éteindrai, après l'avoir laiſſée luire quelques momens. La difficulté ſera de vous donner les moyens de venir à moi, car on fait la veille ſur le vaiſſeau pendant la nuit, & l'attention augmentera beaucoup pendant qu'il ſera ſi proche de la terre. J'ai cherché en vain, depuis que j'ai formé le deſſein de vous délivrer, quelque voie pour vous faciliter la ſortie du vaiſ-

ſeau. Il y auroit trop de riſque à courir pour vous, ſi je m'aprochois des échelles : elles ſont retirées, d'ailleurs pendant la nuit, & vous ne ſauriez entreprendre de les remettre ſans être aperçu. Je me précipiterai dans la mer, interrompis-je avec ardeur : il faut ſeulement que vous ſoyez aſſez proche du vaiſſeau pour me ſecourir. C'eſt, me dit elle, ce que je craignois de vous propoſer, & ce qui eſt néanmoins abſolument néceſſaire. J'aprocherai du côté vers lequel vous aurez vu la lanterne ; &, ſi vous avez aſſez de courage pour ne pas craindre de vous jetter dans les flots, vous pouvez être aſſuré d'en être retiré promptement. Si la Sentinelle aperçoit ma chaloupe, nous nous éloignerons dans les ténébres plus promptement qu'on ne pourra nous pourſuivre.

Tout me parut poſſible, & même facile dans ce projet. Le ſeul danger étoit de me noyer dans la mer : mais ce ne pouvoit être qu'un bonheur pour moi, ſi je manquois cette occaſion de me ſauver. Je remerciai mille fois la vieille étrangere, & ſans penſer même à m'informer de ce que je deviendrois après avoir gagné ſa chaloupe, je lui promis un empire abſolu ſur la vie qu'elle m'auroit conſervée. Nous arrivâmes en peu de jours à Sainte-Hélene. Le vaiſſeau mit à l'ancre. Les paſſagers en ſortirent dans la chaloupe, & mon ange tutelaire avec eux. Le Capitaine ſe rendit lui même à terre, avec une partie de l'équipage ; de ſorte que la miſérable troupe dont j'étois, n'y demeura qu'avec autant de monde qu'il en falloit pour la garder & pour empêcher le deſordre. J'attendois avec impatience l'heureuſe nuit où ma vie devoit finir, ou ma liberté commencer. Elle arriva. Si j'avois quelque inquiétude, elle

venoit de ce que j'avois oublié à m'informer de mon étrangere par quel moyen elle prétendoit me retirer des flots ; mais cette penſée même m'arrêta peu. On n'eſt point ſi exact à examiner les voies de ſalut, quand on ſe propoſe la mort comme ſa derniere reſſource. J'aperçus la lanterne vers le milieu de la nuit, & peu après je la vis éteindre. Je fis ſemblant de m'endormir ſur le côté du vaiſſeau qui y répondoit. Je n'y demeurai pas long-tems, ſans entendre l'eau qui s'agitoit au deſſous de moi. Il y avoit aparence que ce mouvement étoit cauſé par l'aproche de la chaloupe ; mais les ténébres étant ſi épaiſſes, qu'on ne pouvoit rien découvrir, je fus quelque-tems incertain du moment que je prendrois pour me précipiter. Je craignois d'ailleurs de tomber dans la chaloupe même, ce qui m'auroit briſé infailliblement la tête & tous les membres. J'avois à quatre pas de moi trois ou quatre matelots, dont la préſence ne me permettoit point de me haſarder à lever la voix. Cependant, ayant fait réflexion que, quelque idée qu'ils puſſent ſe former ſur quelques paroles qu'ils m'entendoient prononcer, ils ne s'imagineroient point que je fuſſe prêt à me jetter dans la mer, & qu'ils ne pourroient même être aſſez prompts pour m'en empêcher, je m'écriai en penchant la tête vers l'eau, êtes-vous-là, Madame ? Oui, me répondit-on, je ſuis au déſeſpoir de n'avoir pas prévu que le tems dût être ſi obſcur : faites attention d'où part le ſon de ma voix, & jettez-vous directement vers moi ſans rien craindre. Les matelots, qui entendirent ces paroles auſſi diſtinctement que moi, ſe leverent du lieu où ils étoient aſſis. Je ne ſai quel étoit leur deſſein ; mais les voyant aprocher, je m'élançai intrépidement dans les

flots, en invoquant le ſecours du Ciel.

Mes eſprits, qui étoient émus par la vivacité de mon action, me ſoutinrent dans une telle vigueur, que je ne perdis pas un moment la connoiſſance, même en avalant à longs traits l'onde amére. Je la conſervai ſi entiére, qu'étant revenu ſur l'eau, j'entendis la voix de quelques perſonnes qui parloient dans la chaloupe. Cependant, comme je ne ſçavois nullement nager, j'aurois toujours été expoſé à quelque péril, ſi mes libérateurs n'euſſent pris une précaution que j'ignorois, & à l'aide de laquelle je me trouvai tout-d'un-coup en ſûreté. Je fus ſurpris, & même effrayé de me ſentir élevé au deſſus de l'eau, ſans ſçavoir ſur quoi j'étois ſoutenu; preſque dans le même moment, je me vis, au milieu de la chaloupe, entre les bras de quatre hommes qui me félicitérent de mon courage & du ſuccès de ma hardieſſe. Ils ne penſérent enſuite qu'à s'éloigner promptement. Pendant qu'ils s'efforçoient de ſe ſervir de leurs rames & de leurs voiles, la vieille Dame qui avoit conduit leur entrepriſe, étoit à me marquer la joie qu'elle avoit de ma délivrance. Je lui demandai d'abord, par quel enchantement j'avois été tranſporté ſi légérement dans la chaloupe. Elle me dit, qu'après avoir communiqué aux quatre hommes qui l'accompagnoient le deſſein qu'elle avoit de me ſauver, & les moyens dont nous étions convenus enſemble, ils avoient jugé qu'un grand filet dont on ſe ſert pour la pêche, ne leur ſeroit point inutile pour favoriſer ma chûte au moment que je me précipiterois dans la mer; que s'étant aprochés du vaiſſeau avec beaucoup de peine, à cauſe de l'obſcurité, ils avoient fort apréhendé qu'il ne me fût impoſſible de les apercevoir;

qu'elle les avoit assurés néanmoins que j'étois à les attendre, & qu'au plus leger signe qu'ils pourroient me donner de leur arrivée, ils en recevroient sans doute quelqu'un de ma part ; qu'avant que de me le donner, ils avoient cru devoir profiter des ténébres mêmes pour arranger leur filet ; qu'ils s'étoient avisés d'en attacher une grande partie au vaisseau, & de s'écarter ensuite en tenant l'autre bout, ce qui formoit entre la chaloupe & le vaisseau une large nape, qui serviroit infailliblement à me soutenir si j'avois assez de bonheur pour tomber dessus ; que de peur qu'elle se rompît par ma pesanteur, ils l'avoient lâchée dans l'eau, afin qu'elle pût se prêter par ma chûte ; qu'ils étoient à chercher le moyen de se faire entendre de moi, lorsque j'avois commencé à leur parler ; que j'avois suivi heureusement la direction qu'elle m'avoit donnée, & qu'étant tombé sur le filet, ils n'avoient plus eu d'autre embarras qu'à le tirer à eux en aprochant du vaisseau ; ce qui avoit fait que je m'étois trouvé suspendu au dessus de l'eau, & ensuite au milieu de la chaloupe qui s'étoit avancée sous moi.

Quoique je me crusse fort redevable à leur industrie & à leur zèle, il est clair que cette entrepriſe n'avoit réussi que par une particuliere protection du Ciel. Je l'en remerciai du fond du cœur. Mes compagnons rallumérent leur lanterne lorsque nous fûmes à quelque éloignement du vaisseau, & croyant n'avoir plus rien à apréhender, ils abandonnérent leurs rames pour voguer avec le seul secours de leurs voiles. Ils aprochérent de moi. Je ne les avois pris jusqu'alors que pour de simples Matelots ; mais, quoique leur habit ne marquât point qu'ils fussent autre chose, je ne me trompai point à leur air & à leurs manieres. Ils

m'obſervérent curieuſement. Ils me firent diverſes queſtions qui me firent connoître que la Dame leur avoit apris une partie de mes aventures. Ils s'entretenoient enſuite ſur mes réponſes, d'un air qui marquoit leur ſatisfaction. Le langage dont ils ſe ſervoient entr'eux m'étoit inconnu, quoiqu'ils parlaſſent poliment notre langue en s'adreſſant à moi. Enfin, après m'avoir comblé de careſſes & d'honnêtetés, l'un d'entr'eux me dit qu'il s'étonnoit que la curioſité ne m'eût pas encore porté à leur demander qui ils étoient, & dans quel lieu ils alloient me conduire. Je leur répondis, qu'après m'être ſauvé ſi heureuſement du plus horrible de tous les états, il n'y avoit point de lieu ſur la terre où je ne fuſſe prêt d'aller avec la même indifférence. Et pour ce qui les regardoit, je leur témoignai honnêtement que je ne pouvois avoir conçu qu'une idée fort avantageuſe de quatre perſonnes qui venoient de me rendre un ſervice ſi important, ſans autre motif que leur généroſité. Nous eſpérons, reprit l'Inconnu, que cette indifférence pour le lieu de votre demeure ne durera pas long tems. L'heureuſe partie de la terre où nous vous conduiſons, ſçaura vous attacher. Vous ne regarderez pas non plus votre évaſion du vaiſſeau comme votre plus grand bonheur, à moins que vous ne lui donniez ce nom comme à la voie dont le Ciel s'eſt ſervi pour vous procurer celui qu'il vous prépare. Nous ne vous demandons, ajouta-t-il, que de la ſageſſe & de la vertu : votre phyſionomie, & le raport de madame Eliot nous garantiſſent que vous en avez toujours eu, & que vous n'en manquerez jamais. Laiſſez au Ciel & à nous le ſoin de vous rendre heureux.

Ils me tinrent de pareils diſcours pendant le reſte de la nuit. Je me contentai de leur mar-

quer en général une vive reconnoiſſance, ſans pouvoir comprendre ce qu'ils m'annonçoient ſi obſcurement. Madame *Eliot*, (c'étoit le nom de l'Etrangere, que j'entendis d'eux pour la premiere fois) ne ſe laſſoit point de leur renouveller l'éloge de ma douceur & de ma modeſtie, & de leur répéter de quelle maniere elle avoit lié connoiſſance avec moi ſur le vaiſſeau. En un mot, leur dit-elle, je ſuis contente du ſuccès de ma commiſſion, & je ſuis perſuadée que tous nos freres le ſeront auſſi. Je n'en amene qu'un petit nombre; mais ils ſont de ceux qu'on peſe, plutôt qu'on ne les compte. Cette converſation fut pour moi une énigme perpétuelle. La nuit commençoit à ſe diſſiper; je découvris, après quatre où cinq heures de navigation, une côte ſi eſcarpée, que je n'aperçus nulle ouverture qui pût ſervir de port ni de rade. Mes libérateurs me dirent: rendez graces au Ciel; vous êtes déſormais en ſûreté. Ils ne paroiſſoient néanmoins avancer qu'avec beaucoup de précautions, dans la crainte de rencontrer les rochers qui ſe montroient de tous côtés preſque à fleur d'eau. Nous abordâmes heureuſement. Ils tirérent la chaloupe hors de la mer, & la faiſant gliſſer ſur le ſable, ils la cachérent ſous une voûte qui paroiſſoit faite exprès pour la renfermer. Je jettois les yeux de tous côtés, pour remarquer l'endroit par où nous devions gagner la terre, je ne l'apercevois pas, & les rochers qui la bornoient, étoient d'une hauteur qu'il ne me ſembloit pas poſſible de ſurmonter. Madame Eliot, qui obſervoit mon étonnement, me prit par la main, & me faiſant marcher quelques pas ſur le ſable au long de la côte, elle me conduiſit auprès d'une voûte ſemblable à celle où nos compagnons avoient caché leur chaloupe. Nous y entrâmes.

C'étoit une eſpece de porte, après laquelle nous trouvâmes dans une fente qui prenoit depuis le pied du rocher juſqu'au ſommet, & qui alloit en ſerpentant. La lumiere y entroit par le haut. Nous avançâmes ainſi par divers détours l'eſpace de cinq ou ſix minutes. Le paſſage étoit ſi étroit, qu'on auroit eu peine à marcher trois de front. Vous êtes ſurpris, me dit Madame Eliot ; mais prenez patience un moment, le terme nous ſatisfera plus que le chemin. Enfin, la fente où nous marchions s'élargiſſant par degrés, nous trouvâmes bientôt la ſortie qui répondoit à la terre. Le ſpectacle que j'aperçus me frapa tout-d'un-coup d'admiration. Madame Eliot me fit monter ſur une petite élevation, pour le conſidérer à mon aiſe. C'étoit une plaine, dont la largeur étoit d'environ quatre lieues, ſur cinq ou ſix de longueur. Elle paroiſſoit environnée de tous cotés par des rochers ſemblables à celui que nous venions de traverſer. Ils étoient moins hauts que roides, & eſcarpés. La vue étoit auſſi bornée de toutes parts. Mais l'Univers n'a rien de plus agréable, que ce qui s'offrit à mes regards dans ce petit eſpace. Toute la campagne me parut un jardin enchanté. L'Art & la nature ſembloient réunis pour l'embellir. C'étoient des allées d'arbres à perte de vue, de petits bois ; un mélange bien ordonné de prairies & de terres cultivées ; de maiſons d'un côté & de l'autre, qui ſe répondoient avec ſymmétrie, & qui paroiſſoient auſſi bien diſpoſées pour le plaiſir des yeux, que pour la commodité des habitans. Au milieu de la plaine s'élevoit un vaſte édifice. Il n'avoit rien de frapant pour la magnificence : mais il ornoit le payſage, parce qu'il ſembloit comme le centre de toutes les autres maiſons qui en étoient à peu près au même éloignement. Le ſoleil, qui commençoit

à répandre ſes rayons, donnoit un air ſi riant à toutes les parties de cette belle campagne, que je me crus tranſporté dans un nouveau monde, & que je ne pouvois raſſaſier l'avidité de mes regards. Vous voyez notre demeure & la vôtre, me dit madame Eliot : c'eſt cet heureux coin de la terre, que la bonté du Ciel vous accorde comme à nous pour aſyle. Je vous aprendrai maintenant, continua-t-elle en reprenant notre marche, avec qui vous allez vivre, & à quelle eſpece de bonheur vous devez ici vous attendre.

Vous avez ſans doute entendu parler du fameux ſiége de la Rochelle, & des horribles extrêmités auſquelles cette malheureuſe ville fut réduite. La plupart des perſonnes que vous verrez ici, en étoient des habitans. Ce fut, comme vous ſçavez, le zèle de la Religion qui nous arma pour ſa défenſe. Après avoir ſoutenu un ſiége que mille affreuſes circonſtances rendront long-tems mémorable, nous fûmes contraints par la famine de céder à nos vainqueurs. Ils uſérent ſi rigoureuſement de leur victoire, que nous ne pûmes ſoutenir les peines qu'ils nous impoſérent. Nous nous aſſemblâmes au nombre d'environ quatre-vingt, les plus riches & les plus diſtingués de la Ville ; nous tînmes conſeil ſur nos infortunes ; & ne voyant point de ſort qui ne fût préférable à celui qu'on nous faiſoit éprouver, nous nous déterminâmes à abandonner notre malheureuſe Patrie, pour chercher quelque ſéjour où il nous fût du moins permis de vivre & de ſervir Dieu en liberté. Notre premiere réſolution fut de paſſer en Angleterre. Il y avoit peu de perſonnes parmi nous, qui n'y euſſent quelque habitude. La plûpart ſçavoient auſſi la Langue du Pays : les Marchands de la Rochelle la font apprendre à leurs enfans, pour

la commodité du commerce. Chacun de nous se hâta de recueillir ce qu'il avoit de plus précieux, & étant convenus du quartier de Londres où nous pourrions nous rejoindre, nous nous divisâmes en plusieurs petites troupes, pour quitter peu à peu la France, à mesure qu'il se présenteroit des occasions de partir. Le Ciel seconda si bien nos desseins, que nous nous réunîmes heureusement à Londres en moins de six semaines. Les Chefs de notre assemblée présenterent aussi tôt une humble requête au Roi, pour obtenir la liberté de former une Eglise suivant nos usages. Ils n'y trouverent point la facilité qu'ils avoient espérée. L'Angleterre étoit alors presque aussi divisée que la France, en matiere de Religion. Il y avoit deux Partis qui se déchiroient, sous l'odieuse distinction de Presbytériens & d'Episcopaux; ou plutôt l'Archevêque de Cantorbery, jaloux de son autorité & de celle des Evêques, persécutoit impitoyablement tous ceux qui s'en tenoient aux principes de la réformation établie en France. Il s'étoit tellement rendu maître de l'esprit du Roi, que ce Prince lui laissoit la disposition de toutes les affaires Ecclésiastiques; & son zele s'emportoit tous les jours à la violence contre ceux qui ne reconnoissoient point la Hiérarchie. Nous aprîmes que quantité de Presbytériens, las de ces persécutions, avoient quitté comme nous leur pays; les uns pour passer en Hollande, d'autres en plus grand nombre pour aller s'établir en Amérique. L'Archevêque n'ayant point pour nous plus d'égards que pour eux, ce fut à sa sollicitation que le Roi rejetta notre requête, & qu'il nous fit presser de nous réunir à la Religion reçue en Angleterre. Personne d'entre nous n'étoit disposé à ce changement. Il y

avoit si peu de tems que nous étions à Londres que nous n'y avions point encore jetté de racines qui pussent nous y arrêter. Nous prîmes de concert la résolution de nous embarquer de nouveau, & de chercher ailleurs un asyle. Quelques Anglois Presbytériens, qui furent informés de notre dessein, nous offrirent de se joindre à nous avec leurs biens, pour suivre notre fortune. Nous achetâmes un vaisseau à frais communs, & ayant pris unanimement le parti de passer en Amérique, nous le chargeâmes de tout ce qui pouvoit nous être utile dans l'établissement que nous méditions d'une nouvelle Colonie.

Nous n'étions pas moins de deux cens personnes, en comptant nos enfans & nos domestiques. Notre navigation fut heureuse, pendant les six premieres semaines ; je puis dire même, qu'elle le fut toujours, puisque le malheur qui nous arriva, nous conduisit au bonheur dont nous jouissons. Le vent qui nous avoit été favorable pendant plus d'un mois, changea tout d'un coup, & devint si violent, que nos Matelots nous annoncerent la tempête. Figurez-vous quelle fut d'abord la désolation d'une multitude de femmes & d'enfans, qui composoient la moitié de notre troupe. Nous crûmes notre sépulture assurée dans les flots. En effet nous fûmes si furieusement agités pendant quelques jours, qu'il ne pouvoit nous rester d'espérance de salut, lorsqu'un coup de vent nous jetta sur la côte de cette Isle. Notre vaisseau se brisa sur les rochers que vous avez vus. Mais, par un miracle de la Providence, la marée qui se retiroit au même moment, nous laissa tellement à sec, qu'au lieu d'être noyés dans le vaisseau même par l'eau qui étoit en-

trée de toutes parts, nous la vîmes s'écouler elle-même au travers des fentes que la pointe des rochers y avoit faites. Nous deſcendîmes ſur le ſable, ſans difficulté. Tout le monde s'employa à décharger ce qu'il y avoit de plus précieux dans le vaiſſeau. On n'eût point pris cette peine inutile, ſi l'on eût fait attention qu'il avoit été pouſſé ſi avant ſur le rivage, qu'il étoit impoſſible que l'eau de la mer eût aſſez de force pour l'entraîner. Sa charge au contraire l'eût encore mieux défendu, parce qu'elle l'auroit rendu plus peſant. Quoi qu'il en ſoit, le retour de la mer ne nous fut point nuiſible; il n'empêcha pas que nous ne ſauvaſſions non-ſeulement nos biens, mais la chaloupe même, & tous les débris du vaiſſeau.

C'étoit néanmoins un ſpectacle pitoyable, que de voir tous nos coffres & nos meubles étendus confuſément ſur le ſable au long des rochers, & nous aſſis deſſus avec nos enfans, dans l'attente de la réſolution que prendroient nos Maris. La côte étant eſcarpée, comme vous l'avez vu, ils furent obligés de détacher quelques-uns d'entr'eux pour la ſuivre juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent une entrée dans les terres. Leur raport fut triſte à leur retour. Ils nous dirent que les rochers avoient par-tout la même roideur pendant l'eſpace d'une demi-lieue, & qu'il leur avoit été impoſſible d'aller plus avant, parce que l'eau s'avançoit juſqu'au pied de la côte. Ainſi nous nous trouvions ſur une petite étendue de ſable, environnés d'un côté par la mer, & de l'autre par des montagnes inacceſſibles. Il ne reſtoit que deux partis à prendre à nos Maris. L'un, d'inventer quelque moyen de monter ſur les rochers : mais quand ils y auroient réuſſi pour eux-mêmes,

ils ne l'auroient pu pour nous & pour nos enfans. L'autre, de se mettre dans la chaloupe, au risque de se perdre mille fois sur les pierres noires & pointues qu'ils apercevoient de toutes parts à fleur d'eau ; & de chercher, s'il leur étoit possible, à l'entour de l'Isle, un endroit plus favorable pour aborder. Ils alloient prendre cette derniere voie, lorsque le Ciel fit appercevoir à un de nos Anglois l'étroit passage par lequel je viens de vous introduire. Il le suivit d'abord seul, jusqu'à l'entrée de cette campagne ; & retournant aussi-tôt sur ses pas, il vint avec un transport de joie nous annoncer son heureuse découverte. Nous le regardâmes comme notre Sauveur, & ce service lui valut ensuite un des premiers rangs dans notre société. Nous entrâmes donc dans cette plaine, comme dans une espece de terre promise. Le premier soin des hommes fut d'en parcourir toute l'étendue. Ils nous rapporterent, avec étonnement, qu'elle n'aboutissoit à rien, & qu'après en avoir fait exactement le tour, ils n'avoient remarqué nulle ouverture dans cette chaîne de rochers qui l'environne. La plupart des femmes s'affligerent d'abord d'une situation qui alloit nous exclure de tout commerce avec le reste du monde ; mais, quand nos Maris eurent ajouté que le terroir leur avoit paru excellent, & qu'ils y avoient trouvé mille especes de fruits que la terre y produisoit naturellement, nous changeâmes de pensée, & nous commencâmes à croire que ce n'étoit point sans une vue particuliere du Ciel, que nous avions été conduits dans un lieu si propre à notre établissement. La suite n'a fait que nous confirmer dans ce sentiment. Vous jugerez de l'amour que nous avons pour notre solitude, par le soin que nous avons

pris de l'embellir. La nature nous aide, car elle n'eſt nulle part plus libérale & plus féconde. Depuis tant d'années que notre établiſſement eſt formé, nous n'avons point connu d'autre ſaiſon qu'un continuel Printemps qui eſt toujours accompagné des richeſſes de l'Automne.

Je ne vous parle point à préſent, ajouta madame Eliot, de l'ordre que nous mîmes dans notre conduite après avoir pris poſſeſſion de ce fortuné ſéjour : je veux vous laiſſer le plaiſir de vous inſtruire de tout par vos yeux. Il ne me reſte à vous apprendre que les motifs qui m'ont fait entreprendre le voyage de l'Europe, & qui m'ont engagée enſuite à vous offrir mes ſervices dans le vaiſſeau qui nous a aportés à Sainte-Hélene : c'eſt un point ſur lequel il faut que vous ſoyez prévenu. Cette campagne, reprit elle, toute favoriſée qu'elle eſt du ciel & de la nature, a dans l'air ou dans le fond du terroir, quelque choſe de vicieux, qui s'opoſe à la propagation de la Colonie. Je ne veux point dire que les femmes y ſoient ſtériles ; au contraire, elles y ont preſque toutes une heureuſe fécondité : mais elles ne mettent au monde que des filles. A peine nous eſt il né un enfant de votre ſexe, pour quatre du mien, depuis l'eſpace de vingt ans. Il eſt vrai que nos filles ſont des créatures toutes parfaites ; il ſemble que la nature, en les formant, mette en charmes tout cé qu'elle auroit dû employer de plus pour produire un garçon. Mais vous concevez bien que la plupart étant ſans maris, elles paſſent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres enfans ne font que ſoupirer nuit & jour. Il n'eſt que trop aiſé de voir qu'il leur manque quelque choſe. Nous pourrions aſſurément leur chercher des époux à Sainte-Hélene ; mais nous ſommes retenus par

deux raiſons. L'une eſt la répugnance que nous avons à donner entrée dans notre ſéjour à des hommes d'une Religion différente ; l'autre eſt l'envie de nous conſerver, auſſi long-tems que nous pourrons, inconnus au reſte du monde. Nous nous trouvons bien de notre ſolitude & de notre éloignement du commerce des hommes. Nous avons donc jugé, après une mûre délibération, que le meilleur parti que nous puiſſions prendre pour prévenir le dépériſſement de la Colonie, étoit de faire venir de France & d'Angleterre quelques jeunes maris pour nos filles. On m'a chargé de cette commiſſion, parce qu'on m'attribue le mérite d'avoir l'eſprit inſinuant. Il y a environ quinze mois que je partis de cette Iſle avec un de nos hommes, qui fut nommé pour m'accompagner. Je me rendis premiérement en France. J'allai dans toutes les Villes où notre Religion eſt floriſſante. Mais malgré tous mes ſoins, j'ai trouvé peu de jeunes gens qui aient voulu me ſuivre ſur ma parole. Ma conquête s'eſt réduite à deux. Je n'en ai pu gagner que trois en Angleterre. Il m'auroit peut-être été facile d'en amener un plus grand nombre, ſi j'euſſe été diſpoſée à les recevoir indifféremment; mais il me falloit des jeunes gens, ſages, doux, vertueux, attachés à leur Religion; & Dieu ſçait qu'il ne s'en trouve guere en Europe. Je vous ai vu ſur le vaiſſeau ; votre phyſionomie m'a attachée ; & vous ne m'avez pas plutôt fait connoître votre fortune & vos inclinations, que je vous ai cru capable à augmenter le petit nombre des Elus que j'amenois. Vous aurez pu les remarquer dans le vaiſſeau, quoique vous ignoraſſiez le deſſein de leur voyage. Ils en ſortirent il y a trois jours avec moi. Ils ſont ici à préſent à vous attendre,

& ils n'ont pas moins d'impatience de vous voir que le reſte de la Colonie.

Madame Eliot me demanda après ce diſcours, ſi je n'aprouvois point les vues qu'elle avoit eues ſur moi ; & ſi je ne lui ſçavois pas bon gré de m'avoir délivré de l'eſclavage, pour m'amener dans les bras d'une jolie femme, & m'agréger à une Société de gens aimables & vertueux. J'en étois ſi pénétré de joie, que j'avois peine à me perſuader que ſon recit fût une vérité. Je lui fis mille queſtions auxquelles elle ſatisfit avec beaucoup d'ingénuité. Il n'y eut qu'une choſe à laquelle elle refuſa de répondre, ce fut à l'étonnement que je lui marquai de ce qu'on pouvoit ignorer l'établiſſement de la Colonie, tandis qu'elle étoit ſi proche de Sainte-Hélene, que nous n'avions eu beſoin que de cinq ou ſix heures pour y arriver. Je lui demandai auſſi comment elle avoit pu trouver le chemin, ſoit pour aller à Sainte-Hélene, ſoit pour en revenir ? C'eſt un myſtere, reprit-elle, pour lequel il ne faut point que vous marquiez de curioſité, juſqu'à ce qu'on juge à propos de vous l'éclaircir. Mais ce qui doit vous conſoler de l'ignorance où l'on vous tiendra peut-être long-tems là-deſſus, c'eſt que parmi les habitans mêmes de ce lieu, il n'y a qu'un petit nombre d'Anciens qui en ſoient informés. Je ne crus pas devoir la preſſer, & je me perſuadai que ſi elle refuſoit de me ſatisfaire, c'étoit par la crainte que je ne me ſerviſſe de la connoiſſance que je lui demandois pour ſortir de l'Iſle, s'il m'arrivoit de m'y déplaire. Nous continuâmes d'avancer. Les quatre hommes qui étoient demeurés derriere nous à prendre ſoin de la Chaloupe, nous ayant rejoint, nous doublâmes le pas, & nous arrivâmes après une heure de che-

min à la maiſon de madame Eliot.

Elle étoit propre & commode, & quoiqu'il n'y eût rien que de ſimple dans l'ameublement, tout y ſentoit l'abondance. En voyant ma maiſon, me dit-elle, vous pouvez prendre une idée de toutes les autres, elles reſſemblent entiérement à la mienne. Notre but, dans cette uniformité, a été d'éviter les jalouſies & les affectations de ſupériorité. Tout le monde vit ici dans une égalité parfaite. Nous avons coupé ainſi la ſource de l'ambition. Nos rangs ſont réglés par nos âges, & l'on n'eſt guere jaloux de la préſéance, quand on ne la doit qu'à ſa vieilleſſe. Elle apella enſuite ſes Domeſtiques pour me faire changer d'habits. Elle avoit eu la précaution d'en porter ſur la Chaloupe, & de me les faire prendre après être ſorti de la mer; mais elle vouloit que je fuſſe mis plus proprement, pour paroître la premiere fois en public, ſur-tout aux yeux des jeunes perſonnes parmi leſquelles je devois trouver une Epouſe. A Dieu ne plaiſe, me dit-elle, que je vous inſpire jamais l'amour d'une vaine parure & le moindre faſte dans l'habillement; mais dans une occaſion comme celle qui ſe prépare pour vous, il eſt permis d'orner modeſtement les avantages qu'on a reçus de la Nature; c'eſt même une marque de conſidération & de reſpect, dont on eſt redevable à la préſence des perſonnes qu'on honore. Elle me fit prendre un habit propre, qu'elle avoit fait faire exprès pour moi depuis ſon arrivée, & qui ſe trouva aſſez bien aſſorti à ma taille & à ma figure. En voyant cet habit, & un aſſez grand nombre de Domeſtiques qui étoient à nous ſervir, je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'elle entendoit par cette égalité avec laquelle elle m'avoit

dit qu'on vivoit dans la Colonie. Vous avez des Tailleurs, lui dis-je, & des Domeſtiques que vous ne regardez point ſans doute comme vos égaux. Non, me répondit-elle, nous n'avons point changé l'ordre des conditions. Les domeſtiques que nous avons amenés d'Europe, continuent d'être ici ce qu'ils étoient. Les enfans qui naiſſent d'eux, demeurent auſſi dans les mêmes bornes que leurs Peres. Mais ils ne laiſſent pas d'avoir avec nous une eſpece d'égalité que je vais vous expliquer. Premiérement, ils ont la même part que nous à nos richeſſes. Tous nos biens ſont communs, comme vous l'aprendrez mieux dans la ſuite, & chacun a droit à la même portion pour l'uſage. Quoique mes domeſtiques aient une table différente de la mienne, ils ont la même nourriture que moi: tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, leur eſt accordé avec la même abondance. En ſecond lieu, c'eſt un crime qu'on châtie rigoureuſement parmi nous, que de les traiter avec dureté. Quel droit avons-nous de les maltraiter, qu'ils n'aient pas de refuſer de le ſouffrir? Pour ce qui regarde le rang, ils l'ont immédiatement après nos Enfans, & ils obſervent entr'eux le même ordre que nous gardons parmi nous. Ainſi, comme on ne ſçauroit dire qu'il y a de l'inégalité entre un fils & ſon pere, il n'y en a guere davantage entre nous & nos Domeſtiques. Chaque famille eſt conſidérée comme un tout, dont le pere fait la premiere partie, les enfans la ſeconde, & les domeſtiques la troiſieme. Ils nous touchent d'auſſi près que les mains font un corps. Nons ne nous croyons ſupérieurs à eux, que comme la tête l'eſt à l'égard des autres membres.

J'aprouvai beaucoup cette ſage diſpoſition, qui me parut s'accorder également avec les principes

de la Religion & de l'humanité. Tandis que je m'entretenois ainſi avec madame Eliot, les quatre hommes qui nous avoient quitté en entrant dans ſa maiſon, répandirent la nouvelle de mon arrivée. Je vis venir un moment après une foule de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui me comblerent de careſſes & de civilités. La plûpart étoient dans un âge avancé ; mais leur air de ſanté & la fraîcheur de leurs viſages marquoient tout à la fois la bonté du climat & la ſobriété de leur vie. Je leur témoignai quelque regret de ce qu'ils ne m'avoient pas donné le tems de prévenir leur viſite. Un des Vieillards me répondit : Nous avons renoncé aux civilités gênantes & aux vains complimens. Nous ſommes plus ſatisfaits d'être venus vous voir ici pour la premiere fois, parce que nous croyons vous donner une marque d'amitié, que vous ne le feriez de nous avoir prévenus, parce que vous nous auriez rendu un témoignage de reſpect & d'honneur. L'avantage eſt donc de notre côté, & vous ne devez point en avoir de regret. N'eſt ce pas ainſi que tous les hommes devroient agir les uns envers les autres ? Vous verrez, quand vous nous connoîtrez mieux, que nous faiſons plus d'eſtime d'un dégré de charité mutuelle & de véritable affection, que de toutes les grimaces extérieures qu'il a plu aux hommes de nommer des civilités.

J'avoue que les entendant raiſonner de cette ſorte, je me figurai que j'avois moins à faire à des Proteſtans, qu'à une Troupe de Quakers qui faiſoient profeſſion de condamner les uſages ordinaires de la ſociété humaine, & de vivre d'une maniere toute opoſée à celle des autres hommes. Cependant, plus la converſation s'étendit, plus je trouvai en eux de ſolidité & de raiſon. Je m'aperçus même, que s'ils haïſſoient les aparences

affectées de politesse, ils en avoient l'essence, c'est-à dire, beaucoup de cordialité & de complaisance. Ils m'aprirent les Loix qui s'étoient formées, & auxquelles ils s'étoient tous obligés; leurs coutumes, leurs occupations; & ils me promirent de contribuer de tout ce qui dépendroit d'eux pour me faire passer une vie heureuse & tranquille parmi eux. Je reçus ainsi dès le premier jour la visite d'une grande partie de la Colonie. Leur nombre, qui n'étoit que d'environ deux cens à leur arrivée, s'étoit augmenté presque au double. Il se seroit bien accru davantage, s'ils eussent eu des maris pour toutes leurs filles. C'étoit leur chagrin; je remarquai qu'ils n'étoient pas contens du voyage de madame Eliot. Ils avoient compté qu'elle ne se borneroit point à leur amener six hommes, tandis qu'ils avoient près de cent filles qui étoient dans le besoin du mariage. Ils me dirent qu'ils seroient obligés de prendre là-dessus quelque nouvelle résolution.

Après avoir passé le premier jour à essuyer leurs caresses, je témoignai le soir à madame Eliot, que je serois bien-aise qu'elle s'expliquât sur le mariage auquel j'étois destiné. Je viens d'entendre, lui dis-je, que vous avez près de cent filles qui attendent un Epoux; comment prétendez-vous les satisfaire avec six hommes? Elle me répondit que la résolution qu'on avoit prise étoit de faire dépendre du Sort, à qui la préférence seroit accordée, car il ne faut rien ici, ajouta-t-elle, qui blesse la loi de l'égalité. Je fus très-mal satisfait de cette réponse. Je me sentois un fond de delicatesse, qui ne s'accommoderoit pas d'une Epouse dont je ne serois redevable qu'au hazard. Mon cœur démandoit à choisir, & je commençai à craindre de ne pas trouver dans l'Isle tout le bonheur qu'on m'y promettoit, si j'étois

contraint de vivre avec une Femme que je ne puſſe pas goûter. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'on me parloit des Filles de la Colonie, comme des plus charmantes perſonnes du monde. Il eſt impoſſible, diſois-je, qu'elles le ſoient toutes; que ſeroit ce ſi le hazard m'en donnoit une laide? Quel cruel martyre d'avoir une Femme déſagréable entre mes bras, tandis que j'en aurois ſans ceſſe devant les yeux d'auſſi belles qu'on me les repréſente! Je me retirai le ſoir avec ces idées, & elles m'occuperent pendant toute la nuit.

J'eus le lendemain en m'éveillant, la ſatisfaction de voir les cinq jeunes gens qui étoient venus ſur le même Vaiſſeau que moi. On les avoit conduits la veille à l'extrêmité de la plaine, pour leur en faire voir les différentes parties; ce qui les avoit empêchés d'aprendre mon arrivée. Nous nous embraſſâmes avec la tendreſſe qu'on ſent l'un pour l'autre, quand on eſt compagnon du même ſort. Ils me parurent ſages & retenus. Mais lorſqu'après un quart-d'heure d'entretien, nous commençâmes à nous connoître & à parler à cœur ouvert, ils ne me cacherent point, qu'au milieu du plaiſir qu'ils avoient de ſe trouver dans un ſéjour ſi agréable, ils ſentoient comme moi beaucoup de douleur de ſe voir condamnés à recevoir leurs Epouſes du hazard. Nous ſommes les premiers, dit l'un d'eux; nous avons le droit de choiſir. C'eſt-à-dire, ajouta-t-il avec chaleur, que ſi le ſort ne nous favoriſe pas, quelque nouveau venu viendra emporter à nos yeux la plus jolie perſonne de l'Iſle. Si vous m'en croyez, mes chers Amis, nous nous garderons bien de le ſouffrir. C'étoit un François qui parloit avec cette vivacité. Je lui répondis que j'aprouvois ſon reſſentiment; mais que je ne voyois pas de quelle

maniere nous pourrions amener les Vieillards de la Colonie à penſer comme nous. Je les défie du moins, reprit-il, de me faire penſer comme eux; ils ne me feront point épouſer une femme pour laquelle je ne me ſentirai point de penchant. Il s'efforça là-deſſus de nous engager à le ſoutenir dans le deſſein qu'il avoit de repréſenter aux Anciens l'injuſtice de leurs prétentions. Je refuſai abſolument d'entrer dans cette Ligue; non que je n'euſſe autant d'éloignement que lui pour un mariage de cette nature; mais je me faiſois un ſcrupule de troubler la paix qui régnoit dans cette tranquille habitation. Je lui conſeillai d'attendre du moins à éclater, juſqu'à ce que le ſort ſe fût déclaré contraire à nos vœux. J'apris de lui & de ſes compagnons, qu'ils venoient d'être avertis qu'on devoit décider de notre deſtinée l'aprés-midi du même jour, pour ſatisfaire l'impatience de quantité de filles qui ſouhaitoient ardemment d'être éclaircies de leur ſort. Elles avoient été reſſerrées étroitement dans leurs maiſons depuis notre arrivée, & ce ſoin de les empêcher de nous voir, ne faiſoit que redoubler l'envie preſſante qu'elles en avoient. Madame Eliot vint auſſi me donner avis, que j'aurois le ſoir une Epouſe. Je ne lui avois point encore demandé ſi elle avoit une fille; je lui fis cette queſtion. Elle me répondit qu'elle en avoit deux, & qu'elle ſouhaitoit qu'il y en eût une aſſez heureuſe pour me tomber en partage. J'employai le matin à viſiter une partie des Anciens de la Colonie. Ils me firent voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la plaine. Ils me conduiſirent vers le grand édifice dont j'ai parlé. Je l'avois pris d'abord pour une Egliſe; mais ils m'aprirent que c'étoit le Magaſin commun, où toutes les richeſſes de l'Iſle étoient renfermées. Voici l'explication qu'ils m'en donnerent.

Nous nous regardons moins ici, me dit l'un d'eux, comme un même Peuple, que comme une seule Famille. Nous vivons sans inquiétude & sans soins, comme des enfans dans la maison de leur pere. Chaque année nous élisons au sort quatre Gouverneurs qui sont chargés de veiller continuellement au bien public. Leur soin particulier est de faire travailler nos domestiques à la culture de la Terre, de faire transporter le fruit de nos récoltes & de nos moissons dans ce Magasin, & d'en faire ensuite la distribution. Elle se fait avec égalité, suivant le nombre des personnes qui habitent dans chaque maison. La part du domestique est égale à celle du Maître. Ce n'est pas tout-d'un-coup que nous sommes parvenus à l'abondance qui regne à présent dans cette Isle. Lorsque nous arrivâmes de l'Europe, nous étions riches en argent comptant, & raisonnablement pourvus de vivres & d'instrumens nécessaires à la vie; mais notre argent ici n'étoit d'aucun usage. Nos vivres pouvoient servir à notre soutien pendant quelque-tems; mais nous manquions de bled pour ensemencer nos Terres, & de chevaux pour les labourer. Il falloit néanmoins pourvoir aux besoins de l'avenir. Notre Vaisseau s'étoit brisé sur la Côte; il ne nous restoit qu'une Chaloupe: comment nous hazarder sur une mer inconnue & parsemée de rochers? Où aller? de quel côté? dans quel espoir? Il se trouva néanmoins parmi nous un Anglois qui offrit d'exposer sa vie pour le bien commun. C'étoit le même qui avoit découvert heureusement la fente du rocher; j'ai sçu de madame Eliot, qu'elle vous en a raconté l'histoire. Ce brave homme voulut être seul dans son entrepriſe. Il remplit la Chaloupe de vivres, & il partit sans autre secours qu'une petite voile & deux rames. Toute la Colonie

passa le tems de son absence à faire des vœux pour son salut qui devoit être la source du nôtre. Nous comptions de ne le revoir de long-tems. Cependant quelques-uns de nos gens qui se promenoient deux jours après son départ au long de la mer, l'aperçurent qui retournoit vers la côte. Ils nous aprirent cette agréable nouvelle. Nous courumes en foule au rivage. C'étoit lui même effectivement, qui nous ramenoit sa chaloupe chargée de bled & de diverses semences qu'il savoit nous être nécessaires. On se hâta de l'interroger sur les circonstances de son voyage; mais n'ayant pas moins de prudence que de courage, il refusa de s'expliquer en public. Les plus considérables d'entre nous s'assemblerent pour entendre son raport. J'étois du nombre. Il nous aprit des choses qui nous remplirent de joie & d'admiration. Nous jugeâmes à propos en suivant son conseil, d'en tenir une partie cachée, pour l'intérêt de la colonie; mais nous publiâmes ce qu'il étoit nécessaire de découvrir pour la consolation commune. Tout le monde fut instruit qu'il avoit été à Sainte-Hélene, que nous étions assurés desormais d'en tirer toute sorte de secours & de provisions. Cet illustre & généreux compagnon s'apelloit *Dringion*. Il est mort depuis quelques années; mais ce n'est point sans avoir rendu à la colonie mille autres services importans, qui lui devoient attirer d'elle une reconnoissance immortelle.

Cette campagne ne tarda point à prendre une heureuse forme après son retour. Tout le monde s'employoit au travail avec la même ardeur. Nous n'eûmes besoin que d'environ six mois pour élever nos maisons, & cultiver nos terres. Nous donnâmes à toute la plaine cette face

riante que vous lui voyez, & nous regardant comme les fondateurs d'un nouvel état, nous ne fûmes pas plus excités par la penſée que nous travaillions pour nous mêmes, que par le deſir de donner à nos deſcendans une idée avantageuſe de notre induſtrie & de notre zele. L'emploi de M. Drington étoit de retourner ſouvent à Sainte-Hélene, & de nous aporter toutes les commodités qui nous manquoient. Nous lui aſſociâmes, pour l'aider dans ces voyages, trois de nos compagnons, qui s'engagerent par ſerment à ne rien révéler de ce que nous avions jugé à propos d'abord de tenir caché à la colonie. C'eſt une méthode que nous avons ſuivie depuis la mort de M. Drington. Il n'y a parmi nous que quatre hommes jurés qui aient le droit de ſe mettre en mer, & de s'éloigner de la côte. S'il en meurt un, on en élit un autre. Ils ont ſeuls la diſpoſition des Chaloupes qu'ils tiennent enchaînées dans une grotte que vous avez pû remarquer en arrivant. Il eſt rare à préſent qu'ils aillent à Sainte-Hélene : nous n'avons plus beſoin du ſecours de perſonne ; nos terres nous fourniſſent des alimens au delà de ce qui eſt néceſſaire. Nos troupeaux ſe ſont tellement multipliés, que nous ſommes quelquefois incommodés par le nombre. Nous pourrions en faire vendre une partie à Sainte-Hélene ; mais que ferions-nous de notre argent ? Celui que nous avons aporté de l'Europe eſt compté ici parmi nos richeſſes inutiles, nous l'avons renfermé de concert dans une des parties de ce magaſin ; c'eſt un bien mort & ſans uſage. Ainſi des trois principales paſſions qui font la guerre au cœur des hommes, nous avons ſu couper la racine à deux : l'égalité qui eſt établie parmi nous, nous met à

couvert de l'ambition, & l'inutilité des richeſſes nous a guéris de l'avarice. Il n'y a que l'amour auquel nous ne ſaurions trouver de remede. Nos jeunes filles ſe conſument ; &, ce qui eſt extrêmement triſte pour elles, nous ne pouvons ni les délivrer de cette paſſion, ni leur donner de quoi la ſatisfaire. Je ne me ſouviens que trop, ajouta le bon vieillard, de ce qu'il en coûte dans un certain âge, pour modérer ſes deſirs, & pour réſiſter au penchant de la nature.

Je lui fis deux queſtions après ce diſours. Je conçois bien, lui dis-je, qu'il ne vous eſt pas difficile d'empêcher que les particuliers de cette colonie ne ſe ſervent de vos chaloupes pour s'écarter de l'iſle, & ſatisfaire leur curioſité : mais comment eſt-il poſſible que votre demeure ne ſoit point connue des habitans de Sainte-Hélene, qui en ſont ſi proches, & que penſent-ils des quatre hommes que vous leur envoyés quelquefois, lorſqu'ils les voient arriver ſi loin du continent dans une chaloupe, avec laquelle ils doivent bien s'imaginer qu'ils n'ont pas traverſé l'immenſe étendue des mers ? Le vieillard me répondit que la premiere fois qu'ils avoient vu M. Drington, ils l'avoient regardé comme un homme deſcendu du ciel, & qu'ils s'étoient fort empreſſés à lui demander d'où il venoit, & par quelle aventure il ſe trouvoit dans leur Iſle, mais que ce ſage Anglois, ayant conſidéré de quel avantage il ſeroit pour le bien de la colonie de demeurer inconnu, même à ſes voiſins, leur avoit fait des réponſes ſi équivoques, qu'ils n'avoient pu tirer de lui le moindre éclairciſſement ; que ſes compagnons avoient gardé les mêmes meſures ; & que pour s'aſſurer encore mieux contre la curioſité des Portugais & de quelques Anglois

mêmes qui ſont établis à Sainte-Hélene, ils avoient coutume de ne partir de leur port qu'à l'entrée de la nuit, afin de pouvoir ſe dérober dans les ténébres aux yeux de ceux qui entreprendroient peut-être de les obſerver. Ils ſont très-perſuadés, ajouta le vieillard, que notre ſéjour n'eſt pas éloigné d'eux; mais avec toutes leurs recherches, ils ne parviendront jamais à le découvrir. Il n'y a que le hazard, ou l'indiſcrétion de nos quatre hommes de mer, qui puiſſe leur donner cette connoiſſance. Ma ſeconde queſtion fut la même que j'avois déjà faite à madame Eliot. Quel fruit, lui dis-je, pouvez-vous eſpérer pour le contentement de vos filles, de mon arrivée & de celle de mes cinq compagnons? Vous n'en ſauriez ſatisfaire que ſix, & les autres n'en ſeront que plus affligées de ſe voir rejettées par le ſort. Il convint que j'avois raiſon, & il ſe plaignit beaucoup de madame Eliot qui avoit ſi mal réuſſi dans ſa commiſſion. Cependant, continua-t-il, nous avons pris dans l'aſſemblée qui s'eſt tenue ce matin, une réſolution qui les conſolera. C'eſt d'envoyer une ſeconde fois en Europe, pour y faire une nouvelle levée de jeunes maris. Si cette députation n'a pas plus de ſuccès que la premiere, nous laiſſerons à nos filles la liberté d'y aller elles-mêmes, en donnant à chacune d'elles une ſomme honnête pour vivre dans le lieu qu'elles choiſiront pour leur établiſſement.

Il y avoit de l'indiſcrétion à me faire cette ouverture. Le vieillard n'en vit point les conſéquences. Les réfléxions que je fis ſur le champ me firent trouver plus d'injuſtice que jamais dans le deſſein qu'on avoit de nous faire tirer nos épouſes au ſort. Je ne manquai point de communiquer cette nouvelle découverte à mes cinq

compagnons ; & je n'eus pas besoin de rien ajouter, pour leur faire sentir combien il seroit dur pour nous de voir sortir de l'Isle toute ce qu'il y avoit d'aimable, pendant que nous y demeurions attachés à quelque fille désagréable, qu'il plairoit peut-être au sort de nous faire tomber en partage. M. *Gelin*, qui étoit un jeune François plein d'esprit & de mérite, mais d'une vivacité qui paroissoit l'emporter un peu sur sa prudence, fut d'avis que, sans différer un moment, nous prissions le parti de porter nos plaintes aux principaux vieillards, & de leur déclarer que nous ne nous soumettrions jamais à un réglement qui blessoit si manifestement nos droits. Il fit entrer nos compagnons dans son sentiment, de sorte qu'étant seul à les combattre, je n'eus pas de peine à leur faire entendre qu'il seroit toujours tems d'en venir à cette extrêmité, & que, pour notre honneur, autant que pour le bien de la paix, il falloit attendre du moins à nous plaindre, jusqu'au moment où l'on entreprendroit de nous contraindre. Ce n'est pas, leur dis-je, comme si nous avions déjà formé des liaisons qu'on voulût nous obliger de rompre ; nous ne connoissons point encore aucune des filles que nous devons voir aujourd'hui : Nous sommes sans inclination particuliere, & nous n'avons que le desir général d'obtenir une épouse aimable. Or il peut arriver que le sort nous favorise, nous aurions alors, avec le plaisir de voir nos desirs satisfaits, celui d'avoir donné à toute la colonie une preuve de notre sagesse & de notre retenue. S'il arrive au contraire que nous soyons mal partagés par le sort, nos plaintes n'en seront pas moins libres, & nos représentations n'en auront que plus de force, après le témoignage certain qu'on

aura reçu de notre soumission & de notre modestie. Nous pourrons demander d'abord le délai de notre mariage sous prétexte de vouloir auparavant lier du moins quelque connoissance avec nos épouses : c'est une faveur qu'on ne pourroit nous refuser ; & nous profiterons pour rompre honnêtement, s'il est possible, les engagemens involontaires qu'on nous aura fait prendre. Ce raisonnement fit assez d'impression sur l'esprit de M. Gelin, pour le faire changer de résolution. Nous ne nous quittâmes qu'après nous être embrassés comme des freres, & nous être promis mutuellement tous les secours qui pourroient servir au succès de nos espérances communes.

L'heure marquée pour la cérémonie étant arrivée, un des anciens de l'Habitation vint me prendre chez madame Eliot, où je continuois de demeurer. Il me dit que l'élection devoit se faire à l'Eglise, & que toutes les jeunes filles y étoient déjà assemblées. J'y arrivai en même tems que mes cinq compagnons qu'on avoit fait avertir aussi par des vieillards députés. La curiosité avoit attiré tous les habitans de l'Isle, pour être témoins d'un spectacle si extraordinaire. Nous entrâmes en perçant la foule ; mais on avoit eu soin de ménager un espace assez grand, autour duquel les filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le Ministre y étoit assis, avec les quatre Gouverneurs du magasin à ses côtés. On nous fit avancer près deux. Tous les spectateurs gardoient un profond silence, & sembloient attendre impatiemment l'ouverture de cette rare cérémonie. On la commença par une courte priere, pour attirer sur nous la bénédiction céleste. Ensuite le Ministre s'adressa à nous à haute voix,

nous fit un discours fort éloquent sur le dessein qui nous assembloit. Il nous raconta en peu de mots l'histoire de l'établissement de la colonie, & les marques spéciales qu'elle avoit reçues depuis vingt ans de la protection du ciel. Il nous fit une courte exposition des loix du pays, & de tous les engagemens que nous allions prendre avec la qualité d'habitans de l'isle. Les loix me parurent simples, & d'une observation facile. Elles consistoient en un petit nombre de conséquences, claires & immédiates, des préceptes généraux de la charité & de la justice. Il nous félicita d'avoir été choisis par la Providence pour venir partager les douceurs de cette Isle heureuse; & il nous exhorta à nous rendre dignes de la société dont nous commencions à devenir membres. Quoique toutes les filles, parmi lesquelles on alloit élire nos épouses, eussent été élevées dans la pratique de l'honnêteté & de la vertu, il ne doutoit pas, nous dit-il, que Dieu dont la main conduit le sort, ne fit tomber en partage à chacun de nous celle dont l'humeur & les qualités s'accorderoient le mieux à notre inclination. C'est par cette raison, ajouta-t-il, autant que pour éviter les jalousies qui naissent des préférences, que nous nous sommes déterminés à remettre l'élection de vos épouses au hazard; persuadés que tout ce que les hommes appellent de ce nom, n'est qu'une secrete disposition du Ciel qui tourne toujours les événemens à l'avantage de ceux qui respectent ses volontés.

Si mes oreilles prêtoient à ce discours une partie de leur attention, j'avois les yeux occupés d'un soin bien différent. Il n'eût point été naturel que je me fusse trouvé au milieu d'une troupe de filles qui étoient en effet tou-

tes charmantes, sans observer du moins leur figure & leur contenance. Je promenois mes regards de l'une à l'autre ; & mon admiration étoit si partagée, qu'il me sembloit que j'aurois eu peine à me déterminer pour le choix. Je n'avois plus de regret qu'on le fit dépendre du sort. De quelque côté qu'il tombe, disois-je, il est impossible que je ne sois pas content de mon partage. Je balancerois trop long-tems, si j'étois obligé de choisir parmi tant de belles personnes ; c'est un embarras que je suis ravi qu'on m'épargne. Telles furent mes dispositions pendant quelques momens. La simple admiration est un sentiment tranquille & desintéressé, je n'en connoissois point encore d'autre : mais un coup d'œil m'en aprit bientôt davantage. M'étant mis à parcourir une seconde fois cette ligne charmante, & considérant plus attentivement ces aimables filles, j'en remarquai une qui avoit les yeux tournés vers moi. Elle les baissa promptement, lorsqu'elle vit les miens s'attacher sur elle. Je continuai de la regarder. Mon attention n'étoit point réfléchie, & je ne m'aperçus point d'abord qu'il y eût rien de plus particulier dans ma curiosité, que dans celle qui m'avoit fait considérer les autres : cependant mes regards étoient comme fixés dans le même lieu. Je parcourois avec une espece d'avidité tous les traits de ce visage qui sembloit avoir échapé à ma vue la premiere fois. La taille, l'air, le moindre mouvement de cette belle personne, attachoient mes curieuses observations. Elle levoit de tems en tems les yeux sur moi, & s'apercevant que je ne cessois point de la regarder, elle rougit à la fin en les baissant. Je sentis aussi-tôt que la rougeur me montoit à moi-même au visage ; & ce changement

m'ayant fait sortir de ma distraction, je me trouvai si ému, que je ne me souviens point d'avoir jamais éprouvé de pareille agitation. Je me remis, en faisant semblant d'écouter le Ministre qui continuoit son discours ; mais j'en étois détourné sans cesse par un mouvement secret, qui me rapelloit vers ce que j'avois vu. Je ne retrouvois plus même dans les autres filles les charmes que j'y avois admirés : leur air me parut affecté ; je lisois dans leurs yeux l'ardeur qu'elles avoient pour le mariage, & la crainte où elles étoient d'être rebutées par le sort ; au lieu que tout respiroit l'innocence, & sentoit la modestie dans celle qui venoit de se rendre la maîtresse de mon cœur. J'avoue que je commençai alors à me repentir du conseil que j'avois donné à M. Gelin. J'aurois souhaité de pouvoir l'entretenir un moment, pour lui faire reprendre ses premieres résolutions. L'amour me fit sentir tout-d'un-coup qu'il avoit attaché le bonheur de ma vie à ce qu'il m'avoit fait voir, & que ce n'étoit plus du sort ni de mon propre choix qu'il failloit l'attendre.

Pendant que je m'entretenois de ces diverses pensées, le Ministre ayant fini son discours, annonça l'ordre qu'on alloit observer dans l'élection. De deux voies qu'on auroit pû prendre, dit-il à l'Assemblée : l'une de faire tirer toutes les filles ensemble ; l'autre, de les diviser en six bandes qui répondent au nombre de six jeunes gens ; il m'a paru que la seconde étoit la plus naturelle, & qu'elle seroit la plus agréable. Chaque bande sera composée de seize filles. Le sort décidera à quelle bande chaque jeune homme doit apartenir ; & l'on tirera ensuite qui sera l'heureuse personne que le Ciel voudra favoriser de sa distinction. Tout le

monde aplaudit à cet arrangement. Les filles en furent extrêmement satisfaites ; il sembloit en effet qu'il y eût plus de proportion de seize à un, que de quatre-vingt-seize à six, & cette réduction raprochoit en quelque sorte leurs espérances. La division des bandes se fit en un moment. Nos six noms furent écrits sur autant de billets, & l'on fit aprocher une fille de chaque bande pour les tirer d'une corbeille où le Ministre les enferma. On entendit alors un murmure confus qui se répandit dans l'Assemblée, & qui marquoit l'impatience avec laquelle on attendoit les Arrêts du sort. Pour moi, qui étois pressé par des mouvemens d'une autre nature que ceux de la curiosité, je ne vis qu'en tremblant les filles porter la main à la corbeille. Ma destinée alloit être décidée tout d'un coup ; car si je tombois dans une autre bande que celle de la personne que j'aimois, c'étoit la ruine absolue de tous mes desirs. Ma passion étoit déjà si formée, que cette crainte me fit souffrir une mortelle agitation. Enfin les billets furent tirés, & j'eus le malheur de me voir partagé comme je l'avois apréhendé. J'adressai intérieurement mes plaintes au Ciel. Quelles furent amères ! A peine eus-je la force de retenir mes larmes. Je me laissai conduire sans parler, vers la bande à qui j'apartenois. Mes yeux seuls exprimérent ma douleur à l'aimable fille qu'on m'obligeoit d'abandonner. Je remarquai dans ses regards, qu'elle s'apercevoit de ma tristesse, & qu'elle en devinoit la cause. Je ne cessai point de tourner les miens vers elle, en m'éloignant ; & pour comble de désespoir, je crus voir à l'air languissant des siens, qu'elle se plaignoit aussi douloureusement que moi du sort cruel qui me séparoit d'elle.

Je ne fus plus capable d'attention pour le reste

de la cérémonie ; mais ayant aperçu Gelin qui étoit échu à la bande plus voiſine de la mienne, je m'aprochai de lui pour le faire ſouvenir de ſes promeſſes. Ne craignez pas que je les oublie, me répondit-il avec feu. Je me repens même de la complaiſance que j'ai eu de ſuivre votre conſeil : elle me rendra peut-être malheureux toute ma vie. On nous traite ici comme des Eſclaves. Mais ne manquez pas du moins, ajouta-t-il, de ſoutenir ce que je me ſuis chargé d'entreprendre pour notre intérêt commun. Le lieu où nous étions ne permettoit pas de nous expliquer davantage. Je retournai à ma bande. L'élection fut achevée en un moment. On fit ſortir hors des rangs, celles que le ſort avoit favoriſées. La joie brilloit dans leurs yeux ; &, malgré les efforts que faiſoient les autres pour cacher leur jalouſie, on la voyoit peinte ſur leur viſage. Le Miniſtre nous dit : Voilà vos Epouſes, recevez-les de la main de Dieu dont la volonté vient de ſe déclarer. Je tournai les yeux vers Gelin, comme pour l'avertir qu'il étoit tems d'exécuter ſa réſolution. Je fus ſurpris de le voir obéir tranquillement à l'ordre du Miniſtre. Il nous fit même entendre par un leger ſigne de tête, que nous pouvions l'imiter. Je ne compris que trop, que, quelque deſſein qu'il eût pu former pour nous ſecourir, c'étoit manquer de prudence que de s'engager ſi avant ; & qu'une marque ſi publique de conſentement deviendroit un lien que nous aurions de la peine à rompre. Cependant ſon exemple & celui de nos Compagnons me déterminérent. J'embraſſai triſtement celle qu'on me vouloit faire regarder comme mon Epouſe. Quand je n'aurois pas eu dans le cœur un autre amour, je n'aurois pas fait cette action avec plus de joie ; car j'étois ſi malheureuſement partagé, qu'il ſem-

bloit que le ſort m'eût réſervé exprès pour ce qu'il y avoit de plus déſagréable & de plus degoûtant dans cette nombreuſe compagnie de Filles.

Quoique l'intention de Gelin fût bonne, vous verrez que je penſois avec raiſon que ſa conduite étoit imprudente. La mienne l'avoit été auſſi, en me repoſant trop entiérement ſur lui. C'étoit ſon eſprit & ſa hardieſſe qui me l'avoit fait croire plus propre qu'un autre à prendre en main nos intérêts ; connoiſſant ſa vivacité, je n'avois eu garde de prévoir qu'il nuiroit à nos deſſeins par un excès mal entendu de ſageſſe & de modération. Tous nos malheurs ſont venus néanmoins de cette ſource. Il s'imagina que, pour obtenir plus ſûrement le délai qu'il alloit demander de notre mariage, il ne falloit rien faire qui pût donner le moindre doute de notre ſincérité ; & ce fut par cette raiſon qu'il conſentit à embraſſer la fille qu'on lui préſentoit comme ſon épouſe. Funeſte raiſonnement ! qui put contribuer en effet ſur le champ à nous faire accorder ce que nous deſirions, mais qui a cauſé dans la ſuite la perte de tout notre bonheur, & preſque celle de notre vie.

Le Miniſtre ſe diſpoſoit à achever de nous unir par les cérémonies ordinaires, lorſque Gelin éleva la voix pour expoſer notre demande à l'Aſſemblée. Je n'entendis point ſon diſcours. Il le fit en François, parce qu'il auroit eu plus de peine à s'exprimer dans notre Langue, ne l'ayant apriſe que depuis qu'il avoit quitté la France avec madame Eliot. Le mélange des deux Nations qui compoſoient la Colonie, y avoit rendu les deux Langues ſi familieres, qu'on ſe ſervoit indifféremment de l'une ou de l'autre ; & le Miniſtre s'étoit expliqué juſqu'alors en Anglois.

pour être entendu de mes trois Compatriotes & de moi, qui ignorions la Langue Françoiſe. Je n'entendis donc point le diſcours de Gelin, mais comme il parloit avec grace, & qu'on n'avoit nul ſujet de ſe défier de nos intentions, je n'eus point de peine à démêler dans le viſage des aſſiſtans, qu'ils trouvoient ſa demande raiſonnable. Elle fut écoutée avec l'aplaudiſſement de tous les ſpectateurs. Le Miniſtre fut des premiers à l'aprouver, & il donna même le nom de ſageſſe à l'envie que nous marquions de connoître nos Epouſes, & de mériter leur affection, avant que de commencer à entrer dans les droits du mariage. On nous accorda l'eſpace de ſix ſemaines, pour ſatisfaire un deſir ſi juſte & ſi modeſte. Nous parûmes contens de ce terme, & tout le monde nous félicita, en ſortant de l'Egliſe, ſur la maniere dont nous nous étions conduits dans l'Aſſemblée.

Il n'y avoit point un ſeul de mes Compagnons, qui ne deſirât auſſi ardemment que moi l'occaſion de nous rejoindre, pour conférer en commun ſur la ſituation de nos affaires. Nous nous dérobâmes à quantité d'importuns qui nous obſédoient, & nous prîmes à l'écart un lieu propre à notre entretien. Gelin étoit au comble de la joie. Il nous demanda d'abord, ce que nous penſions du ſervice qu'il nous avoit rendu, & ſi nous n'étions pas ſatisfaits de l'adreſſe avec laquelle il avoit réuſſi. Il nous confeſſa enſuite, ſans nous donner le tems de répondre, que quelque reconnoiſſance que nous cruſſions lui devoir, il étoit perſuadé qu'il n'y avoit perſonne parmi nous à qui le ſuccès de ſon action pût être auſſi avantageux qu'à lui-même. J'étois perdu, nous dit-il avec tranſport, ſi le Miniſtre & l'Aſſemblée euſſent été auſſi inflexibles à mon diſ-

cours, que le sort l'a été à mes vœux. Je ne vous le cache point, mes chers amis ; je suis amoureux au delà de toutes mes expressions ; & malheureusement ce n'est point de celle que le sort me condamne à épouser. Il ajouta qu'il avoit besoin là-dessus de notre conseil & de tous les secours de l'amitié que nous nous étions jurée. Nous nous regardâmes les uns les autres, après cette ouverture. Notre embarras paroissoit égal, & nous demeurâmes en silence pendant quelques momens. Enfin nous prîmes la parole l'un après l'autre, & ce fut pour déclarer que nous étions atteints du même mal, & que nous demandions à nos Freres & à nos Amis la même assistance que Gelin. Cette ressemblance d'aventures ne fit que serrer le lien qui nous unissoit déjà. La chaleur avec laquelle chacun de nous s'exprimoit sur sa passion, nous garantissoit du zele avec lequel nous étions disposés mutuellement à nous servir ; parce que chacun ne manqueroit point à mesurer les secours qu'il donneroit aux autres, sur ceux qu'il prétendroit d'eux pour lui-même. Nos premieres délibérations roulérent sur les moyens que nous avions à prendre pour voir nos maîtresses ; c'étoit le point le plus difficile : nous nous reposions du reste sur l'amour & sur la fortune, autant que sur les conseils que nous recevrions les uns des autres dans les conférences que nous nous proposions d'avoir souvent en commun. Un de nos Compagnons finit ce dernier embarras, en nous assurant qu'il avoit entendu dire à son hôte, que les jeunes filles ne seroient captives, comme elles étoient depuis notre arrivée, que jusqu'au tems de l'élection. Il en concluoit, que nous aurions la liberté de les voir & de les entretenir ; & ce ne devoit point être une chose embarrassante de

retrouver nos Maîtreſſes dans un Pays d'une ſi petite étendue ; les maiſons étant d'ailleurs réunies preſque toutes autour de l'Egliſe & du Magaſin, qui en étoient comme le centre. Nous convînmes unanimement que la prudence & la diſcrétion devant ſervir plus que tout le reſte au ſuccès de notre deſſein, il falloit non-ſeulement que chacun veillât ſur ſes propres démarches, mais qu'il eût un œil ouvert ſur celles de ſes Compagnons. Nos intérêts étoient ſi liés, que les fautes particulieres ne pouvoient manquer de nuire à nos vues communes. Pour ce qui regardoit la conduite que nous devions tenir à l'égard de nos prétendues Epouſes, nous ne prîmes point d'autre réſolution que celle de les voir avec bienſéance & ſans affectation. Nous remîmes à former des projets plus juſtes & plus précis, lorſque nous verrions un peu plus clair dans nos eſpérances, & que nous aurions commencé à démêler les premieres obſcurités de notre entrepriſe. Il étoit néceſſaire de nous aſſembler ſouvent, pour conférer enſemble ; mais comme des aſſemblées trop fréquentes pouvoient faire naître quelques ſoupçons, nous réglâmes le nombre à deux chaque ſemaine, & nous en marquâmes exactement le jour, l'heure & le lieu.

Nous nous ſéparâmes, pour retourner à nos logis. Le mien étoit toujours la maiſon de madame Eliot. On nous avoit avertis que nous n'en changerions point, juſqu'à la concluſion de notre mariage ; on devoit nous donner alors à chacun notre demeure, & nous conſtituer Chefs de famille. Je trouvai madame Eliot ſeule, qui m'attendoit pour ſouper ; mais je fus ſurpris de voir quatre couverts ſur la table, au lieu de deux ſeulement qu'on y avoit mis juſqu'alors. Elle prévint mes queſtions, en me diſant que la cérémo-

nie de l'élection étant terminée, j'aurois désormais la liberté de voir ses Filles, & qu'elles alloient manger avec nous. Elle me témoigna en même-tems le déplaisir qu'elle avoit eu de ce que le sort avoit rejetté sa famille. Je ne veux point parler avec mépris, me dit-elle, de celle qui vous est échue ; mais, sans me laisser aveugler par la tendresse que j'ai pour mes filles, je crois que vous n'auriez pas été le plus mal partagé, si le Ciel vous en eût donné une. Elles ont assez répondu aux soins que je me suis donnés pour les bien élever. Avec l'affection que j'ai pour vous, ajouta cette bonne Dame, que j'aurois été contente de pouvoir vous apeller mon fils ! Comme je la remerciois de ce témoignage obligeant de civilité & d'amitié, ses filles, qu'elle avoit fait avertir de mon retour, entrerent pour me saluer.

Concevez, s'il se peut, ma joie & mon étonnement : au premier coup d'œil, je reconnus dans la plus jeune, la Maîtresse de mon cœur. C'étoit cette même personne qui m'avoit causé tant d'émotion à l'Eglise, & que j'avois déjà juré d'aimer passionnément toute ma vie. J'avoue que tous mes projets de discrétion s'évanouirent à sa vue. Je me tournai vers madame Eliot, & sans considérer l'effet que mon transport pouvoit produire : Ah ! Madame, m'écriai-je, vous êtes la mere de ce que j'aime, & la maîtresse de tout mon bonheur. Elle fit une raillerie de mon exclamation, elle y répondit comme à un excès de complaisance & d'honnêteté. Je conçus aussi-tôt le tort que j'avois eu de m'expliquer si naturellement & je m'efforçai de réparer mon imprudence dans la suite de notre entretien. Mais si mes discours furent plus modérés, mes regards le furent si peu, qu'ils acheverent de faire connoître à madame Eliot la véritable disposition de mon cœur. Elle

affecta

affecta pendant le souper de parler de choses indifférentes, & elle fit signe ensuite à ses Filles de se retirer. Lorsque nous fumes seuls, elle me dit d'un visage sérieux, qu'elle me croyoit de l'inclination pour sa seconde Fille; qu'elle ne concevoit point où je l'avois pu prendre, & que c'étoit pour elle un mystere qu'elle me prioit de lui expliquer. Je balançai sur ma réponse, dans le doute où j'étois si je devois lui confier mon secret. Enfin, comme je faisois beaucoup de fond sur sa bonté, je lui déclarai ingénument ce qui s'étoit passé dans mon cœur à l'Eglise; & sans lui rien découvrir de ce qui regardoit mes Compagnons, je lui confessai que la décision du sort étoit si opposée à mes inclinations, qu'il n'y avoit rien que je ne fusse disposé à faire pour éviter de m'y soumettre. Elle demeura quelque tems à me répondre. Son embarras m'en causa beaucoup. J'apréhendois de m'être trop ouvert à une femme si sage, & je m'attendois qu'elle alloit me faire un crime de mes sentimens pour sa fille. Je ne puis vous aprouver, me dit-elle enfin, sans blesser mon honneur & ma conscience. Votre amour est né trop tard; je ne vois nul jour à le faire réussir. J'aurois souhaité, de toute l'ardeur de mon ame, que vous eussiez pu épouser ma fille; mais puisque c'est une chose impossible, je vous prie de ne m'en parler jamais d'avantage. Je suis même fâchée de sçavoir ce que je viens d'entendre. Non, ajouta-t-elle, après avoir rêvé un moment, je ne puis rien entreprendre pour vous, il est trop tard; & je vous demande en grace de ne me renouveller jamais la confidence que vous venez de me faire. Elle se retira après ce discours, sans m'avoir marqué qu'elle fût irritée contre moi. Je fis un nombre infini de réfléxions sur sa réponse. Je la regardai d'abord comme une condamnation ac-

cablante, qui coupoit la racine à toutes mes espérances. Cependant, lorsque je vins à rappeller le ton dont elle avoit parlé, & son air rêveur qui étoit une marque d'incertitude, je me persuadai qu'elle ne pourroit condamner si absolument ce qu'elle confessoit qu'elle eût desiré dans d'autres circonstances. Elle ne vouloit rien entreprendre pour moi : mais rien ne m'empêchoit d'espérer qu'elle aprouveroit peut-être ce que j'entreprendrois moi-même. Je compris que la bienséance ne permettoit point à une personne de son âge, & considérée comme elle étoit dans la Colonie, de prendre part aux petits stratagêmes d'un Amant, & d'aller contre les décisions des Anciens. Elle étoit fâchée, m'avoit-elle dit, de la confidence que je lui avois faite : mais je crus qu'elle ne le seroit pas du succès de mes entreprises, & que son dessein étoit seulement de me faire entendre qu'il étoit à propos qu'elle parût les ignorer. Cette explication me parut si vraisemblable, & elle s'accordoit si bien avec la bonté que Madame Eliot m'avoit témoignée jusqu'alors, que je résolus de m'y attacher comme à une espece de regle pour ma conduite. Il me sera facile, disois-je, de reconnoître si je me suis trop flatté, par la maniere dont elle en usera désormais avec moi : si elle ne m'interdit point la vue de sa fille, j'aurai lieu de croire, que loin de condamner ma passion, elle l'aprouve secretement, & qu'elle lui souhaite une heureuse fin.

Ces agréables idées me firent passer une nuit des plus tranquilles. Je cherchai dès le matin l'occasion de voir *Angélique Eliot*, c'étoit le nom de ma charmante Maîtresse. Le plaisir de l'entretenir ne me fut point refusé : je fus même assez heureux pour me trouver quelque tems seul avec elle. L'impression que ses attraits avoient faite sur moi

dans l'éloignement, n'étoit rien en comparaison de la nouvelle ardeur qu'un moment de sa conversation me fit sentir. Toute sa personne me parut un composé de merveilles. Je demeurai tremblant d'amour & d'admiration; & de chacun de ses traits, que je considérai d'abord en silence pendant quelques momens, il se forma dans mon cœur une image que tout le pouvoir du Ciel & des hommes n'en sçauroit effacer. Quoique ce langage muet fût une assez vive expression de mes sentimens, j'ouvris la bouche pour les lui expliquer. Elle m'écouta sans m'interrompre. Je ne vis dans ses yeux, ni cette colere affectée, ni ces dédains de commande dont s'arme le faux honneur d'une Coquette ou d'une Hypocrite. Sa modestie se déclara par une honnête rougeur, qui servoit d'un nouvel ornement à son visage; & sa sincérité, par une réponse qui confirma l'idée que mon amour se formoit déjà du caractere de son esprit & de son cœur. Elle me dit, que loin d'être fâchée de se voir aimée de moi, elle remercioit le Ciel des sentiments qu'il m'inspiroit pour elle; que, plus indiférente qu'on ne pensoit pour le mariage, elle ne s'étoit laissée conduire à la cérémonie de l'élection qu'avec répugnance; mais qu'elle confessoit que l'attention que j'avois eue à la regarder, & un mouvement de cœur qu'elle ne pouvoit définir, l'avoient fait sortir pendant quelques momens de son indifférence; qu'elle avoit souhaité d'être l'heureuse personne qui m'étoit destinée par le sort; qu'elle avoit trouvé de la douceur dans ce desir, & qu'elle n'avoit pas perdu ses espérances sans regret; mais que ne lui étant plus permis d'en conserver, elle se réservoit seulement quelque prétention à mon estime & à mon amitié.

Quand je n'aurois pas été déjà vaincu par le

pouvoir de ſes charmes, cette noble & vertueuſe franchiſe eût été ſeule capable de m'attacher à elle pour toute ma vie. Je ne crus point devoir uſer de réſerve avec une perſonne de ce caractere, ni employer les petits artifices que l'amour inſpire aux Amans vulgaires pour aſſurer le ſuccès de leur paſſion. Je pris ſur le champ la réſolution de lui découvrir non-ſeulement tous les ſecrets de mon cœur, mais celui même de mon intelligence avec mes Compagnons. Je ne lui cachai ni nos murmures, ni nos deſſeins. Si j'ai eu le bonheur, lui dis-je, d'obtenir de vous quelques ſentimens d'eſtime, avant même que j'euſſe eu celui de vous parler & de vous connoître, je me flatte avec raiſon, que la connoiſſance que j'ai oſé vous donner de ma paſſion, ne les diminuera point. Je renouvelle à vos pieds le ſerment que j'ai déjà fait mille fois au fond du cœur, de n'aimer que vous ſeule, & de n'être jamais à perſonne, ſi je ne ſuis point aſſez heureux pour vous faire conſentir que je ſois à vous. Pourquoi en perdrois-je l'eſpérance? Ma deſtinée n'eſt-elle pas dans vos mains? Et qu'importent les Arrêts du Sort, ſi vous en voulez prononcer un qui me ſoit favorable? en un mot, il dépend de vous, continuai-je, de m'accorder tout ce que mon cœur deſire. Voyez ſi cette eſtime, dont vous m'avez flatté, eſt aſſez forte pour vous faire entreprendre quelque choſe en ma faveur? Cette belle perſonne n'avoit pas moins de prudence, que de beauté & de modeſtie. Elle répondit, qu'elle s'étoit aſſez expliquée, pour me faire entendre qu'elle regarderoit elle-même comme un bonheur d'être à moi; mais qu'elle y voyoit ſi peu de poſſibilité aparente, qu'elle n'oſoit en former le moindre eſpoir; qu'elle avoit ſon devoir & ſon honneur à ménager; & qu'après la déci-

sion du sort & le consentement que nous y avions donné, il lui paroissoit impossible de les accorder avec l'amour. Je n'eus point de peine à satisfaire à cette objection. La conduite, lui dis-je, qu'on a tenue à notre égard, est une tyrannie; il est inoui qu'on force des hommes libres à prendre des Epouses pour lesquelles ils aient de l'aversion. A la vérité, jusquà présent tout a paru volontaire de notre part : mais on a mal interpreté nos dispositions, si l'on a cru que ce qui n'étoit qu'un effet de notre sagesse & de notre retenue, en fût une de notre consentement. Nous ne nous sommes point opposés à l'élection, parce qu'avec la crainte de causer du trouble & de la division dans la Colonie, nous avions l'espérance que le sort nous favoriseroit peut-être assez pour nous rendre contens de notre partage. Il s'est déclaré contre tous nos desirs; c'est un malheur, dont nous sommes fâchés pour l'intérêt de la Paix : mais nous nous sentons si peu disposés à le suporter, que de six que nous sommes, il n'y en a point un seul qui ne soit résolu de tout hazarder pour rentrer dans une liberté qu'on n'a pu nous ôter avec justice. Qui pourroit condamner un sentiment si raisonnable & si naturel ? Je ne vois donc rien qui puisse blesser votre devoir, dans les faveurs que mon amour sollicite. Je suis à votre égard dans le cas ordinaire d'un Amant tendre & passionné, qui cherche à obstenir le cœur d'une Maîtresse qu'il adore; & tous mes desirs étant légitimes, vous pouvez me rendre heureux, sans qu'il en coûte rien à votre honneur ni à votre innocence. J'ajoutai, pour lui faire goûter encore mieux ce discours, les raisons que j'avois de croire que Madame Eliot ne désaprouveroit point ma passion; & je lui représentai, qu'il lui importoit peu d'être condamnée par quelques

Vieillards ridicules, & par quelques Rivales jalouſes, pourvu qu'elle eut l'aprobation du Ciel, avec celle de ſa mere. Elle en tomba d'accord. Elle fut même ſi charmée de ce que je lui aprenois touchant Madame Eliot, qu'elle ne balança point à m'aſſurer qu'elle étoit diſpoſée à tout entreprendre, avec le conſentement de ſa mere. Comme je ne cherchois point à la tromper, je ne lui déguiſai pas qu'il y avoit quelque reſtriction à mettre dans ce que j'apellois l'aprobation de Madame Eliot. Je lui fis comprendre, que cette Dame étant liée par les conſidérations politiques du reſpect humain, elle auroit peut être peine à nous accorder un conſentement formel; mais je ſuis certain, ajoutai-je, qu'elle aprouve ſecretement mon amour, & qu'elle en ſouhaite le ſuccès dans le cœur. Dans le moment même que j'achevois ces paroles, le hazard amena Madame Eliot dans la chambre où nous étions. Sa preſence me fit naître le deſſein d'un petit artifice qui me réuſſit heureuſement. Ce fut de tirer d'elle avec adreſſe la confirmation de ce que j'avois dit de ſes ſentimens; perſuadé par la reponſe que ſa fille venoit de me faire, que la moindre aparence d'aprobation formelle, ou tacite, leveroit toutes ſes difficultés. Hélas! Madame, m'écriai-je triſtement en la voyant entrer, qu'avois-je fait au ſort qui m'a exclus de l'heureuſe eſpérance de vous apeller ma Mere, & de porter la qualité de votre Fils? C'eſt depuis que j'ai vu l'aimable Angélique, que j'ai apris à ſentir tout mon malheur. Je ne m'en conſolerai de ma vie. J'en ſuis auſſi affligée que vous, répondit naturellement Madame Eliot. Je crois que vous auriez été bien content de cetre petite créature, ajouta-t-elle en me montrant ſa fille. C'eſt un cœur admirable, elle me reſſemble. Vous me l'auriez donc donnée volontiers, repris-je? & c'eſt

ma mauvaise fortune toute seule que je dois accuser, puisque j'aurois pu compter sur votre consentement ? Quoique j'eusse prononcé ces paroles à dessein, elles ne laisserent point d'être accompagnées d'un sentiment de cœur aussi vif, que si elles eussent été l'effusion naturelle : je me sentis attendri jusqu'aux larmes. Madame Eliot qui s'en aperçut, en versa elle-même quelques-unes en m'embrassant, & elle m'assura qu'elle eût cru une partie de son sang bien employé, si elle eût pu me rendre l'époux de sa fille à ce prix. Je ne desirois rien d'elle au delà de cet aveu. Je fis prendre un autre tour à la conversation, & je remis à faire usage une autre fois de ce qu'Angélique avoit entendu. L'occasion ne tarda point à s'en présenter. Cette aimable fille avoit fort bien pénétré dans mes vues ; & son cœur étant incapable de dissimulation, elle me confessa qu'elle étoit satisfaite de l'innocente invention de mon amour. Je suis persuadée de deux choses, me dit-elle avec une ingénuité pleine de charmes : l'une, que vous m'aimez sincerement : (car à quoi pourrois-je attribuer cette préférence que vous me donnez sur toutes mes compagnes, & ce qui me touche encore plus, cette ardeur & cette émotion que je vous vois lorsque vous m'aprochez ? Je juge de ce qui se passe dans votre cœur, par ce que j'éprouve dans le mien.) Je ne doute pas non plus, continua-t-elle, après la maniere dont ma mere s'est exprimée, qu'elle n'aprouve secretement vos desseins ; & je conçois en même-tems qu'elle est obligée à des ménagemens extérieurs, qui ne vous permettent point d'attendre d'elle un consentement plus formel. Mais en supposant qu'il suffise pour mettre mon honneur & mon devoir à couvert, dites-moi donc, ajouta-t-elle, en

rougiſſant, ce que vous demandez de moi, & par quelle voie vous prétendez que je puiſſe devenir votre épouſe. Mon embarras fut extrême à lui répondre; car dans le fond, je n'avois point encore imaginé de moyen qui pût ſatisfaire une fille honnête & vertueuſe. Je comptois ſur l'adreſſe & ſur la vivacité d'eſprit de Gelin. Cette matiere devoit être miſe en délibération dans notre premiere conférence. Je fus donc contraint d'avouer à ma chere maîtreſſe que j'étois encore indéterminé ſur le choix des moyens ; mais je l'aſſurai que ſon honneur m'étant auſſi cher qu'à elle-même, elle ne devoit point apréhender que je lui fiſſe jamais de propoſition qui pût alarmer ſa délicateſſe. Mes compagnons, lui dis-je, ont comme moi des vues pures & innocentes. Nous devons nous aſſembler, pour prendre une réſolution commune ſur cet important article ; & quelle qu'elle ſoit, l'amour n'y aura pas plus de part que la vertu & la ſageſſe. J'attendis en effet avec une extrême impatience le jour marqué pour notre aſſemblée. Dans cet intervalle, il fallut voir quelquefois par bienſéance l'épouſe qui m'avoit été donnée par le ſort ; mais la comparaiſon que je faiſois d'elle à chaque viſite, avec le véritable objet de ma tendreſſe, ne ſervoit qu'à m'affermir dans mon inclination pour l'aimable Angélique. J'étois preſque continuellement auprès de cette chere perſonne ; & comme il étoit naturel que, demeurant dans la maiſon de madame Eliot, je vécuſſe familierement avec ſes filles, on ne pouvoit mal expliquer mes aſſiduités. J'éprouvois tous les jours, qu'à quelque excès qu'on s'imagine avoir porté l'amour, cette paſſion eſt ſans ceſſe capable d'accroiſſement ; car les derniers momens que je paſſois

avec Angélique étoient toujours ceux où je me croyois le plus touché de ſes charmes. J'en découvrois à chaque inſtant de nouveaux ; & ce qui mettoit le comble à ma ſatisfaction, je ne marquois pas plus d'ardeur pour la convaincre de mes ſentimens, qu'elle d'attention à me faire connoître qu'elle entroit dans le ſens de mes ſoins, & qu'elle m'en tenoit compte au fond de ſon cœur.

Le tems de notre conférence étant arrivé, mes compagnons furent auſſi ponctuels que moi à s'y rendre. Nous avions affecté, les jours précédens, de ne nous voir qu'en public, pour éviter tout air d'intrigue & de cabale. Cette précaution étoit importante parmi tant de veillards ſoupçonneux, qui n'avoient point d'autre occupation que d'obſerver notre conduite. Nous eûmes donc une ſatisfaction extrême de nous rejoindre, & de pouvoir nous entretenir en liberté. C'eut été un ſpectacle agréable pour une perſonne indifférente, que d'être témoin de la confuſion qui régna d'abord dans notre aſſemblée, chacun s'empreſſant de parler, & voulant être le premier à rendre compte de l'état de ſa fortune. Nous nous expliquâmes enfin tour à tour. Perſonne ne ſe plaignit de l'amour ; toutes nos maîtreſſes nous avoient écouté favorablement : avec cette différence peut-être, que quelques-unes s'étoient moins rendues par eſtime pour leurs amans, que par l'inclination violente qu'elles avoient pour le mariage. Notre contentement ne laiſſoit pas de paroître égal, l'amour propre ne manquant point de nous perſuader que nous devions nos conquêtes à notre mérite. Il étoit queſtion de donner à des commencemens ſi heureux, une fin qui le fut auſſi. On propoſa diverſes voies, qui furent long-

tems examinées. Celle d'adreſſer en corps nos plaintes à la colonie, fut rejettée comme trop incertaine : notre malheur ſeroit devenu ſans remede, ſi les vieillards euſſent connu une fois nos deſſeins ſans y vouloir conſentir. Celles de quitter l'Iſle & d'enlever nos maîtreſſes, fut regardée comme dangereuſe, quoique ce fût Gelin qui l'eût propoſée. Il y avoit du danger, non-ſeulement dans les moyens qu'il eût fallu employer pour tromper la vigilance des habitans, & pour s'emparer des chaloupes ; mais encore plus dans notre fuite même, que nous ne pouvions entreprendre ſans guide, au milieu d'un mer inconnue, & n'ayant point la moindre connoiſſance de la navigation. Cependant, Gelin inſiſta fortement ſur ce parti. La difficulté de quitter l'Iſle, nous dit-il, n'eſt pas plus grande que celle de nous aſſembler ici ſecretement. Nous choiſirons le tems de la nuit, pour nous rendre ſur le rivage. Les chaînes qui retiennent les chaloupes, ne nous couteront rien à rompre. Nous ne les mettrons en mer qu'à la pointe du jour ; & je ne vois pas pourquoi nous craindrions de n'être pas auſſi heureux à trouver l'Iſle de Sainte-Hélene, que M. Drington qui l'a découverte le premier. Ce raiſonnement ne fit point d'impreſſion ſur nous. A juger par la ſuite des événemens, peut-être euſſions-nous fait plus ſagement de le ſuivre : mais il nous parut alors téméraire, ſans compter que nous ne nous croyions point aſſez ſûrs de l'affection de nos maîtreſſes, pour oſer leur faire une auſſi étrange propoſition que celle d'abandonner leurs parens & leurs amis, pour fuir avec nous. Le troiſieme avis fut celui d'un mariage ſecret. Gelin qui l'avoit encore propoſé, nous en repreſenta la néceſſité avec tant d'adreſſe & d'élo-

quence, qu'après avoir rejetté absolument les deux autres, nous fûmes obligés de convenir que c'étoit le seul auquel nous puissions nous arrêter. Les plus timides d'entre nous y formérent encore quelques difficultés ; mais elles ne furent point aussi fortes que la résolution déterminée où nous étions de satisfaire notre cœur. Quel que pût être le ressentiment des vieillards & des filles mépriſées, nous comptions du moins qu'on ne penseroit jamais à nous ôter nos maitresses lorsqu'elles auroient reçu notre foi, & que de leur part elles nous auroient accordé les libertés du mariage. Ce parti l'emporta à la fin. Il ne s'agissoit que de nous assurer de leur consentement. Ce devoit être l'ouvrage de notre adresse. Nous ne doutâmes presque point du succès. Il n'y avoit point d'aparence qu'elles balançassent long tems, lorsqu'elles se verroient soutenues par l'exemple de leurs compagnes. Le nombre encourage ; & de quelque sagesse qu'on se pique, on ne se défend guere contre l'amour, quand on croit avoir trouvé le moyen de le justifier.

Cette importante délibération étant ainsi terminée, nous nous séparâmes avec les plus douces espérances. J'eus dès le lendemain l'occasion de m'expliquer avec Angélique. Elle la fit naître elle-même adroitement, pour être informée du résultat de notre conférence. Je ne lui déguisai rien. Vous êtes sincere, lui dis-je ; vos réponses doivent être décisives. Songez que je vous propose la seule voie qui puisse m'assurer le bonheur d'être à vous. C'est une voie honnête, votre vertu ne sauroit la condamner : & pour peu que vous écoutiez l'amour, elle vous paroîtra douce & facile. Que manquera-t-il à notre union, continuai-je, pour la rendre sainte

& légitime ? Vous savez en quoi consiste l'essence du mariage : ce n'est point dans une vaine cérémonie, c'est dans le don du cœur, & dans les sermens qui l'accompagnent. Nous aurons pour témoins des nôtres, cinq couples d'amans, à qui nous rendrons le même service que nous attendons d'eux, & qui seront engagés par leur propre intérêt à attester la vérité de nos promesses. Si je vous aporte ces motifs, ajoutai-je, c'est pour satisfaire la délicatesse de votre honneur, en lui ôtant toute ombre de crainte & d'alarme ; car la seule raison à laquelle je voudrois devoir mon consentement, est la tendresse de mon cœur, & l'ardeur infinie de ma passion. Elle me répondit, que si nous avions eu besoin de tenir conseil pour prendre cette résolution, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle me demandât aussi quelques jours pour se consulter elle même ; qu'elle prévoyoit à la vérité, que ses conclusions me seroient favorables ; mais qu'à quelque démarche que j'eusse le pouvoir de l'engager, elle y mettroit toujours une condition, sans laquelle il paroissoit impossible de satisfaire innocemment son amour & le mien ; qu'elle vouloit que sa mere fût informée de notre mariage, aussi-tôt du moins qu'il seroit achevé ; que la bienséance demandoit, à son avis, que je me chargeasse moi-même de lui annoncer cette nouvelle. Je fis vœu d'obéir sans réserve à ses volontés. Ce n'est que dans votre bonheur, lui dis-je, que je puis trouver le mien ; aussi mon attention ne sera qu'à vous rendre contente & heureuse, par une continuelle exécution de tous vos desirs. Mon respect & mes expressions passionnées la touchérent tellement, qu'elle me confessa avant la fin de cet entretien, qu'elle n'avoit pas besoin de

tout le tems qu'elle m'avoit demandé pour délibérer.

L'Amour ne fut pas moins favorable à mes Compagnons. Dès la troiſieme aſſemblée, nous trouvâmes, après que le compte que chacun eut rendu de ſes progrès, que nous pouvions faire fond ſur la bonne volonté de toutes nos Maîtreſſes. Il nous reſtoit encore environ un mois de liberté; mais comme notre deſſein ne pouvoit s'exécuter trop tôt au gré de notre ardeur, nous réſolumes d'en avancer le moment autant qu'il ſeroit poſſible. Nous étions dans la plus belle ſaiſon de l'année. La nuit qui devoit ſuivre celle où nous étions, fut choiſie pour la célébration de nos amoureux myſtéres. Nous convinmes du lieu. Il n'y en avoit point de plus commode aux environs, que l'endroit même où nous tenions nos aſſemblées. C'étoit une belle prairie, environnée d'arbres épais, à deux cens pas du gros de l'Habitation. Il fut réglé, que chacun s'y rendroit vers minuit, avec ce qu'il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuſe nuit devoit être employé à diſpoſer nos maîtreſſes, & à prendre des meſures avec elles pour les aider à ſe dérober de leurs maiſons. Angélique trembla, lorſque je lui déclarai que nous étions ſi proches du terme de nos deſirs. J'eus de nouvelles craintes à combattre, & quelques legéres objections à détruire, mais l'amour m'épargna une partie de la peine, ſoit en diminuant tout-d'un-coup les difficultés de mon aimable maîtreſſe, ſoit en augmentant la force de mes réponſes. Elle me promit d'être prête à me ſuivre à minuit.

Cette heure deſirée arriva: je l'entendis ſonner. Tout étoit tranquille dans la Colonie, à la réſerve de ſix heureux couples d'Amans, qui touchoient au moment de leur bonheur. J'attendois

Angélique à la porte de sa maison, que j'avois ouverte sans bruit. Elle ne se fit point attendre long-tems. Dieux ! avec quelle joie la vis-je paroître & me chercher d'un œil timide & embarrassé ! Je me fis apercevoir, & la recevant pour la premiere fois à bras ouverts, je l'embrassai avec le plus vif transport que l'amour ait jamais inspiré. Nous gagnâmes en un moment la prairie. Une partie de nos Compagnons y étoit déjà avec leurs amantes. La Lune sembloit s'être ornée de toute sa lumiere, pour éclairer un spectacle digne de l'attention du Ciel & de la Terre ; & par un effet sans doute de l'extréme satisfaction de mon cœur qui se répandoit en quelque sorte sur toute la Nature, l'air ne m'a jamais paru si doux, ni la verdure si riante, que pendant le reste de cette charmante nuit.

Aussi-tôt que notre petite troupe fut assemblée ; Gelin, qui avoit pris quelque supériorité sur nous par son air décisif & sa facilité à s'exprimer, nous fit un Prologue agréable sur la cérémonie que nous étions prêts de commencer. Il remercia d'abord la fortune & l'amour, au nom de l'assemblée, & puis prenant un ton plus Chrétien, il nous parla des obligations du mariage que nous allions contracter, avec autant d'éloquence que le Ministre avoit fait à l'Eglise. Nous aprouvâmes son discours. Il fut le premier à prononcer ensuite une forme de serment, qu'il avoit eu soin de préparer. Elle étoit exprimée en termes si forts, qu'indépendamment de l'amour & de l'honneur qui nous attachoient pour toujours à nos aimables maîtresses, elle eût pu servir de frein à notre inconstance, & de préservatif contre nos dégoûts, pendant une éternité de mariage. Nous la prononçames tour-à-tour. Nos maîtresses, ou plutôt nos épouses, la répétérent

après nous. Tout s'exécuta avec décence & avec modeſtie. Que manquoit-il à une cérémonie ſi ſage, pour être regardée comme un mariage ſaint & ſolemnel ? le Ciel l'aprouva ſans doute ? car nous avions ménagé religieuſement tous ſes droits. Cependant, il a plu à des hommes cruels & injuſtes, de la traiter d'union ſacrilége, & de rompre des nœuds qui devoient être immortels par leur nature, comme ils le feront par leur inclination. Je ne puis me rapeller le ſouvenir de cette nuit délicieuſe, ſans admirer que mon cœur qui fut alors capable de tant de joie, ait pu l'être enſuite de tant de déſeſpoir & de douleur. Ciel ! comment paſſe-t-on ſubitement du comble du bonheur à l'excès de la miſére ?

Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un tranſport. Nous la paſſâmes, chacun de notre côté, dans les bras de nos épouſes. Que le tems nous parut court ! Mais hélas ! ce fut une imprudence extrême, de ne nous être pas défié qu'il couleroit ſi vîte. Le jour nous ſurprit. Nous nous aperçumes trop tard, que ce que nous avions continué de prendre pour la lumiere de la Lune, étoit celle du Soleil. Il n'y eut perſonne de nous qui ne ſentit le danger auquel nous allions nous trouver expoſés. Il étoit plus grand encore pour nos épouſes que pour nous. Il falloit qu'elles retournaſſent chez elles ſans être remarquées, & la choſe ne paroiſſoit preſque pas poſſible. Nous entendions déjà le bruit des Habitans qui commençoient à ſortir de leurs maiſons ; & la crainte nous faiſoit imaginer qu'ils cherchoient leurs Filles, après s'etre aperçus de leur évaſion. Nous tînmes conſeil un moment. Pluſieurs de nos Compagnons étoient d'avis de rentrer tous enſemble ſans autre ménagement, & de déclarer notre mariage à toutes les perſonnes

qui ſe preſenteroient à notre rencontre. C'eſt un aveu, diſoient-ils, qu'il faut que nous faſſions tôt ou tard : prenons cette occaſion, puiſque nous ne ſçaurions ſortir autrement d'embarras. Ce conſeil devoit etre ſuivi ; mais nos épouſes s'y opoſérent par un ſentiment de pudeur & de timidité. Elles ſe figurérent que c'étoit ſe livrer à une honte certaine que de reconnoître qu'elles avoient été priſes en quelque ſorte ſur le fait. Quoiqu'elles avouaſſent qu'il falloit tôt ou tard que notre mariage fût public, elles ſouhaitoient que cela ſe fît inſenſiblement & d'une maniere qui ne les expoſât point à la raillerie ; car c'étoit tout ce qu'elles s'imaginoient qu'elles avoient à apréhender. Nous nous le figurions comme elles. Pour les ſatisfaire, nous conſentimes qu'elles priſſent ſeules le chemin de l'Habitation, & que ſi elles ne pouvoient gagner leurs maiſons ſans être aperçus, elles tâchaſſent de trouver quelque prétexte pour excuſer leur abſence nocturne. Je ne ſçai de qu'elle excuſe elles auroient pu s'aviſer, mais dans le moment même qu'elles nous quittoient après nous avoir embraſſés tendrement, nous découvrimes le Miniſtre de la Colonie, qui venoit vers nous avec quelques Anciens. Ils n'avoient point d'autre deſſein, que de prendre l'air en ſe promenant ; cependant, la vue de ſix de leurs filles qu'ils aperçurent avec nous, & dont ils eurent même le tems de remarquer quelques-unes entre nos bras, les ſaiſit d'inquiétude & d'étonnement. Ils s'avancérent auſſi promptement que leur âge le permettoit. Le premier mouvement de notre crainte nous portoit à fuir, & à nous cacher puérilement derriere les arbres ; mais nous fimes réflexion, que c'étoit nous confeſſer criminels. La propoſition de déclarer notre mariage fut renouvellée inutilement

par Gelin. Nos épouſes la rejettérent encore. Je pris la parole. Tout eſt perdu, leur dis-je, ſi nous nous déconcertons. Ecoutez moi ; je me charge de l'évenement. Il n'eſt que trop certain, que le Miniſtre nous a aperçus : mais je ne crois point qu'il ait pu découvrir au juſte le nombre que nous ſommes. Il faut que d'eux d'entre nous, continuai-je en parlant à mes Compagnons, ſe baiſſent juſqu'à terre, & ſe retirent en rampant vers les arbres voiſins. J'en fis auſſi-tôt baiſſer deux. Tâchez, leur dis-je, de vous cacher ſi bien que vous ne paroiſſiez point. Et nous, ajoutai-je en m'adreſſant aux autres, allons librement au-devant du Miniſtre avec nos épouſes : nous lui dirons qu'étant ſortis pour prendre l'air du matin, nous les avons rencontrées par le meme hazard qui nous le fait rencontrer lui-meme. Il ne s'imaginera nul deſſein caché dans notre rencontre, lorſqu'il nous verra un nombre inégal d'hommes & de filles. Mon expédient fut aplaudi. Heureuſement l'herbe étoit aſſez haute pour cacher la retraite de nos deux compagnons ; car le Miniſtre avec les ſiens n'étoit plus qu'à cinquante pas de nous. Nous les abordâmes En allant j'avois prié Gélin, qui s'exprimoit plus aiſément que moi, de leur tenir le diſcours que je lui avois ſuggéré. Il le fit d'un air libre, qui parut les perſuader. Cependant étant retournés auſſi-tôt avec nous vers l'habitation, ils gardérent ſur la route un ſérieux que j'eus peine à expliquer, ne me défiant pas qu'ils euſſent vu nos embraſſemens, ni qu'ils euſſent le moindre ſoupçon que Gelin les eût trompés par une fable. Notre retour fut remarqué de quantité d'habitans ; mais la compagnie du Miniſtre nous mit d'abord à couvert de la médiſance.

Nous les quittâmes aſſez froidement. Les cinq

épouſes de mes compagnons ſe retirérent chez elles, & je n'ai pas été informé ſi l'on s'étoit aperçu de leur abſence, ni de quelle maniere elles y furent reçues. Pour moi qui avois le même chemin à prendre que la mienne, je concertai avec elle de quelle excuſe nous nous ſervirions pour ſatisfaire ſa mere. Qu'avons-nous à balancer, dis je? Vous ſçavez de quoi nous ſommes convenus, & ce que je vous ai promis à votre propre ſollicitation. J'arrêtrai Madame Eliot, tandis que vous retournerez à votre chambre. Je lui ferai la confeſſion ſincére de notre amour & de notre mariage. Ce n'eſt point avec elle que nous avons à garder des meſures; elles nous aime, & ſa colére ne ſçauroit etre longue ni violente. Je n'apréhende rien pour moi, répondit ma chere épouſe; mais j'ai un preſſentiment de quelque malheur qui vous menace. Je ſouhaiterois qu'il tombât ſur moi tout entier. Le ton dont elle prononça ces paroles me glaça le ſang. Je m'arrêtai pour la regarder fixement. Dieu! lui dis-je, que m'annoncez-vous, & que ſignifie ce langage? Elle balança quelque tems à me répondre; mais l'ayant preſſée de parler, elle me demanda pardon de m'avoir caché une choſe importante qu'elle avoit apriſe la veille. Hier, reprit-elle, après l'entretien que nous eumes enſemble, ma ſœur vint me dire que le Miniſtre étoit venu voir ma mere, & qu'ils avoient eu une converſation longue & animée, dont elle avoit trouvé moyen d'entendre une partie. Quoiqu'elle n'ait pu ſuivre exactement le fil de leur diſcours, elle a compris par les expreſſions du Miniſtre, qu'il ſe plaignoit de votre froideur pour celle que le ſort vous a donné pour Epouſe, & qu'il l'attribuoit à quelque inclination

qu'il vous soupçonnoit d'avoir conçue pour ma Sœur ou pour moi. Ma mere s'est expliquée avec désintéressement, en protestant de son ignorance. Mais cet homme vif & impérieux, qui est accoutumé à se faire respecter dans la Colonie, lui a repliqué que c'étoit pour elle une affaire de la derniere conséquence; & en la quittant, il l'a priée de se souvenir de l'aventure de M. *Guiton*. Il est certain, continua Angélique, que cette aventure est capable d'effrayer tous les Epoux qui seroient tentés d'oublier ici leur devoir. M. Guiton étoit un homme des plus distingués de la Colonie. Outre son mérite personnel, on avoit pour lui une extrême considération, parce qu'il étoit fils du Maire de ce nom qui commandoit à la Rochelle pendant le Siége, & qui se signala par un zele extraordinaire pour la Religion. Cependant ayant eu le malheur d'être surpris dans un commerce d'amour qu'il entretenoit ici avec la femme d'un autre, rien ne le put sauver du châtiment. Il fut condamné à mourir, & son suplice fut d'être noyé dans la mer avec son Amante aux yeux de toute la Colonie. Tous les Anciens se crurent obligés à cet exemple de rigueur, pour assurer la fidélité des mariages. Quelque impression que le souvenir de cette Histoire ait faite sur moi, ajouta mon Epouse, je ne vous en ai rien communiqué; non-seulement parce que vous avez sçu me persuader que notre engagement ne blesse point le devoir, & que nous ne sommes point par conséquent dans le cas de M. Guiton, mais par une raison plus forte, je n'ai point honte de vous l'avouer, c'est la tendresse que vous m'avez inspirée. Je ne pouvois être sans quelque crainte de refroidir la vôtre, en vous causant peut-être de la frayeur.

Aujourd'hui, me dit elle en finiſſant, je me trouve plus timide que je ne l'étois hier. Je ne ſçai ſi c'eſt la rencontre du Miniſtre qui m'alarme, ou ſi c'eſt qu'étant aſſurée maintenant d'être à vous, j'apréhende plus que je ne faiſois la perte d'un bien que je poſſede, mais il me ſemble que mon cœur m'avertit ſecretement, que j'ai quelque choſe à craindre pour vous. Plaiſe au Ciel, que mon inquiétude ſoit vaine, ou du moins qu'elle ne préſage rien de fâcheux que pour moi!

Si le commencement de ce diſcours m'avoit affligé, la fin me raſſura. Je n'y conſidérai même que ce qu'il y avoit de tendre & d'aimable de la part de mon Epouſe, pour lui en marquer mon vif reſſentiment. L'Hiſtoire de M. Guiton, lui dis-je, n'a rien de commun avec la nôtre. Quand vous me l'auriez apriſe hier avec la viſite & les menaces du Miniſtre, votre recit n'auroit pas été plus capable de me refroidir, qu'il ne l'eſt de m'effrayer aujourd'hui. Vous m'aimez, n'eſt-ce pas? Vous ne vous repentez point de ce que vous avez fait pour moi, & vous êtes réſolue de ſoutenir juſqu'à la fin de votre vie la vérité de nos engagemens? Laiſſez au Miniſtre la liberté de ſe plaindre & de menacer. Nous ne ſommes point ſes eſclaves. Pour ce qui regarde les malheurs que vous apréhendez, je ne ſçaurois croire que le Ciel nous en prépare, puiſque nous ne les avons point mérités. Si les hommes s'en mêlent, il ne leur ſera peut-être pas aiſé de réuſſir. Comptez du moins que les effets de leur malignité n'arriveront pas facilement juſqu'à vous. Dans le fond, je me trouvois plus tranquille & plus réſolu depuis la concluſion de notre mariage, que je ne l'avois été auparavant. Angélique étoit à moi; je n'étois plus inquiété par mes deſirs. Je ne l'étois pas

non-plus par mes craintes ; car outre la solidité de nos liens, que je croyois à l'épreuve de toutes les attaques du Miniſtre & de la Colonie, je trouvois dans mon cœur un fond de courage, qui me répondoit aſſez que je ſçaurois défendre les droits de mon Epouſe & les miens.

Nous arrivâmes à la maiſon de Madame Eliot. Je ne remarquai point qu'on s'y fût aperçu de notre abſence. J'entrai dans une chambre où elle étoit ſeule, tandis qu'Angélique ſe retira adroitement à la ſienne. La maniere dont elle me reçut ayant achevé de m'aſſurer qu'elle n'étoit encore informée de rien, je demeurai quelque-tems incertain ſi je devois prendre ce moment pour m'expliquer. Enfin, je crus que ce ſeroit un avantage de l'avoir prévenue contre toutes les mauvaiſes impreſſions qu'elle ne manqueroit point de recevoir d'ailleurs. Je me jettai à ſes genoux. Je lui découvris que j'étois ſon fils. La crainte de vous déplaire, lui dis-je, ou plutôt celle de vous communiquer mon mariage avant l'exécution ; mais je me ſuis flatté que vous ne le condamneriez pas, puiſque vous l'avez ſouhaité. La charmante Angélique eſt mon Epouſe. J'aurois renoncé à toutes les fortunes du monde, pour arriver à ce bonheur. Il ne me manque plus que votre aveu, ſans lequel ma félicité eſt imparfaite ; car après le nom de ſon Epoux, rien ne m'eſt ſi cher que celui de votre fils. J'aurois eu le tems de faire un diſcours beaucoup plus long, avant que Madame Eliot fut en état de me répondre, tant elle paroiſſoit ſurpriſe & effrayée même de m'entendre. Enfin, comme j'avois ceſſé de parler ; elle me répondit preſque en tremblant, qu'elle prioit le Ciel que nous n'euſſions rien fait témérairement : mais que je lui aprenois la plus étrange & la

plus embarraſſante nouvelle qu'elle pût jamais recevoir. Expliquez-vous davantage, ajouta-t-elle avec le même air d'inquiétude. Dites-moi ce que c'eſt que vous apellez votre mariage, & comment vous êtes devenu mon fils. Je lui expoſai toute notre Hiſtoire. O cher Bridge, s'écria-t-elle après m'avoir entendu, que je crains que vous n'ayez manqué de prudence, & que vous ne nous ayez expoſé à des peines auxquelles nous ne trouverons jamais de remede! Je ne vous cacherai point que j'ai ſouhaité vous voir l'Epoux de ma fille, & que dans ce moment même, parmi toutes mes alarmes, j'ai de la joie que vous le ſoyez devenu. Mais écoutez ce que vous avez à craindre, & moi peut-être avec vous. J'en tremble, ajouta cette bonne Dame, & j'oſe à peine vous le dire: Elle me raporta là-deſſus l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec le Miniſtre. Sa fille aînée n'en avoit entendu que la moindre partie. Cet Eccléſiaſtique impérieux & vindicatif avoit des raiſons particulieres d'être irrité contre moi. C'étoit la fille de ſon frere qui m'étoit échue par le ſort. Il avoit apris d'elle, & il l'avoit peut-être remarqué lui-même, que mon empreſſement à la voir n'avoit pas été des plus ardens. En effet, il m'avoit été impoſſible de prendre aſſez ſur moi-même pour rendre des ſoins à une créature très-déſagréable, que j'euſſe eu peine à ſouffrir quand je n'aurois pas eu le cœur rempli de la charmante Angélique. Je l'avois vue rarement, & moins même que je n'y étois obligé par intérêt & par bienſéance. Le Miniſtre, à qui cette fille étoit très-chere, expliquant ma froideur comme une marque de dégoût & de mépris, étoit vivement piqué; & comme on s'aveugle toujours ſur le mérite

de ce qu'on aime, il avoit moins attribué mon indifférence aux mauvaises qualités de sa Niece, qu'à mon mauvais goût. Mon assiduité à demeurer du matin au soir chez Madame Eliot avoit achevé de lui ouvrir les yeux. Il jugea que j'y étois retenu par l'amour. Rapellant même la tendresse que cette Dame marquoit pour moi dans toutes les occasions, & la bonté qu'elle avoit eue de souhaiter que sa maison me servît de logement jusqu'à ce qu'on m'en eût préparé un, il s'imagina qu'elle favorisoit mon amour pour l'une de ses deux filles. Toutes ces idées l'avoient échauffé jusqu'au point de le faire venir chez elle pour lui marquer son mécontentement. Elle avoit reçu d'abord ses reproches avec modération ; mais il en laissa échaper quelques-uns de piquans, qui lui attirerent des réponses aussi vives. En un mot, Madame Eliot, pour défendre l'honneur de ses filles, lui avoit répondu qu'elle les avoit assez bien élevées pour ne pas craindre qu'elles imitassent jamais la Maîtresse de Guiton. Or cette Maîtresse, qui avoit été punie avec son Amant, n'étoit autre que la Belle-sœur du Ministre, & par conséquent la mere de sa Niece. Un outrage de cette force ne se pardonne guere. Le Ministre avoit quitté Madame Eliot, en la faisant souvenir qu'il avoit opiné le premier à à la condamnation de sa Belle-sœur, pour l'exemple de la Colonie; & en protestant avec serment, que s'il avoit eu cette sévérité pour sa famille, il en auroit encore plus pour toutes les femmes de l'Isle qui s'écarteroient le moins du monde de leur devoir. Je ne doute point, reprit Madame Eliot, après m'avoir fait ce récit, qu'il n'ait eu mes filles en vue dans cette menace. Le peu d'aparence qu'il y avoit hier

à ce qui vous eſt arrivé cette nuit, m'empêcha de les avertir ſi-tôt d'être plus retenues que jamais dans leur conduite. Le mal eſt fait, & nous voilà expoſés à tout le reſſentiment de notre Miniſtre. Ah ! ma chere mere, interrompis je, quel nom donnez-vous au plus ſaint mariage qui fut jamais ? Vous l'apellez un mal ; & moi je défie toute la haine du Miniſtre d'y trouver à redire. Je confeſſe, me dit-elle, qu'avec toutes les meſures que vous avez gardées, votre action peut porter un meilleur nom ; & je ne balance pas à le reconnoître, comme vous le ſouhaitez, pour un engagement ſaint & légitime. Mais vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que la haine d'un homme vindicatif, & vous ignorez en particulier le caractere de notre Miniſtre. Elle ajouta qu'elle n'étoit que trop ſûre qu'il trouveroit le moyen de nous perdre.

J'avoue qu'en l'entendant parler de cette ſorte, & rapellant les obligations que j'avois à cette généreuſe Dame, preſque auſſi vivement que ce que je devois à mon épouſe & à moi-même, je ne pus me défendre d'un mouvement furieux d'indignation & de colere. Lui, nous perdre, m'écriai-je ! je ne le laiſſerois pas vivre un moment, ſi je croyois qu'il en conçut la penſée. Raſſurez-vous, Madame, continuai-je, nous ne ſommes que ſix, mais capables, ſi je ne me trompe, d'en effrayer un plus grand nombre. Nous nous ferons rendre juſtice, puiſqu'il le faut, & comptez que vos intérêts ne ſeront pas oubliés. J'allois ſortir pour rejoindre mes Compagnons, & les exhorter à ne pas nous laiſſer oprimer. Madame Eliot, qui me vit trop agité, me pria de me tranquilliſer un moment. Je l'employai à faire apeller Angélique que je voulois preſenter moi-même à ſa mere. Elle entra timidement.

Venez,

Venez, ma chere ame, lui dis-je, venez remercier la meilleure de toutes les Meres, elle nous pardonne la liberté que nous avons prise de nous unir sans son consentement. C'étoit elle seule, néanmoins que nous devions ménager : mais sa bonté n'a rien d'égal, que la malignité de ses ennemis. Je ne rends graces au Ciel, qu'ils soient aussi les nôtres ; & je ne me crois pas mieux lié par le serment que j'ai prononcé de vous adorer toute ma vie, que celui que je fais de la défendre & de la venger. Madame Eliot étoit la douceur & la bonté même. Elle me pria de modérer mon transport, & d'attendre du moins pour éclater, que le Ministre parût se disposer à l'exécution de ses menaces. Ce sera alors votre intérêt, me dit elle, autant que le mien. Elle embrassa ensuite sa fille, en répandant quelques larmes. Elle lui dit, qu'à la vérité elle n'eut jamais donné son consentement à notre mariage, si nous eussions pris la liberté de le lui demander : mais que le Ciel ayant disposé les choses si heureusement, elle ne pouvoit s'empêcher de nous en laisser voir de la satisfaction. Cependant je ne suis pas tranquille, ajouta t elle, & je prévois tant d'orages qui vont se former, soit de la part du Ministre & des Anciens qui n'aprouveront jamais votre démarche, soit de la part de Bridge & de ses Compagnons, qui ne soufriront peût-être pas qu'on en use durement avec eux, que je ne sçai à quoi nous devons nous attendre pour l'avenir. Je lui protestai encore, que de quelque maniere que notre affaire pût tourner, il n'y avoit point de péril à craindre pour elle, tant que je serois en état de la défendre.

Tandis que je tâchois de la rassurer, & que je partageois mes caresses entre cette bonne Mere &

ma chere Epouſe, un domeſtique du Miniſtre demanda à me parler de la part de ſon maître. Je penchois à le renvoyer bruſquement ; mais Madame Eliot me conſeilla de l'écouter. Il n'avoit point d'autre commiſſion, que de m'avertir de me rendre ſur le champ chez le Miniſtre. Peut-être en aurois-je fait difficulté dans la chaleur où j'étois encore, ſi je n'euſſe fait réfléxion, que je pourrois recevoir dans cette viſite quelque éclairciſſement utile à notre ſûreté. Je m'y rendis auſſitôt. On me fit entrer dans une ſalle, où je fus ſurpris de trouver mes cinq compagnons. Ils me dirent, qu'on les avoit fait avertir comme moi de s'y rendre. Nous eûmes un moment pour nous entretenir. Je leur racontai ce que j'avois apris de Madame Eliot, & je leur fis remarquer les conſéquences qu'ils en devoient tirer pour eux-mêmes. Madame Eliot, leur dis-je, eſt une femme ſage & expérimentée. Elle tremble pour ſa fille & pour moi : ſoyez ſûrs qu'elle ne tremble pas ſans de fortes raiſons. Or je n'ai point de malheur à craindre, dont vous ne ſoyez menacés. Ainſi, lorſque je vous parle de mes intérêts, je crois que vous ne devez pas en ſéparer les vôtres. Ils me répondirent unanimement, que je n'avois pas beſoin d'employer d'autres raiſons que celle de l'amitié, pour les intéreſſer à la défenſe de mon Epouſe & à la mienne ; & qu'ils comprenoient bien d'ailleurs, qu'étant tous complices de la même action, nos intérêts ne pouvoient plus être ſéparés. Nous nous engageâmes à l'inſtant par les ſermens les plus redoutables, de nous ſecourir les uns les autres juſqu'à l'effuſion de tout notre ſang. Comme j'avois été le premier à leur propoſer cette nouvelle Ligue, & qu'ils avoient le ſouvenir préſent du ſervice que je leur

avois rendu dans la prairie, ils s'accorderent à me choisir pour leur Chef. Gelin fut nommé pour m'assister. Ils firent un nouveau serment de nous obéir sans réserve, dans tout ce qui se raporteroit à notre intérêt commun & à celui de nos Epouses. Tout cela fut exécuté en un instant.

Le Ministre parut. Je le considérai sans doute avec les yeux de la colere & de la haine, car tout me sembloit odieux dans sa figure & dans ses manieres. Il jetta les yeux sur moi en parlant, comme sur celui dont il étoit aparemment le moins satisfait. Toute la Colonie, nous dit-il, est mal édifiée de votre conduite. C'est une chose inouie parmi nous, que de jeunes gens de votre âge, & déjà liés par de saintes promesses à des Epouses que le Ciel lui-même a pris soin de leur assigner, fassent des promenades nocturnes avec des personnes d'un autre sexe. Autant qu'un tel scandale est étrange, autant sommes-nous résolus de ne le pas suporter. On ne nous en impose pas aisément par des fables. D'où veniez-vous demanda-t-il fiérement, lorsque je vous ai rencontré ce matin avec une troupe de jeunes filles sans modestie & sans pudeur?

J'étois encore ému du court & vif entretien que je venois d'avoir avec mes compagnons, & de celui que j'avois eu un moment auparavant avec Madame Eliot. J'avoue que je ne me trouvai point assez de modération, pour répondre tranquillement à cette interrogation outrageante. Lorsque nous sommes venus dans cette Isle, lui-dis-je d'un ton aussi fier que le sien, nous avons prétendu y entrer dans tous les droits des Habitans, & sur-tout dans les deux principaux, qui sont la liberté & l'égalité. Si nous y reconnoissons une autorité supérieure à nous, ce n'est pas celle d'un Particulier, qui n'a point ici d'autre emploi que

de reciter les Prieres à l'Egliſe ; c'eſt uniquement celle de l'Aſſemblée générale de la Colonie. Ainſi, Monſieur, ajoutai-je, retranchez cet air impérieux & hautain, qui vous convient moins qu'à perſonne. Nous rendrons compte de nos actions à ceux qui ont le droit de le demander. L'orgueil du Miniſtre fut exrêmement déconcerté par cette réponſe. Il ſe remit néanmoins, après un ſilence d'un moment. Ne vous y trompez pas reprit-il. Quoique je ne m'attribue ici nulle autorité, je vous déclare que c'eſt le Corps même de la Colonie qui s'explique à vous par ma bouche, & je vous renouvelle de ſa part la queſtion que je vous ai faite : D'où veniez-vous ce matin ? Me trouvant preſſé de cette ſorte, & craignant de nuire à nos intérêts en refuſant de répondre, je pris le parti d'abreger tout d'un coup les difficultés, & de profiter de cette occaſion pour déclarer hautement notre mariage. Je jettai les yeux ſur mes compagnons, pour les préparer à ce qu'ils alloient entendre, dans le deſſein de leur faire ſentir que je ne faiſois rien imprudemment & ſans réfléxion ; je les tournai enſuite vers le Miniſtre. Aprenez donc, Monſieur, lui dis-je d'un ton honnête & modéré, ce que vous marquez une ſi vive curioſité de ſçavoir. Nous ſommes nés libres. Rien ne nous a paru ſi injuſte & ſi mal conçu, que cette odieuſe cérémonie du Sort, à laquelle vous avez voulu que nous fuſſions redevables de nos Epouſes. Des Anglois & des François ne ſouffrent point qu'on tyranniſe leur cœur. Nous ſommes rentrés dans nos droits, en nous choiſiſſant nous-mêmes de cheres & d'aimables moitiés, qui partageront déſormais nos peines & nos plaiſirs, & qui nous feront goûter de nouvelles douceurs dans ce ſéjour de paix & d'innocence. Il nous étoit impoſſible d'y vivre heureux

ſans elles; & comme on nous a promis du bonheur en nous y conduiſant, nous nous flattons qu'on nous laiſſera jouir avec tranquillité du ſeul bien auquel nous l'avons attaché. Je lui fis une révérence profonde après cette Harangue, & tous mes compagnons m'imiterent en gardant le ſilence.

Je tâcherois inutilement de vous repréſentet les premieres marques de ſa ſurpriſe & de ſon indignation. Il rougit & il pâlit vingt fois, tour à tour, dans le même inſtant. Il s'agitoit, ſans pouvoir ouvrir la bouche pour donner paſſage aux expreſſions de ſa colere, qu'on croyoit voir à tout moment prête à ſortir de ſes levres. Son tranſport me fit pitié. Je fis ſigne à mes Compagnons de ſe retirer avec moi, & je lui dis en ſortant: Vous ſçavez à préſent nos ſecrets, Monſieur, nous vous les avons communiqués, afin que vous preniez la peine de les rendre publics. Il n'y a que les crimes, dont on s'obſtine à faire myſtere; & notre conſcience n'en a point à nous reprocher. Il me répondit alors en deux mots, qu'il nous en feroit reconnoître plus d'un, & qu'il trouveroit le moyen de les punir. Nous le quittâmes. Mes compagnons me remercierent vivement de ce que je venois de faire pour eux. Ils me proteſterent qu'ils en étoient plus tranquilles; & je crus reſſentir auſſi le même effet. Nous ne fimes plus difficulté d'aprendre notre aventure à tous ceux qui ſe rencontrerent dans notre chemin. Quelques-uns parurent l'aprouver. D'autres nous témoignerent de la ſurpriſe, ſans nous expliquer leur ſentiment. Nous renouvellâmes nos engagemens mutuels, avant que de nous ſéparer; & pour avoir plus de facilité à prendre nos meſures en commun, nous réſolûmes de continuer à tenir deux fois chaque ſemaine nos aſſemblées dans la prairie;

Je retournai chez Madame Eliot que je trouvai pleine d'impatience à m'attendre. Elle aprouva d'abord la réſolution que j'avois priſe de déclarer tout au Miniſtre, & aux Habitans que j'avois rencontrés. Il lui ſembla pendant quelques momens, comme à moi, que c'étoit un fardeau dont elle ſe ſentoit déchargée. Elle fut la premiere à me dire : Après tout & malgré toutes mes craintes, qu'avons-nous à apréhender du reſſentiment du Miniſtre? quel mal ſa haine nous peut-elle faire ? Ma fille dépend-elle de lui ? Je conſens, moi, qu'elle ſoit votre Epouſe ; & de qui recevra-t-elle des ordres qu'elle doive reſpecter plus que les miens ? Cependant, elle en revenoit malgré elle à ſes inquietudes, lorſqu'elle penſoit au caractere du Miniſtre, & au démêlé qu'elle avoit eu avec lui. Elle trouva même en me faiſant répéter le diſcours qu'il nous avoit tenu, de quoi augmenter ſa crainte ; & elle y découvrit la ſemence de tous les maux qu'il nous préparoit. Il nous avoit parlé de liens & de promeſſes, d'une maniere à nous faire croire qu'il nous regardoit comme engagés à nos Epouſes de hazard. Ciel ! s'écria Madame Eliot après y avoir réfléchi un moment, comment cette obſervation m'a-t-elle d'abord échapé ? Vous verrez, ajouta-t-elle, que ce ſera de cet endroit qu'il compoſera ſon venin, & qu'il lui donnera toute la force dont la haine & la malignité ſont capables.

Nous paſſâmes une partie de la journée à nous entretenir de ſes alarmes. Nous eûmes ſoin de faire ſortir de tems en tems un Domeſtique, pour s'informer de ce qui ſe paſſoit dans l'Habitation, & du tour qu'on y donnoit à notre aventure. Il nous raporta vers le ſoir, que tous les Anciens étoient aſſemblés au Conſiſtoire, à la priere du Miniſtre qui les avoit fait avertir. Il n'y avoit

point à douter que ce ne fût notre affaire qu'on y mettoit en délibération. Les inquiétudes de madame Eliot redoublerent. Angélique ne paroiſſoit point alarmée. Elle étoit tranquille, diſoit-elle, avec ſon amour & ſon innocence. Pour moi, qui connoiſſois trop bien la prudence de ſa mere, pour croire qu'elle ſe troublât mal-à-propos, je penſai que, malgré l'air de confiance que j'avois affecté auſſi juſqu'alors, je devois prendre en ſecret quelques meſures pour notre ſureté. La qualité de chef que mes compagnons m'avoient accordée, ſembloit m'obliger à ce ſoin. Je ſortis pour les aſſembler. Il fallut me dérober adroitement de la maiſon, car madame Eliot & mon épouſe n'auroient point conſenti que je me fuſſe éloigné avant que d'être inſtruit des réſolutions du conſiſtoire. Je les trompai, en les quittant, ſous un faux prétexte. Dieu! quel aveuglement me faiſoit courir à ma perte! Je m'éloignois d'elle pour leur préparer du ſecours; & ma preſence eut peut-être été le ſeul moyen qui eût pu ſervir un moment après mon départ, à les défendre & à les ſecourir.

En quittant la maiſon, j'envoyai un domeſtique chez mes cinq fideles amis, pour les avertir que j'allois les attendre au lieu de nos conférences. Nous étions convenus d'une eſpece de mot du guet, que nous nous faiſions porter dans les occaſions extraordinaires, & qui ſuffiſoit pour nous faire entendre qu'il étoit néceſſaire de nous aſſembler ſur le champ. Ils ne tarderent point à me ſuivre, après l'avoir reçu de ma part. Je les trouvai informés comme moi de l'aſſemblée qui ſe tenoit au conſiſtoire. Ils ne m'en parurent point auſſi émus que je croyois qu'ils devoient l'être. Je les fis ſortir de cette dangereuſe ſécurité, en leur raportant les réflexions que Madame Eliot m'a-

voit fait faire sur le discours du Ministre. Prenons-y garde, leur dis-je, nous sommes engagés dans une affaire sérieuse. Si notre propre intérêt n'a point assez de force pour faire naître nos défiances & nos craintes, tremblons du moins pour nos cheres Epouses. Qui sait à quoi l'animosité du Ministre peut engager les anciens? La plûpart sont des gens simples, & accoûtumés depuis longtems à suivre ses décisions & à les respecter. Voyons, continuai-je, quel parti prendrions-nous si l'on en venoit à la persécution ouverte?

De différens avis qui furent proposés, dont quelques-uns alloient à l'éclat & à la violence, nous crûmes devoir préférer pour la premiere fois le plus pacifique. C'étoit de nous rendre tous ensemble à la salle du consistoire, & de demander en grace d'y être introduits. Nous espérâmes qu'un exposé sincere & naturel de notre conduite pourroit faire impression sur l'esprit des vieillards, & servir, du moins pour le present, de contrepoids aux déclamations du Ministre. Gelin fut chargé d'expliquer nos sentimens & nos intentions. Nous nous hatâmes de retourner sur nos pas. Chacun de nous paroissoit satisfait de cette résolution, qui étoit en effet le parti le plus sage auquel nous pussions nous arrêter. Mais, quelque sagesse & quelque retenue que nous eussions tâché de mettre jusqu'alors dans toutes nos démarches, il étoit arrêté au Ciel qu'elles n'auroient qu'un succès triste & déplorable : l'injustice & la cruauté devoient l'emporter sur la droiture & sur la vertu. Les anciens du peuple, nos Juges, & nos peres, avoient tenu un conseil d'iniquité contre nous. Ils étoient à exécuter notre ruine, tandis que nous les cherchions pour leur présenter nos larmes, & les attendrir en faveur de notre innocence.

Hélas ! qu'il eſt accablant d'avoir été heureux, lorſqu'on eſt condamné à porter le ſouvenir de ſon bonheur au milieu d'un triſteſſe & d'un deſeſpoir ſans remede ! C'eſt de moi qu'on peut dire exactement, que ma félicité n'a guere duré plus d'un jour. Otez de ma vie le tems que j'ai paſſé à eſpérer la poſſeſſion d'Angélique, & cette nuit charmante où je me mis au comble de mes vœux, tout ce qui a ſuivi ou procédé ce court intervale de plaiſir, n'a été qu'un enchaînement de miſeres & d'infortunes. Vous allez entendre le recit des plus funeſtes.

Nous vîmes, en aprochant de l'habitation une foule de perſonnes qui s'empreſſoient de courir vers le même lieu, & qui paroiſſoienr y être attirées par un ſpectacle extraordinaire. Quoique je fuſſe tout occupé du péril de mon épouſe, il ne me vint point à l'eſprit qu'elle pût être intéreſſée dans cet événement. Je doublai néanmoins le pas pour ſatisfaire ma curioſité ; & mon agilité naturelle me fit avancer beaucoup plus vîte que mes compagnons. Je m'informai de ce qui ſe paſſoit. On m'aprit qu'on venoit d'arrêter, par l'ordre des anciens, Angélique Eliot, avec quelques autres filles, & qu'elles avoient été renfermées étroitement dans une même priſon. Je me fis répéter deux fois cette affreuſe nouvelle, que mon ſaiſiſſement m'empêchoit d'abord de comprendre. Mes compagnons étant arrivés après moi, ſe firent raconter la même choſe, & ſe trouverent à peu près dans le même état que moi, après l'avoir entendue. Ils ſe demandoient l'un à l'autre d'un air interdit, ce que nous allions faire, & par où nous devions commencer. Pour moi, je me trouvai ſi opreſſé, que je fus pendant quelques momens dans une impuiſſance abſolue de par-

ler. Enfin, j'embraſſai celui qui étoit le plus proche de moi. O Ciel! m'écriai-je, ô mes chers amis, que dites-vous de ce coup funeſte? Si vous avez pour vos épouſes la tendreſſe que j'ai pour la mienne, ne voulez-vous pas mourir avec moi pour les défendre? Venez, vous m'avez choiſi pour votre chef; je veux que vous me voyez expirer le premier: mais ne me refuſez pas votre ſecours. Malgré ce tranſport, je fis réflexion que nous étions ſans armes. Je ne ſavois même qui il falloit attaquer, ni de quel côté je devois chercher la priſon de mon épouſe. J'aurois pu m'en informer; mais conſidérant qu'une réſolution ſage ne ſauroit être l'effet d'une agitation violente, je crus qu'avant que de rien entreprendre, je devois retourner chez Madame Eliot, & prendre d'elle des informations certaines. Je conſeillai à mes amis d'aller auſſi chez leurs hôtes; & comme le jour tiroit vers ſa fin je leur fis promettre de ſe rendre à la prairie dans l'obſcurité, pour y tenir un nouveau conſeil. Nous nous ſéparames: Je me hâtai juſqu'à perdre haleine. Hélas! c'eſt fait de moi, diſois-je en allant, ma perte eſt trop aſſurée; mais mes ennemis n'en riront pas longtems. Le perfide Miniſtre périra: il ſera le premier objet de ma vengeance. En aprochant du logis, je vis trois hommes qui paroiſſoient ſe promener aux environs. Ils vinrent à moi lorſqu'ils m'eurent aperçu. Je ne me défiai nullement de leur deſſein. C'étoient trois ſupôts du conſiſtoire, qui m'attendoient pour m'arrêter; tandis qu'un pareil nombre exécutoit le même ordre à l'égard de chacun de mes compagnons. Ils m'envelopérent, & quelque vigoureuſe que fût ma réſiſtance, ils me tinrent ſaiſi ſi étroitement, qu'il me fut impoſſible de m'échaper de

leurs mains. Un traitement si indigne me jetta dans un transport qui ne peut être représenté. Je fus moins conduit que traîné vers ma prison. Les efforts que je faisois continuellement pour me dégager, attirerent une foule d'habitans à ma suite. J'invoquai leur secours, en leur représentant l'injustice & la tyrannie du Ministre : ils m'écouterent en silence, sans que je pusse juger quelle sorte d'intérêt ils prenoient à ma peine. Enfin, l'on me fit entrer dans une chambre enfoncée du magasin, où je trouvai deux de mes compagnons qu'on avoit déjà eu le tems d'y conduire. Mes gardes m'y renfermerent avec eux, & se retirerent sans explication.

Ce fut avec Gelin qu'on m'associa, & avec un Anglois nommé *Johnston*. Les trois autres furent aussi renfermés ensemble dans une même chambre. Il me parut que la furie de Gelin ne cédoit guere à la mienne.

Ses premieres paroles furent un horrible serment, par lequel il s'engagea à tirer une vengeance éclatante de l'outrage qu'ils recevoit, & à sortir ensuite de l'Isle avec son épouse, dût-il s'exposer à périr mille fois au milieu des flots. J'étois trop animé moi même, pour condamner son ressentiment ; mais après nous être ainsi soulagés par des plaintes & des menaces, je lui fis faire attention que la difficulté seroit à les exécuter ; & que pour agir en hommes raisonnables, il falloit en chercher des moyens avec un peu plus de tranquillité. Premierement, lui dis-je, il faudroit savoir qu'elles sont les vues du consistoire & du Ministre, en nous faisant arrêter. Que chacun de nous y réfléchisse un moment. Gelin avoit l'esprit vif & pénétrant. Je suis sûr, répondit-il presqu'aussi tôt, qu'ayant dessein de rompre notre mariage, comme le

Miniſtre nous l'a fait preſſentir, ils ont cru devoir s'aſſurer de nous, pour empêcher que nous n'ayons le dernier commerce avec nos épouſes. Ils ne ſe figurent point que nous avons pris les devans, & qu'il n'a rien manqué à notre cérémonie. Si cela eſt, repris je, c'eſt une affaire à terminer en deux mots, en déclarant qu'elles ſont nos épouſes d'effet & de nom. Mais je ne vois point, ajoutai-je, que cette raiſon qui explique fort bien notre captivité, puiſſe ſervir de même à expliquer celle de nos épouſes : pour le but que vous ſuppoſez, il étoit inutile de les faire arrêter avec nous. Gelin ne put répondre à cette objection, quoiqu'il eut raiſonné juſte par raport à nous ; ainſi nos conjectures n'ayant atteint qu'à la moitié de la vérité, il nous fut impoſſible de prendre des meſures auſſi étendues que le malheur qui nous menaçoit. L'unique réſolution à laquelle nous nous arrêtâmes fut de faire avertir un des anciens ; ou le Miniſtre lui-même, que nous avions des choſes d'importance à leur communiquer, & de leur découvrir naturellement que notre mariage étoit hors de leurs atteintes, & que nous n'avions rien omis de ce qui pouvoit le rendre indiſſoluble.

Cette démarche étoit néceſſaire, & elles nous eût réuſſi, ſans doute heureuſement, ſi nous euſſions eu des ennemis moins adroits & des épouſes moins timides : mais le Miniſtre, en formant le plan de ſa vengeance, avoit prévu tout ce qui pouvoit y ſervir ou s'y oppoſer. Il avoit ſenti, comme Gelin ſe l'étoit fort bien imaginé, que le principal obſtacle qui nuiroit à ſes vues, ſeroit la conſommation de notre mariage. C'étoit effectivement pour le prévenir, qu'il avoit ſu perſuader au conſiſtoire de nous

ôter la liberté. Et comme il avoit quelque crainte de s'y être pris trop tard, parce qu'il étoit assez vraisemblable que de jeunes gens qui avoient passé la nuit ensemble n'auroient pas manqué de se satisfaire, son premier soin avoit été de tirer de nos épouses une confession de la vérité. Il s'y étoit pris d'une maniere si adroite & si maligne, qu'au lieu de les engager à s'expliquer avec franchise, il les avoit mis en quelque sorte dans la nécessité de faire une déposition toute favorable à ses desseins. A peine furent-elles renfermées dans leur Prison, qu'il s'y transporta avec quelques vieillards qui devoient servir de témoins. Il leur reprocha d'abord, avec les termes les plus odieux, leur hardiesse à disposer d'elles-mêmes sans le consentement de leurs proches, & sans l'aprobation du consistoire. Il leur fit entendre, qu'une union telle que la nôtre, loin de mériter le nom de mariage, étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, n'ayant rien épargné pour les troubler par la crainte, il ajouta, qu'il comptoit du moins que leur pudeur ne s'étoit point oubliée, qu'elles n'avoient point abandonné l'honneur & la vertu, jusqu'au point de consentir à quelque chose d'indécent dans la prairie. Après voir préparé leur esprit par ce discours artificieux, il leur demanda compte, d'un air juridique, de tout ce qui s'étoit passé entr'elles & nous la nuit précédente. Ces douces & timides créatures furent si embarrassées de cette question, que, moitié par crainte, moitié par modestie, elles déguiserent une partie essentielle de la vérité; & le Ministre ayant pris acte de ce qu'elles avoient nié & confessé, le fit signer sur le champ aux vieillards qui l'accompagnoient. Il vint de là au magasin, & com-

me il nous connoiſſoit Gelin & moi pour les plus fermes & les plus réſolus de notre troupe, il remit à nous voir les derniers. Ce fut une nouvelle ſource de malheurs pour moi; car nos trois compagnons, auxquels il s'adreſſa d'abord, n'étant pas plus capables que nos épouſes de prendre leur réſolution ſans conſeil ou ſans exemple, il les intimida auſſi facilement qu'elles, & tira deux des réponſes qui ne furent guéres moins nuiſibles à nos intérêts.

Nous le vîmes entrer dans notre chambre au moment que nous nous y attendions le moins, & dans le tems que nous nous entretenions encore du deſſein que nous avions pris de le faire apeller. Nous nous fimes violence pour le ſaluer civilement, & pour entendre avec une aparence tranquille ce qu'il avoit à nous dire. Il étoit accompagné de quatre vieillards. Le reſſentiment particulier qu'il avoit contre moi, & le ſouvenir de la réponſe que je lui avois faite quelques heures auparavant, le porterent ſans doute à m'adreſſer d'abord la parole. Je l'avois bien prévu, me dit-il avec un air de raillerie, que votre action ne paroîtroit pas ſi innocente aux yeux du conſiſtoire, que vous vouliez tantôt qu'elle parut aux miens. La témérité & la préſomption ſont ordinaires aux jeunes gens, & je ne vois que trop que vous avez tous les défauts de votre âge. J'eus la force de ne pas repliquer à ce diſcours inſultant. Il continua de me dire, qu'il étoit-là de la part du conſiſtoire, pour entendre de nous plus reguliérement qu'il n'avoit fait à ſa maiſon, les circonſtances de notre aſſemblée nocturne, & le détail d'une entrepriſe auſſi contraire à la religion, qu'à l'honnêteté & aux bonnes mœurs. Gelin ouvrit la bouche pour répondre; mais la crainte que j'avois de

ſa vivacité, me fit hâter de la prévenir. Vos injures, dis-je au Miniſtre, ne changent rien à la juſtice de notre Cauſe; j'eſpére que notre action paroîtra plus innocente aux yeux du Conſiſtoire, lorſqu'elle lui ſera expliquée par un Interprete moins partial & moins paſſionné que vous. Nous ne refuſons pas néanmoins de vous faire le recit des circonſtances de notre mariage, que vous demandez en ſon nom. Elles bleſſent ſi peu la Religion & l'honnêteté, que notre gloire au contraire eſt d'avoir ſçu ménager parfaitement les droits de l'une & de l'autre. Je lui racontai enſuite avec la fidélité la plus exacte, l'ordre que nous avions obſervé dans notre engagement, & je ne manquai point de peſer en particulier ſur le dernier acte de cette tendre cérémonie.

Il rougit en m'écoutant, & lorſque j'eus ceſſé de parler, il ſe tourna vers les Vieillards pour leur demander avec un ſoûris amer, s'il avoit eu tort de leur dire en venant à la chambre où nous étions, qu'il alloit avoir affaire aux plus ruſés & aux plus dangereux de notre bande. Je pénétre votre artifice, continua-t-il en s'adreſſant à moi; mais vous en tirerez peu de fruit. Croyez-moi, n'ajoutez pas l'impoſture au deſordre de vos compagnons, qui ſont plus prudens & plus retenus que vous. La peine que j'eus à concevoir ce diſcours, m'empêcha d'y répondre autrement que par une proteſtation de ſincérité. Chiméres, me dit-il d'un ton mépriſant; & prenant une plume, il écrivit quelques lignes, qu'il fit ſigner aux quatre Vieillards qu'il avoit amenés. Pendant qu'il écrivoit, je demandai à Gelin & à Johnſton s'ils comprenoient quelque choſe à ce qu'ils avoient entendu. Nous conclûmes enſemble qu'il falloit que nos compagnons euſ-

ſent été trompés par adreſſe, ſi l'on avoit tiré d'eux des réponſes différentes des nôtres ; ou qu'ils nous euſſent trahis, s'ils les avoient fait volontairement. Ce fut en vain que nous priâmes le Miniſtre de nous éclaircir davantage, il nous lut ſeulement ce qu'il venoit d'écrire. C'étoit notre dépoſition. Il marquoit qu'elle étoit conforme à celle de nos Epouſes & de nos compagnons, excepté qu'étant plus adroits, nous prétendions contre le témoignage des autres, que notre mariage avoit été conſommé. Cette maniere nette de s'exprimer ayant achevé de m'ouvrir les yeux, je lui dis prenez garde, Monſieur, votre deſſein n'eſt pas droit. Vous allez vous engager dans quelque démarche imprudente. Comptez, ajoutai-je, que je ne vous ai rien déclaré qui ne ſoit certain ; & que, quelques vues qu'aient pu avoir nos compagnons & nos Epouſes en s'expliquant différemment, ils ne refuſeront point de convenir de la vérité en notre préſence. Oui, me répondit-il, quand vous aurez eu le tems de les inſtruire à parler comme vous, & à n'être pas plus ſincéres dans leurs réponſes. Il nous quitta ſans vouloir nous écouter davantage.

Il n'eſt que trop clair, dis-je alors à Gelin, qu'on travaille à nous perdre ; & s'il en faut croire le raport du Miniſtre, nos Epouſes & nos compagnons prêtent des armes contre nous. Il n'y a que le ſecours du Ciel qui puiſſe nous faire ſortir d'embarras, car la force eſt ici de nul uſage, & la juſtice ne paroît guére écoutée au Conſiſtoire. S'il nous reſte quelque eſpérance, c'eſt de faire valoir nos droits dans une Aſſemblée générale de la Colonie. Il faut la demander. Si le Conſiſtoire s'opoſe à une prétention ſi raiſonnable, nos plaintes n'en ſeront que

plus juſtes & plus capables d'emouvoir le peuples en notre faveur, & ſi l'on ſe rend à notre demande, vous êtes éloquent, je ne doute point qu'en expoſant la vérité de notre hiſtoire & en découvrant les malignes intentions du Miniſtre, vous ne mettiez tout le monde dans nos intérêts. Quoique Gelin parut m'écouter, je m'aperçus qu'il ne me donnoit qu'une partie de ſon attention. Cette froideur me ſurprit; elle ne s'accordoit point avec ſa vivacité. Je lui en fis un reproche. Il continua à me regarder en ſilence, d'un air diſtrait, & qui marquoit une profonde rêverie. Enfin, l'ayant preſſé de me répondre: Oui, me dit-il, je ſuivrai volontiers votre avis, & nous demanderons, comme vous dites, une aſſemblée générale. Mais ſi cette tentative ne réuſſit point, je roule un deſſein, ſur le ſuccès duquel vous pouvez vous repoſer plus ſûrement que ſur mon éloquence. C'en eſt trop, continua-t-il en s'animant; on nous traite avec une indignité qui n'eut jamais d'exemple. J'ai eu beſoin de faire des efforts infinis pour imiter votre modération à la vue du Miniſtre, & au diſcours inſultant qu'il nous a tenu; mais comptez que j'ai trouvé le moyen d'humilier ſon orgueil, & de nous faire reſpecter plus qu'on n'a fait juſqu'à preſent dans la colonie. Je le preſſai de s'ouvrir davantage. Il me dit qu'il ſeroit tems de s'expliquer, lorſque le remede qu'il méditoit ſeroit néceſſaire, mais qu'il me l'aſſuroit infaillible, & que nous pouvions nous flatter par avance du plaiſir de ravoir nos épouſes entre nos bras, & nos ennemis à nos pieds. Quelle que pût être ſon idée, je le priai de l'abandonner pendant quelque tems, pour ſe préparer à ſoutenir notre cauſe dans l'aſſemblée générale. Le lendemain nous envoyâmes notre geolier chez le Miniſtre & les

principaux vieillards, pour leur signifier que nous ne reconnoissions point d'autre tribunal que celui du corps entier de la colonie, & pour les prier d'en hâter la convocation. Ils répondirent qu'ils examineroient notre demande. Nous nous persuadâmes si fortement qu'ils n'oseroient la refuser, que nous en devînmes beaucoup plus tranquilles. Gelin s'occupa durant quelques jours à composer sa harangue. Je méditai pendant ce tems-là sur les sujets que nous avions de craindre & d'espérer, ou je m'entretenois avec Johnston de l'inquiétude de nos épouses, & de la tendresse infinie que nous devions à ces cheres personnes, pour prix de leur complaisance & de leur généreuse affection. Elles avoient désavoué les faveurs que l'amour nous avoit fait obtenir d'elles ; mais il nous étoit aisé de juger que c'étoit par timidité & par modestie. Nous soupçonnions même le Ministre de les y avoir engagées par artifice. Pour moi j'étois si sûr du cœur d'Angélique, que je n'apréhendois ni sa froideur ni son changement. Ma plus forte peine étoit causée par son absence, & par la persuasion où j'étois qu'elle souffroit infiniment de la mienne.

Nous passâmes ainsi quatre jours sans être visités de personne, & toujours dans la folle opinion qu'on nous accorderoit la liberté de nous justifier aux yeux de toute la colonie. Le cinquieme jour au matin, le Ministre entra dans notre chambre avec les mêmes anciens qui l'avoient accompagné la premiere fois. Il prit un air doux & obligeant pour nous parler. Je vous aporte, nous dit-il, des nouvelles plus heureuses, sans doute, que vous n'aviez lieu de les espérer. Quelque ressentiment que le consistoire ait eu comme moi de l'irrégularité de votre

conduite, nous avons cru devoir la pardonner à votre jeuneſſe. Nous ſçavons que dans les eſprits bien diſpoſés, la ſageſſe la plus ſolide & la plus conſtante eſt quelquefois le fruit des plus grandes fautes. On n'en goûte que mieux la vertu & le devoir, lorſqu'on y revient après s'en être écarté. Nous oublions donc l'égarement où vous êtes tombés par legéreté & par imprudence. Vous demandiez une Aſſemblée générale; vous connoiſſiez mal vos vrais intétêts : comptez que vous en euſſiez été traités moins favorablement que de nous. Mais votre affaire ne paſſe point les bornes de l'autorité que la Colonie a confiée au Conſiſtoire, & vous devez remercier le Ciel de ce que nous nous en ſommes réſervé la connoiſſance. Ecoutez, ajouta-t-il gravement, la Sentence qu'on vient de porter en votre faveur. Il nous lut enſuite un papier qui contenoit en ſubſtance : Que, de quelque rigueur qu'on eût uſé à l'égard de Guiton dans un cas à peu-près ſemblable au nôtre, le Conſiſtoire avoit jugé à propos de nous traiter avec plus d'indulgence, non-ſeulement en faveur de notre jeuneſſe, mais principalement à cauſe de notre arrivée récente, qui ne nous permettoit pas d'être encore inſtruits parfaitement des loix & des uſages de l'Iſle : Qu'il nous condamnoit donc ſeulement à recevoir avec humilité la correction douce & charitable que le Miniſtre nous feroit publiquement à l'Egliſe, & à expier par trois ſemaines de priſon le ſcandale que nous avions cauſé parmi nos freres : Qu'il nous ſeroit permis enſuite de nous rejoindre à nos légitimes épouſes, à celles qu'il avoit plû à Dieu de nous donner par la voie du ſort, & que nous avions acceptées ſolemnellement à la face du Ciel & de la Terre, pour

vivre dans une douce union avec elles, en époux tendres, en fidèles Proteſtans, & en paiſibles Concitoyens. Que pour ce qui regardoit les ſix filles immodeſtes & ſans vertu, qui avoient abuſé de quelques avantages qu'elles avoient reçus de la Nature pour nous détacher de notre devoir, & pour nous engager à former avec elles des liens profanes qu'elles avoient oſé apeller du nom de mariage, au préjudice de celui que nous avions contracté avec nos ſeules & légitimes épouſes, le Conſiſtoire remettoit à ordonner de leur punition dans ſa prochaine Aſſemblée; & qu'en attendant leurs Sentences, elles continueroient à être reſſerrées dans une étroite priſon, ſans avoir la liberté de parler même à leurs proches & à leurs amis. Tel fut le favorable Arrêt qui nous fut intimé par la bouche du Miniſtre, & de la part du Conſiſtoire. Miniſtre, Conſiſtoire, noms vénérables, maſques ſacrés dont l'injuſtice, la perfidie & la cruauté abuſérent pour notre perte.

Je vous rapporte ce fatal Arrêt preſque dans toute ſon étendue. Ce ne fut pas néanmoins ſur le champ que nous connûmes tout ce qu'il renfermoit de terrible & de foudroyant pour nos cheres épouſes & pour nous; car Gelin eut à peine entendu qu'on y établiſſoit la diſpoſition du ſort comme un mariage légitime par lequel notre véritable mariage ſe trouvoit annullé, qu'il jetta un cri perçant qui empêcha le Miniſtre d'achever. Il n'y eut point de degré, du commencement de ſon tranſport à ſon excès. Jamais la fureur & l'indignation ne s'exprimerent plus vivement. Je le conjurai en vain de ſe modérer dans une conjoncture où il me ſembloit que la violence ne convenoit point encore à nos affaires; je ne pus rien ob-

venir de ce tempérament tout de feu. Il donna mille noms injurieux au Miniſtre ; il lui reprocha ouvertement ſa malignité & ſon hypocriſie. Il ne ménagea point davantage le Conſiſtoire & toute la Colonie ; & joignant les menaces aux reproches & aux injures, il fit ſerment d'employer le fer & le feu pour notre défenſe & pour celle de nos épouſes. Le Miniſtre, que cet emportement avoit d'abord un peu déconcerté, ſe remit ; & ſe ſouvenant ſans doute que nous étions captifs, & qu'il nous étoit plus facile de faire des menaces que de les exécuter : ce fut cette penſée apparemment qui lui inſpira la hardieſſe d'inſulter à notre diſgrace par quelques railleries ameres. Gelin perdant toute conſidération, alloit ſe jetter furieuſement ſur lui, ſi je n'euſſe fait mes efforts pour l'arrêter. Sortez, Monſieur, dis-je au Miniſtre, ſortez, s'il vous reſte quelque ſageſſe, & ne nous mettez pas dans la néceſſité de punir tout à la fois vos artifices & vos inſultes. Il ſortit en nous exhortant malignement à nous ſoumettre à la volonté du Ciel & à l'ordre de nos Supérieurs.

Gelin me fit des plaintes violentes, de ce que j'avois arrêté le mouvement de ſa colere. Je lui repréſentai que c'étoit un bonheur pour nous que j'euſſe conſervé plus de ſang froid & de modération que lui. Croyez-vous, lui dis-je, que j'en ſois moins ſenſible que vous aux indignités qu'on nous fait eſſuyer ? J'ai frémi comme vous en écoutant le Miniſtre ; & le ſoin de ma vie ne m'eût pas empêché de le punir, ſi je n'euſſe eu qu'elle à ménager ; mais n'avons-nous pas des épouſes qui attendent nos ſoins & nos ſecours ? Que deviendront-elles, ſi nous nous mettons imprudemment hors d'état de ſervir à leur défenſe ? Elles tremblent ſans doute du péril où

elles ſont expoſées : combien leurs alarmes vont-elles redoubler, lorſqu'elles aprendront la Sentence du Conſiſtoire ? Ces innocentes victimes n'ont point d'autre reſſource que notre amour & nos promeſſes. Sans doute qu'elles penſent maintenant à nous, qu'elles s'entretiennent de nous, & que ſi elles ſe flattent de quelque eſpérance, c'eſt ſur notre tendreſſe & notre fidélité, ſur notre prudence & notre courage qu'elles croient la devoir établir. Ah ! cher Gelin, ajoutai-je en l'embraſſant, de quel reſſentiment ne ſe rend-on point le maître avec de tels motifs ! & la colere eſt-elle une paſſion qui puiſſe le diſputer un moment à l'amour ? Quoiqu'il m'eût écouté d'abord avec peine, je remarquai que mon diſcours avoit calmé peu à peu ſon émotion. Il convient qu'il avoit manqué de prudence, & comme il aimoit paſſionnément ſon épouſe, les réflexions qu'il fit ſur le danger qui la menaçoit, l'attendrirent juſqu'à lui faire verſer des larmes. Il m'aſſura que ſa colere même n'avoit été qu'un effet de ſon amour. Mais commençant à ſentir que l'emportement exceſſif avec lequel il avoit parlé au Miniſtre, rendroit infailliblement notre Cauſe plus mauvaiſe, il me dit qu'il croyoit qu'il étoit tems d'employer le remede qu'il avoit différé juſqu'alors à m'expliquer. Son deſſein, comme vous allez voir, répondoit à ſon caractere vif & entreprenant.

Il avoit eu la curioſité, peu de jours après ſon arrivée dans l'Iſle, de ſe faire conduire dans toutes les parties du Magaſin, pour obſerver l'ordre & la diſpoſition de ce vaſte bâtiment. Il avoit remarqué que les armes, que les Habitans avoient aportées d'Europe, ſe conſervoient avec ſoin dans un grenier, quoique ce fût le meuble dont on faiſoit le moins d'uſage

dans l'Isle. Elles consistoient en cinquante ou soixante fusils, quantité de pistolets, un assez grand nombre d'épées, & quelques tonneaux de poudre. La porte du grenier ne se fermoit jamais. Celle de notre Prison n'étoit pas assez forte pour résister à nos efforts, si nous entreprenions de l'ouvrir avec violence. Gelin, après avoir fait ces observations, s'étoit imaginé que rien nous étant plus facile que de nous saisir des armes & de la poudre, nous pouvions non-seulement secouer le joug du Ministre & du Consistoire, & nous défendre contre leurs desseins, mais nous rendre même les maîtres absolus de l'Isle, par la terreur des armes à feu. Il n'avoit pas manqué de faire attention que nous n'étions que trois, & qu'un si petit nombre suffiroit difficilement au soutien d'une si grande entreprise : mais son génie fertile lui avoit fourni bientôt une ressource. Premierement, il étoit clair que lorsqu'une fois nous nous serions déterminés à rompre notre Prison, nous n'aurions pas de peine à rejoindre nos trois Compagnons qui étoient renfermés comme dans une chambre du Magasin. Quelque sujet que nous eussions de nous plaindre de leur mollesse & de leur timidité, il n'y avoit nul doute qu'ils ne marquassent plus de courage lorsqu'ils seroient animés par nos exhortations & par notre exemple. Mais la principale espérance de Gelin portoit sur des vues bien plus profondes & plus étendues. J'avoue qu'il leur donna un tour si plausible en me les expliquant, qu'il m'y fit entrer tout-d'un-coup, & que j'admirai dans son projet une justesse de raisonnement dont je ne l'avois pas cru capable jusqu'alors. De quelque sévérité de mœurs, me dit-il, & de quelque zèle qu'on se pique ici à observer les Loix & les déci-

ſions des Anciens, il faut poſer pour principe, que nous avons affaire à des hommes : or des hommes ne ſçauroient renoncer aux ſentimens de la nature. Nos épouſes ont des parens à qui elles ſont cheres ſans doute, & qui ne les voient point expoſées au péril ſans s'intéreſſer pour elles. Ces parens ont des amis & des domeſtiques. Si nous ſupoſons que les ſix familles de nos épouſes aient quatre amis chacune, & chacun de ces amis un domeſtique, voilà déjà cinquante perſonnes ſur la bonne volonté deſquelles nous pouvons compter ; & la moindre choſe que nous puiſſions attendre d'eux, c'eſt qu'ils ne prendront point parti contre nous. Mais qui nous empêche d'eſpérer qu'avec un peu d'adreſſe à les preſſer & à les émouvoir, nous réuſſirons à les mettre dans nos intérêts, & peut-être à les faire ſeconder ce que nous voulons entreprendre pour notre liberté ? C'eſt une commiſſion dont je me charge, ajouta Gelin; & je fais aſſez de fond ſur ce peu d'éloquence que vous m'attribuez, pour ne pas déſeſpérer du ſuccès. Je leur ferai comprendre que, loin d'en vouloir aux Loix ou à la Religion, perſonne ne ſera plus fidèle que nous à les reſpecter ; que nous n'avons point d'autre deſſein que de nous défendre de la tyrannie du Miniſtre, & de garder inviolablement la foi que nous avons donnée à leurs filles ; que notre ſatisfaction & notre repos n'y ſont pas plus intéreſſés que leur propre honneur ; enfin, que nous ſommes leurs enfans, les époux de leurs filles ; & qu'après ces cheres moitiés de nous-mêmes, ils n'ont rien ici qui les touche de plus près que nous. Je ne connois rien au cœur humain, ajouta-t-il, ſi ces conſidérations n'ont pas la force de les ébranler. Je leur expoſerai alors mon deſſein, & je ſuis porté à croire que, loin de

de le condamner, ils prendront ouvertement parti pour nous. Nous nous emparerons ensuite de l'Isle, du Ministre, des Anciens, & nous mettrons dans la Colonie l'ordre qui nous conviendra le mieux.

Tout me parut possible, & même facile dans ce projet. Johnston l'aprouva comme moi; mais nous le regardâmes comme une derniere ressource, à laquelle nous ne devions avoir recours qu'à l'extrêmité. Gelin s'obstinoit à le vouloir exécuter dès le même soir. Il voulut tenter du moins de sortir de notre Prison pendant la nuit, pour aller chez les Parens de nos Epouses, & pour commencer à disposer leurs esprits en notre faveur. Nous y consentîmes. Mais quoique nos portes ne fussent point absolument à l'épreuve des efforts que nous aurions pu faire pour les ouvrir, nous ne pouvions en venir à cette violence, sans que le Geolier s'en aperçût le lendemain. C'eût été nous exposer à nous faire resserrer davantage, & ruiner par conséquent toutes nos espérances. Gelin fut obligé de convenir que toutes les parties de son entreprise devoient être exécutées en même tems, c'est-à-dire, qu'ils ne pouvoient penser à sortir, que la même nuit que nous choisirions pour briser nos portes, & pour nous mettre en possession de la poudre & des armes. Nous lui promîmes qu'elle ne seroit pas long-tems à venir, & nous ne demandâmes à sa vivacité, que le retardement qu'il falloit pour être assurés que le Consistoire persistoit sérieusement à vouloir l'exécution de sa Sentence,

Nous reçûmes le lendemain une nouvelle visite du Ministre. Je priai secretement Gelin de se modérer. Nous attendîmes en silence que notre Ennemi s'expliquât. Sa harangue fut courte. Il nous dit avec douceur, que le jour suivant étoit

un jour de priere publique, auquel toute la Colonie devoit s'assembler à l'Eglise, il croyoit que nous ne refuserions pas de nous y laisser conduire pour nous soumettre à la Sentence du Consistoire. Loin de lui marquer de la répugnance pour cet ordre, nous fûmes charmés de l'entendre parler d'une assemblée publique de la Colonie, & d'aprendre qu'on nous accordoit la liberté d'y paroître. C'étoit le plus ardent de tous nos desirs. Il sortit, content de la promesse que nous lui fimes de nous y rendre avec joie. Effectivement nous nous félicitâmes de cet événement qui renouvelloit nos anciennes espérances. Gelin avoit préparé un discours fort touchant, qu'il se proposoit d'adresser au Peuple. Nous ne doutâmes presque point qu'il ne produisît quelque heureux changement en notre faveur. Il nous parut même surprenant que le Ministre n'eût point fait cette réflexion ; & nous en remerciâmes le Ciel, comme d'un présage favorable qui nous annonçoit une meilleure fortune. Cependant je reçus avant la fin du jour une nouvelle qui empoisonna ce court moment de satisfaction. Le Geolier entra dans notre chambre, & m'ayant pris en particulier, il me dit que, par considération pour Madame Eliot, il s'étoit chargé de me rendre une Lettre de sa part. La voici, me dit-il en me la donnant ; mais promettez-moi que le service que je vous rends n'ira jamais à la connoissance du Ministre. Je le lui promis, & je jugeai, par sa crainte, de l'autorité que cet homme impérieux s'étoit acquise dans la Colonie, pendant qu'il sembloit affecter d'y établir la plus parfaite égalité. J'ouvris la Lettre de Madame Eliot : chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le cœur. Cette Dame m'y parloit d'abord d'elle-même, comme de la plus malheureuse de toutes les Meres. Elle pas-

soit ensuite à me reprocher mon infidélité pour sa fille. Le bruit s'en étoit en effet répandu sur le raport du Ministre qui avoit donné cette explication à l'air honnête & tranquille avec lequel nous lui avions promis de nous rendre le lendemain à l'Eglise. Malgré cette accablante opinion, Madame Eliot me marquoit encore de la tendresse jusques dans le tour de ses plaintes & de ses reproches. Cruel Bridge, me disoit-elle, vous abusez donc de la bonté de la Mere, & de la foiblesse de la fille ! Que vous avions-nous fait l'une & l'autre ? Hélas ! que pouvons-nous nous reprocher, que de vous avoir trop aimé ? Enfin, elle finissoit d'une maniere encore plus triste, en m'aprenant que le Consistoire, par une horrible Sentence qu'il venoit de porter contre nos Epouses, les avoit condamnées à être exposées publiquement à la sortie de l'Eglise avec différentes marques d'ignominie, & à essuyer pendant une heure les regards & les injures de tous les Habitans de la Colonie. O Gelin ! m'écriai-je tout tremblant après cette funeste lecture : ô Johnston ! c'est à présent qu'il faut mourir ou sauver nos pauvres Epouses. Je leur donnai ma lettre à lire, tandis que je m'abandonnois aux cris & aux plaintes. Ils se joignirent bientôt à moi dans cette triste occupation. Gelin étoit transporté jusqu'à s'arracher les cheveux. Il se précipita vers la porte, pour la rompre, en se tuant de répéter : courons aux armes, mes chers Amis, ne perdons pas un moment. Hélas ! je suis sûr que nous y serons trop tard. Le bruit qu'il faisoit ayant servi à me rappeller un peu à moi-même. Je le priai de s'arrêter. Nous sommes, lui dis-je au moment décisif de tout notre bonheur, & peut-être de notre vie. Au nom de Dieu, cher Gelin, ne nous perdons pas par des transports imprudens. Mon

intérêt est le même que le vôtre ; il n'y a rien à quoi je ne sois disposé pour vous seconder, ou pour vous servir de guide : mais tâchons de recueillir nos esprits, & de prendre, s'il se peut une résolution qui nous conduise à quelque chose d'assuré. Il recommençoit toujours à dire, qu'il n'y avoit rien d'assuré que le parti de recourir aux armes, & de nous venger par la mort de tous nos ennemis. Cependant, je réussis à lui faire reconnoître qu'il falloit du moins attendre la nuit; que le jour pouvoit nous trahir ; & qu'il étoit même surprenant que le Géolier, qui ne faisoit que sortir de notre chambre, en fût déjà assez éloigné pour n'avoir pas entendu le bruit que nous venions de faire. Je l'engageai ainsi dans une délibération moins tumultueuse, & je le fis consentir à prendre chacun de notre côté quelques momens pour digérer nos pensées, avant que de nous les communiquer.

Nous nous retirâmes tous trois dans différentes parties de la chambre : nous y passâmes environ un quart-d'heure à méditer. Nos seuls soupirs interrompoient notre silence. Enfin Gelin, fatigué de cette contrainte, s'écria, que nous cherchions inutilement une voie plus sûre que celle des armes, & qu'il n'en vouloit point d'autre. Je crois, lui répondis-je, que c'est effectivement la seule qui nous reste : mais comme elle est sans retour si nous la prenons hautement, & qu'après avoir levé une fois le masque, il n'y a plus de paix ni de réconciliation à espérer avec le Ministre & les Anciens, & il seroit à souhaiter que nous pussions la prendre en gardant des mesures. Ne pourrions-nous pas nous armer, par exemple, sans laisser voir nos armes ? Nous nous mettrons ainsi en état d'en faire usage si nous sommes contraints d'en venir à cette extrêmité ; & nous ne serons pas mê-

me soupçonnés de les avoir prises, s'il arrive que votre harangue produise sur le Peuple l'effet dont nous nous flattions il y a quelques momens. L'impatient Gelin rejetta d'abord cette proposition.

Ne me parlez plus de harangue, me dit-il, ni de mesures ou de ménagemens. Tous vos adoucissemens nous seront plus funestes que mes vivacités. Aux armes, aux armes! c'est à coups d'épée & de fusil, que je veux demain m'expliquer. Je laissai à ce transport le tems de se dissiper, & connoissant déjà assez bien son caractere pour sçavoir le ménager, je lui representai, comme je le pensois dans le fond, qu'il nous seroit infiniment plus glorieux & plus agréable de ne devoir le succès de nos desirs qu'à la force de son éloquence & à la justice de notre cause, qu'à la violence des armes. Le Peuple se remue facilement, ajoutai-je. Notre jeunesse, celle de nos Epouses, la douceur & l'honnêteté avec laquelle nous nous sommes conduits depuis notre arrivée dans l'Isle, tout parle en notre faveur. Je suis persuadé que nous triompherons de tous les efforts du Ministre. Or il seroit extrêmement triste, qu'ayant tant d'espérance de réussir par une voie tranquille, nous en prissions une qui va mettre infailliblement toute la Colonie en feu, & qui nous empêchera nous mêmes de vivre jamais en repos dans cette Isle. J'ajoutai quelques autres raisonnemens de cette nature, qui firent enfin l'impression que j'espérois sur Gelin.

Je m'étois convaincu moi-même de leur solidité, pendant le quart-d'heure que j'avois employé à réfléchir. S'il étoit certain que le Consistoire eût publié sa Sentence contre nos Epouses, tous nos efforts ne pouvoient point empêcher qu'elle ne l'eût été: il ne s'agissoit plus que d'en arrêter l'exécution. Je me promettois beaucoup de la haran-

gue de Gelin, & de la bonne disposition de l'Assemblée qui étoit composée en partie des parens & des amis de nos Epouses. L'autorité souveraine résidant dans le Corps de la Colonie, toutes les Sentence du Consistoire pouvoient être abrogées en un moment. Si avec les efforts de Gelin, & la justice de nos droits, nous étions assez malheureux pour ne rien obtenir, j'étois résolu d'être le premier à recourir aux armes; & je ne doutois nullement qu'un seul homme, le pistolet à la main, ne fût capable d'écarter une populace désarmée qui avoit passé vingt ans sans entendre le bruit de la poudre. Mon projet étoit donc de prendre le tems de la nuit pour sortir de notre prison, & pour nous armer chacun de deux pistolets. Je ne craignois plus que le Geolier s'aperçût au matin de la violence qu'il nous falloit faire à la porte, je me croyois le maître de sa discrétion depuis qu'il m'avoit remis la Lettre de Madame Eliot: & qu'il m'avoit conjuré si instamment de n'en laisser rien sçavoir au Ministre; sans compter qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'il pût former le moindre soupçon du dessein qui nous auroit fait sortir de notre chambre. Je communiquai ce plan à Gelin & à Johnston. Ils l'aprouverent. Nous attendîmes impatiamment le tems de l'exécuter.

Il arriva. Nous avions de la lumiere pour nous éclairer. La serrure de notre porte ne résista pas long tems à nos efforts réunis. Elle fut brisée sans que le désordre parut considérable. Nous montâmes au magasin d'armes. Nous y trouvâmes des pistolets en bon état: nous choisîmes ceux qui pouvoient tenir commodément dans nos poches; & nous en prîmes avec les nôtres, trois paires pour nos compagnons. En considérant les fusils & les autres armes à feu

que nous laissions après nous, il me tomba dans l'esprit, que, pour assurer davantage le dessein que nous étions à la veille d'exécuter, il eût fallu trouver quelque moyen de rendre tant d'armes inutiles à ceux qui les voudroient employer contre nous. J'étois d'avis que nous employassions le reste de la nuit à démonter les batteries, & que nous les cachassions dans quelque endroit où elles ne pussent être trouvées facilement : mais Gelin fit une réflexion qui nous épargna cette peine. Au moment, dit il, que nous serons forcés d'en venir aux armes, il suffira qu'un seul des nôtres se détache pour retourner promptement au magasin, & en garder l'entrée jusqu'à ce qu'il nous voie paroître. Nous nous y retirerons sans doute, puisque nous n'avons point d'autre lieu où nous puissions conduire plus sûrement nos epouses. Nous y serons les maîtres, non-seulement de la poudre & des armes, mais encore de toutes les provisions de l'Isle ; & en état par conséquent de donner la loi de toutes manieres à nos ennemis. Cet avis nous parut d'une si grande utilité, qu'il attira nos louanges & nos remerciemens à Gelin. Nous descendîmes après avoir préparé nos armes, & nous être munis d'une provision de poudre. Il ne nous restoit plus qu'à chercher le moyen d'entretenir un moment nos trois compagnons. Nous avions non-seulement des pistolets à leur mettre entre les mains, mais des reproches & des exhortations à leur faire. Il nous fut aisé de trouver leur prison, & de leur faire entendre notre voix au travers de leur porte. Le seul embarras étoit à leur donner leurs armes. Nous les animâmes tellement par nos discours, que ne pouvant se priver plus long-tems du plaisir de nous em-

braſſer, ils n'attendirent pas que nous les preſſaſſions de faire à leur porte ce que nous avions fait à la nôtre. Elle fut enfoncée en un inſtant. Ils répandirent des larmes de joie, en ſe jettant entre nos bras. J'uſai de l'autorité de chef qu'ils m'avoient accordée, pour leur reprocher la foibleſſe avec laquelle ils s'étoient laiſſés ſurprendre par le Miniſtre. Ils aporterent pour excuſe, la crainte qu'ils avoient eue de s'avancer trop en faiſant des aveux dont ils apréhendoient les conſéquences. Je leur fis ſentir combien leur malheureuſe timidité nous avoit été pernicieuſe. Ils ſe confeſſerent coupables, & ils nous prierent de pardonner leur faute à la droiture de leur intention. Je ne doute point qu'ils ne fuſſent en effet droits & ſinceres: mais ils étoient d'un caracte ſi lent & ſi timide, que j'en avois toujours eu quelque défiance. L'avenir n'acheva que trop de la juſtifier. Nous les quittâmes, après leur avoir expoſé le détail de nos projets, & nous être aſſurés de leur conſtance & de leur fermeté par le renouvellement de toutes leurs promeſſes. Je leur conſeillai de répondre naturellement au Geolier, lorſqu'il trouveroit leur porte briſée, qu'ils s'étoient ſervis de ce moyen pour ſe procurer la ſatisfaction de nous voir & de nous entretenir.

Le jour qui nous ſembloit devoir décider de notre deſtinée ayant enfin commencé à luire, nous conjurâmes Gelin de ſe ſouvenir, qu'avec ſes intérêts, il avoit à défendre ceux de cinq chers amis, qui remettoient leur bonheur & leur vie entre ſes mains. Il n'avoit pas beſoin de cet avertiſſement pour s'animer. L'heure vint d'aller à l'Egliſe. Quelques anciens s'étant aſſemblés à notre priſon pour nous ſervir de gardes & de conducteurs, nous les ſuivîmes ſans

balancer, & nous affectâmes un air tranquille & satisfait, pour prévenir jusqu'aux moindres soupçons. Je portois néanmoins dans le cœur un poids de douleur secrete, qui n'étoit pas tant causée par l'incertitude de mon sort & de celui de mon épouse, qui étoit sur le point de se fixer heureusement, que par le déplaisir mortel que je ressentois en me representant l'inquiétude de Madame Eliot. J'avois été tenté la veille de faire un mot de réponse à sa lettre, pour me plaindre de l'injuste opinion qu'elle avoit de moi, & pour l'assurer de la constance de mes sentimens; mais Gelin & Johnston m'en avoient détourné; par une crainte excessive de quelque trahison du geolier qui eût pu nuire à notre entreprise. Je la cherchai des yeux en arrivant à l'Eglise. Je ne l'aperçus point. J'appris ensuite qu'elle étoit demeurée à sa maison, & qu'elle y étoit dangereusement malade d'un excès de tristesse & d'abattement. Nous fûmes introduits au milieu de l'Eglise, où la plus grande partie des habitants étoit déjà assemblée. On nous y avoit preparé un banc particulier, vis-à-vis d'un autre qui étoit destiné pour ces filles odieuses dont on vouloit faire nos épouses. Elles y furent amenées un moment après nous. Nous les saluâmes honnêtement. Notre civilité fut remarquée de tous les assistans, & nous eûmes lieu de juger par les différentes marques de contentement ou de chagrin que nous aperçûmes sur les visages, de quelle maniere chacun étoit disposé par raport à la cérémonie qu'on attendoit. Le Ministre ne tarda point à paroître. Nous étions incertains si nos cheres épouses viendroient faire partie de cet étrange spectacle, & nous n'osions nous en informer. Quelqu'empressement que j'eusse de revoir la mienne, je

ne sçavois si je devois souhaiter qu'elle parût aux yeux du public & de son orgueilleuse rivale, avant que notre sort fût éclairci ; mais le Ministre ayant commencé la priere sans penser à elles, je jugeai qu'il se proposoit de les laisser en prison ju qu'à l'heure marquée pour leur ignominie. Aussi tôt que les prieres ordinaires furent achevées, le Ministre monta en chaire. C'étoit le moment décisif. Mes compagnons se sentirent sans doute aussi émus que moi, & toute l'assemblée ne paroissoit pas plus tranquille. Nous étions convenus que, pour ôter à notre action tout air de legéreté & d'emportement, Gelin ne commenceroit à parler que lorsque le Ministre auroit fini. Nous appréhendions peu l'effet de son discours ; nous comptions sur la force de celui de Gelin pour le détruire. Il nous sembloit que nos raisons n'avoient besoin que d'être exposées, pour se faire approuver.

Le Sermon roula sur les devoirs d'un mariage chrétien. Le Ministre les expliqua fort éloquemment ; mais il n'entra dans aucune aplication particuliere. Il n'y eut que sa peroraison qui nous fut adressée directement ; elle étoit composée pour nous. Il nous rapella d'abord par des figures pompeuses, le jour auquel il prétendoit que nous avions engagé notre foi dans le même lieu. Il le traita de jour à jamais mémorable, par une cérémonie si auguste & si sainte. Quels fruits toute la Colonie n'en avoit-elle pas attendu ? Mais l'esprit ennemi du bien, qui exerce particulierement sa séduction & sa tyrannie sur les jeunes gens, avoit rompu le cours d'une si douce espérance ; il avoit soufflé dans nos cœurs un amour déréglé, qui étoit capable de produire tous les effets de la haine ; c'est-à-dire le trouble, la division, la ruine de cette

heureuſe paix qui avoit fait juſqu'alors un ſéjour ſi aimable de leur Iſle. Graces à la protection du Ciel, le mal ſe trouvoit arrêté dans ſa ſource; mais le péril avoit été extrême, & c'étoit un miracle de la Providence de l'avoir détourné dès ſa naiſſance, en nous ramenant ſi promptement au devoir, qu'on auroit bientôt peine à ſe ſouvenir que nous nous étions écartés. J'aurois pardonné au Miniſtre de parler de notre mariage comme d'un déſordre, & de notre ſilence comme d'une marque de repentir, s'il ne fut point ſorti de ſes bornes modérées, mais, ſous apparence de nous traiter avec douceur & de vouloir nous ménager en diminuant notre faute, ſa haine envenimée contre Madame Eliot, trouva adroitement le moyen de ſe ſatisfaire. Il fit remarquer qu'il étoit aiſé de reconnoître à la douceur de notre air & de nos manieres, que nous avions reçu de la nature un caractere excellent, & que nous ne ſerions point entrés dans une voie d'égarement, ſi nous euſſions été ſans guide, ou ſi n'en euſſions eu que de vertueux & de fideles. Mais où eſt l'homme ſage, ajouta-t-il, qui réſiſtera aux artifices & aux inſinuations d'une femme ſans vertu, qui ſe fait une étude de le ſéduire? Sexe dangereux & capable de tous les excès, lorſqu'il s'écarte une fois de la pudeur & de la modeſtie! s'il ne nomma pas Madame Eliot après cet exclamation zèlée, il la déſigna ſi bien en parlant de ces meres foibles qui prennent part aux déſordres de leurs filles par une indulgence criminelle, & trop ſouvent par leurs conſeils, lorſque l'âge ne leur permet plus de le faire par leurs exemples, que toute l'aſſemblée témoigna par un murmure de mécontentement, qu'elle entendoit le ſens de cette ſatyre, & qu'elle ne l'a-

prouvoit point. Madame Eliot étoit une femme respectable par mille excellentes qualités. Une accusation comme celle du Ministre, hazardée sans preuve & sans vraisemblance, produisit un effet tout contraire à ses vues malignes; elle inspira de la compassion pour cette vertueuse Dame qu'on maltraitoit si injustement dans son absence, & elle disposa peut-être le peuple à regarder notre cause d'un œil plus favorable. Quoique je m'aperçusse fort bien de ce qui se passoit à notre avantage, & que je le prisse pour un heureux augure; ce ne fut pas sans effort que je me rendis assez maître de mon ressentiment pour écouter cet injurieux discours jusqu'à la fin. Le premier mouvement de mon indignation me fit porter la main sur un de mes pistolets, & j'aurois peut-être oublié que j'étois dans une Eglise, si je me fusse souvenu que l'intérêt de Madame Eliot demandoit que je lui sacrifiasse cette ardeur de la venger.

Lorsque le Ministre eut cessé de parler, & qu'il parut prêt à descendre pour achever la cérémonie à laquelle il sembloit nous croire disposés, Gelin leva la voix modestement. Vous trouverez bon, Monsieur, lui dit-il, que j'ajoute quelques mots à votre éloquente harangue, & que je rende compte moi-même à l'assemblée de mes sentimens & de ceux de mes compagnons. Cette nouvelle scene, à laquelle personne ne s'attendoit, excita une rumeur confuse, chacun tâchant de s'aprocher, & marquant autant de surprise que de curiosité. Gelin, loin de se déconcerter, n'en parut que plus animé à prendre le ton & les graces qui convenoient à son discours. Je lui conseillai de monter sur le banc où nous étions assis, pour être entendu plus facilement de tout le monde. Son Exorde fut sim-

ple ; mais cette ſimplicité renfermoit beaucoup d'art. Il fit entendre d'abord, que ſon deſſein étoit d'expoſer naturellement à la Colonie toutes les circonſtances de la conduite que nous avions tenue depuis que nous avions été admis dans l'Iſle, perſuadé, ajouta-t-il, que s'il nous étoit échapé quelque déſordre ou quelque foibleſſe, notre âge & l'innocence de nos vues nous attireroient de la bonté des Habitans beaucoup plus de compaſſion, que de colere & de haine. Cette maniere ambiguë de préparer ſes auditeurs eut l'effet qu'il en avoit attendu. Elle empêcha le Miniſtre de troubler ſon diſcours ; parce que ne lui découvrant point notre véritable deſſein, elle lui donnoit lieu de croire que nous entrions dans ſes vues, & que c'étoit ſans doute le repentir qui nous alloit arracher l'aveu de nos fautes. Elles ne réuſſit pas moins à l'égard des Habitans ; car, en les laiſſant incertains ſi nous allions nous opoſer ou nous ſoumettre à la Sentence du Conſiſtoire, elle les empêchoit de former ces premiers préjugés qui naiſſent preſque toujours pour ou contre un accuſé, lorſqu'il ſe prétend innocent, ou qu'il ſe reconnoît coupable ; Gelin s'étoit bien promis, qu'agiſſant enſuite ſur des cœurs qui ſeroient comme ſuſpendus, il auroit l'adreſſe de nous les concilier inſenſiblement, par une expoſition adroite & touchante de l'équité de notre Cauſe & de l'injuſtice de nos ennemis. Il raconta donc ſans affectation, ce que nous avions penſé de la cérémonie du ſort, lorſqu'elle nous avoit été propoſée la premiere fois ; les Conférences que nous avions tenues enſemble ſur cette importante matiére ; quelle répugnance nous nous étions ſentie à obéïr ; avec quel courage néanmoins nous avions cru devoir faire violence à nos inclina-

tions, pour donner à la Colonie une preuve de notre respect & de notre docilité. Il confessa qu'à ce motif, il s'étoit joint un peu d'espérance que le Ciel récompenseroit notre soumission, en dirigeant le sort favorablement pour nos desirs, que cette pensée nous avoit soutenus jusqu'au moment de la cérémonie, & qu'on avoit pu juger de notre sincérité, par l'air tranquille avec lequel nous avions paru d'abord à l'Eglise; mais que les personnes attentives avoient pu remarquer au changement de nos visages, qu'il s'en étoit fait tout d'un coup un très considérable dans nos cœurs; que les desseins de Dieu ne se déclarant jamais plus sensiblement que par ces mouvemens indélibérés auxquels la volonté de l'homme ne contribue de rien, nous les avions expliqués dans le sens le plus naturel, c'est-à-dire, comme une marque que le Ciel nous destinoit à épouser les jeunes personnes pour lesquelles il nous inspiroit tout-d'un-coup la plus vive affection; que nous nous étions flattés pendant quelques momens, que cette disposition seroit confirmée par le sort; mais que l'ayant trouvé contraire à nos desirs, nous n'avions pas été les maîtres de revenir à l'indifférence, en effaçant de notre cœur les premieres impressions qu'il avoit reçues, que nous n'avions fait que nous prêter sans goût & sans attention au reste de la cérémonie; que loin de penser à contracter quelque engagement avec les filles que le sort nous avoit presentées, nous avions eu besoin de rapeller toute notre presence d'esprit, & la considération de ce que nous devions à leur mérite & à la presence de l'Assemblée, pour leur donner par un embrassement le seul témoignage qu'elles devoient attendre désormais de notre estime; que nos sentimens s'étoient assez déclarés par le de-

ai que nous avions demandé avec tant d'instance, & que nous avions paru si contens d'obtenir. Gelin ajouta, que le mariage supposant un consentement de volonté, nous n'avions donc pu nous regarder comme libres en sortant de l'Eglise ; que nous avions toujours raisonné sur ce principe, & que nous étant assemblés immédiatement après la cérémonie pour délibérer en commun sur les intérêts de nos cœurs, il nous étoit si peu tombé dans l'esprit qu'on pût nous croire engagés, que cet article n'avoit pas même eu de part à nos délibérations ; que nous n'avions été arrêtés que par la crainte de déplaire peut-être à la Colonie, en disposant de nous mêmes autrement qu'elle n'avoit paru le souhaiter ; mais que cette crainte avoit bientôt fait place à l'espérance, lorsque nous étions venus à penser qu'on ne nous avoit point fait venir d'Europe pour nous rendre malheureux, & que la religion, la douceur & l'équité étant les qualités dominantes des habitans de l'Isle, ils ne nous contraindroient jamais par violence, à prendre un parti opposé à nos inclinations. Notre orateur assura l'assemblée, que c'étoit sur ce fondement que nous avions formé le plan d'un innocent artifice, dont le but avoit moins été de tromper la Colonie, que d'épargner à elle & à nous d'inutiles explications, qui eussent fait traîner en longueur l'exécution de nos desirs. Il raporta la maniere dont chacun de nous s'y étoit pris pour arriver au terme que nous nous étions proposé ; les difficultés que nous avions eues à surmonter pour nous faire écouter de nos épouses, & pour ébranler leur modestie ; les raisons par lesquelles nous avions réussi à les convaincre qu'elles pouvoient se donner à nous sans la blesser ; l'ordre & les mesures de sagesse & de vertu que

nous avions gardées la nuit de notre engagement. Enfin, il répéta jusqu'à la formule du serment que nous avions prononcé pour nous unir; elle étoit conçue, comme j'ai dit, en termes si forts & si expressifs, qu'ils en avoient quelque chose d'effrayant. Je remarquai, que l'impression qu'ils produisirent sur l'assemblée nous étoit favorable, & comme Gelin alloit entrer dans la partie la plus touchante de son discours, je ne doutai point qu'il n'achevât de mettre à la fin tous les assistans dans nos intérêts.

En effet, changeant le ton simple & indéterminé qu'il avoit gardé jusqu'alors, fit bientôt sentir à ses auditeurs, que l'éloquence est un don de la nature, qui n'est attaché ni à l'âge, ni à la robe & à la profession. Ses gestes, son attitude, l'air de ses yeux & de son visage, tout devint expressif & animé dans sa personne. Il s'affligea, il s'attendrit, il parut éprouver tour à tour toutes les passions qu'il vouloit inspirer. Il ne s'emporta point en invectives contre le Ministre: mais il représenta si vivement la malignité de sa conduite, il la mit si bien en contraste avec notre ingénuité & notre innocence; il fit une peinture si touchante des charmes de nos épouses, de leur vertu, de leur modestie, & de la tendresse infinie que nous ressentions pour elles; enfin, il donna un tour si révoltant & si odieux à la violence dont on avoit usé à notre égard, & sur-tout à l'horrible Sentence qui avoit été portée contre ces cheres & malheureuses moitiés de nous-mêmes, que le plus barbare Américain n'auroit point entendu son discours sans émotion. A la fin, comme s'il fût revenu à soi, après s'être laissé emporter par son ardeur: Ah! chers concitoyens, ajouta-t-il d'un air tendre

& pénétré, vous qui paroiſſez touchés de notre infortune & de la grandeur de nos peines, nous y laiſſerez-vous ſuccomber ſans compaſſion ! C'eſt à vous que notre innocence a recours ; c'eſt à votre Tribunal qu'elle apelle : Nous n'avons ici ni peres tendres, ni freres affectionnés, dont nous puiſſions implorer le ſecours. Nous les avons abandonnés pour venir habiter cette Iſle avec vous ; s'il nous reſte quelque reſſource, elle n'eſt plus que dans les amis de la juſtice & de la vertu. Hélas ! ne nous avoit-on pas dit que vous faiſiez tous profeſſion de l'être ? n'eſt-ce pas ici ce ſéjour tranquille, où l'on nous a promis tant de ſatisfaction & de bonheur ? Quel autre motif avons-nous eu pour abandonner notre Patrie, que l'eſpoir de mener parmi vous une vie paiſible & vertueuſe, & d'y être ſans ceſſe animés par vos exemples ? Les douceurs qu'on nous a fait eſpérer, n'étoient donc que de l'oprobre, des empriſonnemens, de la violence, & le déſeſpoir accablant de nous voir ravir ce que nous avons de plus cher ? Ah ! croyez-vous qu'on nous le raviſſe, ſans avoir commencé par nous ôter la vie ? Nous a-t-on cru capables de renoncer à nos épouſes, avant que d'avoir verſé tout notre ſang pour nous défendre ? Non, non, ne vous promettez ni notre ſéparation, ni le ſpectacle de leur honte qu'on nous prépare ; il n'y a que notre mort qui puiſſe aſſurer l'exécution de cette Sentence barbare. N'ayez point honte de nous la donner, ſi vous n'en avez point de déshonorer nos cheres épouſes : vous mettrez par-là le comble au triomphe de nos ennemis. Mais pourquoi ſouilleriez-vous vos mains dans notre ſang ? Que vous avons-nous fait ? Quelle offenſe avez-vous reçue de nous ?

Si notre droiture & notre invincible attachement pour nos épouſes ſont des vertus qui vous déplaiſent, laiſſez-nous quitter votre Iſle, nous fuirons avec les Compagnes de notre ſort, nous irons chercher des climats où l'on ne faſſe point un crime de la conſtance & de la fidélité. Accordez-nous ſeulement une chaloupe, nous ne vous demandons ni voiles, ni gouvernail ; la vertu & l'Amour nous rendront tranquilles au milieu des mers ; nous n'avons point beſoin d'autres guides. O chers Concitoyens ! ne rejettez point nos prieres, ne vous endurciſſez point contre nos pleurs. Voyez à qui nos triſtes prétentions ſe réduiſent ! Nous vous demandons la mort, ou la liberté de l'aller chercher avec nos épouſes dans ce vaſte Océan qui environne votre Iſle.

Il étoit tems que Gelin achevât ſon diſcours. Le bruit qui commençoit à s'élever dans l'Aſſemblée n'auroit plus permis de l'entendre : chacun paroiſſoit ému, comme s'il eût eu de l'inquiétude pour une perſonne chere dont il eut apréhendé la perte. On parloit de tous côtés avec chaleur ; & quoique perſonne ne ſe fit entendre diſtinctement, il étoit aiſé de voir que tout ce mouvement ſe faiſoit en notre faveur. J'étois toujours auprès de Gelin ; je lui dis ſans perdre de tems : Votre diſcours a produit ſon effet ; mais ſi vous n'ajoutez quelques mots qui puiſſent déterminer le peuple à s'expliquer hautement, je crains que perſonne n'oſe lever la voix & ſe déclarer pour nous. Gelin, qui n'avoit pas beſoin de préparation pour s'exprimer facilement, reprit auſſi-tôt : je vois, chers Concitoyens, que le Ciel n'abandonne point notre innocence, puiſqu'il vous inſpire en notre faveur les ſentimens qui ſe déclarent dans vos yeux &

sur vos visages. Mais songez, que ce n'est point assez de nous plaindre ; il faut nous secourir. Vous sçavez que c'est dans votre Assemblée, que réside l'autorité souveraine ; n'annullez vous pas la cruelle Sentence qui a été prononcée contre nos épouses, & ne leur rendez-vous pas la liberté? Il eut à peine fini ce dernier mot, qu'on entendit retentir de toutes parts dans l'Eglise, *Liberté, Liberté, la Sentence est nulle.* La joie inexprimable que nous ressentîmes tout d'un coup, nous rendit pendant quelques momens si incapables de reflexion, qu'elle nous fit commettre une faute irréparable. Trop occupés de l'heureuse délivrance de nos cheres épouses, nous ne pensâmes point à profiter sur le champ de la bonne volonté du Peuple, pour en obtenir de même la confirmation de notre mariage. Le Ministre sentit plutôt que nous notre imprudence, & sa malignité en profita habilement. Il avoit joué un personnage fort embarrassant, pendant la derniere partie de la harangue de Gelin, & dans le tems que le Peuple nous accordoit la liberté de nos épouses. Tout le monde paroissant si déclaré pour nous, il n'avoit pas osé ouvrir la bouche, ni donner même la moindre marque de mécontentement. Mais lorsqu'il se fut aperçu que nous négligions la partie de nos intérêts qu'il avoit le plus à cœur de détruire, je veux dire l'article de notre mariage ; il se hâta de nous ôter le pouvoir d'y revenir, en congédiant aussi-tôt le peuple. Il affecta même de le faire d'une maniere obligeante pour nous : Allez, dit-il à l'Assemblée ; ne laissez point un moment davantage ces pauvres filles dans leur prison, puisque vous avez jugé à propos de leur rendre la liberté. Tout le monde s'empressa de sortir pour les aller délivrer ;

& notre aveuglement fut tel, que nous ne fîmes pas même alors l'attention que demandoient les circonſtances, & la néceſſité de nos affaires.

Il ne demeura dans l'Egliſe avec nous, que les Anciens du Conſiſtoire & le Miniſtre. Nous ne tardâmes point à nous apercevoir de la faute que nous avions commiſe, & nous la déplorâmes amérement, tandis que le Miniſtre s'entretenoit avec les Anciens. Comme il nous avoit empêchés de ſortir avec la foule, nous nous attendions bien qu'il avoit quelque nouvel ordre à nous intimer; mais nous étions fort éloignés de prévoir que ce ſeroit celui de retourner en priſon, ou plutôt de nous y laiſſer conduire. Nous étions ſans contredit les plus forts indépendamment de nos armes que nous tenions cachées avec ſoin; & l'on conçoit bien que douze ou quinze Vieillards n'auroient point entrepris de faire violence à ſix jeunes gens réſolus. Ce fut cette penſée même qui nous empêcha de nous emporter contre eux, en recevant leur ordre par la bouche du Miniſtre. Je ne demandai qu'un moment, pour parler à part à mes Compagnons. Notre folie, leur dis-je, eſt extrême d'avoir oublié le plus eſſentiel de nos intérêts, mais dans l'état où ſont les choſes, nous en commettrions encore une plus grande en refuſant de retourner au magaſin. Il faut eſpérer que l'occaſion que nous avons perdue aujourd'hui, renaîtra un autre jour; & puiſque nous avons obtenu la liberté de nos épouſes & l'abolition de leur Sentence, nous devons regarder notre retour en priſon comme un petit mal. Gelin faiſoit quelque difficulté de me croire. Il demandoit quelles pouvoient être les vues du Conſiſtoire dans cette nouvelle injuſtice? Les mêmes, lui répondis-je, qu'ils ont eues la pre-

miere fois, c'eſt-à-dire, de prévenir le commerce qu'ils apréhendent que nous n'ayons avec nos épouſes. Il eſt clair que leur premiere Sentence, qui regarde notre mariage ſubſiſte encore, & qu'ils continueront de la vouloir exécuter. Mais venez, ajoutai je, en le prenant par la main, & ſuivez-moi ſur la parole que je vous donne, que notre priſon ne ſera point nuiſible à nos affaires. Il eut aſſez de confiance en moi pour me ſuivre. Les Anciens parurent ſatisfaits de notre promptitude à obéir, & quelques-uns ſe détacherent pour nous accompagner.

Nous fûmes renfermés dans les mêmes chambres. Le Geolier s'étoit aperçu dès le matin que nous avions forcé la porte, & s'étant contenté de l'excuſe que nous lui avions aportée, il avoit eu ſoin de réparer le déſordre auſſi-tôt. Quoiqu'il nous fût aiſé de nous procurer la liberté de ſortir de la même maniere, lorſque la néceſſité l'exigeroit, je crus que les Anciens ne nous refuſeroient pas la permiſſion de voir de tems en tems nos Compagnons, ſi je la leur demandois honnêtement. Ils nous l'accorderent en effet, & ils commanderent au Geolier de nous donner cette ſatisfaction une fois le jour pendant un certain tems, dont ils lui marquerent la durée. Je brûlois d'impatience de les entretenir en liberté, pour leur communiquer la raiſon que j'avois eue de ne pas regarder notre retour en priſon comme un mal. Sçavez vous, leur dis-je, auſſi-tôt qu'il nous fut permis de nous rejoindre, quel eſt le nouveau projet que je médite ? J'eſpere que vous l'aprouverez; parce que, tout lent qu'il ſera dans l'exécution, le ſuccès m'en paroît ſûr, tranquille & à couvert de toute violence. Le Miniſtre affecte que nous n'avons pas uſé des droits du mariage avec nos

épouses ; & c'est aparemment cette persuasion, qu'il a communiquée au Consistoire, qui lui a fait trouver tant de facilité à en obtenir la malheureuse Sentence de notre divorce. Pourquoi nous donner tant de mouvement pour le détromper ? N'est-ce point une vérité qui se développera bientôt d'elle-même ? Faisons nous la violence de passer trois ou quatre mois en prison ; il est impossible que de six que nous sommes, il n'y en ait pas du moins quelques-uns dont l'amour ait produit des fruits qui paroîtront. La grossesse de quelques-unes de nos épouses suffira sans doute au Ministre, pour le persuader de la réalité de notre commerce ; & il faudroit le supposer le plus méchant de tous les hommes, pour le croire capable après cela de s'obstiner encore à nous séparer. Tâchons de vivre tranquilles, ajoutai-je, en comptant ainsi sur l'avenir. Il m'en coûtera plus qu'à personne, d'être éloigné si long-tems de ma chere Angélique ; mais quelles peines ne sont point adoucies par l'espérance ? Il y a une objection à me faire ; c'est qu'on nous pressera sans doute d'en venir à l'exécution de la Sentence du Consistoire. Mais c'est une affaire où nous n'avons point à redouter la violence ; on peut nous empêcher malgré nous d'habiter avec nos cheres épouses, mais on ne s'avisera point d'employer la contrainte pour nous faire vivre avec des filles que nous refuserons constamment d'admettre entre nos bras. Si l'on nous interroge sur les motifs de notre conduite, nous nous défendrons civilement de les expliquer, & nous nous embarrasserons peu qu'on les pénetre.

Mes Compagnons goûterent tellement ce conseil ; qu'ils m'embrasserent mille fois en témoignage de reconnoissance. Le vif Gelin y aplau-

dit lui-même, malgré le tourment qu'il se faisoit déjà d'une si longue absence de son épouse. Dans le fond, c'étoit un parti raisonnable, & qui devoit naturellement réussir ; mais le même ascendant qui s'étoit opposé jusqu'alors à mon bonheur, se préparoit à consommer ma ruine. Le conseil que j'avois donné à mes chers amis pour notre utilité commune, me devint si funeste, qu'il me semble que le Ciel l'a puni comme un crime, en faisant tomber sur moi seul tous les effets déplorables qu'il a produits.

Cependant, le peu d'aparence qu'il y avoit qu'il pût tourner si malheureusement, l'ayant fait recevoir avec joie de mes Compagnons, nous commençâmes dès le même jour à l'exécuter. Nous parlâmes de notre prison à quelques Anciens qui nous visiterent ; comme d'un séjour qui nous déplaisoit si peu, que nous nous sentions disposés à y passer volontiers quelques mois. Ils nous en demanderent inutilement la raison ; nous ne répondîmes à leurs questions qu'en badinant. Nous gardâmes la même conduite à l'égard du Ministre & de toutes les personnes dont on nous permit de recevoir la visite. Il ne se passa point de semaine, sans que le Consistoire ne nous fît renouveller ses persécutions pour nous porter à nous soumettre à sa Sentence ; mais ses Envoyés reçurent de nous les mêmes réponses. Nous jouissions, pour parler ainsi, de leur inquiétude & de leur embarras. Ils ne comprenoient rien à nos manieres mystérieuses, & la plûpart étant des Vieillards qui se piquoient de sagesse & d'expérience, ils ne pouvoient cacher le chagrin qu'ils ressentoient de voir les desseins de six jeunes gens à l'épreuve de leurs conjectures & de leur pénétration. Nous n'eûmes point cette réserve avec nos

épouſes. Un de nos premiers ſoins fut de les informer du ſecret de notre conduite, autant pour prévenir la défiance qu'elles auroient pu concevoir de notre infidélité, que pour les prier d'agir de concert avec nous, & de ne pas nous laiſſer ignorer les premieres marques qu'elles auroient de l'état où nous ſouhaitions qu'elles puſſent ſe trouver. Le Geolier, qui n'étoit pas auſſi intraitable que la plupart des gens de ſon eſpece, conſentit à nous rendre ce ſervice. J'écrivis tous les jours à Madame Eliot & à ma chere épouſe. Mon cœur ſe ſatisfaiſoit du moins dans mes Lettres. Je recevois auſſi leurs réponſes. L'amour & l'amitié n'ont point d'expreſſions tendres & paſſionnées, qui n'aient été employées dans ce doux commerce, qui fit pendant près de cinq mois toute ma conſolation. Mes Compagnons obtinrent la même faveur du Geolier. Nous nous communiquions les uns aux autres les lettres que nous écrivions, & celles que nous avions reçues. L'amitié qui nous uniſſoit étoit ſi ſincere, que nous n'aportions pas plus de ſoin à nous déguiſer nos penſées que nos actions. Chacun laiſſoit lire dans ſon cœur, & liſoit dans celui de ſes Compagnons, qu'il regardoit comme ſes chers freres & ſes fideles Amis. On ne nous laiſſa point manquer de livres, ni de tout ce qui pouvoit ſervir à nous déſennuyer. Les Anglois s'occuperent principalement à aprendre la Langue Françaiſe, & les Français à ſe perfectionner dans la nôtre. Nous tirâmes ainſi un fruit conſidérable de notre captivité. Mais hélas! il ne m'a jamais été permis d'en faire l'uſage pour lequel j'avois tâché de l'acquérir. Ma premiere vue, en aprenant le Français, étoit de pouvoir entretenir ma chere épouſe avec plus de douceur dans ſa Langue

naturelle,

naturelle ; & le Ciel impitoyable m'avoit condamné à ne la revoir jamais.

Trois mois s'étoient à peine écoulés, lorsque je reçus une Lettre de Madame Eliot, qui m'apprenoit l'heureuse nouvelle de la grossesse d'Angélique. Elle me l'assuroit comme une chose certaine. Nous en fîmes une fête dans notre Prison. Mes compagnons me féliciterent de l'apparence qu'il y avoit que je serois le premier d'entre nous qui porteroit le nom de Pere, & ils regardérent cette disposition du Ciel, comme une confirmation de la petite autorité qu'ils m'avoient accordée sur eux. Nous examinâmes si nous attendrions plus long-tems à faire annoncer cette nouvelle au Consistoire. Ils furent tous d'avis de ne pas différer : je fus seul d'une opinion différente, & je demandai si instamment qu'elle fut suivie, qu'ils y consentirent par complaisance. Ce fut en effet leur unique motif ; car je n'avois point de raison solide à leur apporter, & je ne trouvois pas non plus que je pusse m'en rendre une bonne à moi-même : j'agissois par un instinct aveugle, ou si l'on veut, par une espece de pressentiment secret que je ne pouvois éclaircir. Il me sembloit qu'il y avoit du danger pour mon Epouse, à passer pour mere avant ses compagnes. Mon inquiétude ne tomboit encore que sur elle ; je m'imaginois que ce n'étoit qu'une envie de ménager sa pudeur, en attendant à déclarer sa grossesse jusqu'à ce que mes compagnons eussent leurs Epouses dans le même cas. Quelque sujet que nous eussions de présumer avantageusement de la disposition du Peuple en notre faveur, je sçavois qu'un regard, une marque de surprise, une raillerie douce & même innocente, touche une fille vertueuse qui se trouve dans un certain état auquel on lui

fait connoître qu'on ne s'eſt point attendu ; & mon deſſein, autant que je pouvois me l'expliquer à moi-même, étoit d'épargner, à ma chere Angélique le moindre ſujet de chagrin & de confuſion. Il ſemblera peut-être que ce raiſonnement, tout vague & tout indéterminé qu'il étoit, avoit pu ſuffire pour me faire prendre le parti auquel je m'arrêtai ; mais il eſt certain qu'il entroit quelque choſe de plus fort & de plus preſſant dans ma réſolution. Je le ſentois ſans le concevoir, c'étoit un reſte d'influence heureuſe de mon Etoile qui me préſageoit des malheurs prochains, auxquels mes idées ne pouvoient encore s'étendre. Comment les aurois-je prévus, puiſqu'il n'y avoit qu'une malignité déteſtable qui pût les faire naître, & que, même en les éprouvant, j'ai eu long-tems peine à les croire ?

Je marquai donc à Madame Eliot dans ma réponſe, qu'il me paroiſſoit à propos de cacher ſoigneuſement la groſſeſſe de ſa fille, juſqu'à ce que les Epouſes de mes compagnons nous euſſent découvert quelque choſe de ſemblable. Pluſieurs ſemaines ſe paſſerent dans cette attente. La nouvelle que je deſirois ſi ardemment n'arrivoit point. Cependant le Miniſtre & le Conſiſtoire, qui comprenoient moins que jamais le deſſein de notre conduite, & qui avoient fait mille efforts inutiles pour nous en arracher le ſecret, renouvellerent leurs inſtances avec de nouvelles perſécutions. Ils employoient quelquefois la douceur & l'honnêteté, pour nous perſuader de nous rendre à leurs ordres ; mais plus ſouvent c'étoit des reproches & des menaces qu'ils mettoient en uſage. Le Miniſtre, ſur-tout, qui nous rendoit de fréquentes viſites, ne ſortoit jamais ſans nous avoir traités d'indociles &

de rebelles, & sans nous avoir fait craindre de la part du Ciel & de la Colonie quelque châtiment sévere, qui nous remettroit malgré nous dans le devoir. Ce fut un jour à la fin d'une de ses apostrophes violentes, que n'ayant plus la patience d'essuyer ses brusqueries & ses emportemens, je pris tout d'un-coup, & sans y avoir fait assez d'attention, le parti de lui déclarer nettement qu'il perdoit ses paroles & ses peines. Voulez-vous que j'épouse deux Femmes, lui dis-je ? J'y consens, si cela est nécessaire pour le bien de la Colonie : mais si vous n'êtes point capable de me proposer des crimes, ne me parlez plus de quitter Angélique Eliot, qui est si réellement mon Epouse, qu'elle est prête à mettre au monde le fruit de notre mariage. Il fut si frapé de ce discours, que je fus obligé de le répéter deux fois pour lui en faire comprendre le sens. J'y ajoutai toutes les explications qu'il desira. Et vos compagnons, me dit-il après un moment de silence, ont-ils commis la même faute que vous ? Je lui répondis d'un ton badin, que nous étions en société de vertus & de crimes, & que nous attendions les mêmes récompenses où les mêmes châtimens. Il se retira sans nous faire connoître ce qu'il pensoit. Quoi que je lui eusse fait cet aveu sans délibération, je ne crus pas devoir m'en repentir, & mes compagnons, qui l'avoient souhaité ardemment, en furent au comble de la joie. Nous étions déjà au cinquieme mois de notre prison. Il n'y avoit plus à compter sur la grossesse de leurs Epouses, puisqu'elles avoient été si long tems sans en ressentir les marques. L'espérance que cinq mois d'attente nous avoient fait concevoir, rouloit désormais toute entiere sur Angélique & sur moi. Il nous tardoit de sçavoir de quelle ma-

niere le Conſiſtoire & la Colonie prendroient une preuve auſſi inconteſtable de notre mariage, que celles que je venois de donner au miniſtre. J'écrivis ſur le champ à Madame Eliot, pour la prévenir. Elle reçut ma Lettre, & moi ſa réponſe qu'elle m'envoya vers le ſoir. J'y trouvai quelques ſujets de confiance & de joie: elle m'aprenoit qu'elle avoit eu la viſite du miniſtre: qu il avoit demandé à voir mon Epouſe, & qu'il s'étoit informé de la verité de ſa groſſeſſe, & qu'en ayant été convaincu, il étoit ſorti d'un air tranquille & ſatisfait.

Cependant nous vîmes le lendemain, avec le dernier étonnement, que nous étions ſous la garde d'un autre Geolier, & qu'on prenoit plus de ſoin qu'on avoit fait juſqu'alors de fermer la porte de la priſon. Nous en demandâmes inutilement la raiſon au nouveau Maître de notre demeure. Il ſe contenta de nous répondre, que ce changement s'étoit fait par ordre du Conſiſtoire. Nous ne doutâmes point qu'on eût ſoupçonné l'autre d'avoir ſervi au commerce de Lettres que nous entretenions avec nos Epouſes. Mais cette premiere rigueur n'étoit qu'un prélude. L'heure étant venue à laquelle on nous permettoit de ſortir de notre chambre pour nous entretenir avec nos trois compagnons, le Geolier nous déclara que cette ſatisfaction ne nous ſeroit plus accordée, & il refuſa avec obſtination de nous aprendre la cauſe de cette rigoureuſe conduite. Elle ne pouvoit manquer de nous alarmer beaucoup. Nous tînmes Conſeil. Toute la pénétration de Gelin ne put nous faire voir clair dans une telle obſcurité. On ne nous traitoit pas avec cette rigueur par un ménagement d'indulgence & de bonté, cela étoit clair; mais que prétendoit-on par cette nouvelle violence, & ſupo-

ſant même que la groſſeſſe de mon épouſe en fut le prétexte, comment étions-nous plus coupables depuis que le Miniſtre s'en étoit aſſuré par ſes yeux, que lorſque je lui avois fait, cinq mois auparavant, des aveux qui avoient dû la lui faire prévoir ? Il eſt vrai qu'il avoit toujours fait difficulté de les croire ſinceres : mais c'étoit cette penſée même qui éloignoit tous les ſoupçons que je devois former de ſes cruels deſſeins, elle avoit même ſervi juſqu'alors à me faire trouver ſes injuſtices excuſables. Il eſt peut-être perſuadé, diſois-je, que nous voulons le tromper ; il ne lui manque que d'être aſſuré de la conſommation de notre mariage ; car plus il a d'affection pour ſa Niece, moins il eſt vraiſemblable qu'il voulût lui donner un époux qu'elle ne pourroit accepter avec honneur, en ſupoſant que je puſſe prouver les faveurs que j'ai reçnes d'Angélique. Elles ſont à préſent prouvées ſans replique ; il ne voudroit plus de moi pour l'époux de ſa Niece ; & il n'a plus d'intérêt par conſéquent à rompre les liens qui m'attachent à mon épouſe. Ce raiſonnement eût été juſte, ſi le Miniſtre n'eût agi qu'en Oncle tendre, & en Paſteur vertueux & charitable ; mais toutes ſes vues étoient celles d'un ennemi cruel & artificieux, qui cherchoit à ſatisfaire ſon reſſentiment contre Madame Eliot, contre ſa fille, & contre moi ; il n'avoit point eu d'autre but dans les violences qu'il nous avoit déjà fait eſſuyer. Mes Compagnons ne les avoient partagées, que parce qu'il ne pouvoit me perdre, ſans les aſſocier à ma ruine. La vengeance étoit ſa ſeule paſſion ; ou du moins toutes les autres s'y raportoient. Madame Eliot le connoiſſoit bien, lorſqu'elle m'avoit repréſenté ſon caractere ; & elle avoit eu raiſon ſans doute de me dire, qu'il avoit ſollici-

té la mort de sa Belle-sœur dans la seule vue de se venger de Guiton, qu'il ne pouvoit perdre qu'en la faisant périr avec lui. Ce trait étoit digne de ce qu'il a fait depuis contre moi ; car je ne vous raporte rien de cet odieux Ministre, qui ne soit trop confirmé par ce qui me reste à vous raconter.

La difficulté que nous trouvâmes à pénétrer dans ses desseins, nous obligea de recourir à la consolation ordinaire des malheureux, c'est-à-dire, à la patience & à l'invocation du secours du Ciel. Tout éloigné que j'étois de me défier du malheur qui me menaçoit, je ne pouvois me défendre d'une mortelle inquiétude pour Angélique. Cette chere épouse m'étoit sans cesse présente. Quels tristes fruits d'une affection si tendre & innocente ! Elle s'alarme pour moi, disois je, au moment que je tremble pour elle ! Qui de nous deux est le plus à plaindre ? Hélas ! je sçais bien que mes peines les plus sensibles ne sont pas mes propres peines ; mais je meurs mille fois de celles de ma chere Angélique. Nous demeurâmes encore un mois dans la plus étroite captivité. Nous reçûmes trois ou quatre fois la visite d'un Ancien, qui nous exhorta en général à bien espérer ; mais nous ne pûmes tirer de lui la raison du cruel traitement qu'on nous faisoit essuyer. Il refusa même de satisfaire aux questions qui regardoient nos épouses. Gelin, que cette dureté piquoit jusqu'à l'indignation & au transport, me proposa plus d'une fois de recourir aux armes, comme au seul moyen de finir tant d'indignités. Nous avions non-seulement nos trois pistolets ; mais encore ceux de nos Compagnons que nous avions jugé à propos de reprendre d'eux, parce que notre Chambre étant la plus grande & la plus commode, il nous étoit plus facile de les y tenir cachés. Je répon-

dois chaque fois à Gelin, que c'étoit sans doute une ressource à la quelle il ne falloit pas absolument renoncer ; mais que je n'en voyois point encore la nécessité ; que nous devions attendre du moins quelques lumieres sur notre sort, & ne pas prendre le parti du désespoir avant que d'avoir perdu toute espérance.

Nous étions à la fin du sixieme mois de notre prison : un jour au matin, nous vîmes entrer dans notre chambre le Ministre avec quelques anciens. Son visage me parut embarrassé. Sortez, dit le Ministre à Gelin & Johnston, & laissez-moi seul avec M. Bridge. Mes chers compagnons sortirent, conduits par les anciens, & je demeurai effectivement seul avec mon ennemi. Il m'ordonna impérieusement de m'asseoir ; & s'étant assis lui-même, il me fit tout à la fois deux questions : Qui êtes-vous, me dit-il ; & dans quel dessein êtes-vous entré dans cette Isle ? Surpris du ton brusque dont il me parloit, je le regardai pendant quelque tems sans répondre. Il réitéra son interrogation. Je me déterminai à le satisfaire honnêtement, mais en lui faisant sentir néanmoins que j'étois capable de quelque fermeté. Quoique j'ignore, lui dis-je, dans quelle vue & par l'ordre de qui vous m'interrogez avec tant de hauteur, si vous ne savez point encore qui je suis, je ne refuse point de vous l'aprendre. Mon nom est Bridge. Je suis fils du protecteur d'Angleterre. Pour le motif qui m'a conduit dans cette Isle, c'est l'espoir d'y trouver des hommes justes & amis de la vertu : plaise au Ciel que mon attente ne soit point trompée ! Il n'y avoit assurément rien d'insultant dans ma réponse : cependant, il plut au Ministre de me la reprocher comme un manque de respect. Sa haine se satisfit d'abord par quelques mots injurieux, & pre-

nant enſuite un ton plus modéré en aparence, il me dit, qu'il étoit difficile de croire qu'un jeune homme capable des infamies dans leſquelles j'étois tombé, fût né d'un pere tel que je me l'attribuois ; qu'il n'étoit pas plus vraiſemblable que j'euſſe jamais eu le moindre ſentiment d'honneur & de vertu, puiſque j'en avois violé toutes les loix ; mais que s'il étoit vrai que j'euſſe cru trouver dans l'Iſle de l'amour pour l'ordre & pour la juſtice, il venoit me confirmer dans cette idée, en m'aprenant que le vice y étoit puni avec rigueur, & en m'annonçant que j'en ſerois moi-même un exemple. Nous ne ſouffrons ici, continue-t-il, ni l'adultere ni la ſéduction. Un Mari qui manque de foi à ſon épouſe eſt digne de mort. Votre condamnation eſt déjà prononcée par nos Loix. Cependant, comme c'eſt à la Colonie qu'apartient le droit de porter une Sentence de mort, je vous laiſſe avec l'eſpérance qu'elle pourra vous être favorable. Ne vous y fiez pas néanmoins, ajouta-t-il d'un air railleur, & penſez à vous réconcilier avec le Ciel ; car elle n'a point épargné dans le même cas des perſonnes qui valoient mieux que vous. Je voulus ouvrir la bouche pour me juſtifier, ou plutôt j'étois ſi troublé, qu'en l'ouvrant pour m'expliquer, je ſavois à peine ce que j'allois dire ; mais il me prévint, en me priant de me remettre à parler pour ma défenſe, devant ceux qui ſeroient nommés pour l'entendre. Il ajouta en ſe levant, qu'il n'avoit été envoyé à ma Priſon que pour remplir le devoir de ſon miniſtere, c'eſt-à dire, pour m'avertir de penſer à la pénitence, & de faire un uſage chrétien de mon châtiment. Il ſortir auſſi-tôt. Mes compagnous ne reparurent point. Je demeurai ſeul un inſtant, & le Geolier étant entré avec deux valets qui ſe ſaiſirent de moi, je me vis en

un moment chargé de chaînes pesantes, & traité comme le plus criminel de tous les hommes.

J'avoue que le courage & la fermeté, dont je me croyois rempli, ne purent me soutenir contre les premieres impressions d'un événement si terrible & si imprévu. Je conçus tout le système de la vengeance du Ministre. L'exemple tragique de Guiton se presenta aussi-tôt à mon esprit. Je crus ma mort inévitable, & je passai plus d'une heure à me plaindre du Ciel, & à gémir de la rigueur de mon sort. Mais lorsqu'après ces premiers mouvemens de douleur, qui n'avoient point d'abord d'autre objet que ma propre infortune, je vins à penser qu'Angélique seroit sans doute enveloppée dans ma ruine, & qu'elle subiroit le même suplice, j'achevai de perdre le peu de constance qui me restoit, & je tombai dans un état qui faillit à dérober à mes Ennemis, par ma mort, le cruel plaisir de me faire souffrir plus long-tems. A peine avois-je la force de pousser au dehors quelques paroles qui se trouvoient comme étouffées par l'agitation tumultueuse de mes esprits. Mon déseſpoir néanmoins ne pouvoit se contenir au dedans de mon cœur : j'aurois voulu parler, crier à haute voix, & faire entendre mes plaintes à tout ce qui pouvoit y être sensible. Il m'en échapoit quelques-unes, entrecoupées de mille soupirs : je les adressois à Angélique, à Madame Eliot, à mes compagnons, & je prenois le Ciel & la terre à témoins de mes malheurs & de mes peines.

Mon aimable épouse, dont toute ma douleur ne pouvoit me faire prononcer le nom sans tendresse, étoit pendant ce tems-là dans un état peu différent du mien. Je n'en apris les circonstances que plusieurs mois après. Quelqu'insuportable que fut pour moi l'incertitude où l'on me laissa de

son sort, elle l'étoit beaucoup moins sans doute que ne l'eut été la connoissance de ce qu'elle avoit à souffrir. Ce fut du généreux Gelin que j'en eus les premieres nouvelles, en même-tems que celles de la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de mes compagnons, & de tout ce qui étoit arrivé à lui & à eux jusqu'au moment où il me fut permis de le revoir. Pour en régler le recit par le tems de mes connoissances, je devrois le remettre après celui de ma propre aventure; mais ma narration vous paroîtra plus claire en suivant l'ordre des événemens.

Après la maniere dont je me suis expliqué sur le caractere du Ministre & sur sa malignité, lorsqu'il étoit question de vengeance, vous pouvez concevoir d'où venoient mes chaînes & cette extrêmité de misere où je fus précipité tout d'un-coup. Ecoutez l'horrible plan de sa haine. Il n'eût pas plutôt apris de moi la grossesse d'Angélique, qu'il se rendit chez Madame Eliot, comme je vous l'ai raporté, pour se faire confirmer ce fait important par le propre témoignage de mon épouse. Il alla de même chez les épouses de mes compagnons, & par la maniere adroite dont il leur parla de la mienne, il réussit à tirer d'elles assez d'éclaircissement pour s'assurer qu'elles n'étoient point dans le même cas. Il se crut alors au comble de ses desirs & le maître absolu de sa vengeance. Ses victimes s'étoient livrées à lui d'elles mêmes. Il résolut de laisser désormais mes compagnons en repos, & de faire tomber tous ses traits sur Angélique & sur moi. Par la Sentence du Consistoire, la cérémonie du Sort devoit être regardée comme un mariage saint & solemnel; or j'avois eu depuis un commerce avéré avec un autre femme que celle que le Sort m'avoit donnée; j'étois donc dans le cas de Guiton, c'est à dire,

coupable d'adultere, & par conſéquent digne de mort. Tel fut ſon raiſonnement. Il prévit bien que mes compagnons, & ſur-tout Gelin, pourroient lui cauſer quelqu'obſtacle en ſe reconnoiſſant atteints du même crime : mais comme il avoit déjà ſçu perſuader aux anciens que cette confeſſion étoit un artifice, il s'imagina bien qu'il lui ſeroit facile de les confirmer dans la même opinion, en leur faiſant remarquer qu'il n'étoit pas vraiſemblable que de ſix jeunes gens qui euſſent eu le commerce avec de jeunes filles de leur âge, il n'y en eût qu'un qui fût devenu pere. Effectivement il y avoit quelque choſe de ſi extraordinaire dans cet événement, que j'étois embarraſſé moi-même à l'expliquer. Je le regarde encore comme une preuve ſans replique de la réalité de quelque puiſſance maligne qui s'eſt comme emparée de mon ſort, & qui change le cours même de la nature pour aſſurer ma perte.

Quelqu'infaillible que ce projet parût au Miniſtre, il le tint caché dans ſon cœur, juſqu'au ſixieme mois de notre priſon. Le but de ce délai étoit de vérifier de plus en plus que nous étions Angélique & moi les ſeuls coupables. Il eut ſeulement la précaution de nous faire reſſerrer plus étroitement dans nos chambres, pour empêcher ſans doute qu'il ne me revint quelque choſe qui pût me faire ſoupçonner ſon deſſein, & me porter à prendre de concert avec mes compagnons des meſures pour le prévenir. Pendant près d'un mois qu'il nous tint dans cette contrainte, il affectoit en public de ne pas croire la groſſeſſe d'Angélique réelle. A Dieu ne plaiſe, diſoit-il, que ces horreurs ſe renouvellent dans la Colonie. L'exemple de Guiton & de ma Belle Sœur eſt un frein qui retiendra éternellement nos filles dans les bornes de la modeſtie & de la vertu. Ces af-

fectations hypocrites durerent pendant quelques semaines. Enfin la groſſeſſe de mon épouſe étant ſi viſible qu'elle n'étoit plus ignorée de perſonne, il leva le maſque tout-d'un-coup. Il fit aſſembler le Conſiſtoire. Là, par une harangue artificieuſe, il anima tellement les anciens contre moi, qu'il n'y en eut preſque pas un qui ne fut prêt, dans le premier moment, à ſouſcrire à ma mort. Son éloquence empoiſonnée s'exerça principalement ſur deux articles : premierement à bien établir la ſolidité de notre prétendu mariage du ſort, & la juſtice du Conſiſtoire à le confirmer par ſa ſentence : en ſecond lieu, à détruire le penchant que quelques anciens pourroient avoir à croire mes compagnons auſſi criminels que moi, ſupoſé que je le fuſſe, & à leur perſuader que j'étois ſeul dans le cas de l'adultere. Mon crime & la néceſſité de ma punition, ſuivoient néceſſairement le premier de ces deux articles. L'autre m'ôtoit tout eſpoir de pardon : car le grand nombre des coupables excite quelquefois l'indulgence, au lieu que c'eſt ordinairement du crime d'un particulier, qu'on prend l'occaſion de donner un exemple de ſévérité pour le maintien des Loix : & naturellement, il ſembloit qu'après ce qui étoit arrivé à Guiton, un jeune homme tel que moi, ſans crédit & ſans protection, avoit peu de droit de prétendre à des graces. Le Miniſtre fit donc remarquer qu'outre la preuve claire & évidente qu'on pouvoit tirer en faveur des mes compagnons de ce qu'Angélique ſe trouvoit ſeule enceinte, il y avoit d'autres témoignages qui ne déclaroient pas moins leur ſageſſe & leur innocence ; que ceux qui étoient dans une priſon différente de la mienne, avoient nié d'abord avec fermeté d'avoir commis la moindre indécence avec les filles qu'ils avoient prétendu épouſer dans la prairie ; qu'ils avoient fait cette

premiere dépoſition volontairement & ſans contrainte ; qu'ayant changé enſuite de langage après m'avoir parlé à l'Egliſe, il étoit viſible que c'étoit à ma ſollicitation ; qu'il paroiſſoit auſſi certain, que ceux qui étoient renfermés avec moi ne s'étoient conduits que par mes conſeils ; que prévoyant les ſuites du commerce criminel que j'avois eu avec Angélique, j'avois fort bien ſenti que je ne pouvois me ſauver, qu'en tâchant de groſſir le nombre des coupables ; & que j'avois eu l'adreſſe de perſuader à mes compagnons, que leur intérêt demandoit d'eux ce que je ne les engageois à faire que pour le mien ; que les filles avoient auſſi varié dans leurs dépoſitions ; qu'étant captives, elles avoient proteſté que jamais elles ne s'étoient écartées de leur devoir, qu'au moment qu'elles avoient été libres, c'eſt-à-dire, auſſi-tôt que j'avois pu former leur langage par les conſeils que je leur avois donnés dans mes lettres, elles en avoient tenu un tout opoſé ; qu'il avoit intercepté quelques-unes de ces lettres, ſoit de ma main, ſoit de celles de mes compagnons ; & qu'il les avoit trouvées ſi malignes & ſi dangereuſes, que c'étoit ſur cette raiſon qu'il avoit ſollicité le Conſiſtoire de nous donner un geolier dont la fidélité fut à l'épreuve de mes ſéductions. En un mot, tout ce qu'un ennemi violent & artificieux peut mettre en uſage pour verſer ſon poiſon dans le cœur des autres, & y allumer la haine, le Miniſtre l'employa dans cette occaſion ; & ſon diſcours eut en effet tous les ſuccès qu'il s'étoit propoſés. Les anciens me regardérent dès ce moment, non-ſeulement comme atteint & convaincu d'adultere ; mais encore comme l'unique auteur de ce que j'avois fait de concert avec mes compagnous ; & rejettant ſur moi la réſiſtance qu'ils aportoient à leurs ordres, ils me jugérent le ſeul coupable.

Il n'y avoit pas loin de ce jugement à la réſolution de me faire mourir. Elle fut priſe par un accord unanime, & quoiqu'il ſe trouvât pluſieurs perſonnes dans l'Aſſemblée à qui la conſidération qu'ils avoient pour Madame Eliot faiſoit ſouhaiter qu'on eût quelque indulgence pour ſa fille, ſa cauſe étoit liée trop néceſſairement à la mienne, pour la ſéparer de mon ſort. On n'eût oſé d'ailleurs ſolliciter pour elle en preſence du Miniſtre, qui avoit été autrefois le plus ardent à demander la punition de ſa ſœur dans les mêmes circonſtances. Sa perte & la mienne furent donc conclues. Cependant comme il n'apartenoit point au Conſiſtoire de prononcer définitivement des Arrêts de mort, on ſe contenta ſuivant la forme établie, de rédiger en articles tous les chefs d'accuſation du Miniſtre, pour les expoſer à la Colonie. L'uſage étoit dans ces occaſions, d'attacher à la porte de l'Egliſe une eſpece de manifeſte, qui contenoit les crimes des perſonnes accuſées. Chaque particulier les examinoit, pour ſe mettre en état de porter ſon jugement avec connoiſſance. Tous les habitans de l'Iſle s'aſſembloient enſuite après une proclamation publique, & l'on procédoit régulierement à la Sentence. Nous fûmes donc regardés mon épouſe & moi dès ce jour, ſinon comme des criminels déjà condamnés, du moins comme des accuſés dont le crime étoit ſi notoire & ſi certain, que notre condamnation paroiſſoit infaillible. Nous fûmes traités auſſi-tôt comme nous devions l'être dans cette ſupoſition. Angélique fut arrachée des bras de ſa mere, & renfermée dans une obſcure priſon. Je fus chargé de chaînes, & averti par le Miniſtre de penſer de bonne heure à me préparer à la mort. Pour mes compagnons, qui étoient en quelque ſorte juſtifiés par mes crimes, ils furent mis en liberté. Le

Miniſtre prit ſur ſoi le ſoin de leur conduite, & raiſonnant toujours ſur les principes de ſa haine, il aſſura le Conſiſtoire, que n'étant plus déſormais corrompus par mes conſeils, on pouvoit ſe répondre de leur ſageſſe & de leur docilité. Tels furent les préludes de la ſcene funeſte qui ſe préparoit.

Gelin & Johnſton ſe voyant libres, eurent peine à concevoir pourquoi l'on me retenoit captif après eux. Ces deux chers amis, qui étoient accoutumés par une longue ſociété de miſeres à m'aimer & à me ſouhaiter du bien, ne purent cacher la douleur qu'ils reſſentoient de me voir excepté de la grace qu'on paroiſſoit leur accorder. Ils le témoignerent hautement dès le même jour. Mais leur colere égala leur étonnement, lorſqu'ils aprirent par le bruit qui ne tarda pas à ſe répandre, que mon épouſe avoit été arrêtée, & qu'elle & moi ayant déjà été déclarés dignes de mort par le Conſiſtoire, on ne parloit plus que d'aſſembler les Habitans de la Colonie pour la confirmation de cette Sentence. Gelin ſe rendit chez le Miniſtre ſans perdre un moment. Il lui parla de ce qu'il venoit d'entendre, avec une vigueur qui le déconcerta; & lui ayant fait connoître que, quelque reſpect qu'il eût pour le Conſiſtoire & la Colonie, il n'y auroit jamais de conſidérations qui puſſent le détacher de mes intérêts; il lui déclara nettement, qu'avant que de rien entreprendre contre ma vie, il falloit le mettre en état de ne pouvoir ſacrifier la ſienne pour me défendre. Mon ennemi qui s'étoit attendu que le plaiſir de ſe revoir en liberté, rendroit mes Compagnons moins ſenſibles à mon malheur, eût beſoin de toute ſon adreſſe pour calmer l'emportement de Gelin. Le parti auquel il s'arrêta,

fut de confeſſer que le Conſiſtoire avoit pris des réſolutions qui ne m'étoient point favorables : mais il ajouta que c'étoit une affaire qui ne pouvoit manquer de traîner en longueur, & que de quelque façon qu'elle tournât, on ne devoit point apréhender qu'on en vint aux extrêmités avant qu'Angélique fût délivrée de ſes couches ; & qu'il pouvoit arriver pendant cet intervale mille changemens dans les diſpoſitions du Conſiſtoire & de la Colonie ; & que ma cauſe enfin n'étoit point encore déſeſpérée. Cette réponſe étoit ſincere en partie ; car on ne pouvoit penſer à la condamnation d'Angélique, ni par conſéquent à la mienne, avant le tems de ſes couches : mais le but du Miniſtre, en faiſant faire cette réflexion à Gelin, étoit de l'apaiſer ſur l'heure, dans la penſée qu'il lui ſeroit facile de le gagner par ſes careſſes, lui & ſes Compagnons, ou de les tromper par ſes artifices. S'étant même aperçu que ſon diſcours avoit produit quelque effet ſur Gelin, il en prit occaſion de lui faire entendre, que ſa bonne conduite & celle de nos Compagnons pourroit contribuer plus que tout le reſte, à mon ſalut & à ma liberté.

Gelin avoit le défaut de tous les cœurs droits & généreux ; il ne ſe portoit point aiſément à la défiance. On venoit de lui accorder la liberté, & le Miniſtre n'avoit pas manqué de lui faire connoitre, que c'étoit à ſes ſollicitations qu'il en étoit redevable. Cette penſée jointe à une aparence de bonté & de modération, qu'il croyoit lui trouver en s'expliquant ſur mon ſujet, lui perſuaderent non-ſeulement qu'il n'étoit point notre ennemi, mais que le conſeil qu'il venoit de lui donner étoit le plus avantageux pour moi, & qu'il ne pouvoit me ſervir mieux

qu'en

qu'en s'attachant à le ſuivre. Il fit entrer Johnſton & nos autres Compagnons dans ce ſentiment. Tous s'accorderent à ſe faire violence en ma faveur, juſqu'au point de ſouffrir ſans murmurer qu'on continuât à leur interdire la vue de leurs épouſes, & qu'on en revint à les preſſer de prendre celles qu'on vouloit leur faire recevoir. Ils ſe contentoient de marquer avec douceur, que leurs diſpoſitions n'étoient point changées; & ils s'employoient inceſſamment à viſiter le Miniſtre & les Anciens, pour obtenir d'eux ma liberté. Je ne ſçai s'il eût été à ſouhaiter pour mon intérêt qu'ils euſſent tenu une une autre conduite; mais il eſt certain que leur douceur & leur honnêteté n'étoient point des vertus qui puſſent faire impreſſion ſur le Miniſtre: elles ne ſervirent qu'à lui donner occaſion d'abuſer de leur foibleſſe, en lui procurant le moyen de les gagner peu à peu, comme il ſe l'étoit propoſé, & de les rendre enfin parjures à leurs épouſes, & infidèles à leur ami. Je parle de trois d'entr'eux ſeulement; car Gelin & Johnſton pouvoient bien être trompés, mais ils étoient auſſi peu capables que moi de parjure & d'infidélité.

Ce fut avec les trois que je ne vous ai point encore nommés, que cet adroit ennemi trouva bientôt de quelle maniere, il falloit s'y prendre pour entrer en compoſition. L'un étoit françois: il s'apelloit *Rouſſel*. Les deux autres étoient Anglois: l'un ſe nommoit *Gréen*, & l'autre *Blakmore*. Je n'ai point ſçu préciſément par quelles eſpérances ils s'étoient laiſſé ſéduire; l'inconſtance y eut ſans doute plus de part que l'intérêt. On les obligeoit à voir ſans ceſſe les filles dont on vouloit qu'ils fuſſent les époux, tandis qu'on leur interdiſoit la vue de celles dont

ils l'étoient véritablement : on ne se lassoit point de leur remettre la crainte du Ciel devant les yeux, & de leur faire valoir la solidité de leurs premiers engagemens. Un nouvel amour, un scrupule d'esprit foible, les insinuations continuelles du Ministre, eurent enfin la force de leur faire oublier ce qu'ils devoient à leurs sermens & à leur honneur. Ils consentirent à ce qu'on avoit en vain exigé d'eux depuis si long-tems ; & en s'attachant à leurs nouvelles épouses, ils perdirent toute l'affection qu'ils avoient eue jusqu'alors pour leurs Compagnons. C'étoit ce que le Ministre se proposoit principalement. Il fut facile d'en juger par les mesures qu'il garda dans la conclusion de leur mariage. Comme il apréhendoit Gelin & Johnston, qu'il avoit toujours trouvés inflexibles, il voulut que cette cérémonie se fit secretement ; de peur qu'ils ne s'y opossassent par leurs plaintes, ou du moins par les reproches qu'ils auroient pu faire à leurs foibles amis. Ils ne l'aprirent donc que plusieurs jours après qu'elle fut achevée ; ou plutôt ils la devinerent à l'air & aux manieres embarrassées de nos trois Infideles. Gelin, toujours vif & impatient, ne put s'empêcher de leur donner des marques éclatantes de mépris & d'indignation : mais elles ne servirent qu'à les aigrir contre nous & à les mettre entierement dans le parti de nos ennemis.

Fin du Tome second.

E770
P944p
v.1-2